A. 10-02 NAF 28604 (4)

Casanova

Mémoires de ma vie

Tome IV

Manuscrit autographe

199 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Vol V.

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

1757 p. 441
1758 (page 123 : "c'étoit le premier de l'an")
ou 1759 ?

Tome quatrième

Pages 1 à 18

Fragment du quatrième tome

Pages 1 à 200

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

5

Bd V

Chap II – IV = Lafrique V
3 Chap. 3 –

(Tome quatrième)

Tome quatrième p. 1–18
Fragments p. 1–61

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Tome quatrieme

Le ministre des affaires étrangeres ; M. de Boubone
contrôleur general ; M. Le duc de Choiseul ; l'abbé
de Laville ; M. Paris du Verrai. Mon frere arrive
de Dresde, et est reçu à l'academie.

Me voila de nouveau dans le grand Paris, et ne pouvant
plus compter sur ma patrie, en devoir d'y faire fortune.
J'y avois passé deux ans ; mais n'ayant dans ce tems là
autre objet que celui de jouir de la vie, je ne l'avois pas etu :
die. Cette seconde fois j'avois besoin de faire ma cour à ceux
chez les quels l'aveugle déesse logeoit. Je voyois que pour par-
venir à quelque chose, j'avois besoin de mettre en jeu toutes mes
facultés physiques, et morales, de faire connoissance avec des
grands, et des puissans, d'être le maitre de mon esprit, et de
prendre la couleur de tous ceux aux quels je voyois que mon
interet exigeoit que je plusse. Pour suivre ces maximes, j'ai
vu que je devois me garder de tout ce qu'on appelle à Pa-
ris mauvaise compagnie, et renoncer à toutes mes an-
ciennes habitudes, et à toute sorte de pretentions qui au-
roient pu me faire des ennemis qui m'auroient facilement
donné une reputation d'homme peu propre à des em-
plois solides. En conséquence de ces meditations je me
suis proposé un système de réserve tant dans ma con-
duite que dans mes discours qui pût me faire croire pro-
pre à des affaires de consequence plus même de ce que j'au-
rois pu m'imaginer d'être. Pour ce qui regardoit le ne-
cessaire à mon entretien, je pouvois compter sur cent
écus par mois que M. de Bragadin n'auroit jamais manqué

de me faire payer. C'étoit assez. Je n'avois besoin de penser qu'à me bien mettre, et à me loger honnêtement; mais dans le commencement il me falloit une somme, car je n'avois ni habits, ni chemises

Je suis donc retourné le lendemain au palais de Bourbon. Etant sûr que le ministre était occupé, j'y suis allé avec une petite lettre que je lui ai laissée. Je m'annonçois, et je lui disois où je logeois. Il me falloit par lui dire d'avantage. En attendant je me voyois obligé à faire par tout où j'allois la narration de ma fuite; c'étoit une corvée, car elle duroit deux heures; mais j'étois en devoir d'être complaisant vis à vis de ceux qui s'en montroient curieux, car ils n'auroient pu l'être sans le vif interêt qu'ils prenoient à ma personne.

Au souper de Silvia j'ai reconnu plus tranquillement que la veille toutes les marques d'amitié que je pouvois devoir; et le mérite de sa fille m'a frappé. Elle possédoit à son age de quinze ans toutes les qualités qui enchantent. J'en ai fait compliment à la mere qui l'avoit élevée, et je n'ai pas alors pensé à me mettre en état de défense contre ses charmes: je n'étois pas encore assez à mon aise pour me figurer qu'ils pourroient me faire la guerre.

Je me suis retiré de bonne heure impatient de voir ce que le ministre me diroit en répondant à mon billet. Je l'ai reçu à huit heures. Il me disoit qu'à deux heures de relevée je le trouverois seul. Il m'a reçu comme je m'y attendois. Il me fit connoître non seulement le plaisir qu'il avoit de me voir victorieux, mais toute la joye que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

8

Bnf MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

peu
après
el pour
ve ni
Dorée,
terait
ander
, La
Loi
ns en=
, celle
e lever,
nquille
e, et
ns la fa=
ence tout
re la faim:
terez qui
ne per:
, ainsi je
i mis à
de voir
arte chez
tard à
, salue
mainard
e exquise
47

9

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

ici

—

gère

oit

Mais

eux charges.

use ? me

! ainsi.

encore

e reja :

ecuté

abitien =

venir

oi de

qu'on

ortant

re, je vous

ussi, ma =

e rachant

— Plus

— Dieu vous

e — Com =

sance de

vengeance.

ai permet =

, plaira,

m'obliger

, de l'hon =

naissance de la

je l'ai tiré

Vous m'é =

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

12

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

15

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

son ame ressentoit sachant de se trouver en état de pou=
voir m'être utile. Il me dit que d'abord qu'Il avoit appris
d'une Lettre de M. M. que je m'étois sauvé, il se tentit sûr
que je n'irois autre part qu'à Paris, et que ce seroit à lui
que je ferois ma premiere visite. Il me fit voir la Lettre
dans la quelle elle lui feroit part de ma detention, et
la derniere dans la quelle elle lui contoit l'histoire de ma
fuite, comme on la lui avoit rapportée. Elle lui disoit que
ne pouvant plus esperer de voir ni l'un ni l'autre des deux
Hommes, qui étoient les seuls sur les quels elle pouvoit
compter, la vie lui étoit devenue à charge. Elle se plai=
gnoit de ne pas pouvoir avoir la ressource de la devotion.
Elle lui disoit que C. C. alloit la voir souvent, et qu'elle
n'étoit pas heureuse avec l'homme qui l'avoit epousée.
Ayant parcouru ce que M. M. lui disoit de ma fuite,
et trouvant toutes les circonstances fausses, je lui ai promis
de lui envoyer toute la veritable Histoire. Il me remercia de
ma parole, me promettant de l'envoyer à notre mal=
heureuse amie, et me donnant de la meilleure grace
du monde un rouleau de cent Louis. Il me promit de pen=
ser à moi, et de me faire savoir quand il auroit besoin de
me parler. Avec cet argent je me suis equipé, et huit jours
après, je lui ai envoyé l'Histoire de ma fuite que je lui ai
permis de faire copier, et d'en faire l'usage qu'il trouveroit
à propos pour interesser tous ceux qui pouvoient m'être u=
tiles. Trois semaines après, il me manda pour me dire
~~qu'il avoit envoyé l'Histoire à la quelle il pouvoit me~~
~~qu'il me donna~~ qu'il avoit parlé de moi à M. Erizzo ambassadeur
de Venise, qui dans ce qu'il disoit ne pouvoit me faire aucun tort.

mais que ne voulant pas se compromettre avec les inquisiteurs
d'état ne me recevoit pas. Je n'avois aucun besoin de lui. Il
me dit qu'il avoit donnée mon histoire à madame la marquise,
qui me connoissoit, et avec laquelle il tacheroit de me faire parler.
Et il me dit à la fin que quand j'irai me presenter à M. de
Choiseul je serois bien reçu, comme du controleur general
Riche Bourbone avec lequel ayant un peu de tête je pour-
rois faire quelque chose de bon. Il vous donnera, me dit il,
lui même des lumieres, et vous verrez que l'homme econ-
le est celui qui obtient. Tacher d'enfanter quelque chose d'u-
tile à la recette royale, evitant le compliqué, et le chimerique,
et si ce que vous ecrirez ne sera pas long, je vous dirai mon avis.
Je l'ai quitté rempli de reconnoissance; mais fort embarras-
sé à trouver des moyens pour augmenter les revenus du
roi. N'ayant aucune idée des finances, j'avois beau met-
tre mon esprit à la torture: toutes les idées qui me venoient
ne versoient que sur des nouveaux impots: me paroissant
toutes odieuses, ou absurdes, je les rejetois.

Ma premiere visite fut à M. de Choiseul d'abord que j'ai
su qu'il étoit à Paris. Il me requt à sa toilette, et écrivant
pendant qu'on le peignoit. La politesse qu'il me fit fut d'
interrompre sa lettres par des petits intervalles, me faisant
des interrogations, aux quelles je répondois; mais inutile-
ment, car au lieu de m'ecouter il ecrivoit. Par fois il me
regardoit; mais c'étoit egal, car les yeux regardent, n'
entendent pas. Malgré cela ce duc etoit un homme qui
avoit beaucoup d'esprit.

Après avoir acheve sa lettre, il me dit en italien que M.
l'abbé de Bernis lui avoit conté une partie de l'histoire de
ma fuite — Dites moi donc comment vous avez fait pour
y reussir — Cette histoire, monseigneur, dure deux heures;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et V. E. me semble pressée — Dites la en bref — C'est dans sa plus grande abreviation qu'elle dure deux heures — Vous me direz une autre fois les details — Sans les details cette histoire n'est pas interessante — Si fait. On peut raccourcir tout, et tant qu'on veut — Fort bien. Je dirai donc à V. E. que les inquisiteurs d'état me firent enfermer sous les plombs, Au bout de quinze mois, et cinq jours, j'ai percé le toit: je suis entré par une lucarne dans la chancellerie dont j'ai brisé la porte: je suis descendu à la place: j'ai pris une gondole qui m'a transporté en terre ferme, d'où je suis allé à Mestre. de là, je suis venu à Paris, où j'ai l'honneur de vous faire ma reverence — Mais .... qu'est ce que les plombs? — Cela, monseigneur, dure un quart d'heure — Comment avez vous fait pour percer le toit? — Cela dure une demie heure — Pourquoi vous a-t-on mis la Haut? — Encore une demie heure — Je crois que vous avez raison. Le beau de la chose depend des details. Je dois aller à Versailles. Vous me feriez plaisir vous laissant voir quelquefois. Parlez en attendant en quoi je peux vous être utile.

Sortant de chez lui je fus chez M. de Boulogne. J'ai vu un homme tout à fait different du duc, dans l'air, dans l'habillement, dans le maintien. Il me fit d'abord compliment sur le cas que l'abbé de Bernis feroit de moi, et sur ma capacité en matiere de finances. Peu s'en fallut que je ne pouffasse. Il étoit avec un octogenaire qui montroit le genie sur sa figure. Communiquez moi, me dit il, soit de bouche, soit par écrit vos vues: vous me trouverez docile, et prêt à saisir vos idées. Voici M. Paris du Verneï qui a besoin de vingt millions pour son école militaire. Il s'agit de les trouver sans charger l'état, et sans incommoder le tresor royal — Il n'y a qu'un dieu, monsieur,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

qui ait la vertu créatrice.

Je ne suis pas Dieu, me dit M. du Vernai, et cependant, j'ai quelque fois créé, mais tout a changé de face — Tout lui répondis-je malgré ça elt devenu plus difficile: je le sais; mais il y a en tête une o= peration qui produiroit au roi l'interet de cent millions — Combien coûteroit au roi ce produit? — Rien que les frais de perception — C'elt donc la nation qui devroit fournir le revenu? — Oui; mais volontairement — Je sais à quoi vous pensez — J'admirerois, car je n'ai communiqué mon idée à personne — Si vous n'êtes pas engagé, venez demain dîner chez moi, et je vous montrerai votre projet, qui elt beau, mais qui est sujet à des difficultés presqu'insurmontables. Malgré cela nous parlerons. Viendrez vous? — J'ai sai cet honneur — Je vous attens donc. Je suis à Plaisance.

Après son depart, le contrôleur general me fit l'e= loge de son talent, et de la probité. C'étoit le frere de Paris de Monmartel qu'une croisade secrete feroit croire pere de madame de Pompadour, car il aimoit madame Poisson en même tems que M. le Normand. Je suis allé me promener aux Tuileries reflechis= sant au coup bizarre que la fortune me presentoit. On me dit qu'on a besoin de vingt millions, je me vante de pou= voir en donner cent sans ~~avoir donné~~ savoir comment projet, et un homme célèbre, et rompu dans les affaires, m'invite à dîner pour me convaincre qu'il connoissoit mon projet. S'il presse à me faire les vers du nez je l'en defie; quand il me communiquera le sien, ce sera à moi à dire qu'il a deviné, ou non; et si la matiere sera à ma portée, je dirai peut-être quelque chose de nouveau: n'y entendant rien, je garderai un mysterieux silence

~~L'abbé~~ L'abbé de Bernis
~~[illegible]~~ me m'avoit annoncé pour financier que pour me
procurer le colloque. Sans cela on ne m'auroit pas admis. J'étois
fâché de ne pas posseder au moins le jargon du departement.
Le lendemain j'ai pris un carosse de remise, et triste, et reveux
j'ai dit au cocher de me mettre à Plaisance chez M. du Verrai.
C'étoit un peu au dela de Vincenne.
Me voila à la porte de cet homme fameux qui avoit sauvé
La France après les precipices causés par le systeme de Law
quarante ans auparavant. Je la trouve avec sept ou huit ~~[illegible]~~ =
personages devant un grand feu. Il m'annonce par mon nom me
donnant La qualité d'Abbé ~~[illegible]~~ administrateur des affaires étrangeres
general. Après cela il me presente ces messieurs donnant à trois
ou quatre la qualité d'intendans de finances. Je fais mes re =
verences, et dans l'instant je me devoue à Harpocrate.
Après avoir parlé de La Seine prise de glace de l'épaisseur
d'un pied, de M. de Fontenelle qui venoit de mourir, et de Damien
qui ne vouloit rien confesser, et de cinq millions que coutoit au roi,
on parla aussi de La guerre, et on fit
l'eloge de M. de Soubise que le roi avoit choisi pour commander.
Ce progres porta sur les dépenses, et sur les ressources pour
fournir à tout. J'ai passé une heure et demie en m'ennu =
yant, car tous leurs raisonnemens etoient si entrelardés de
termes de leur metier que je n'y comprenois rien. Après une
autre heure et demie passée à table où je n'ai ouvert La bouche
que pour manger, nous passames dans une sale, où M. du
Verrai laissa La compagnie pour me conduire dans un cabinet
avec un homme de bonne mine agé de cinquante ans à peu
près qui m'avoit annoncé sous le nom de Caliabigi. Un
monceau affreux d'intendans de finance entouroient aussi
M. du Verrai d'un air riant et poli mais entre mes trois
portefeuille in folio me disant voila votre projet. Je vois sur le
frontispice: Loterie de quatre vingt dix billets, dont les lots

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

tirés au sort chaque mois ne pourront tomber que sur cinq numéros. et &c. Je lui rends le cahier, et je n'hésite pas un seul instant à lui dire que c'étoit mon projet — Monsieur, vous me dit il avez été prevenu: le projet est de M. de Calsabigi que voilà. — Je suis charmé de voir que je pense comme monsieur; mais si vous ne l'avez pas adopté, oserai-je vous demander la raison? — On allegue contre le projet plusieurs raisons toutes plausibles, et aux quelles on ne repond que vaguement — Je n'en connois qu'une seule dans toute la rigueur qui pourroit me fermer la bouche. Ce seroit si le Roi ne vouloit pas permettre à ses sujets de jouer. — Cette raison ne va pas en ligne de compte. Le roi permettra à ses sujets de jouer; mais jouiront ils? — Je m'etonne qu'on en doute d'abord que la nation ne soit ravie d'être payée si elle gagne — Supposons donc qu'ils jouissent, lorsqu'ils seront sûrs qu'il y a une caisse. Comment faire ce fond? — Tresor royal. Decret du conseil. Il me suffit qu'on suppose le roi en état de payer cent millions? — Oui monsieur. On doit ebloui — Vous croyez donc que le roi pourra les perdre? — Je le suppose; mais après une recette de cent cinquante. Connoissant la force du calcul politique vous ne pouvez partir que de là — Monsieur je ne suis pas tout seul. Convenez vous qu'au premier tirage même le roi peut prendre une somme exorbitante? — Entre la puissance, et l'acte il y a l'infini; mais j'en conviens. Si le roi perd une grande somme au premier tirage la fortune de la Loterie est faite. C'est un malheur à éviter. On calcule les puissances morales comme les probabilités. Vous savez que toutes les chambres d'assurance sont riches.

~~[illegible]~~ Je vous
démontrerai devant tous les mathématiciens de l'Europe,
que bien étant neutre il est impossible que le roi ne gagne sur
cette loterie un sur cinq. C'est le secret. Convenez vous que
la raison doit se rendre à une démonstration mathématique?
— J'en conviens. Mais dites moi pourquoi le Castelletto
ne peut pas s'engager que le gain du roi sera sûr! — Il
n'y a point de Castelletto au monde qui puisse vous donner
une ~~[illegible]~~ certitude évidente, et absolue que le roi gagnera toujours. Le
castelletto ne tient qu'à tenir une balance positive sur un
numero, ou deux, ou trois, qui étant extraordinairement
sumontés, pourroient en sortant causer au tenant une
grande perte. Le Castelletto pour cela declare le nombre
clos. Le Castelletto ne pourroit vous donner une certitude
du gain qu'en différant le tirage jusqu'à ce que toutes les chan-
ces fussent également pleines, et pour lors la Loterie n'iroit
pas, car il faudroit peut être attendre dix ans ce tirage, et
outre cela je vous dirai que la Loterie pour lors devroit
une véritable friponnerie. Ce qui la garantit de ce nom
déshonorant est le tirage fixé une fois chaque mois, car
le public est pour lors sûr que le tenant peut perdre —
Auriez vous la complaisance de porter ce plein conseil?
— Avec plaisir. — De répondre à toutes les objections?
— A toutes — Voulez vous me porter votre plan? —
Je ne donnerai mon plan que lorsque la maxime sera
publiée, et que je serai certain qu'on l'adoptera, et qu'on me
fera les avantages que je demanderai — Mais votre
plan ne peut être que le même que voici — J'en doute.
Dans mon plan je décide en gros combien le roi gagnera par an.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et je le demontre — On pourroit donc la vendre à une compagnie, qui payeroit au roi une somme determinée — Je vous demande pardon. La Lotterie ne peut prosperer que dans un projet qui doit operer immanquablement. Je ne voudrois pas me meler pour servir un comité qui pour augmenter le gain pourroit à multiplier les operations, et diminueroit l'affluence. J'en suis sûr. Cette Lotterie, si je dois m'en meler doit être royale, ou rien — Mons: de Calsabigi je vous suis vraiment comblé — Avez vous des personnes propres pour le Cartellet? — Il ne me faut que des machines intelligentes, dont la France ne peut pas manquer — A combien fixerez vous le gain? — A vingt au dessus de cent à chaque mise. Celui qui portera au roi un ecu de six francs, en recevra cinq, et le concours serait tel, que cet enjeu paisible toute la nation payera au moins cinq cent mille francs par mois. Je le demontrerai au conseil sous condition qu'il soit composé de membres qui après avoir reconnu l'existence de Dieu plus evidente par une verité resultante d'un calcul soit physique, soit politique, ne biaiseront pas

Enchanté de pouvoir tenir parole sur tout ce à quoi je m'etois engagé, je me suis levé pour aller quelque part. En rentrant je les ai trouvés debout parlant entr'eux de la chose. Calsabigi m'approchant avec amitié me demanda si dans mon plan je mettois la quaderne. Je lui ai repondu que le public devoit être le maitre de jouer aussi à la quine; mais que dans mon plan je rendois la mise plus forte, puisque le joueur ne pouvoit mettre ni quaderne ni quine qu'en les jouant aussi par terne. Il me repondit que dans le rien il admettoit la quaderne au gain de cinquante mille pour un. Je lui ai repondu avec douceur qu'il y avoit en France des fort bons arithmeticiens, qui lorsqu'ils ne trouveroient pas le gain egal dans toutes les chances, ils profiteroient de la collusion. Il me serra alors la main me disant qu'il desiroit que nous puissions parler ensemble. Après avoir

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Laissé mon adresse à M. de Vernai ~~ne demanda mon adresse~~, je suis parti au commencement de la nuit content, et sûr d'avoir laissé une bonne impression dans l'esprit du vieillard.

Trois ou quatre jours après j'ai vu chez moi Caliabigi que j'avois prié à cet effet de s'informer de mes nouvelles. Il me dit sans détour que la façon dont j'avois parlé à ces messieurs les avoit frappés, et qu'il étoit certain que si je voulois solliciter le contrôleur general nous établirions la Loterie, dont nous pourrions tirer grand parti — Je le crois, lui répondis-je, mais le parti qu'ils en tireroient eux mêmes seroit encore plus grand; et malgré cela ils ne se pressent pas: ils n'ont pas envoyé me chercher; et d'ailleurs je n'en fais pas ma plus grande affaire. — Vous en aurez des nouvelles aujourd'hui. Je sais que M. de Boulogne a parlé de vous à M. de Courteil — Je vous assure que je ne l'ai pas sollicité.

Il me pria de la meilleure grace du monde d'aller dîner avec lui, et j'y ai consenti. Dans le moment que nous sortions j'ai reçu un billet de ~~[illegible]~~ l'abbé de Bernis qui me disoit que si je pouvois être le lendemain à Versailles il me feroit parler à Madame la marquise, et qu'en même tems j'y trouverois M. de Boulogne.

Ce ne fut pas par vanité; mais par politique que j'ai fait lire ce billet à Caliabigi. Il me dit que j'avois entre mes mains tout ce qu'il me falloit pour forcer même du Vernai à mettre la Loterie: et votre fortune, me dit-il, est faite, si vous n'êtes pas assez riche pour la mépriser. Nous nous donnons depuis deux ans toutes les peines du monde pour venir à bout de cette affaire, et nous ne recevons jamais que des vaines objections que vous auriez pulvérisées la semaine passée. Votre projet ne peut être à peu près que le mien. Soyons ensemble; croyez moi. Souvenez vous que tout seul vous aurez des difficultés insurmontables, et que les machines intelligentes dont vous aurez besoin ne se trouveront pas à Paris. Mon frere prendra sur lui tout le poids de l'affaire, persuadez-le et contentez vous de jouir de la moitié des avantages de la direction en vous divertissant — C'est donc M. votre frere qui est l'auteur du projet — C'est mon frere. Il est malade; mais il a porté bien d'esprit. Nous allons le voir.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

12 12

J'ai vu un homme au lit tout couvert de dartres ; mais cela ne l'empechoit pas de manger avec un excellent apetit, d'écrire, de converser, et de faire parfaitement toutes les fonctions d'un homme qui se porte bien. Il ne paroissoit devant person= ne parcequ'outre que les dartres le defiguroient, il étoit o= bligé à tout moment de se gratter dans un endroit ou dans l'autre, ce qui à Paris est une chose abominable qu'on ne par= donne jamais soit qu'on se gratte à cause de maladie, ou par mau= vaise habitude. Caliabigi me dit donc qu'il se tenoit là sans voir personne parceque la peau lui demangeoit, et qu'il n'avoit autre soulagement que celui de se frotter. Dieu, me dit il, ne peut m'avoir donné des ongles qu'à cette fin — Vous croyez donc aux causes finales, et je vous fais mon compliment. Malgré cela je crois que vous vous gratterez, quand même Dieu auroit oublié de vous donner des ongles.

Je l'ai alors vu sourire, et nous parlames de notre affaire. Dans moins d'une heure je lui ai trouvé beaucoup d'esprit. Il étoit l'aîné ; et il étoit garçon. Grand calculateur, tres versé dans la finance, connoissant le commerce de toutes les nations, docte en histoire, bel esprit, adorateur du Lauraxe, et poete. Il é= toit natif de Livourne ; il avoit travaillé à Naples dans le mi= nistere, et il étoit venu à Paris avec M. de l'Hopital. Son frere étoit aussi fort habile ; mais il devoit lui ceder en tout.

Il me fit voir un grand tas d'ecritures, ou il avoit tiré au clair tout ce qui regardoit la Lotterie. Si vous croyez, me dit il, de pou= voir faire tout sans avoir besoin de moi, je vous fais compliment ; mais vous vous flatterez en vain ; car il vous me pourra pas la pratique, et si vous n'avez pas des Hommes à vous qui soyent rompus dans l'affaire, vôtre theorie ne vous servira de rien. Que ferez vous quand vous aurez obtenu le decret ? Lorsque vous par= lerez au conseil, vous ferez bien si vous leur fixerez un terme a= près le quel vous vous Laverez les mains. Sans cela on vous me= nera toujours aux Kalendes grecques. Je peux aussi vous assurer que M. du Verrai sera bien aise de nous voir unis. Pour ce qui regarde les rapports analitiques des gains egaux dans toutes les chances, je vous persuaderai qu'il ne faut pas les considerer dans la quaderne.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Mrel persuadé à me mettre avec eux, sans cependant leur faire connoitre que je croyois d'en avoir besoin, je suis descendu avec son frere, qui avant dîner devoit me presenter à sa femme. J'ai vu une vieille tres connue à Paris sous le nom de Generale La Motte, celebre à cause de son ancienne beauté, et de ses gouttes: une autre femme surannée qu'on appelloit à Paris la baronne Blanche, et qui etoit encore maitresse de M. de Vaux: une autre qu'on appelloit La Presidente, et une autre jolie comme un ange qu'on appelloit Madame Razetti piemontaise femme d'un violon de l'opera, qui étoit alors bonne amie de M. de Fondpertuis il tenoit des maneges, et de plusieurs autres. A dîner je n'ai pas oublié ce que je devois ayant dans la tête une affaire serieuse. Je n'ai jamais parlé. Le soir chez Silvia, on m'a aussi trouvé distrait malgré l'amour que la jeune Balletti m'inspiroit toujours avec plus de force.

Le lendemain je suis parti deux heures avant jour pour Versailles, où le ministre de Bernis me reçut gayement me disant qu'il gageoit que sans lui je ne me serois jamais apperçu de me connoitre en finances. — M. de Boulogne m'a dit, que vous avez étonné M. du Vernai, qui est un des plus grands hommes de la France. Allez d'abord chez lui, et faites lui votre cour à Paris. La Lotterie sera établie, et c'est à vous à en tirer parti. D'abord que le roi sera allé à la chasse, loyez aux petits appartemens, et quand je verrai le moment je vous montrerai à Madame la marquise. Après vous irez au bureau des affaires étrangeres vous presenter à l'abbé de Laville: c'est le premier comis: il vous recevra bien.

M. de Boulogne me promit que d'abord que M. du Vernai lui feroit savoir que le conseil de l'ecole militaire étoit d'accord, il feroit sortir le decret pour l'etablissement de la Lotterie; et il m'encouragea à lui communiquer d'autres vues s'il en avoit.

A midi, madame de Pompadour se rendit aux petits appartemens avec M. le prince de Soubise, et mon protecteur, qui après m'avoir fait la me montra d'abord à la grande dame. Elle me dit que la lecture de l'histoire reverence, comme d'usage de ma fuite l'avoit beaucoup interessée — Ces messieurs de là haut, me dit elle en souriant, sont tres à craindre. Allez vous

14 11 chez l'ambassadeur ! — La plus grande marque de respect que je puisse lui donner, Madame, est de ne pas y aller — J'espere qu'actuellement vous penserez à vous établir chez nous — Cela feroit le bonheur de ma vie ; mais j'ai besoin de protection, et j'ai vu que dans ce païs on ne l'accorde qu'au talent. Cela me decourage — Je croit que vous pouvez tout esperer, car vous avez des bons amis. Je m'employerai avec plaisir à vous être utile dans l'occasion ; et il me reguta ~~Lui qu'après~~

L'abbé de Lavilla me reçut fort bien ~~et après~~ à m'avoir assuré que d'abord ~~que~~ ~~et devoir~~ ~~je croirois~~ ~~que~~ ~~l'occasion~~ ~~se~~ que l'occasion se presenteroit il penseroit à moi ~~je~~ ~~Le~~ Je suis allé dîner à l'auberge, où un abbé de bonne mine m'approcha me demandant si je voulois que nous dinassions ensemble. La politesse ne me permettoit pas de le refuser. Ainsi nous mettant à table il me fit compliment sur le bel accueil que l'abbé de Lavilla m'avoit fait. J'étois là, me dit il, occupé à écrire une Lettre ; mais j'ai entendu presque tout ce qu'il vous a dit d'obligeant. Oserois-je vous demander qui vous a ouvert l'accès à ce digne ~~Monsieur~~ l'abbé ? — Si vous en êtes bien curieux, Monsieur l'abbé, je n'hesiterai pas à vous le dire — Oh ! point du tout. Je vous prie d'excuser.

Après cette ~~Escarade~~ il ne me parla que de choses indifferentes, ~~Nous~~ Nous partimes ensemble dans un ~~Cabriolet~~ fiacre de chambre, et nous amusames agreablement. ~~Nous~~ Arrivés à Paris à huit heures, où après nous avoir promis une visite, et nous avoir dit nos noms nous nous separames. Il descendit dans la rue des Bons enfans, et je suis allé souper chez Silvia dans la rue du petit Lion. Cette femme essentielle me fit compliment sur mes nouvelles connoissances, et me conseilla de les cultiver.

Chez moi, j'ai trouvé un billet de M. du Vernai qui me prioit d'être le lendemain à onze heures à l'ecole militaire. A neuf heures j'ai vu chez moi Calzabigi, qui vint me remettre de la part de son frere une grande feuille qui contenoit le tableau arithmetique de toute la Loterie que je pouvois exposer au conseil. C'étoit un calcul des probabilités appliqué à des certitudes qui demontroit ce que je n'avois fait que motiver. La substance étoit que le jeu à la Loterie auroit été parfaitement egal pour ceux

port au payement des billets gagnans, si au lieu
de cinq nombres on en tiroit six. On n'en tiroit que cinq,
et cela donnoit la certitude physique de gagner tou=
jours un au dessus de cinq, ce qui feroit le dix huit au
dessus de soixante, qui étoit tout le corps de la Lotterie.
Cette demonstration annonçoit l'autre que la Lotterie
n'auroit pas pu se soutenir tirant six numeros puis=
que les frais de regie montoient à cent mille ecus.

Avec ces instructions, et très persuadé que je devois ren=
voyer ce plan, je fus à l'école militaire, ou nous entrames
d'abord en conference. M. d'Alembert avoit été prié de s'y
trouver en qualité de grand maitre en fait d'Arithmetique
universelle. Il n'auroit pas été jugé necessaire, si M. du
Vernai avoit été tout seul; mais il y avoit des têtes qui
pour ne pas se vendre au resultat d'un calcul politique
en nioient l'evidence. La conference dura trois heures.

Après mon raisonnement qui n'en occupa qu'une
demie, M. de Condorcet résuma tout ce que j'ai dit, et
on passa une heure en vaines objections que j'ai re=
futées très facilement. Je leur ai dit que si l'art de cal=
culer en general etoit proprement l'art de trouver l'ex=
pression d'un rapport unique resultant de la combinai=
son de plusieurs rapports, cette même definition etoit celle
du calcul moral aussi certain que le mathematique. Je les
ai convaincus que sans cette certitude le monde n'auroit
jamais eu des chambres d'assurance, qui font les riches, et
florissantes se moquent de la fortune, et des têtes foibles
qui la craignent. J'ai fini par leur dire qu'il n'y avoit pas
d'homme savant, et d'honneur au monde qui fut en état
de se moquer pour etre à la tete de cette Lotterie s'engageant

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

qu'elle gagneroit dans chaque tirage, et que si un homme
hardi se presentoit pour leur donner cette assurance, ils
devroient le charger de leur presence, car ou il ne leur
tiendroit pas parole, ou s'il la leur tint il seroit trop on-
reux de la supprimer. Tous ces messieurs, après avoir
signé un papier que M. de Vernai leur presenta, s'en al-
lerent. Calabigi vint le lendemain me dire que l'affaire étoit
faite, et qu'on n'attendoit que l'expedition du decret. Je lui ai
promis d'aller tous les jours chez M. de Boulogne, et de faire
nommer à la regie d'abord que j'aurois vu de M. de Vernai
même ce qu'on m'assigneroit.

Ce qu'on me proposa, et que j'ai d'abord accepté, fu-
rent six bureaux de recette, et quatre mille francs de
pension sur la Loterie même. C'etoit le produit d'un
capital de cent mille francs, que j'aurois été maitre de
retirer renonçant aux bureaux, puisque ce capital me
tenoit lieu de caution

Le decret du conseil sortit huit jours après. On don-
na la regie à Calabigi avec les appointemens de trois
mille francs par tirage, et une pension de quatre
mille francs par an comme à moi, et le grand bu-
reau de l'entrepris à l'hotel de la Loterie dans
la rue Montmartre. De mes six bureaux j'en ai do-
né d'abord vendu cinq deux mille francs chacun, et j'ai ouvert
avec luxe le sixieme dans la rue S. Denis y plaçant en qua-
lité de commis mon valet de chambre. On fixa le jour du premier
tirage, et on publia que tous les billets gagnans seroient payés
huit jours après le tirage au b[illegible] general de la Loterie.

† C'etoit un jeune italien fort intelligent qui avoit suivi en qualité de valet de chambre le prince de la Catolica ambassadeur de Naples

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

23 1715

~~[illegible]~~ Les billets gagnans seroient payés à l'hôtel de ville ~~[illegible]~~ Le lendemain du tirage. Je n'ai pas tardé vingt quatre heures à faire afficher que tous les billets gagnans signés par moi seroient payés à mon bureau de la rue S. Denis vingt quatre heures après le tirage. L'effet de cela fut que tout le monde venoit jouer à mon bureau. Mon utilité consistoit dans le six pour cent sur la recette. Cinquante ou soixante commis des autres bureaux furent alors d'aller se plaindre à Calsabigi de mon opération. Il ne put leur répondre autre chose si non qu'ils eussent les maîtres de m'attraper en faisant la même chose; mais il leur falloit avoir de l'argent.

Ma recette au premier tirage fut de 40 mille livres. Une heure après le tirage mon commis me porta le registre, et me montra que nous devions payer dix sept à dix huit mille livres tout en billets, et je lui ai donné l'argent. Ce fut le bonheur de mon même commis, qui malgré qu'il ne demandât rien rece-voit toujours la gratification qu'on lui donnoit, et dont j'ai exigeois aucun compte. La Lotterie gagna 600 m # dans la recette generale qui fut de deux millions. Le seul Paris donna 400 m #. J'ai dîné le lendemain chez M. du Verrai avec Calsabigi. Nous eumes le plaisir de l'entendre se plaindre d'avoir trop gagné. On n'avoit gagné à Paris que dix huit à vingt lettres, qui quoique petits firent gagner à la Lotterie une brillante reputation. Le fanatisme ayant déjà commencé, nous prî-mes dans le prochain tirage une double recette. La jolie guerre qu'on me fit à table sur mon operation me fit plai-sir. Calsabigi démontra que par ce coup de tête je m'étois assuré une recette de 40 m # par an, qui suivoit tous les autres heureux. M. du Verrai lui répondit qu'il avoit fait souvent des coups

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

18 18 pareil, et que d'ailleurs tous les receveurs étant les maitres de faire la même chose, cela ne pouvoit qu'augmenter la reputation de la Loterie. La seconde fois un terno de 40 m ℔ m'obligea a emprunter de l'argent. Ma recette avoit été de 60 m, mais j'etois obligé de consigner ma caisse à l'agent de change la veille du tirage. Dans toutes les grandes maisons où j'allois, et aux foyers des theatres d'abord qu'on me voyoit tout le monde me donnoit quelque de l'argent à jouer. me priait de la jouer pour eux, comme je voulois, et de leur remettre les billets, puisqu'ils n'y comptoient rien. Je portois dans ma poche des billets gros, et petits, que je leur laissois choisir, et je retournois à la maison avec mes poches pleines d'or. Les autres receveurs n'avoient pas ce privilege. Ce n'etoient pas des gens faits pour être fourfilés. J'etois le seul qui roulois de carrosse; cela me donnoit un nom, et un credit ouvert. Paris étoit une ville, et l'est encore, ou on juge tout par l'apparence: il n'y a point de pais au monde où il soit plus facile d'en imposer. Mais actuellement que le lecteur est informé de toute cette affaire, je ne parlerai plus de cette Loterie qui a propos.

Un mois après mon arrivée à Paris, mon frere François le peintre, le même avec le quel j'etois parti de cette ville dans l'année 1752, arriva de Dresde avec Madame Silvestre. Il avoit passé là quatre ans à copier tous les plus beaux tableaux de Bataille de la fameuse galerie. Nous nous revimes avec plaisir; mais quand je lui ai offert le credit de toutes mes connoissances pour le faire recevoir à l'academie, il me repondit qu'il n'avoit pas besoin de protection. Il fit un tableau qui representoit une bataille, il l'exposa au Louvre, et il fut reçu par acclamation. L'academie lui donna 12 m ℔ pour faire acquisition de son tableau. Mon frere depuis la reception devint fameux, et il gagna en vingt six ans presqu'un million; mais malgré cela le luxe, et deux mauvais mariages l'ont ruiné. ~~Il fut tué à la fin de l'année 1779 chargé~~

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

suite de la page 18.me Fragment du quatrieme tome 25 19 L

a
1757

Au commencement du mois de Mars j'ai vu
paroitre devant moi un beau jeune homme en
redingote, l'air gai, honête, et noble avec une let-
tre à la main. Il me la remet cependant d'une fa-
con que je m'apperçois qu'il est venitien. Je l'ouvre,
et je me rejouis. Elle étoit de ma chere, et respecta-
ble madame Manzoni. Elle me recomandoit le por-
teur comte de Vinsta de Treviso qui me conteroit
lui même sa triste histoire. Elle m'envoyoit une pe-
tite caisse, dans laquelle elle me disoit que je trouverois tous mes
manuscrits, étant sûre qu'elle ne me reverroit plus.
Je me suis d'abord levé pour lui dire que voulant
quelque chose de moi il ne pouvoit pas avoir une
recomandation plus puissante. Dites moi donc, mon-
sieur le comte, en quoi je pourrois vous être utile —
J'ai besoin de votre amitié. Le conseil de ma patrie
m'a elu l'année passée à couvrir un poste dangereux.
On m'a fait conservateur au Mont de piété en compa-
gnie de deux autres nobles de mon age. Le plaisirs du
carnaval nous ayant mis en besoin d'argent nous nous ser-
vimes d'une partie de celui que nous avions dans la caisse,
esperant de le remettre avant le terme dans lequel nous
devions en rendre compte. Nous l'esperames en vain.
Les pertes de mes deux collegues plus riches que le mien
les ruinerent payant d'abord, et moi, dans l'impossibilité
de payer, je me suis determiné à la fuite. Madame Mar-
coni m'a conseillé à venir me jéter entre vos bras, me
chargeant de vous porter une petite caisse que vous aurez
dans ce même jour. Je suis arrivé hyer avec la Diligence
de Lyon: il ne me reste que deux Louis; j'ai des chemises;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

mais je n'ai d'autre habit que celui ci. J'ai vingt cinq ans, une santè de fer, et une volontè determinèe à faire tout pour vivre en honete homme; mais je ne sais rien faire, et je n'ai aucun talent: je ne joue que de la flute traversiere pour mon plaisir: je ne parle, et je n'ècri que dans ma seule langue, et je ne suis pas homme de lettres. Que pensez vous pouvoir faire de moi? Je dois vous dire aussi que je ne peux me flatter de recevoir le moindre secours de personne, et encore moins de mon pere, qui pour sauver l'honneur de la famille dispotera de ma legitime à la quelle je dois renoncer pour toute ma vie.

Cette courte narration me surprit; mais la sincerità me plut. Je lui ai dit de porter les paquets d'abord dans une chambre près de la mienne qui ètoit à louer, et de se faire porter à manger dans sa chambre. Tout cela, mon cher comte, ne vous coutera rien, et en attendant je penserai à vous. Nous parlerons demain. Je ne mange jamais chez moi. Laissez moi, car je dois travailler, et il vous faut vous promener, sonder vous de mauvaises connoissance, et sur tout ne dites vos affaires à personne. Vous aimez le jeu, je pense — Je le deteste, car il est la cause de la moitiè de ma ruine — Et de l'autre moitié? — Les femmes — Les femmes? Elles sont faites pour vous payer — Bien fait que j'en trouve. Chez nous il n'y a que des gueuses — Si vous n'etes pas delicat sur cet article, vous trouverez fortune à Paris — Qu'entendez vous par delicat? Je ne pourrai jamais etre mag..... — Vous avez raison. J'entens par delicat un homme qui ne sauroit être tendre qu'etant amoureux; qui ne sauroit souffrir entre ses bras une vieille carcasse — Si ce n'est que cela, je ne suis pas delicat. Je sens qu'une femme riche me trouveroit

arrouveux quand elle seroit tout ce qu'il y a de plus abomi=
nable — Bravo. Vous serez. Irez vous chez l'ambassadeur?
— Dieu m'en preserve — Tout Paris est actuellement en
deuil. Monter au second: vous trouverez un tailleur.
Faites vous faire un habit noir, et dites lui de ma part
que vous le voulez pour demain matin. Adieu.

Rentrant à minuit, j'ai trouvé dans ma chambre
la caisse où j'avois toutes mes correspondences, et les por=
traits en miniature qui m'interessoient. De n'ai jamais
de ma vie mis en gage une tabatiere sans oter le por=
trait qu'elle contenoit. J'ai vu le lendemain Mirabeau tout
vetu de noir — Voyez vous, lui dis-je, comme on fait vite à Paris?

Dans le même moment on m'annonce l'abbé de la
Coste. Je ne me souvenois pas de ce nom; mais je le
fais entrer. Je vois le même abbé qui m'avoit vu chez
l'abbé de Saville. Je lui demande excuse si toute de
bon je ne lui ai pas fait une visite. Il me fait compli=
ment sur ma Statue. Il me dit qu'il avoit su que j'a=
vois distribué pour plus de deux mille ecus de billets
à l'Hotel de Koelen — Oui: j'en ai toujours pour huit
à dix mille francs dans ma poche — J'en prendrai au=
si pour mille ecus — Quand il vous plaira. Avez vous
deux vous pouvez choisir les nombres — Je ne m'en sou=
cie pas. Donnez les moi vous même tels qu'ils sont —
Volontiers. En voici. Choisissez!

Après les avoir choisis, il me demande à écrire pour me
faire quitance. Il n'y a pas question de quitance, lui
dis-je en riant, en retirant mes billets; je ne les livre
qu'argent comptant — Je vous le porterai demain — Et vous
aurez demain les billets: ils sont registrés au bureau, et
je ne peux pas faire autrement — Donnez m'en qui ne

soient pas registrés — Je n'en fais pas, car s'ils gagnoient, je me verrois obligé à les payer de ma poche — Je crois que vous pourriez en courir les risques — Je ne crois pas cela.

Il parle alors à Miretta en italien, et il lui propose de le presenter à madame de Lambertini veuve d'un neveu du pape. Je lui dis que j'irai aussi; et nous y allons.

Nous descendons à la porte dans la rue Christine. Je vois une femme à la quelle, malgré son air de jeunesse, je donne quarante ans: maigre, avec des yeux rois, vive, étourdie, grande rieuse, telle enfin qu'elle pouvoit faire naître un caprice. Je la fais jaser; et je trouve qu'elle n'étoit ni veuve, ni niece du pape: elle étoit mode: naise, et franche aventuriere. Je vois Miretta qui en devient curieux. Elle veut nous engager à dîner, mais nous nous excusons. Je seul Miretta reste. Je dercan l'abbé sur le quai de la ferraille; et je vais dîner chez Coliabigi.

Après dîner, il me prend tête à tête, et il me dit que M. du Vernai lui avoit ordonné de m'avertir qu'il ne m'étoit pas permis de distribuer des billets pour mon compte — Il me prend donc pour ioi, ou pour fripon. Je m'en plaindrai à M. de Boulogne — Vous ferez mal; car avertir n'est pas une offense — Vous m'offenserez vous même me donnant cet avis. Mais on ne me donnera pas le secret de cette espece.

Il me calme, et il me persuade d'aller avec lui parler à M. du Vernai. Le brave vieillard me voyant entrer me dit qu'un voi disant abbé me demande excuse, et me dit qu'un voi disant abbé de la Corte lui avoit dit que je prenois cette liberté. Je n'ai plus vu nulle part cet abbé, qui étoit le même que trois ans après on a condamné aux galeres, où il a fini ses jours pour avoir vendu à Paris des billets d'une loterie de Mreveux qui n'existoit pas.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Le Lendemain de la visite que me fit cet abbé j'ai vu Mirsta dans ma chambre qui venoit de rentrer. Il me dit qu'il avoit passé la nuit avec la nièce du pape, et qu'il la croyoit contente de sa personne, puisqu'elle vouloit le loger, et l'entretenir, s'il vouloit dire à M. Le Noir, qui étoit son amant, qu'il étoit son cousin. Elle prétend, me dit il, que ce monsieur me donnera un emploi dans les fermes. Je lui ai répondu qu'en qualité d'ami intime je ne pouvois me déterminer à rien sans vous consulter. Elle m'a conjuré de vous engager à aller dîner avec elle dimanche — J'y irai avec plaisir.

J'ai trouvé cette femme amoureuse folle de mon ami qu'elle appella comte de Six cours, nom qu'il n'a plus perdu à Paris tant qu'il y resta. Elle l'avoit reconnu pour seigneur de ce fief qui en France passe pour fabuleux; & elle vouloit en devenir la dame. Après m'avoir conté les nouvelles nocturnes comme si j'avois été son plus ancien ami, elle me dit qu'elle vouloit le loger, qu'elle avoit déjà le consentement de M. Le Noir, qui étoit même enchanté de voir logé chez elle son cousin. Elle l'attendoit l'après dîner, et il lui tardoit de le lui présenter.

Après table, me parlant de nouveau de la valeur de mon compatriote, elle l'agaça, et lui ambitieux de me convaincre de sa bravoure, lui fit raison ~~l'exploita~~ à ma présence. Cette vision ne me fit la moindre sensation; mais voyant la conformation extraordinaire de mon ami j'ai raconté qu'il pouvoit prétendre à faire fortune par tout où il pouvoit trouver des femmes à leur aise.

[illegible]

A trois heures deux femmes ruinées arrivèrent. C'étoient des joueuses. La Lambertini leur présenta M. de Six corps son cousin. A ce nom ingénieux il devint un objet fort intéressant à l'examiner, et encor plus lorsqu'on trouva son bavardage inintelligible. L'héroine ne manqua pas de confier aux oreilles de ses amies le commentaire de ce beau nom, et de leur vanter la richesse extraordinaire du feudataire. C'est incroyable, disoient les matrones le lorgnant; c'est Vireta paroissait leur dire ma dame n'en doutez pas.

Voila un fiacre qui arrive. C'est une grosse femme plus que sur son retour, une niece jolie à croquer, et un homme pale habillé de noir en perruque ronde. Après les embrassades, La Lambertini presente son cousin Six corps: on s'étonne du nom, mais on passe sous silence le commentaire: on ne s'arrete qu'à la sonorité d'un homme qui croit etre à Paris sans savoir un mot de françois, et qui malgré cela bavardoit à toute la compagnie, qui n'y comprenant rien ne faisoit que rire. La Lambertini proposa un brelan, et elle n'invita pas pour ne faire jouer; mais elle voulut que son cher cousin jouat près d'elle, et de moitié. Il ne connoit pas les cartes; mais cela ne fait rien; il apprendra: elle veut l'élever. La charmante demoiselle ne connoissant aucun jeu, je m'offre à lui tenir compagnie devant le feu. La tante me dit en riant que j'aurai de la peine à trouver des matieres assez intéressantes pour la faire

couver; mais que je l'excuserois, car elle n'étoit ~~venue au~~ du couvent ~~venue~~ que depuis un mois

Je vais donc m'asseoir avec elle devant le feu d'abord que j'ai vu le jeu en train. Ce fut elle qui rompit le silence me demandant qui étoit ce beau monsieur qui ne savoit pas parler. — C'est un seigneur de mon païs, qui à cause d'une affaire d'honneur en est sorti. Il parlera françois quand il l'aura appris; et pour lors on ne se moquera plus de lui. Je suis fachée de l'avoir conduit ici; car en moins de vingt quatre heures on me l'a gaté — De quelle façon? — Je n'ose pas vous le dire, car vôtre tante le trouveroit peut être mauvais — Je ne pense pas à faire des rapports; mais il se peut que ma curiosité merite une correction — Mademoiselle, je reconnois mon tort; mais je vais faire amende honorable vous disant tout. Madame Lambertini l'a fait coucher avec elle; et elle lui a donné le nom ridicule de Six coups. Voila tout. J'en suis fachée parce qu'il n'étoit pas libertin avant ce fait.

Aurois-je pu croire de parler à une fille de condition, à une fille honete, et toute neuve dans la maison de la Lambertini? Je fus surpris de voir sa figure enflammée par la pudeur. Je n'ai pas voulu le croire. Deux minutes après elle m'étonne avec une question à laquelle je ne me serois jamais attendu. Qu'y a-t-il de commun, me dit elle, entre Six coups, et avoir couché avec madame? — Il lui a fait six fois de suite ce qu'un honête mari ne fait à sa femme qu'une fois par semaine — Et vous me croyez assez bête pour aller rapporter à ma tante ce que vous venez de me dire? — Mais je suis encore fachè d'une autre chose — Je m'en vais revenir dans l'instant.

Après être allée faire le petit tour que la jolie histoire lui avoit fait apparament devenir necessaire, elle rentra, et elle se mit derriere la chaise de sa tante examinant la figure

du Theros : puis elle vint se remettre à sa place toute flambo=
yante — Quelle est donc l'autre chose dont vous me diriez d'être fachè ! —
Oserai-je vous dire tout ? — Vous m'avez tout dit qu'il me semble que vous ne
pouvez plus avoir des scrupules — Sachez donc qu'aujourd'hui, à la fin du dîner,
elle l'a obligè à lui faire cela à ma presence — Et si cela vous a deplu, il est evi=
dent que vous en avez ètè jaloux — Ce n'est pas ça. Je me suis trouvè humiliè
à cause d'une circonstance dont je n'ose pas vous parler — Je crois que vous vous
moquez de moi avec vôtre je n'ose — Dieu m'en garde, mademoiselle. Elle me
fit voir que mon ami m'étoit superieur de deux pouces — Je crois au contrai=
re que c'est vous qui avez une taille superieure de deux pouces à la sienne —
— Il ne s'agit pas de la taille ; mais d'une autre grandeur, que vous pouvez
vous figurer, dans laquelle mon ami est monstrueux — Monstrueux !
Et qu'est ce que cela vous fait ? Ne vaut il pas mieux de n'être pas monstrueux ?
— C'est vrai, et juste ; mais sur cet article certaines femmes, qui ne
vous ressemblent pas, aiment la monstruosité — Je n'ai pas une idée assez nette de la chose pour me figurer quelle est
la grandeur qui peut être appellée monstrueuse. Je trouve aussi singulier
que cela ait pu vous humilier — L'auriez vous cru me voyant ? —
Je vous voyant quand je suis entrée ici, je n'ai pas pensé à cela. Vous
avez l'air d'un homme bien proportionné ; mais si vous savez dans l'=
être pas, je vous plains. [illegible]
Voyez, je vous prie — [illegible]
— Je crois que c'est vous le montre ; car vous me faites peur.

Elle alla alors se mettre derriere la chaise de la tante ; mais je ne
doutois pas qu'elle ne revint, car il s'en falloit bien que je la crusse
bête, ou innocente. Je croyois qu'elle vouloit en jouer le role,
et ne voulant pas savoir si elle l'avoit bien ou mal joué, j'étois en=
chanté d'en avoir profité. Je l'avois punie d'avoir voulu m'en im=
poser, et comme je la trouvois charmante, j'étois enchanté que ma
punition n'avoit certainement pas pu lui deplaire. Pouvois-je dou=
ter de son esprit ? Tout notre dialogue avoit été soutenu par elle,
et tout ce que j'avois dit, et fait n'avoit été qu'en consequence de ses
specieuses objections.

Quatre ou cinq minutes après, sa grosse tante ayant perdu
un brelan, dit à sa niece qu'elle lui portoit malheur, et qu'elle
manquoit de savoir vivre me laissant seul. Elle ne lui repondit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

~~Ma~~ rien, et elle revint à moi en riant. Si ma tante, me dit elle, savoit ce que vous avez fait, elle ne m'auroit pas accusée d'impolitesse — Si vous saviez comme j'en suis mortifié actuellement! La marque que je peux vous donner de mon repentir est de m'en aller. Mais le prendrez vous en bonne part? — Si vous partez, ma tante dira que je suis fête, que je vous ai ennuyé — Je resterai donc. Vous n'aviez donc pas d'idée avant ce moment de ce que j'ai eu pouvoir vous montrer! — Je n'en avois qu'une idée confuse. Il n'y a qu'un mois que ma tante me fit venir de Melun, où j'etois au couvent depuis l'age de huit ans, en ayant actuellement dix sept. On vouloit me persuader à prendre le voile; mais je ne me suis pas laissée séduire — Que vous fachez de ce que j'ai fait! Si j'ai peché ce fut de bonne foi — Je ne dois pas vous en vouloir, car ce fut ma faute. Je vous prie seulement d'être discret. ~~Ne~~ — Ne doutez pas de ma discretion, car j'en vois le premier prix — Vous m'avez donné une leçon qui me sera utile à l'avenir. Mais vous poursuivez. Lisez, ou je m'en vais tout de bon — Reste: c'est fini. Voyez sur ce marchoir le sur indice de mon plaisir — Qu'est ce que cela! ~~Quelle matière~~. C'est la matiere qui placée dans le fourneau qui lui est propre en sort après neuf mois mâle ou femelle — J'entens. Vous etes un excellent maitre. Vous me conterez cela d'un air d'instituteur. Dois-je vous remercier de votre zele? — Non. Vous devez me pardonner, car je n'aurois jamais fait ce que j'ai fait, si je n'etois devenu amoureux de vous au premier moment que je vous ai vu — Je dois donc prendre cela comme une declaration d'amour? — Oui mon ange. Elle est audacieuse; mais elle n'est pas douteuse. Si elle ne venoit pas d'un amour tres fort, je verois un ~~scelerat~~ qui mavilit voit la mort. Puis-je esperer que vous m'aimerez? — Je n'en sais rien. Tout ce que je sais actuellement c'est que je dois vous detester. Vous m'avez fait faire en moins d'une heure un voyage que je ne croyois pos-sible de finir qu'après le mariage. Vous m'avez rendue ce ne peut pas plus savante dans une matiere à la quelle je n'ai jamais osé je me suis arreter ma pensée, et je me trouve coupable parce que laissée seduire. ~~avez fait plaisir~~. D'ou vient qu'à present vous etes devenu tranquille, et honete? — C'est que nous parlons raison. C'est qu'après l'excès du plaisir l'amour se repose. Voyez — Encore! Est ce le vrai de la leçon?

Mal que je vous vois actuellement, vous ne me faites pas peur. Le feu va s'éteindre.

Elle met un fagot, et pour arranger le feu, elle se met à genoux. Dans cette posture, comme elle étoit courbée, j'allonge une main determinée par dessous sa robe, et je trouve dans l'instant une porte parfaitement fermée qui ne pouvoit me conduire au bonheur qu'à=tant abattue. Mais dans le même instant elle se leve, elle s'arrête, et elle me dit avec une douceur sentimentale qu'elle etoit fille de condition, et qu'elle croyoit de pouvoir exiger du respect. Je lui demande alors un million d'excuses, et la conclusion de mon discours la calme. Je lui ai dit que ma main Laidie m'avoit mis dans la situation qu'elle ne s'étoit pas encore rendue heureuse avec aucun homme. Elle me repondit que l'homme qui la rendra heureuse ne paroîtra que celui qui l'eprouvera, et la marque de pardon qu'elle me donna fut de laisser que j'inonde sa main de baisers. J'aurois poursuivi si quelqu'un n'étoit pas arrivé. Ce fut M. Le-noir, qui en conséquence du billet venoit voir ce que Madame Lambertini avoit à lui dire.

Je vois un homme d'un certain age, simple, et modeste, qui très poliment prie tout le monde de ne pas songer, et de ne pas interrompre le jeu. La Lambertini me presenta, et après avoir entendu mon nom il me demanda si j'etois l'artiste. Quand il sut que j'etois l'aîné il me fit compliment sur la Loterie, et sur le cas que Mr. du Verney feroit de ma personne; mais ce qui l'interessa d'avantage fut le cousin que pour le coup elle lui presenta sous le nom du comte de Rivera. Ce fut moi qui lui ai dit qu'il m'étoit recommandé, et qu'il avoit dû s'éloigner de sa patrie à cause d'une affaire d'honneur. La Lambertini ajouta alors qu'elle desiroit de le loger, et qu'elle n'avoit voulu faire cela avant de savoir s'il le trouveroit bon. Il lui repondit qu'elle etoit sa=veraine maitresse chez elle, et qu'il seroit enchanté de la voir dans la société. Comme il parloit très bien italien Rivera resta. Il quita le seul jeu, et nous nous mimes tous les quatre devant

M. i ~~le~~ feu, où lorsque son tour vint la jolie demoiselle causa avec M. Le Noir avec beaucoup de bon sens. Il la fit parler de son couvent, et quand elle lui dit son nom, il lui parla de M. son père qu'il avoit connu. C'étoit un conseiller au parlement de Rouen. Cette charmante fille étoit de la grande taille, d'un blond non rapeat, d'une physionomie très reguliere qui caractérisoit la candeur, et la modestie. Des grands yeux bleux à fleur de tête dont rien n'étoit plus tendre étoient les temoins des vifs desirs de son ame. Sa robe faite à la taille, et boutonnée en feroit voir l'elegance, il feroit juger de la beauté de la gorge. J'ai vu M. Le Noir, qui lui rendoit la même justice que je lui avois déjà rendue. Je lui dis que lui rendoit la même justice que je lui avois déjà rendue. Mais il n'étoit pas dans le cas de la lui temoigner comme moi. A huit heures il partit. Une demie heure après Madame xxx partit aussi avec sa niece qu'elle appelloit de la M...re, et avec l'homme Blanc qui étoit venu avec elles. Je suis aussi parti avec Mirata, qui lui promit d'aller loger chez elle le lendemain, et il lui tint parole.

Trois ou quatre jours après cet arrangement on m'envoya une Lettre qu'on m'avoit adressée au bureau. Cette Lettre étoit de M.lle de la Mure. Voici la copie. » Madame xxx ma tante sœur
» de feue ma mere est devote, joueuse, riche, avare, et injuste. Elle ne
» m'aime pas, et n'ayant pu reussir à me faire prendre le voile, elle
» veut me marier à un marchand de Dunkerke que je ne connois
» pas. Notez qu'elle ne le connoit pas non plus. Le courtier de ce ma-
» riage en fait l'eloge. Il est content qu'elle lui assure 1200 # par an
» pour toute sa vie dans la certitude où il est qu'à sa mort je suis l'he-
» ritiere de cinquante mille ecus. Mais notez qu'en forme du testa-
» ment de ma mere elle devroit m'en donner en me mariant 25m,
» Si ce qui est arrivé entre vous et moi
» ~~devoit me rendre odieuse à ses yeux~~ ne m'a pas rendu à votre esprit
» un objet mepriable, je vous offre ma main avec 25m ecus, et au-
» tres 25m à la mort de ma tante. Ne me repondez pas, car je ne sau-
» rois ni comment, ni par qui, ni où recevoir votre Lettre. Vous me re-
» pondrez de bouche dimanche chez Mad: Lambertini. Vous avez ainsi quatre
» jours devant vous pour penser à la chose. Je ne sais pas, si je vous aime;
» mais je sais que je dois vous preferer à tout autre pour l'amour de moi

» même. Je me trouve en devoir de gagner votre estime, et de vous
» mettre à meme de gagner la mienne. Je suis d'ailleurs sûre que
» vous me rendrez la via douce. Si vous prevoyez que le bonheur
» auquel j'aspire puisse contribuer au vôtre je vous avertis que vous
» aurez besoin d'un avocat, car ma tante est avare, et chicanniere.
» D'abord que vous vous serez determinè, il faudra que vous me cher-
» chiez un couvent, où j'irai me mettre avant de faire le moindre
» pas, car sans cela je me verois maltraitée à outrance, et je ne
» peux pas en souffrir la pensée. Si la proposition que je vous fais
» ne vous convient pas, je vous demanderai une grace, que vous m'
» accorderez j'espere, et dont je vous serai reconnoissante. Voilà tache-
» rez de ne plus me voir evitant avec soin les endroits où vous pen-
» serez que je puisse être. Vous m'aiderez ainsi à vous oublier +
» Sentez vous que je ne peux être heureuse qu'en vous epouvant,
» ou en vous oubliant ! Adieu. Je suis sûre de vous voir Dimanche.

Cette Lettre m'attendrit. Je la voyois dictée par la vertu, par l'honneur, et par la sagesse. Je découvrois dans l'esprit de cette fille encore plus de merite que dans sa personne. Je me trouvois honteux de l'avoir reduite, et digne de supplice, si je refusois la main qu'elle m'offroit avec tant de noblesse; et je voyois en même tems qu'elle m'offroit une fortune superieure à toutes celles qu'étant raisonnable je pouvois pretendre; mais l'idée du mariage me faisoit frémir: je me connoissois trop pour ne pas prevoir que dans un menage regulier je de-viendrois malheureux, et que par consequent ma moitié le deviendroit aussi. Mon ambiguité à me decider dans les qua-tre jours qu'elle me donna pour y penser me convainquit que je n'étois pas amoureux d'elle; mais malgré cela je n'ai jamais pu me disposer à rejetter sa proposition, et encore moins à le lui dire. J'ai passé ces quatre jours en pensant tou-jours à elle, en sentant que je l'aimois ~~aimois~~ actuellement, et en me repentant de l'avoir outragée; mais n'ayant jamais la force de me determi-ner à reparer * l'outrage. Quand je pensois que dans l'al-ternative elle me laissoit, je ne pouvois pas non plus en souffrir l'idée: et voila l'etat toujours malheureux d'un homme qui

doit prendre un parti, et ne peut pas le prendre. —
Craignant que quelque démon ne m'entraînât à
manquer à Mademoiselle de La M—ve me faisant aller
par force à la comedie ou à l'opera, je fus allé dîner
chez la Lambertini sans m'être decidé à rien. Elle étoit
à la messe. Miretta étoit dans sa chambre jouant de la
flute: d'abord qu'il me vit il la quita pour me donner
l'argent que son habit noir m'avoit coûté — Je voila
en fonds, je la fais mon compliment — Compliment
de condoleance, car c'est de l'argent volé, quoique je
n'en rougisse que le complice. On triche ici, et on m'a
appris à faire le service; et je prends ma part pour
n'être pas traité de sot. Mon Loterie avec trois ou
quatre autres femmes suivent des Dupes. Ce metier
me revolte, et je ne peux pas y tenir. Une fois ou l'
autre on me tuera, ou je tuerai, et il m'en coûtera
toujours la vie: ainsi je pense de sortir le plus tôt possible
de ce coupe gorge — Je te le conseille, mon ami; et
je t'y excite. Il vaut mieux que tu en sortes aujourd'huy
que demain — Je ne veux rien risquer, car M. le Noir,
qui est un galant homme, et mon ami, et qui me croit
cousin de cette bougr....., dont il ignore les infamies,
se douteroit de quelque chose, et la quiteroit peut
être après avoir entendu la raison qui m'auroit forcé
à m'en aller. Dans cinq ou six jours je trouverai un pre-
texte, et je retournerai chez toi.

La Lambertini se montra enchantée de m'avoir
au hazard du pot: elle me dit que j'aurois en compagnie
Mlle de La Mo—re avec sa tante. Je lui ai demandé
si elle étoit contente de Six coups, elle me repondit
qu'il ne logeoit pas toujours dans son fief; mais qu'elle
ne l'aimoit pas moins.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

14[illegible]

Madonne xxx arriva avec sa niece, qui dissimula le plaisir qu'elle eut me voyant. Elle étoit en deuil dont elle me point que je me suis étonné de mon indecision. Mirsta dessus dit, et comme nulle raison pouvoit m'empecher de mon= trer du penchant pour Mlle de la M—re, j'ai eu pour elle toutes les attentions. J'ai dit à sa tante que je renonce= rois à mon celibat, si je pouvois trouver une moitié com= me elle — Ma niece, monsieur, est honete, et douce; mais elle n'a ni esprit, ni religion — Pour l'esprit, ma cheve tante, mais pour la religion, c'est un reproche qu'on ne m'a jamais fait au couvent — Je le crois. Ce sont des jesuitesses. Il s'agit de la grace, ma cheve niece, de la grace; mais parlons d'autre chose. Je desire seu= lement que tu saches plaire à celui qui sera ton mari — Et ce que mademoiselle est à la veille de se marier? — Son futur arrivera au commencement du mois prochain. — Et ce un homme de robe? — C'est un negociant fort à son aise — M. Le Noir m'ayant dit que mademoiselle etoit fille d'un conseiller, je n'ai pas supposé une mesal= liance — Cela ne fait rien. Il est noble; il est honete, et il ne tiendra qu'à elle qu'il la rende heureuse.

Ce discours ne pouvant que faire de la peine à la charmante qui ecoutoit sans rien dire, j'ai detourné le propos sur la grande quantité de monde qu'il y auroit à la Greve pour voir executer Damien, et les voyant tou= tes curieuses de l'horrible spectacle, je leur ai offert une ample fenêtre d'où nous pourrions le voir tous les cinq. Elles accepterent ironica. Je leur ai donné parole d'aller les prendre; mais comme je n'avois pas de fenêtre, j'ai fait semblant en nous levant de table d'avoir une affaire pres= sante, et j'ai couru dans un fiacre à la Greve, où dans un quart d'heure j'ai loüé pour trois louis une bonne fenêtre

à l'entresol entre deux escaliers. J'ai payé, et tirée 15
quitance avec un debit de six cent francs. La fenêtre étoit
vis à vis le devant de l'echaffaud. Retournant chez la
Lambertini, je l'ai trouvée engagée dans un piquet à è=
crire avec Vivetta, madame xxx leur faisant la chouette.
Mlle de la M...re ne connoissant que la Comete, je
me suis offert, et ayant à nous parler nous nous mimes
à l'autre bout de la sale. Je lui ai dit qu'à la reception
de la lettre je me suis reconnu pour le plus heureux des
hommes, en même temps que j'ai reconnu dans elle
un esprit, et un caractere faits pour la faire adorer de
tout homme qui ne manqueroit pas de bon sens. Vous le=
rez ma femme, lui dis-je, et je benirai jusqu'à mon der=
nier soupir l'heureuse audace avec la quelle j'ai surpris
votre innocence, car sans cela vous ne vous seriez ja=
mais determinée à me choisir de preference à cent
autres d'une naissance egale à la votre, dont au=
cun ne vous auroit jamais refusée meme sans l'appat
de $\frac{m}{50}$ ecus qui ne sont rien en comparaison de vos qua=
lités personnelles, et de votre sage façon de penser. Ac=
tuellement que vous savez mes sentimens, ne precipitons
rien: fiez vous à moi. Donnez moi le tems de prendre
une maison, de la meubler, et de me mettre en position
d'être jugé digne d'epouser une fille de votre qualité:
Songez que je vis encore en chambre garnie, que
vous avez des parens, et que j'aurois honte d'avoir l'
air d'un aventurier dans une demarche de cette im=
portance — Vous avez entendu que mon pretendu
futur va arriver; et quand il sera arrivé on ira vite —
Pas si vite que je ne puisse en vingt quatre heures vous de=
livrer de toute tyrannie sans même que votre tante so=
che que la coup lui viendra de moi. Sachez mon ange que

16 34

le ministre des affaires étrangeres à la premiere de mes sollicitations, certain que vous ne vouler avoir autre mari que moi, vous procurera un sûr asile dans un des premiers couvens de Paris: que ce sera lui même qui vous donnera un avocat, et que si le Testament parle clair, forcera en peu de jours votre tante à vous donner votre dot, et à donner caution pour le reste de votre heritage. Mener vous tranquille, et attendez le marchand de Dunkerke. Soyez certaine que je ne vous laisserai pas dans l'embarras. Vous ne serez plus dans la maison de votre tante le jour qu'on prendra pour la signature du contract — Je me vend, et je m'abandonne à vous; mais je vous prie de ne pas mettre en ligne de compte une particularité qui blesse au supreme degrè ma delicatesse. Vous avez dit que je ne vous aurois jamais faite la proposition de m'epouser, ou de cesser de me voir, si vous ne vous étiez emancipé dimanche passé, comme vous avez fait. Cela est vrai d'un côté, car sans une puissante raison j'aurois fait une demarche de folle vous offrant de bout en blanc ma main; mais votre mariage auroit pu arriver de même par une direction differente; car je peux vous dire en verité que je vous aurois donnée en toute occasion la preference sur tout le monde.

A cette noble explication je lui ai baisé la main avec ivresse, et avec une telle ivresse de sentiment que je n'aurois pas differé un seul quart d'heure à l'epouser, s'il y avoit eu là un notaire, et un prêtre autorisé à nous donner la benediction nuptiale. Nous absorbés dans nôtre affaire, nous ne fesions pas attention à l'horrible tapage que fesoit la compagnie à l'autre côté de la sale: j'ai cru devoir m'en mêler au moins pour calmer Viveta.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

J'ai vu une cassette ouverte remplie de bijoux de tout
prix, et deux hommes qui disputoient avec Mineta qui
tenoit un livre à la main. J'ai d'abord pensé que c'étoit
une Loterie; mais pourquoi disputoit on ? Mineta me dit
que c'étoient des fripons, qui leur avoient gagnés
trente ou quarante Louis moyennant ce livre, et il me
remit le livre. Un de ces hommes me dit que le livre
contenoit une Loterie, dont rien n'étoit plus loyal. Ce
livre, me dit il, est composé de douze cent feuilles, dont
deux cent sont des lots, les autres mille sont vides. Cha=
que feuille gagnante est donc suivie de cinq perdantes.
La personne qui veut jouer doit donner un petit ecu, et
mettre la pointe d'une epingle au hazard entre les feu=
illes du livre fermé. On ouvre le livre à l'endroit où l'
epingle est entrée, et on regarde la feuille. Si elle est
blanche, la personne qui a donné le petit ecu l'a perdu;
et si elle porte un lot, on lui donne le lot qui est écrit
sur la feuille, ou l'argent que le lot coute comme il est
marqué sur la même feuille. Remarquez que le moindre
lot coute douze francs, et qu'il y a des lots qui vont jusqu'à
six cent, et un à douze cent. Pendant une heure que ces
dames, et ces messieurs jouent, ils ont deja gagné plusieurs
lots, et madame même que voila a gagné une bague
de six louis qu'elle auroit si elle n'eut mieux aimé avoir
l'argent que voulant poursuivre à jouer, elle a perdu.
A la fin dit madame x x x qui avoit gagné la bague,
nous sommes ici six, et ces messieurs avec leur maudit
livre nous ont gagné nôtre argent. Vous voyez que nous
sommes surpris. Mineta les appella fripons, et un d'eux
répondit que les receveurs de la loterie de l'école militaire
l'étoient donc aussi. Mineta alors lui donna un bon soufflet,
et pour lors, je me suis mis au milieu d'eux, et je leur ai im=
posé silence pour finir l'affaire. Messieurs les Loteriers, leur dis-je,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

18 36

sont avantageuses aux tenans ; mais celle de l'école mili=
taire a le roi pour chef, et j'en suis le principal receveur. En
cette qualité je confisque cette caisse, et je vous laisse le choix.
Ou rendez à toute la compagnie l'argent que vous avez gagné,
et je vous laisse partir avec votre caisse, ou j'envoye chercher
un exempt de police qui vous conduira en prison à mare=
quisition jusqu'à demain que M. Bertier lui même jugera
l'affaire. C'est à lui même que je porterai ce livre de=
main matin. Nous verrons si vous étant fripons, nous de=
vions convenir de l'être aussi.

Se voyant à mauvais parti, ils se determinerent à rendre
l'argent. On leur fit rendre en tout quarante louis mal-
gré qu'ils jurassent qu'ils n'en avoient gagnés que vingt.
J'en étois persuadé ; mais væ victis ; je leur en voulois, et
j'ai voulu qu'ils payent. Ils vouloient le livre, mais je n'ai
pas voulu le leur rendre. Ils se croient encore heureux
de pouvoir partir avec leur caisse aux bijoux. Les dames
attendries me divent après leur départ que j'aurois pu
rendre à ces pauvres malheureux leur grimoire.

Ils vinrent chez moi le lendemain à huit heures du ma=
tin, et ils me flechirent me faisant present d'un gros
etui où il y avoit vingt quatre petites statues de huit
pouces de porcellaine de Saxe. Je leur ai pour lors rendu
le livre le menaçant de les faire arrêter s'ils osoient plus
se promener dans Paris avec leur Loterie. J'ai porté en
personne le même jour les vingt quatre jolies figures à
Mlle de la M...re. C'étoit un present fort riche, et la
fonte me fit les plus grands remercimens.

Quelques jours après, c'étoit le 28 du mois de Mars je
suis allé de très bonne heure prendre les dames qui
dejeunoient chez la Lambertini avec Mireta, et je les ai
menées à la Grève tenant Mlle de la M...re assise sur
mes genoux. Elles se mirent toutes les trois etroitement sur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Le devant de la fenestre se tenant inclinées sur
leurs cordes à la hauteur d'appui pour ne pas nous empecher
de voir. Cette fenêtre avoit deux marches: elles etoient mon=
tées sur la seconde, et etant derriere elles, nous devions y être
aussi; car nous tenant debout sur la premiere nous n'avions
pas rien voir. J'ai des raisons d'informer le Lecteur de cette circonstance
Nous eumes la constance de rester quatre heures entieres
à cet horrible spectacle. Je n'en dirai rien, car je serois trop
long, et d'ailleurs il est connu de tout le monde. Damien é=
toit un fanatique qui avoit tenté de tuer Louis XV croyant
de faire un bon oeuvre. Il ne lui avoit que piqué legerement
la peau; mais c'étoit egal. Le peuple present à son supplice
l'appelloit monstre que l'enfer avoit vomi pour faire assas=
ser le meilleur des rois qu'il croyoit d'adorer, et qu'il avoit
appellé bien aimé. C'étoit pourtant le meme peuple
qui depuis a massacré toute la famille royale, toute
la noblesse de France, et tous ceux qui donnoient à la nation
le beau caractere qui la feroit estimer, aimer, et prendre
meme pour modelle de toutes les autres.

[illegible]

Au supplice de Damien, j'ai dû detourner mes yeux quand
je l'ai entendu hurler n'ayant plus que la moitié de son
corps; mais la Lambertini, et madame xxx ne les detour=
nerent pas; et ce n'étoit pas un effet de la cruauté de leur coeur

elles me dirent; et j'ai dû faire semblant de leur croire, qu'elles ne purent rentir la moindre pitié d'un pareil monstre: tant elles aimoient Louis XV. Il est cependant vrai que Vineta tint Madame XXX si singulierement occupée pendant tout le tems de l'exécution qu'il se peut que ce ne soit qu'à cause de lui qu'elle n'a jamais osé ni bouger, ni tourner la tête.

Etant derriere elle, et fort près, il avoit troussé sa robe pour ne pas y ~~monter~~ mettre les pieds dessus; et c'étoit fort bien. Mais après j'ai vu en longeant qu'il l'avoit troussée un peu trop; et pour lors detes miné à ne vouloir ni interrompre l'entreprise de mon ami, ni gêner madame XXX, je me suis mis de façon derriere moi adorée que la tante devoit être sûre que ce que Vineta lui fe soit ne pouvoit être vu ni de moi ni de sa niece. J'ai entendu des remuemens de robe pendant deux heures entieres, et trouvant la chose fort plaisante, je ne me suis jamais ecarté de la loi que je m'étois faite. J'admirois en moi même plus encore le bon appetit que la hardiesse de Vineta, car dans celle-ci j'avois été souvent aussi brave que lui.

Quand j'ai vu, à la fin de la fonction, madame XXX se lever, je me suis tourné aussi. J'ai vu mon ami gai, frais, et bien guillé comme il de rien n'étoit; mais la dame me parut pensive, et plus sérieuse que d'ordinaire. Elle s'étoit trouvée dans la fatale necessité de devoir dissimuler, et souffrir en patience tout ce que le brutal lui avoit fait pour ne pas faire voir la honte Lambertini, et pour ne pas découvrir à sa niece des mysteres qu'elle devoit encore ignorer.

J'ai descendu à la Lambertini à sa porte, la priant de me laisser Vineta ayant besoin de lui. Puis j'ai descendu à la maison dans la rue St. André des arts madame XXX, qui me pria d'aller chez elle le lendemain ayant quelque chose à me dire. J'ai remarqué qu'elle n'a pas salué mon ami. Je l'ai mené dîner avec moi chez Landel marchand de vin à l'Hotel de Bussi ou l'on fesoit excellente chere gras, et maigre pour six francs par tete.

les
elles
ne
n=
ais
ne
en
ev=
i
n
=
du
st
té
ur
lles
ver,
on=
ere=
ons
tout
n=
lle
ilez
ue
r
or=
ouec
on
ete.

35

BnF MSS

qui n

Je

pr

ui

va

ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Qu'as tu fait, lui dis-je, dernier Mad: x x x ? — Je suis sûr que
tu n'as rien vu ni personne — Ca se peut; mais ayant vu le co=
mencement de ta manœuvre, et prevoyant ce que tu allois
faire, je me suis mis de façon à empecher que tu fusses vu
de Mlle de la M... re, et de la Lambertini. J'imagine ce
que tu as fait, et j'admire ton gros appetit; mais Mad x x x
est fachée — Elle en fait donc semblant, car s'étant
tenue tranquille deux heures de suite, je ne peux croire
autre chose si non que je lui ai fait plaisir — Je le crois
aussi; mais son amour propre doit l'engager à pretendre
que tu lui ayes manqué de respect: et effectivement!
Mr vois qu'elle te boude, et qu'elle veut me parler de=
main — Mais elle ne te parlera pas de ce badinage
je crois. Elle seroit folle — Pourquoi non? Mr ne connois
pas les devotes. Elles sont enchantées de saisir l'occasion
de faire des confessions pareilles à un troisieme convent de
Carmes, principalement quand elles sont laides. Il se peut
que Madame x x x pretende une satisfaction; et je m'
en mêlerai avec plaisir — Je ne vois pas quelle satisfac=
tion elle puisse pretendre. Si elle n'y avoit pas consenti,
elle auroit pu me donner un coup de pied qui m'auroit fait
tomber de l'escalier à la renverse sur mon dos — La Lambertini aussi
te boude: je l'ai remarqué. Elle a eu aussi la chose peut
être, et elle trouve que tu lui as manqué — La Lambertini
me boude par une autre raison. Hyer la nuit j'ai cassé
les vitres, et je delogerai avant le soir — Mont de bon?. —
Mont de bon. Voici l'histoire. Hyer au soir un jeune hom=
me employé aux fermes, qui une vieille tripotte Genoise a con=
duit à souper chez nous, après avoir perdu quarante Louis aux
petits paquets, jetta les cartes au nez de mon hotesse l'ap=
pellant voleuse. J'ai pris le flambeau, et je lui ai eteint la

Bnf MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

A la bougie sur la figure, au risque, à la verité, de lui crever l'oeil; mais elle n'est pas allée dans l'oeil. Il courut à son epée en elevant la voix, et si la Genoise ne l'eut pas pris à travers un mouvtre seroit arrivé, car j'avois deja degainé la mienne. Le malheureux voyant au miroir son balafre se mit tellement en fureur qu'on ne put l'appaiser qu'en lui rendant son argent. Elles le lui rendirent malgré mon insistence; car on ne pouvoit lui rendre l'argent qu'en convenant de le lui avoir triché. Cela fut cause d'une dispute tres aigre que j'ai eu avec la Lambertini avvéi le depart du jeune homme. Elle me dit qu'il ne revoit rien avvéi, et que nous tiendrions les quarante Louis, si je ne m'en étois pas mêlé: que c'étoit à elle, et non à moi qu'il avoit insulté, et qu'ayant du sang froid, ajouta la Genoise, nous l'aurions eu pour long tems, tandis qu'actuellement, bien seul savoit ce qu'il alloit faire avec la tache que la bougie avoit laissée sur la figure. Enragé pour l'infame dette lui avoit laissée et les ayant envoyé se faire ..... morale de ces coquines, je ma chere Lolotte me dit que je n'étois qu'un gueux. Sans l'arrivée de M. le Noir je l'aurois rossée. Elles me dirent de me taire; mais j'avois trop chaud. J'ai dit à l'honete homme que la maitresse m'avoit appellé gueux, qu'elle étoit p....., qu'elle n'étoit pas ma cousine, et que je delogerois aujourd'hui. En disant cela j'ai monté dans ma chambre, et je m'y suis enfermé. Dans deux heures, j'irai prendre mes hardes, et je prendrai du caffé avec moi demain matin.

Mirata avoit raison. En decouvrant toujours plus son caractere je ne le voyois pas né pour faire le metier de J... J..... Le lendemain vers midi je suis allé à pieds chez Mad: XXX, que j'ai trouvé avec sa niece. Un quart d'heure après, elle lui dit de nous laisser seuls, et ce fut ainsi qu'elle me parla.

Vous allez être surpris, Monsieur, du discours que je vais vous faire. C'est une plainte d'une espece inouie, que je me suis

déterminée à vous porter sans faire des longues reflexions, le cas étant mordant, et pressant. Pour me déterminer, je n'eus besoin que de me confirmer dans l'idée que j'ai conçue de vous la première fois que je vous ai vu. Je vous crois sage, discret, homme d'honneur, et de bonnes mœurs, et qui plus est rempli de la véritable religion: si je me trompe il arrivera des malheurs, car offensée, comme je me sens, et ne manquant pas de moyens, je saurai me venger; en qualité de son ami vous en serez fâché — Et ce de Givetta que vous vous plaignez? — De lui même. C'est un scélérat, qui m'a fait un affront, dont il n'y a pas d'exemple — Je ne l'aurois jamais cru capable. De quelle espece, madame, est cet affront? Compter sur moi — Monsieur je ne vous le dirai pas; mais j'espere que vous le devinerez. Hyer, au supplice de ce maudit Damien, il a pour deux heures de suite, étrangement abusé de la position dans laquelle il se trouvoit derriere moi — J'entens tout, et vous pouvez vous dispenser de m'en dire d'avantage. Vous avez raison; et je le condamne, car c'est une supercherie; mais permettez que je vous dise que le cas n'est pas sans exemple, ni rare: je crois même qu'on peut le pardonner soit à l'amour, soit à l'actualité de la situation, au trop grand voisinage de l'ennemi tentateur, au trop de jeunesse du pécheur. C'est un crime auquel on peut reparer de plusieurs façons dans un plein accord des parties. Givetta est garçon, très bon gentilhomme, et un mariage est fort faisable, et si un mariage ne se conforme pas à votre façon de penser, il peut reparer la faute par une autre façon de penser, il peut reparer la faute par une amitié très constante, faite pour vous donner des marques évidentes de son repentir, et dignes de votre indulgence. Reflechissez, madame, qu'il est homme, et par conséquent sujet à toutes les foiblesses de l'humanité. Songez aussi que

vos charmes ne doivent pas avoir peu contribué à l'éga=
rement de vos sens. Je crois enfin qu'il peut expirer à ob=
tenir [redacted] pardon — Pardon ? Tout ce que vous venez
de dire part de la légèreté d'une ame chrétienne ; mais tout
votre raisonnement est fondé sur une fausse supposition.
Vous ignorez le fait. Mais hélas ! Comment le devineroit on !
Madame xxx versant alors quelques larmes me mit aux
champs. Je ne savois que me figurer. Lui auroit il volé sa bour=
se ? me disois je. Après avoir essuyé ses pleurs, elle poursuivit ainsi.
Vous imaginez un crime que par un effort on pourroit en=
core combiner avec la raison, et y trouver, j'en conviens,
une réparation convenable ; mais ce que le Chevalier m'a fait
est une infamie à laquelle il faut que je m'abstienne de penser,
car elle est faite pour me faire devenir folle — Grand Dieu !
Qu'entens-je ! Je frémis. Dites moi de grace si j'y suis — Je crois
qu'oui, car je ne pense pas qu'on puisse imaginer pire. Je vous
vois ému. La chose est pourtant ainsi. Pardonnez à mes larmes,
et n'en cherchez la source, je vous prie, que dans le dépit, et
dans la honte — et dans la religion — Aussi. C'est même
le principal. Je l'omettois, ne sachant pas si vous y etes at=
taché autant que moi — Autant que je peux, Dieu soit loué.
— Disposez vous donc à souffrir que je me damne, car je veux
me venger — Renoncez à ce projet, madame ; je ne pourrai
jamais en être le complice, et si vous n'y renoncez pas, souf=
frez du moins que je l'ignore. Je vous promets de ne lui rien
dire, quoique logeant chez moi, les loix de l'hospitalité m'obli=
geroient à l'avertir — Je le croyois logé avec la Lambertini.
— Il en est sorti hyer. Il y avoit du crime. C'étoit un noeud
scandaleux. Je l'ai tiré de là — Que me dites vous ? Vous m'étonnez
et m'edifiez. Je ne veux par la mort, monsieur ; mais convenez
qu'il me faut une satisfaction — J'en conviens ; mais je n'en
trouve pas d'equivalente à l'insulte. Je n'en connois qu'une, et je
me fais fort de vous la prouver — Dites m'en l'espece — Je
le mettrai entre vos mains par surprise, et je vous le laisserai tête

à tête exposé à toute votre juste colere; mais avec une condition
que je me trouverai sans qu'il le sache dans la chambre près de
celle où vous le tiendrez, car je doi répondre à moi même
de sa vie — J'y consens. Ce sera dans cette chambre que
vous vous tiendrez; et vous me le laisserez dans l'autre
où je vous recevrai; mais il ne doit pas le savoir — Il ne
saura pas même que je le conduis chez vous. Je ne veux pas
qu'il sache que je suis informé de cette abomination. Je le fai-
rai avec vous sous un prétexte — Quand compter vous
de le conduire? Il me tarde de le confondre. Je le ferai
trembler. Je ne peux deviner quelles raisons il me don-
nera pour justifier son excès.

m'obligea à
Elle ~~lui~~ ja dîner avec elle, et l'abbé de Voyer, qui
arriva à une heure. Cet abbé étoit un eleve du fameux e-
veque d'Auxerre, qui vivoit encore. J'ai si bien parlé à
table de la grace, et tant cité S.t Augustin que l'abbé, et
la devote me prirent pour très zelé janseniste, ce qui étoit
bien contraire à toute l'apparence. ~~Mlle~~ de la M... ne
ne m'a jamais regardé, et lui supposant des raisons je ne lui
ai jamais adressé la parole.

Après le dîner, j'ai promis à Madame xxx de lui lire sur le con-
table dans le jour suivant en sortant avec lui de la comedie
Françoise à pieds, étant certain que dans la nuit il ne reconnoitroit
pas sa maison.

Mais Mirta ne fit que rire lorsque je lui ai tout dit, lui repro-
chant d'un air serio-comique l'horrible action qu'il avoit osé
faire à une femme respectable par tous les côtés. Je n'aurois
jamais cru, me repondit il, qu'elle pût se déterminer à s'en
plaindre à quelqu'un — Tu ne nies donc pas de lui avoir fait
cette horreur? — Si elle le dit, je ne lui donnerai pas un de-
menti, mais que je meure, si je crois pouvoir en jurer. Dans
la position où j'étois, je n'ai pu apparemment faire autrement.
Mais je la calmerai; et je tacherai d'être court pour ne pas
le faire attendre — Point du tout. Mon interêt, et le mien

veuillent au contraire que tu sois long, car je suis sûr que je ne m'
ennuyerai pas. Tu devrais ignorer
Tu ne devrais pas savoir que je suis dans la maison; et
quand même tu ne resterois avec elle qu'une heure, prens
un fiacre, et va-t-en. Leur place est dans la rue. Tu sens bien
que la moindre politesse que Madame x x x me doive est de ne
pas me laisser seul, et sans feu. Souviens toi qu'elle est de
bonne naissance, riche, et devote. Tache de te gagner son ami:
tié non par tête à tête, mais de faciem ad faciem, com:
me disoit Le roi de Prusse. Tu feras peut être un bon coup.
Si elle te demande pourquoi tu ne vis plus avec La Lamber:
tini, tu ne lui en diras pas la raison. Ta discretion lui plaira.
Tache en fin de bien expier ton execrable crime — Je n'ai
à lui dire que la verité. Je n'ai pas vu où j'entrois — La rai:
son est unique, et une françoise peut fort bien La croire bonne.

Sortant de La comedie, j'ai renvoyé ma voiture, et j'ai con:
duit Le coupable devant la maison qui nous reçut tres noble:
ment, nous disant qu'elle ne soupoit jamais; mais que si nous
l'avions prevenue elle nous auroit fait trouver quelque chose.
Après lui avoir dit toutes Les nouvelles que j'avois appris
au foyer, je l'ai priée de me permettre de laisser avec elle
mon ami devant aller voir un etranger a l'Hotel d'Espagne.
Si je tarde un seul quart d'heure, dit-je à Rivata, tu ne m'
attendras plus. Tu trouveras des fiacres dans la rue. Nous nous
verrons demain.

Au lieu de descendre l'escalier, je suis entré dans La cham:
bre voisine par La porte qui étoit dans Le corridor. Deux ou
trois minutes après, j'ai vu entrer de La M...re, qui tenant
un flambeau à la main me dit d'un air riant qu'elle ne savoit
pas si elle devoit. Ma tante, me dit elle m'a ordonné de ne
pas vous laisser seul, et de dire à La femme de chambre de ne
monter que lorsqu'elle sonneroit. Vous avez laissé Six coups
seul avec elle, et elle m'a ordonné de parler bas, parcequ'il ne
doit pas savoir que vous êtes ici. Puis-je savoir ce que c'est que

1 D'Alembert a osé le corriger. J'en aurois fait de même. Quel besoin à un roi de parler latin, né l'ayant pas appris?

cette singuliere histoire? Je vous avouerque j'en suis tres curieuse — Vous saurez tout, mon ange; mais j'ai froid — Elle m'a ordonné aussi de faire bon feu. Elle est devenue genereuse. Vous voyez des bougies.

D'abord que nous fumes assis devant le feu, je lui ai conté toute l'aventure qu'elle écouta avec la plus grande attention; mais qu'elle ne peut pas bien comprendre là où il s'agissoit de lui expliquer l'espece du crime de Tivetot. Je n'ai pas été fachè de devoir lui expliquer la chose ~~mieux~~ en claires termes les accompagnant aussi de la gesticulation, ce qui la fit rire, et rougir tout en même temps. Je lui ai dit que devant menager à la fausse une satisfaction, je l'avois composée de façon que j'étois sûr de me trouver en liberté vis à vis d'elle tout le tems qu'il l'occuperoit, et là dessus j'ai inondé de baisers toute sa jolie figure pour la premiere fois, qui n'étant accompagnés d'aucune autre liberté elle reçut tranquillement comme temoignages irreprochables de ma tendresse.

Deux choses, me dit elle, je ne comprens pas. La premiere comme Six coups ait pu faire pour commettre avec ma fausse un crime, dont je conçoi bien la possibilité lorsque la partie attaquée y consent; mais qui doit être impossible si elle n'y consent pas, ce qui me fait juger que puisque le crime fut commis, ma bonne fausse doit y avoir consenti — Certainement car elle auroit pu changer de posture — Et même sans cela, car il ne lui semble à ce qu'il me semble qu'à elle de lui rendre l'entrée impossible — En cela, mon ange, vous vous trompez. Un homme comme il faut ne demande que la constance de la position, et il force la barriere allez facilement. Outre cela, je ne croi pas que chez votre fausse cette entrée soit comme par exemple elle seroit chez vous — Pour cela je défierois cent Tivetot. L'autre chose que je ne conçois

1846

pas c'est comment elle ait pu vous rendre compte de cet af=
front, qui, comme elle auroit dû le prevoir, si elle avoit eu de
l'esprit, ne pouvoit que vous faire rire, car il me fait rire
aussi. Je ne comprens pas non plus quelle espece de satis=
faction elle puisse pretendre d'un tour brutal qui peut
être n'attache à la chose la moindre importance. Je
crois qu'il auroit tenté de faire le même tour à toute
personne derriere laquelle il se seroit trouvé dans ce mo=
ment de folie — Vous penser juste; car il m'a dit lui même
qu'il étoit entré; mais qu'à la verité il ne savoit pas où.
— C'est un drole d'animal que votre ami — Pour ce
qui regarde l'espece de satisfaction que votre tante peut
pretendre, et que peut etre elle se flatte d'obtenir, elle
ne m'a rien dit; mais je crois qu'elle consultera dans une
declaration d'amour qu'il lui fera dans les formes, et qu'il ex=
piera son crime commis par ignorance devenant son par=
fait amant, et passant cette même nuit avec elle com=
me s'il l'avoit epousée ce matin — Oh pour le corps l'
histoire deviendroit trop plaisante. Je n'en crois rien. Elle
est trop amoureuse de sa belle ame; et encore: comment
voulez vous que ce jeune homme puisse jouer le role d'
amoureux ayant devant ses yeux sa figure? Il ne la lui
voyoit pas quand il lui a fait cela à la greve. Avez vous
jamais vu un visage aussi degoutant que celui de ma
tante? Elle a la peau couperosée, les yeux chatieux,
les dents pourries, l'haleine insoutenable. Elle est hi=
deuse — Ce sont des bagatelles, mon coeur, pour un
homme comme lui qui à l'age de vingt cinq ans est tou=
jours prêt. C'est moi qui ne peux être homme qu'avec par
des charmes comme les votres, et qu'il me tarde de pos=
der entierement, et legitimement — Vous trouverez en
moi la plus tendre des femmes, et je suis sûre de m'em=
parer tellement de votre coeur que rien ne pourra me l'ar=
racher jusqu'à ma mort.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Une heure s'étant déjà écoulée, et la conversation de ma tante avec Victa durant encore, j'ai vu que l'affaire étoit devenue sérieuse. Mangeons quelque chose, lui dis-je, — Je ne peux vous donner que du pain, du fromage, et du jambon, et du vin que ma tante cherit — Apportez tout cela, car mon estomac va en défaillance.

À peine dit cela, elle met deux couverts sur une petite table, et elle porte tout ce qu'elle avoit. Le fromage étoit de Roque: fort, et le jambon exquis. Il y en avoit pour dix personnes; mais cela étant tout, nous avons tout mangé avec un appetit dévorant, et vidé les deux bouteilles. Le plaisir brilloit dans les beaux yeux de la charmante fille; et dans ce frugal repas nous n'avons pas moins parlé que une heure.

Vous n'êtes pas curieuse, lui dis-je, de savoir ce que ôtre tante fait avec six coups depuis deux heures et demie qu'ils sont ensemble? — Ils jouent peut être; mais il y a un trou. Je ne vois que les deux bougies, dont les meches ont un pouce de longueur — Ne vous l'ai-je pas dit? Donnez moi une couverture, et je me coucherai sur ce canapé; et vous, aller vous coucher. Allons voir votre lit.

Elle me fit entrer dans sa petite chambre, où j'ai vu un joli lit, un prie Dieu, et un grand crucifix. Je lui dis que son lit étoit trop petit, elle me dit que non, et elle me fait voir qu'elle y étoit très bien de tout son long. La charmante femme que j'aurai! Ah de grace ne bouger pas, et laissez que je déboutonne cette robe, qui cache des inconnus que je meurs d'envie de devorer — Mon cher ami, je ne peux pas me défendre; mais après vous ne m'aimerez plus

Sa robe déboutonnée ne m'en laissant voir que la moitié, elle n'a pas pu resister à mes instances. Elle dût permettre que j'étale à mes yeux toutes ses beautés, et que ma bouche les devore, et brulant enfin de desirs autant que moi, elle m'ouvrit ses bras me faisant promettre

de l'épargner dans l'essentiel. Que ne promet on dans de pareils moments? Mais quelle est aussi la femme, si elle aime bien, qui perde à sommer l'amant de tenir sa promesse quand l'amour s'est emparé de la place qui occupoit la raison?

Après avoir passé une heure dans des badinages amoureux qui l'enflammerent, et dont avant ce moment là elle n'avoit jamais eu la moindre idée, je me suis montré mortifié de devoir la quitter sans avoir rendu à ses charmes le principal hommage qu'ils meritoient: de l'avoir vue rougir.

Devant me disposer à aller dormir sur le canapé, et le feu s'étant eteint, je lui ai demandé une couverture car le froid etoit fort. Restant au lit avec elle, et dans l'abstinence que je lui avois promise, il etoit trop facile que je m'endormisse. Elle me dit de rester au lit tandis qu'elle iroit allumer un fagot. Pour faire vite elle ne prit pas à s'habiller, et dans une minute j'ai vu un beau feu; mais moins fort que celui qu'allumerent dans tout moi même ses charmes, dont la force dans la position d'allumer le fagot devint trop prepondérante. J'ai couru rapidement à elle determiné à lui manquer de parole, et sûr qu'elle n'auroit pas la force de me resister. Je lui ai dit la serrant entre mes bras que je deviendroit à plaindre si on moins par un sentiment de pitié, au defaut d'amour, elle ne se decidoit à me rendre heureux. Rendons nous donc heureux, me répondit elle, et soyez sûr que de ma part la pitié ne s'en mêle pas.

Nous nous couchames alors sur le canapé, et nous ne nous separames qu'à la pointe du jour. Après m'avoir de nouveau allumé du feu, elle est allée s'enfermer, et se coucher, et je me suis endormi.

Celle qui me reveilla vers midi fut madame XXX dans un

galant deshabillé. Bonjour madame. Qu'est devenu mon ami le
— Le mien. Je lui ai pardonné. Il m'a donné les preuves les plus
evidentes qu'il s'est trompé. Il est allé chez lui. Vous ne lui direz pas
que vous avez passé la nuit ici, car il pourroit croire que vous avez
passée [redacted] avec ma niece. Je vous suis obligée. J'ai besoin de
votre indulgence, et sur tout de votre discretion — Soyez en
sûre, madame, il me suffit de savoir que vous lui avez par-
donné — Comment non? Ce garçon a quelque créature
au dessus des mortelles. Si vous saviez comme il m'aime!
Je lui suis reconnoissante. Je l'ai pris en pension chez moi
pour un an, et il sera bien logé, et mieux nourri. Par cette
raison nous partirons aujourd'hui pour La Villette, où
j'ai une jolie petite maison. Dans ce commencement
je dois en agir ainsi pour tenir en frein les mauvaises
Langues. A la Villette il y aura une bonne chambre
pour vous toutes les fois qu'il vous plaira d'y venir souper.
Vous y trouverez un bon lit. Je suis seulement fachée
que vous vous y ennuyerez car ma niece est maussade.
— Votre niece est fort aimable, elle m'a donné un
ragoutant souper, et elle m'a tenu bonne compagnie
jusqu'à trois heures du matin — Je l'admire. Com-
ment a-t-elle fait, puisqu'il n'y avoit rien? — Nous
avons mangé tout ce qu'il y avoit, et après elle est allée
se coucher, et j'ai très bien dormi ici — Je ne croyois pas
que cette fille eut tant d'esprit. Allons la voir. Elle
s'est enfermée. Ouvre donc, ouvre. Pourquoi t'es tu en-
fermée begueule. Monsieur est un très honête homme.

Elle ouvrit sa porte demandant pardon de se montrer
ainsi dans le plus grand negligé; mais elle etoit eblou-
issante. Mener; me dit sa tante, la voyez vous? Elle
n'est pas mal. Domage qu'elle est si bête. Nous avons bien fait
de donner à souper à M. Casanova. J'ai joué toute la nuit;
et quand on joue on perd la tête. Je ne me suis point du tout

BR. 50.

souvenue que vous étiez ici, et ne sachant pas que le comte Tirsta coupoit je n'ai rien ordonné. Mais nous soupesons à l'avenir. J'ai pris ce garçon en pension. Il a un excellent caractere, et de l'esprit. Vous verrez comme il apprendra vite à parler françois. Habille toi ma niece car il faut faire nos paquets. Nous irons après dîner passer tout le printems à La Villette. Ecoute ma niece. Il n'est pas necessaire que tu conte cette aventure à ma soeur — N'en doutez pas ma chere tante. Et ce que je lui ai dit quelque chose les autres fois? — Voyez vous comme elle est bête! En entendant ce les autres fois on pourroit croire que ce n'est pas la premiere fois que cela m'arrive — J'ai voulu dire que je ne lui rapporte jamais rien de la moindre chose — Nous dînerons à deux heures; vous dinerez avec nous; et nous partirons tout de suite. Tirsta m'a promis qu'il sera ici avec sa petite mâle. Nous mettrons tout dans un fiacre.

Je lui ai promis de ne pas manquer. Je suis allé chez moi très curieux de savoir de Tirsta même toute cette histoire. Il m'a conté à son reveil qu'il s'étoit vendu pour un an pour vingt cinq louis pour mois, logé, et nourri — Je le fais mon compliment. Elle m'a dit que tu es une créature au dessus de l'espace Lunaire — J'ai travaillé pour cela toute la nuit; mais je suis sûr que tu n'as pas non plus perdu ton tems — Habille toi, car je suis du dîner, et je veux te voir partir pour La Villette, où je viendrai aussi quelque fois, puisque ta pensionne m'a dit que j'y ai une chambre

Nous y arrivames à deux heures. Madame XXX

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

habillée en jeune fille étoit une figure fort comique; et Mlle de La M.--re étoit belle comme un astre. A quatre heures elles partirent avec Silvia, et je suis allé à la comedie italienne.

J'étois amoureux de cette demoiselle; mais la fille de Silvia, avec laquelle je n'avois autre plaisir que celui de souper en famille affoiblissoit cet amour qui ne me laissoit plus rien à desirer. Nous nous plaignons de femmes, qui, malgré qu'elles nous aiment, et qu'elles soyent sûres d'être aimées, nous refusent leurs faveurs; et nous avons tort. Si ces femmes là nous aiment, elles doivent craindre de nous perdre, et par conséquent elles doivent faire tout ce qu'elles peuvent pour tenir toujours vivant le desir que nous avons de parvenir à les posseder. Si nous y parvenons, il est certain que nous ne les desirerons plus, car on ne desire pas ce qu'on possede: les femmes donc ont raison de se refuser à nos desirs. Mais si les deux sexes sont egaux pourquoi n'arrive-t-il jamais qu'un homme se refuse à une femme qu'il aime, et qui le sollicite? La raison ne peut être que celle-ci. L'homme qui aime cachant d'être aimé fait plus de cas du plaisir qu'il est sur de faire à l'objet aimé que de celui que le même objet pourra lui faire dans la jouissance. Par cette raison il lui tarde de le contenter. La femme préoccupée pour son propre interest doit faire plus de cas du plaisir qu'elle aura elle même que de celui qu'elle donnera; par cette raison elle differe tant qu'elle peut, parceque se rendant, elle a peur de perdre ce qui l'interesse le plus. Son propre plaisir. Ce sentiment est propre à la nature du sexe feminin, et il est uniquement

B4 52

la cause de la coquetterie que la raison pardonne aux femmes, et qu'elle ne sauroit jamais pardonner à un homme. Aussi ne la voit on dans l'homme que tres rarement.

La fille de Silvia m'aimoit, et elle savoit que je l'aimois, malgré que je ne me fusse jamais expliqué; mais elle se gardoit bien de me le faire connoitre. Elle craignoit de m'encourager à exiger des faveurs, et n'étoit pas sûre d'avoir la force de me les refuser, elle avoit peur de me perdre après. Sa mere, et son pere l'avoit destinée à Clement, qui depuis trois ans lui enseignoit à toucher le clavessin, elle le savoit, et elle ne pouvoit qu'y consentir, car malgré qu'elle n'en fut pas amoureuse, elle ne le haissoit pas. Sachant qu'il lui étoit destiné, elle ne pouvoit que le voir avec plaisir. La plus grande partie des filles bien elevées se donnent à l'Hymenée sans que l'amour s'en soit mêlé, et elles n'en sont pas fachées. Il semble qu'elles sachent que leurs maris ne sont pas faits pour être leurs amoureux. Le même esprit, à Paris principalement, regne dans les hommes aussi. Les françois sont jaloux de leurs maîtresses jamais de leurs femmes; mais le maitre de clavessin Clement étoit visiblement amoureux de son écoliere, et elle étoit enchantée que je m'en apperçue. Elle savoit que cette certitude m'obligeroit à la fin à m'expliquer, et elle ne se trompa pas. Je m'y mis determiné après le dejeuné de ~~Stella~~ de la M...re, et je m'en suis repenti. Après ma déclaration Clement fut congedié; mais je me suis trouvé à pire condition. L'homme qui se declare amoureux

d'une femme autrement qu'en pantomime a
besoin d'aller à l'école.

Trois jours après le départ de Mirela je suis allé
lui porter à la Villette tout son petit equipage, et Mde
xxx me vit avec plaisir. Au moment où nous allions nous
mettre à table l'abbé Bergier arriva. Ce grognon qui
à Paris m'avoit témoigné une grande amitié dura
sans jamais me regarder, et il en fit de même envers
Mirela. Mais celui ci perdit à la fin patience au dessert
Il se leva de table le premier, priant mad: xxx de
le faire avertir quand elle auroit à sa table ce monsieur,
avec lequel elle se retira dans l'instant. Mirela me
mena voir sa chambre qui, comme de raison, étoit
attenante à celle de madame. Vendredi qu'il plaçoit
ses Lundes, elle me mena voir mon gite. C'étoit
une chambre fort jolie rez de chaussée: la fenêtre
y étoit vis à vis. Je lui ai fait observer la facilité
avec laquelle je pourrois y aller quand tout
le monde seroit couché; mais elle me repondit
que son lit étant trop petit ce seroit elle qui
viendroit chez moi.

Elle me conta alors toutes les folies que la sainte
faisoit pour Mirela. Elle croit, me dit elle que nous igno-
rons qu'il couche avec elle. Elle sonna ce matin à
onze heures, et elle m'ordonna d'aller lui demander
si il avoit bien passé la nuit. Voyant son lit qui
n'avoit rien de dérangé, je lui ai demandé s'il avoit
passé la nuit à écrire. Il me dit qu'oui; me priant
de n'en rien dire à madame — Je fait il les yeux

doux?— Non. Mais quand même. Sans peu d'esprit qu'il ait il doit savoir qu'il est méprisable — Pourquoi?— Parce que ma tante le paye — Tu me payes aussi — C'est vrai; mais de la même monnoye que tu me donnes.

Sa tante disoit qu'elle n'avoit pas d'esprit; et elle le croyoit. Elle avoit beaucoup d'esprit, et autant de vertu, et je ne l'aurois jamais seduite, si elle n'avoit pas été élevée dans un couvent de beguines.

Je suis retourné chez Zirita où j'ai passé une grosse heure. Je lui ai demandé s'il étoit content de son emploi — Je le fais sans plaisir; mais comme il ne me coute rien, je ne me trouve pas malheureux. Je n'ai pas besoin de la regarder au visage, et d'ailleurs elle est très propre — Je menage-t-elle?— Elle ne ménage de sentimens. Ce matin elle n'a pas voulu que je lui donne le bon jour. Elle me dit qu'elle étoit sûre que son refus devoit me faire de la peine; mais que je devois preferer au plaisir ma santé.

L'abbé Forges étant parti, et madame étant seule nous entrames dans sa chambre. Elle me traita en vrai compere, faisant l'enfant avec Zirita d'une façon revoltante. Mais mon brave ami lui rendoit ses caresses avec une telle bonté que j'ai dû admirer. Elle l'assura qu'il ne verroit plus l'abbé Forges. Après lui avoir dit qu'elle étoit une femme perdue dans ce monde, et dans l'autre, il l'avoit menacée de l'abandonner, et elle l'avoit pris au mot.

Une comedienne qu'on appelloit la Quinault qui avoit quitté le theatre, et qui étoit voisine vint faire

une visite à madame x x x, et un quart d'heure après j'ai vu madame Favard avec l'abbé de Voisenon, et un autre quart d'heure après Mlle Amelin vint avec un jeune garçon qu'elle appelloit son neveu, et qui s'appelloit Chalabre: il lui ressembloit; mais elle ne trouvoit pas que par cette raison elle dut convenir d'être sa mere. M. Laton pie= montois, qui étoit avec elle, après s'être fait beau= coup prier, fit une banque de Pharaon, et en moins de deux heures il gagna l'argent à toute la com= pagnie, moi excepté, parceque je n'ai pas joué: de ne me suis occupé que de Mlle de la M...re. Outre cela le banquier étoit capon visible; mais Tivetta ne l'a connu qu'après avoir perdu tout son argent, et cent louis sur la parole. Le banquier pour lors mit bas les cartes, et Ti= vetta lui dit en bon italien qu'il étoit fripon. Le premon= tois lui répondit de grand sang froid qu'il en avoit menti. J'ai alors dit que Tivetta avoit badiné, et je l'ai forcé quoi= qu'en riant, d'en convenir. Il est allé se retirer dans sa cham= bre. L'affaire n'eut aucune suite; et Tivetta auroit eu tort. Je lui ai fait le même soir un sermon des plus forts. Je lui ai démontré que d'abord qu'il jouoit, il devenoit su= jet à l'adresse du banquier, qui pouvoit être fripon, mais en même tems brave, et que par conséquent, osant le lui dire, il risquoit la vie — Doit-je donc me laisser voler? — Oui; car tu as le choix. Tu es le maître de ne pas jouer — Je ne payerai, par Dieu, pas les cent louis — Je te conseille à les payer, même avant qu'il te les demande.

Huit ans après, j'ai vu M. Laton à Petersbourg, et l'année 1767 il fut as= sassiné en Po= logne.

Trois quarts d'heure après que je me suis couché, Mlle de la M....re vint entre mes bras; et nous pas= sames une nuit beaucoup plus douce que la premiere.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B8 56.

Le lendemain après avoir dejeuné avec madame de x x x, et son ami, je suis retourné à Paris. Trois ou quatre jours après, Tiveta vint me dire que le marchand de Dunkerke étoit arrivé, qu'il devoit dîner chez Madame x x x, et qu'elle desiroit que je fusse du dîner. Je me mis habillé avec le coeur déchiré. Je ne pouvois ni consentir à ce mariage, ni faire ce que j'aurois pu faire pour l'empêcher. J'ai trouvé Mlle de la M... ne plus parée qu'à l'ordinaire. Votre prétendu, lui dis-je, n'aura pas besoin de tout cela pour vous trouver charmante — Ma foi je ne le croit pas. Je suis curieuse de le voir, malgré que comptant sur vous je sois sure qu'il ne sera jamais mon mari.

Un moment après, il arriva avec le banquier Corneman, qui avoit traité ce mariage. Je vois un bel homme de quarante ans à peu près, à physionomie ouverte, très bien mis quoique tout uniment, qui s'annonce à Mad. x x x d'une maniere simple, et polie, et qui ne jète les yeux sur la future que lorsqu'elle la lui presente. Son air, la voyant, devient plus doux, et sans aller chercher des pointes il ne lui dit autre chose si non qu'il desiroit que l'impression qu'elle feroit sur lui pût ressembler un peu à celle qu'il pouvoit faire sur elle. Elle ne lui repondit que par une belle reverence sans se departir de la serieuse attention avec laquelle elle l'étudioit.

On sert, on dine, et on parle de toutes choses; mais jamais du mariage. Les futurs ne s'entretinrent que par surprise, et ne se parlerent jamais. Après dîner, mademoiselle s'est retirée dans sa chambre, et madame est entrée dans son cabinet avec M. Corneman, et la pretendu, où elle passa deux heures. En sortant, ces messieurs devant retourner à Paris, elle la fit appeller, et à la presence elle dit au futur, qu'elle l'at-

rendoit à diner le lendemain, et qu'elle étoit sûre que
sa niece le reverroit avec plaisir — N'est ce pas ma chere
niece? — Oui ma chere tante. Je reverrai demain mon=
sieur avec plaisir.

Sans cette réponse il seroit parti sans avoir entendu sa
voix. Eh bien! Que dis tu de ton mari? — Permettez ma
tante que je ne vous en parle que demain; et à table
ayez la bonté de me parler, car il se peut que ma figure
ne l'ait point rebutée; mais il se peut pas encore savoir
si je raisonne — J'ai peur que tu dises des bêtises, et que
tu gates l'heureuse impression que tu as faite sur lui —
Tant mieux pour lui, si la verité le desabuse, et tant pis
pour lui, et pour moi si nous nous déterminons à
nous epouser sans connoitre auparavant un tant soit peu
notre façon de penser — Comment le trouves tu? — Il
me semble aimable; mais attendons demain. Ce sera
peut être lui même qui ne voudra plus de moi demain,
car je suis si bête — Je sais bien que tu te crois de l'
esprit; et c'est precisement à cause de cela que tu es bête,
malgré que M. Cavanna l'appelle profonde. Il se mo=
que de toi, ma chere niece — Je suis bien sûre du con=
traire, ma chere tante — Mieux. Voilà une bestise
dans toutes les formes.

Mais; je vous demande pardon, lui dis-je alors. Ma=
demoiselle a raison de croire que je suis bien loin de me
moquer d'elle, et je suis aussi sûr que demain elle
lira dans tous les propos que nous lui ferons tenir
— Vous resterez donc ici, et j'en suis bien aise. Nous ferons
une partie de piquet, et je vous ferai la chouette. Ma
niece jouera avec vous, car il faut qu'elle apprenne.

Mirelta demanda permission à la pourponne d'aller à
la comedie. Nous ne requimes aucune visite; nous jouames

jusqu'à l'heure de souper; et après avoir ecouté ~~ainsi~~ Vireta qui voulut nous rendre compte de la comedie nous allames nous coucher.

Je fus surpris de voir devant moi Mlle de la M...re toute habillée: Vivai me desabiller, me dit elle, après que nous aurons parlé. Dis moi sans detour, si je dois consentir à ce mariage — Comment trouves tu M. X.? — Il ne me deplait en rien — Consens y donc — C'est assez. Adieu. Dans ce moment notre commerce amoureux est fini, et notre amitié commence. Je vais me coucher dans mon lit. — Notre amitié commencera demain — Non: dussai-je mourir, et toi aussi. N'en sera compte; mais c'est decidé. Si je dois devenir la femme de cet homme, j'ai besoin de m'assurer d'abord que je serai digne de l'être. Il se peut aussi que je serai heureuse. Ne me retiens pas; laisse moi partir. Tu sais combien je t'aime — Embrassons nous du moins — Helas! non — Tu pleures — Non. Au nom de Dieu laisse moi partir — Mon coeur, tu vas pleurer dans ta chambre. Je suis au desespoir. Reste ici. Je serai ton mari — Non: je ne peux plus y consentir.

Prononçant ces dernieres paroles, elle arracha ses mains des miennes, et elle s'enalla me laissant abimé dans la honte. Je n'ai pas pu dormir. Je me faisois horreur. Je ne savois pas, si j'étois plus coupable pour l'avoir seduite, ou pour l'abandonner à un autre.

Au dîner du lendemain elle brilla. Elle dialogua avec son futur si serrement que je l'ai vu enchanté du tresor, dont il alloit se mettre en possession. J'ai fait semblant, comme toujours, d'avoir mal aux dents pour ne jamais parler. Triste, reveur, et malade aussi à cause de la douloureuse nuit que j'avois passée, je me mis sur: pris amoureux, jaloux, et au desespoir. Mlle de la M...re ne m'a jamais ni parlé, ni regardé: elle avoit raison, et je ne la lui fesois pas.

Après dîner, madame entra dans sa chambre avec la niece, et M. X, et elle en sortit une heure après nous disant de lui faire compliment que dans huit jours elle sera l'epouse de monsieur, et partira dans le même jour avec lui pour Dunkerke. Demain, nous ajouta-t-elle, nous irons tous invités à dîner chez M. Cornemann où on signera le contract.

Je ne peux pas expliquer au lecteur le miserable état de mon ame:

On fit la partie d'aller à la comédie françoise, et comme ils é=
toient quatre, je me mis dispensé. Je mis allé à Paris, où pensant d'a=
voir la fievre, je me mis d'abord couché; mais au lieu de trouver le
repos dont j'avois besoin, les tourmens que le cruel repentir cau=
soit à mon ame me tinrent à l'enfer. J'ai cru de devoir empê=
cher ce mariage, ou de devoir me disposer à mourir. Etant sûr
que Mlle de La M...re m'aimoit, je n'ai pas pu croire qu'elle
me resistera, lorsque je lui aurois fait savoir que son refus me
couteroit la vie. Dans cette idée je mis sorti du lit, et je lui ai écrit
une lettre dont une passion en tumulte ne pouvoit pas dicter
la plus forte. Après avoir ainsi soulagée ma douleur j'ai dormi,
et de grand matin je l'ai envoyée à Mireta le chargeant de
la remettre secrettement à la demoiselle; et l'avertissant que
je ne sortirois qu'après en avoir reçu la réponse. Je l'ai reçue
quatre heures après. Voici ce que j'ai lu en tremblant.
" Mon cher ami, il n'est plus tems. Sortez. Venez dîner chez
" M. Corneman, et soyez sûr que dans quelques semaines, nous
" trouverons tous les deux d'avoir remportée une grande vic=
" toire. Notre amour ne se trouvera plus que dans notre
" memoire. Je vous prie de ne plus m'écrire.
Me voila aux abois. Ce refus joint à l'ordre plus que cruel
de ne plus lui écrire me mit en fureur. Je fus sûr que son
ame inconstante étoit devenue amoureuse du marchand.
Cette imagination me determina à aller le tuer. Cent mois
moyens d'executer mon infame projet se presenterent en
foule à mon esprit amoureux, jaloux, altéré, egaré par la
colere, et par le honteux dépit. Cet ange me semblait un
monstre que je devois fuir, ou une inconstante que je de=
voit punir. J'ai pensé à un moyen sûr, et malgré qu'il
me parût lache, je n'ai pas hesité à l'embrasser. Je me
mis determiné d'aller trouver l'époux qui logeoit chez
Corneman, de lui reveler tout ce qui s'étoit passé entre la
demoiselle, et moi; et si cela n'eût pas été suffisant à lui
faire abandonner le projet de l'épouser, de lui annoncer
la mort de l'un de nous deux; et en fin de l'assassiner, s'il

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

4 P 60

eut mepris̀ mon defi.

Bien decidé à suivre mon horrible projet, dont je ne peux me souvenir aujourd'hui qu'en me sentant comblé de bonte, je mange avec une faim canine, je me couche, et je dors profondement toute la nuit. A mon reveil je me trouve pas changé. Je m'habille; je mets des pistolets bien conditionnés dans mes poches, et je vais chez Corneman rue des Grands S. Lazare. Monsieur dormoit; j'attens.

Un quart d'heure après, je le vois devant moi à bras ouverts. Il m'embrasse; il me dit qu'il s'attendoit à cette visite, car en qualité d'ami de la future, il devoit deviner les sentimens qu'il pouvoit m'avoir inspirés aussi; et qu'il partageroit toujours ceux qu'elle pouvoit avoir pour moi.

La physionomie de cet honête homme, son air franc la force de ses paroles me privent tout d'un coup de la faculté de lui parler comme j'avois decidé. Je reste court; je ne sais que lui dire. Heureusement il me donne tout le tems qu'il me falloit pour retourner en moi même. Il m'a parlé un bon quart d'heure jusqu'à ce que M. Corneman vint; et on porta du caffé. Quand j'ai dû lui parler, je ne lui ai rien dit que d'honête.

Sortant de cette maison tout different de ce que j'étois en y entrant, je me suis trouvé stupefait; non seulement content de n'avoir pas suivi mon projet; mais honteux, et humilié de n'avoir redevable qu'au hazard de n'avoir pas été un scelerat, un lache. J'ai rencontré mon frere, et après avoir passée la matinée avec lui je l'ai mené dîner chez Silvia, où je suis resté jusqu'à minuit. J'ai craint que la fille devoit être celle qui me feroit oublier Mlle de la Mi...re, que j'avois besoin de ne plus voir avant ses noces.

Le lendemain j'ai mis dans une corbeille tout mon petit necessaire, et je suis allé à Versailles faire ma cour aux ministres.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Le ministre des affaires étrangeres me demanda, si j'inclinois, et si je me sentois du talent pour les commissions secrettes. Je lui ai répondu que j'inclinerois à tout ce qui me paroissant honête, me mettroit dans la certitude de gagner de l'argent; et que pour ce qui regardoit le talent, je m'en rapportois à lui. Il me dit d'aller parler à l'abbé de Laville.

Cet abbé, premier commis, étoit un homme froid, profond politique, l'ame de son département, dont on faisoit grand cas. Il avoit bien servi l'état, étant chargé d'affaires à la Haye; le roi reconnoissant l'a recompensé lui donnant un évechè dans le jour même dans lequel il est mort. Ce fut un peu trop tard. L'heritier de tout ce qu'il possedoit fut Garnier, homme de fortune, qui avoit été cuisinier de M. d'Argenson, et qui étoit devenu riche tirant grand parti de l'amitié que l'abbé de Laville eut toujours pour lui. Ce deux amis à peu près du meme age deposerent leur testament entre les mains d'un notaire, dans lequel l'un etoit institué par l'autre heritier universel de tout ce qu'il possedoit. ~~Celui qui survecut fut Garnier.~~

Cet abbé donc, après m'avoir fait une courte dissertation sur la nature des commissions secrettes, et sur la prudence que devroient avoir ceux qui i en chargeoient, me dit qu'il me feroit avertir d'abord que se presenteroit quelqu'affaire qui pourroit me convenir; et il me retint à diner. J'ai connu à table l'abbé Galiani secretaire d'ambassade de Naples. Il etoit frere du marquis, dont je parlerai lorsque nous serons à mon voyage dans ce pays là. Cet abbé étoit un homme de beaucoup d'esprit. Il avoit vigoureusement le talent de donner à tout ce qu'il debitoit de plus serieux une teinture

comique, et toujours sans rire, parlant très bien français avec l'invincible accent napolitain, ce qui le feroit chérir dans toutes les compagnies. L'abbé de Saville lui dit que M. de Voltaire se plaignoit qu'on avoit traduit son Henriade en vers napolitains de façon qu'elle feroit rire les lecteurs. Il lui répondit que Voltaire avoit tort, puisque telle étoit la nature de la langue napolitaine qu'il étoit impossible de la manier en vers sans exciter à rire. Imaginez vous, lui dit-il, que nous avons une traduction de la Bible, et une de l'Iliade, et qu'elles font rire — Passe pour la Bible, mais pour l'Iliade, j'en suis surpris.

Etant retourné à Paris la veille du départ de Mlle de la Mire devenue madame S. je n'ai pu me dispenser d'aller chez Madame xxx pour la féliciter, et lui souhaiter un bon voyage. Son air aisé, et satisfait au lieu de me piquer, me plut. Marque certaine de mon peu de raison. Nous nous parlames sous la moindre contrainte. Son mari me parut un très digne homme. Répondant à ses avances, je lui ai promis une visite à Dunkerque sans intention de lui tenir parole; mais je la lui ai tenue. Ainsi Mirelta resta seul avec la personne que sa fidelité feroit devenir tous les jours plus folle.

Dans la tranquillité de mon asile, je me mis à filer le parfait amour avec Marion Balletti, qui me donnoit tous les jours quelque nouvelle marque du progrès que je faisois dans son coeur. L'amitié, et l'estime qui m'attachoit à sa famille feroient loin de moi toute idée de séduction; mais devenant tous les jours plus amoureux, et ne pensant pas à la demander pour femme, je ne concevois pas quel pouvoit être mon but.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Au commencement du mois de Mai, l'abbé de Bernis m'écrivit d'aller à Versailles parler à l'abbé de Laville. Cet abbé me demanda, si je pouvois me flatter d'aller faire une visite à huit à dix vaisseaux de guerre qui étoient en rade à Dunkerke, ayant l'adresse de faire connoissance avec les officiers qui les commandoient au point de me mettre en état de lui faire un rapport circonstancié de tout ce qui regardoit les approvisionemens de tout en nombre de matelots, en munitions de toute espece, en administration, et en police. Je lui ai répondu que j'irois en faire l'essai, qu'à mon retour je lui donnerois par écrit mon rapport, et que ce seroit à lui à me dire si j'avois bien fait. C'étant, me dit il, une commission secrete, je ne peux vous donner aucune lettre. Je ne peux que vous souhaiter un heureux voyage, et vous donner de l'argent — Je ne veux point d'argent. Vous me donnerez à mon retour ce qu'il vous semblera que j'aye merité; et pour le bon voyage il me faut au moins trois jours, car je dois me procurer quelque lettre — Tachez donc d'être de retour avant la fin du mois. Voila tout.

Dans le même jour j'ai eu au palais de Bourbon un entretien d'une demie heure avec mon protecteur, qui ne pouvant s'empecher de louer ma delicatesse de n'avoir pas voulu d'argent d'avance, me donna encore un rouleau de cent louis toujours tres noblement. Depuis ce moment je n'ai plus eu besoin de puiser dans la bourse de cet homme genereux; pas même à Rome quatorze ans après. S'agissant, me dit il, d'une commission secrete, je suis fachè de ne pas pouvoir vous donner un passeport; mais vous pouvez en avoir un sous quelque prétexte du premier gentilhomme de la chambre d'année par le moyen de Silvia. Vous avez besoin d'avoir une tres prudente conduite, et sur tout de ne pas vous faire des affaires in murcre, car vous sauver, je crois, que s'il vous arrive quelque malheur la

46 64

reclamation à votre commettant ne vous servira de rien. On vous desavouera. Les sauts espions avoués sont les ambassadeurs: vous aver donc besoin d'une reserve, et d'une circonspection superieure à la leur. Si à votre retour vous me faites voir votre rapport avant de le porter à l'abbé de Savile, je vous dirai mon avis sur ce qui me semblera fait pour être supprimé.

Mort plein de cette affaire dans laquelle j'étois tout neuf, j'ai dit à Silvia, que voulant aller accompagner à Calais des anglois, et retourner à Paris, elle me feroit un grand plaisir me procurant un passeport du duc de Nevers. Prête à m'obliger, elle écrivit au duc, m'avertissant que je devois remettre sa Lettre en main propre, puisqu'on ne livroit des passeports de cette espece que donnant les signalemens des personnes qu'ils recommandoient. Ils n'étoient valables que dans l'appellée Ile de France, mais ils feroient respecter dans tout le Nord du royaume. J'y fus donc avec son mari. Le duc étoit à sa terre de S.t Moin. A peine m'a-t-il vu, et lue la Lettre, il me fit livrer le passeport, et après avoir quitté Mario, je fui allé à la Villette pour demander à Madame xxx, si elle vouloit que je dise quelque chose de ma part à sa niece. Elle me dit, que je pouvois lui porter la caisse des statues de porcellaine, si M. Cornemar ne l'avoit pas encore envoyée. Je fus donc chez le banquier qui me la remit, et auquel j'ai donné cent Louis lui demandant la même somme dans une Lettre de credit sur une bonne maison de Dunkerke avec une recomandation toute particuliere, car j'y allois pour me divertir. Cornemar fit tout cela avec plaisir, et je fui parti le meme jour vers le soir. Trois jours après, je me fui logé à Dunkerke à la conciergerie.

Une heure après mon arrivée, j'ai causée la plus agréable surprise à la charmante Madame P., lui presentant sa caisse, et lui portant les compliments de sa tante. Dans le moment qu'elle me faisoit l'eloge de son mari qui la rendoit heureuse, il arriva, et enchanté de me voir, il m'offrit d'abord une chambre

sans me demander si mon sejour à Dunkerke sera long ou court.
Après l'avoir remercié, comme de raison, et lui avoir promis
d'aller quelque fois dîner chez lui à la fortune du pot, je l'ai
prié de me conduire chez le banquier auquel M. Cornevan me
recomandoit.

Ce banquier, à peine lue la lettre, me compta cent louis, et
me pria de l'attendre à mon auberge vers le soir pour me pre-
senter au commandant. C'étoit M. du Barail. Celui-ci, fort
poli, comme tous les français en place, après m'avoir fait
les interrogations d'usage, me pria à souper avec son epouse,
qui étoit encore à la comedie. L'accueil qu'elle me fit fut
egal à celui du mari, et m'étant dispensé de jouer, j'ai com-
mencé à connoitre tout le monde, et les officiers de terre, et
de mer. Affectant de parler des marines de toutes l'Europe,
et me donnant pour connoisseur pour avoir servi dans l'ar-
mée navale de ma republique, je n'eus besoin que de trois jours
non seulement pour connoitre personnellement tous les capi-
taines des vaisseaux; mais pour me lier d'amitié avec eux.
Je parlois à tort, et à travers de la construction des vaisseaux,
de la façon veritienne de manoeuvrer, et je remarquois
que les braves marins qui m'ecoutoient s'interessoient à moi
plus encore quand je disois des bêtises que lorsque j'avançois des
bonnes choses. Un de ces capitaines, qui me pria à dîner à son bord
le quatrieme jour, suffit pour me faire inviter par tous les au-
tres ou à dejeuner, ou à gouter. Chacun qui me feroit cet hon-
neur m'occupoit toute la journée. Je me montrois curieux de tout,
je descendois au fond de cale, je ferois cent question, et je trouvois
par tout des jeunes officiers empressés de faire les importans,
que je n'avois pas de peine à faire jaser. Je me ferois dire en con-
fidence tout ce qui m'étoit necessaire à l'exactitude de mon
rapport. Avant de me mettre au lit j'ecrivois tout ce que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

48.66 j'avois decouvert de bon, et de mauvais dans la journée
sur le vaisseau en question. Je ne dormois que quatre ou cinq
heures. En quinze jours je me suis cru suffisamment instruit.

Dans ce voyage la bagatelle, la frivolité ne m'a arraché à
rien; ma commission fut toujours le seul objet de mon esprit
et de toutes mes demarches. J'ai dîné une fois chez le bour=
guier de Cornemon, et une fois chez M. P. ganville, et une
autre fois à une petite maison de campagne qu'il avoit
à une lieue. Madame P. m'y conduisit, et m'étant trouvé
tête à tête avec elle, je l'ai vue enchantée de mes procedes.
Je ne lui ai donnés autres marques que celles de la plus tendre
amitié. La voyant charmante, mon amoureux commerce
avec elle n'ayant fini que depuis cinq à six semaines, je
m'étonnois de ma froideur. Je me connoissois trop bien
pour attribuer mon procedes à ma vertu. D'où venoit
donc cela. Un proverbe italien interprete de la nature
en dit la veritable raison: C.... non vuol pensieri.

Ma commission étant finie, j'ai pris congé de tout le
monde, je me mis mis dans ma chaise de poste pour re=
tourner à Paris prenant pour mon plaisir une route dif=
ferente de celle que j'avois faite. Me trouvant vers minuit
je ne me souviens pas à quelle poste, j'ordonne des chevaux
pour aller à l'autre. Le postillon me dit que la poste sui=
vante étoit à Air ville de guerre où on ne pouvoit pas en=
trer pendant la nuit. Je lui reponds que je me ferai ouvrir;
et je repete l'ordre de mettre deux chevaux à ma chaise.
Me voila à Air. Il claque, et il dit courrier. Après m'avoir
fait attendre une heure, on vient ouvrir, et on me dit que
je devois aller parler au commandant. J'y vais en jurant,
et on m'introduit jusqu'à l'alcove d'un homme qui en ele=
gant bonnet de nuit étoit couché avec une femme dont

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

je voyois la jolie figure. De qui êtes vous courrier, me dit-il — De personne; mais comme je suis pressé..... — Je ne veux pas en savoir d'avantage. Nous parlerons demain. En attendant vous resterez au corps de garde. Laissez moi dormir. Allez.

On me mena au corps de garde où j'ai passé le reste de la nuit assis par terre. Le jour vient, je crie, je jure, je dis que je veux partir. Personne ne me répond. Dix heures sonnent, je dis à l'officier de garde, élevant la voix, que le commandant étoit aussi le maitre de me faire attendre; mais qu'on ne pouvoit ni me refuser le necessaire pour écrire, ni m'empecher d'envoyer un courrier à Paris. Il me demande mon nom; je le lui fais lire sur mon passeport, il me dit qu'il va le faire lire au commandant; je le lui arrache des mains; il me dit d'aller parler au commandant avec lui, et j'y cours.

Nous y allons. L'officier entre le premier, et il sort quatre minutes après pour me faire entrer aussi. Je présente au commandant mon passeport, il le lit me regardant pour voir si j'étois le même, puis il me le rend me disant que j'étois libre. Il ordonne à l'officier de me laisser prendre des chevaux de poste — A présent, lui dis-je, je ne suis plus pressé. Je dois envoyer à quelqu'un un courrier, et cet attendre le retour. Retardant mon voyage, vous avez violé le droit des gens — C'est vous qui l'avez violé vous disant courrier — Je vous ai dit au contraire que je ne l'étois pas. — Vous l'avez dit au postillon, et cela suffit — Le postillon en a menti. Je lui ai dit autre chose n'osant que je me ferai ouvrir — Pourquoi ne m'avez vous pas montré votre passeport! — Pourquoi ne m'en avez vous pas donné le tems?

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Dans trois ou quatre jours nous saurons qui de nous deux a tort — Faites tout ce qui il vous plaira.

On m'a conduit à la poste qui en même tems étoit l'auberge, et ~~en arrivant~~ un moment après j'ai vu à la poste ma chaise de poste. Je demande au maitre de poste un exprès prêt à partir à mon ordre, une chambre avec un bon lit, le necessaire pour écrire, un bouillon d'abord, et un bon dîner à deux heures. Je fais monter ma malle, et tout ce que j'avois dans ma chaise, je me déshabille, je me lave, et je me dispose à écrire ne sachant pas à qui, car dans le fond j'avois tort; mais je m'étois engagé à faire l'important, et il me sembloit de devoir me contenir dans mon rôle. J'étois cependant fâché de m'être engagé à revenir à Aix jusqu'au retour de l'exprès que j'avois demandé. J'avois ~~cependant~~ décidé de passer la nuit là: je me serois toujours reposé. J'étois tout à fait en chemise, et je prenois le bouillon que j'avois ordonné quand j'ai vu devant moi le commandant tout-puissant. Je suis fâché, me dit-il d'un air fort poli que vous vous imaginiez d'avoir raison de vous plaindre, tandis que je n'ai fait que mon devoir, car je devois croire à la parole que votre postillon n'auroit jamais prononcé sans votre ordre. — Cela se peut; mais votre devoir n'alloit pas jusqu'à me chasser de votre chambre — J'avois besoin de dormir — J'ai actuellement le même besoin; mais la politesse m'empêche de vous imiter — Oserai-je vous demander si vous avez jamais servi? — J'ai servi sur mer, et sur terre, et j'ai quitté à l'âge où ~~que~~ plusieurs autres commencent — Si vous avez servi vous devez savoir qu'on n'ouvre jamais dans la nuit une

porte d'une ville de guerre qui aux courriers du roi, et au reste
me commandement militaire — Mais d'abord qu'on l'a ouverte,
on peut être poli — Etes vous homme à vous habiller, et à
venir vous promener avec moi ?

Sa proposition me plait, autant que sa morgue me
pique. Un coup d'epée donné, ou reçu se presente dans
un instant à mon esprit avec des charmes seduisans. Je lui
réponds d'un air calme, et respectueux que l'honneur d'
aller me promener avec lui avoit la force de me faire
differer toute autre affaire. Je l'ai prié de s'attendre jus-
dis que je m'habillerois à la hâte. Je mets mes culottes j'ai-
tant sur le lit les pistolets qui étoient dans les poches,
je fais monter un perruquier qui dans deux minutes m'
arrange les cheveux, et je tire d'un fourreau de toile cirée
mon epée que j'm'attache au coté. Après avoir fermé
ma chambre je consigne la clef à l'hote, et nous sortons.

Après avoir traversé deux ou trois rues, nous entrons par
une porte cochere dans une cour que j'ai cru de passage;
mais il s'arrête au bout devant une porte ouverte, et je
vois nombreuse compagnie de femmes, et d'hommes. Je
n'ai pas seulement pensé à reculer. Voila ma femme,
me dit le commandant, et en même tems, sans s'inter-
rompre, voila, lui dit il, monsieur de Casanova qui vient
dîner avec nous. C'est fort bien fait, dit la belle dame,
le devant, après avoir posées ses cartes, sans cela, mon-
sieur, je ne vous aurois jamais pardonné la peine que
vous nous avez faite cette nuit nous faisant veiller —
C'est cependant une faute que je n'ai pas mal expiée
madame. Après un pareil purgatoire, permettez moi de

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

vous dire que je merite le paradis où je me vois.

Elle vit alors, et après m'avoir fait asseoir près d'elle, elle poursuivit la partie. Je me mis dans l'instant reconnaître attrapé dans toutes les formes; mais je n'avois autre parti à prendre que celui de faire bonne contenance, d'autant plus que la jolie farce me tiroit entièrement à mon honneur d'un très mauvais pas, et me fournissoit un très plausible prétexte de partir sans envoyer, je ne savois pas à qui, le courrier que j'avois ordonné. La comtesse dont qui sortoit le plaisir de sa victoire, devenu tout gai, parla de la guerre, de la cour, des affaires du jour m'adressant souvent la parole avec grande aisance, comme s'il n'y avoit jamais eu entre lui et moi le moindre différent. Il jouissoit se voyant devenu le héros de la pièce; mais à mon tour le maintien que je gardois étoit celui d'un homme qui avoit su forcer un vieux officier à lui donner une satisfaction, car c'en étoit une qui me feroit tout l'honneur que je pouvois prétendre.

On servit, et la réussite de mon rôle ne dépendant que de la façon de le jouer, il m'ait arrivé rarement d'être plus réveillé que je ne le fus à ce dîner où on ne tint que des jolis propos pour faire briller madame [illegible]. Elle avoit au moins trente ans moins que son mari, et on ne parla jamais de qui-pro-quo qui m'avoit fait passer six heures au corps de garde; mais au dessert le commandant même manqua de casser les vitres par une gogueneardise qui ne valoit pas la peine. Vous avez été bien bon, me dit il, de croire que j'irois me battre avec vous. Je vous ai attrapé. Je ne sais pas si je l'ai apris lui répondis-je; mais je sais que ~~je ne le pardonnerai jamais~~ mais je suis dans l'instant devenu curieux de voir ce que cette promenade deviendroit, et j'admire votre esprit. Bien loin de me trouver attrapé, je me

trouve satisfait, et je vous suis même reconnoissant.
~~La fin de cette réponse lorgnoit toute l'ironie de son comment~~
~~ment~~. Il ne me répliqua pas, et nous nous levames de table.
Madame me mit de son tri, puis nous allames nous promener, et vers le soir j'ai pris congé; mais je ne suis partique le lendemain après avoir mis en net mon rapport.
A cinq heures du matin, je dormois dans ma chaise de poste, lorqu'on me reveilla. J'étois à la porte de la ville d'Amiens, et celui qui me reveilla fut un commis du bureau, où on paye les droits aux quels sont assujéties les marchandises qui passent. Le commis me demande si je n'avois rien contre les ordres du roi. De mauvaise humeur comme tout homme qu'on arrache du sommeil pour lui faire une question ennuyeuse, je lui réponds avec un sacre..... que je n'avois rien; et que f..... il ~~pouvoit~~ auroit pu me laisser dormir. Puisque vous faites le brutal, me réplique-t-il, nous verrons.
Il ordonne au postillon d'entrer avec ma chaise, il fait delier mes mâles, il me dit de descendre, il me demande mes clefs, et il m'oblige à attendre jusqu'à ce qu'on ait visité tout.
J'ai d'abord connu la faute que j'avois commise, et je ne pouvois plus y remedier. N'ayant rien je ne pouvois rien craindre; mais ma petulance alloit me coûter deux heures d'ennui, enrageant en silence, et croyant que ces maraud avoient du droit qu'ils avoient. Je voyois peint sur leur insolente figure le plaisir de la vengeance. Les commis en tournée, ce qui se trouvoient dans ce terme là aux portes des villes pour visiter les passagers, étoient l'ecume de la plus infame canaille; mais lorsqu'ils se voyoient traités par des personnes de distinction avec politesse ils se piquoient de devenir honnêtes. Une piece de vingt quatre sous donnée de bonne

grace les rendoit humains : ils tiroient la reverence au passager, il lui souhaitoient un heureux voyage sans lui causer aucun desagrement. Je le savois ; mais il y a des momens dans lesquels l'homme s'abandonne à l'humeur, et oublie, ou neglige ce qu'il sait.

Les douaniers viderent mes mâles, et deployerent jusqu'à mes chemises, entre les quelles, disoient ils, je pouvois avoir des dentelles d'Angleterre. Après avoir visité tout, ils me rendirent mes clefs ; mais tout n'étoit pas fini. Il s'agissoit de visiter ma chaise. Le coquin qui la visita crie victoire trouvant le reste d'une livre de tabac qu'allant à Dunkerke j'avois achete à St. Omer. Le chef de la bande ordonne d'une voix triomphante qu'on saquestre ma chaise, et il me dit que je devois payer douze cent francs d'amende. Pour le coup j'ai perdu patience, et je laisse deviner au Lecteur tout ce que j'ai dit à ces sbires. Je leur ai dit de me conduire chez l'intendant ; mais ils me repondirent que si je voulois je pouvois y aller. Entouré d'une nombreuse canaille, qui alloit toujours s'augmentant, j'entre dans la ville marchant à grands pas comme un furieux. J'entre dans la premiere boutique que je vois ouverte, et je prie le maitre de me faire conduire chez l'intendant : je conte mon fait, et un homme de bonne mine, qui se trouvoit là, me dit qu'il m'y meneroit lui même ; mais que je ne le trouverois pas, car on devoit l'avoir deja informé. Il me dit qu'à moins que je ne paye ou donne caution je ne me tirerai pas facilement de cette affaire. Je le prie de m'y conduire, et de me laisser faire. Il me dit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

que je devois auparavant me debarasser de la canaille
envoyant un louis à un cabaret eloigné, et lui disant
d'y aller dejeuner. Je lui donne le louis, et je le prie de
me faire ce plaisir. Il s'acquita de cela à merveille, et
toute la canaille disparut faisant des cris de joye. Mel
est le peuple qui aujourd'hui se croit roi de France.
L'homme qui alloit me conduire chez l'intendant me
dit qu'il etoit procureur de son metier.

Nous arrivons chez l'intendant; mais le portier nous
dit qu'il etoit sorti tout seul, qu'il ne retourneroit à la
maison que la nuit, et qu'il ne savoit pas où il dinoit. Voi:
la, me dit le procureur la journée perdue — Allons le
chercher là où il peut être: il doit avoir des amis, des habi:
tudes. Je vous donnerai un louis pour votre journée. —
Je suis à vos ordres.

— Nous employames quatre heures allant le chercher en
vain à dix ou douze maisons. J'avois parlé dans toutes
ces maisons aux maitres, ou aux maitresses, exagerant
par tout l'affaire qu'on m'avoit fait tomber sur le corps.
On m'ecoutoit, on me plaignoit, et tout ce qu'on me disoit
de plus consolant etoit que certainement il retourneroit
chez lui pour y coucher, et que pour lors il m'ecouteroit.
obligé à ~~me parler~~ m'ecouter.

A une heure et demie, le procureur me conduisit chez
une vieille dame qui avoit beaucoup de credit en ville. Elle
étoit à table toute seule. Après m'avoir écouté attentivement,
elle me dit du plus grand sang froid qu'elle ne croyoit pas de
commettre une indiscretion disant à un étranger dans quel
endroit se trouvoit un homme qui par état ne devoit jamais
se rendre inaccessible. Ainsi, monsieur, je peux vous reveler ce qui

n'est pas un secret. Ma fille me dit hyer au soir qu'elle é=
toit invitée chez madame ++, et que l'intendant aussi étoit
du dinér. Allez y donc d'abord, et vous le trouverez à table
en compagnie de tout ce qu'il y a de mieux dans Amiens. Je
vous conseille, me dit elle en souriant, d'entrer sans vous faire
annoncer. Les domestiques qui servent, et qui vont de la cuisine
à la sale où l'on mange, vous apprendront le chemin sans que
vous le leur demandiez. Là vous lui parlerez malgré lui, et
malgré que vous ne le connoissiez pas: il entendra tout ce que
vous m'avez dit d'epouvantable dans votre juste colere. Je
suis fachée de ne pas pouvoir me trouver presente à ce beau
coup de Théatre.

Je lui ai vite tirée la reverence; et je suis allé en courant à
la maison indiquée avec le procureur rendu de fatigue.
Je suis entré sans la moindre difficulté avec les domestiques,
et mon guide dans une sale, où j'ai vu vingt personnes assises
à table en grande gayeté.

Excuser, leur dis-je, medames, et messieurs, si dans l'état
effroyant où vous me voyez je suis forcé à venir troubler la
paix, et la gayeté de vôtre repas.

A ce compliment prononcé d'une voix de tonnere tout le
monde se met debout. J'étois echevelé, et tout en nage: ma
figure étoit infernale: qu'on s'imagine la surprise d'une com=
pagnie composée de femmes toutes elegantes, et d'hommes
faits pour les courtiser.

Je cherche, poursuivis-je à dire, depuis sept heures dans tou=
tes les maisons de cette ville monsieur l'intendant qu'enfin
je trouve ici, car je sais qu'il y est, et que, s'il a des oreilles,
il m'ecoute dans ce moment. Je viens donc lui dire d'or=
donner d'abord à ses satellites, qui ont mis en requisition mon
equipage, de me le laisser libre, pour que je puisse poursuivre
mon voyage. Si des loix catalanes ordonnent que pour sept

onces de tabac, que j'ai pour mon usage, je doive payer douze cent francs, je les renie, et je lui declare que je ne veux payer le sou. Je resterai ici, j'enverai un courier à mon ambassadeur, qui se plaindra au roi qu'on ait violé les droits des gens dans l'isle de France sur ma personne, et j'en aurai satisfaction. Louis XV est assez grand pour ne pas vouloir se declarer complice de cette etrange espece d'assassinat. Cette affaire en tout cas, si on me refuse une reparation, deviendra une grande affaire d'etat, car la represaille de ma republique ne sera pas celle de faire arrêter les françois qui voyagent dans ses états; mais celle de leur ordonner d'en sortir tous. Voila qui je suis. Lisez.

Ecumant de colere, je jette au milieu de la table mon passeport. Un homme le ramasse, le lit, je juge que c'etoit l'intendant. Mardis que la parcarte passoit d'une main à l'autre des convives ebahis, il me dit, tenant bien sa morgue, qu'il n'etoit à Amiens que pour faire executer les ordonnances, et que par consequent je ne partirois qu'en payant, ou donnant caution — Si telle est votre obligation, vous devez regarder mon passeport comme une ordonnance. Soyez vous même ma caution, si vous etes gentilhomme — Et ce que la noblesse chez vous cautionne les infracteurs? — La noblesse chez moi ne descend pas jusqu'à exercer des emplois qui deshonorent — Au service du roi il n'y a pas d'emploi qui deshonore — Le bourreau tient ce même langage — Mettez vos termes — Mettez vous vos actions? Sachez monsieur que je suis homme libre, sensible, et outragé, et que je ne crains rien. Je vous defie à me faire jetter par la fenetre — Monsieur, me dit alors une dame en tête de maitre, chez moi on ne jette personne par la fenetre — La colere, madame, fait souvent perdre la tete. Me voila à vos pieds pour obtenir mon pardon. Daignez reflechir que c'est pour la premiere fois de ma vie que je me vois opprimé par une supercherie dans un royaume, où je croyois ne devoir me tenir sur mes gardes que

contre la violence des voleurs de grand chemin : pour eux j'ai des pistolets ; pour ces messieurs j'ai un passeport ; mais je trouve qu'il ne vaut rien. Pour sept onces de tabac, que j'ai acheté à St Omere il y a trois semaines, ce monsieur me dépouille, et il interrompt mon voyage, tandis que le roi est mon garant que personne n'osera l'interrompre : on veut que je paye cinquante louis, on me livre à la fureur d'une populace effrenée, dont l'honnête homme que vous voyez là m'a délivré moyennant de l'argent : je me vois traité comme un scelerat, et l'homme qui doit me défendre se derobe, se cache. Des sbires, qui sont à la porte de cette ville, ont bouleversé mes habits, et mes chemises pour se venger, et me punir de ce que je ne leur ai pas donné une piece de vingt quatre sous. Ce qui m'est arrivé sera demain la nouvelle du corps diplomatique à Versailles, et à Paris, et en peu de jours on la lira sur plusieurs gazettes. Je ne veux pas voyer le sou. Parlez M. l'intendant. Dois-je envoyer un courrier au duc de Tresors ? — Payez. Et si vous ne voulez pas payer, faites tout ce que vous voulez — Adieu donc Messieurs, et Messieurs.

Dans le moment que je sortois de la sale comme un furieux j'entens une voix qui me dit en italien d'attendre un moment. Je vois un homme agé qui dit à l'intendant ces paroles. Ordonner d'abord qu'on laisse partir monsieur. Je me rens la caution. M'entendez vous l'intendant ? Vous ne connoissez pas le feu italien. J'ai fait en Italie toute la guerre passée, et je me suis trouvé plusieurs fois à portée de le connoitre. Je trouve que monsieur a raison.

Fort bien ! Me dit alors l'intendant. Payez seulement trente ou quarante francs au bureau, car on a déjà écrit — Je ne veux rien payer je vous le rejette. Mais qui êtes vous honnête homme, qui me cautionnez ne sachant pas qui je suis ? — Je suis commissaire de guerre, je m'appelle La Bretonniere, et

je demeure à Paris à l'Hôtel de Saxe rue du Colombier : j'y serai après demain. Faites moi l'honneur de passer chez moi, et nous irons ensemble chez M. Britard, qui sur l'exposé me déchargera de la caution que je vous fais avec un véritable plaisir.

Après lui avoir témoigné toute ma reconnoissance, et l'avoir bien assuré qu'il me verroit tout au plus tôt chez lui, j'ai demandé pardon à toute la compagnie, et je fus allé dîner à l'auberge gardant avec moi mon bon pourvoyeur qui étoit hors de lui même. Nous levant de table je lui ai donné deux louis. Sans cet homme, et le brave commissaire de guerre, j'aurois été fort embarassé, car quoique je ne manquasse pas d'argent je n'aurois jamais pu me déterminer à laisser là cinquante louis.

Ma chaise étant toute prête à la porte de l'auberge, dans le moment que j'y montois, voila un des commis qui m'avoient visité, qui me dit que j'y trouverois tout ce que j'y avois laissé. Cela me surprendra, lui répondis-je : y trouverai-je aussi mon tabac ? — Le tabac, mon prince, est confisqué — j'en suis fâché. Je vous aurois fait present d'un louis — Je vais vous le prendre dans un moment — Je n'aimois pas le terme d'attendre. Touche postillon.

Je fus arrivé à Paris le lendemain. Quatre jours après, je fus allé chez la Bretonniere, qui me mena chez le fermier general Britard, qui le déchargea de ma caution. C'étoit un jeune, et tres aimable homme qui songeoit de tout ce qui m'avoit fait souffrir. ~~Il~~

J'ai d'abord portée ma relation au ministre à l'Hôtel de Bourbon, qui passa deux heures avec moi pour me faire ôter tout ce qu'il crut être de trop. J'ai passé la nuit à la mettre au net, et le lendemain je l'ai portée à Versailles à l'abbé de Laville, qui après l'avoir lue froidement me dit qu'il me feroit savoir le resultat à son tems. Un mois après j'ai reçu cinq cent louis, et j'ai eu le plaisir

de savoir que M. de Cremille ministre de la marine avoit non
seulement trouvé tout mon rapport exact ; mais aussi instructif.
Plusieurs craintes raisonnées m'empecherent de recevoir
l'honneur de me faire connoitre, que mon protecteur vouloit
me procurer.

Quand je lui ai conté les deux aventures que j'ai eu
une à Aix, l'autre à Amiens, il en a ri ; mais il m'a dit
que la grande faveur d'un homme chargé d'une com=
mission secrete devoit consister à ne jamais se faire des af=
faires, car quand même il auroit le talent de s'en tirer
avec son seul esprit, elles ne pouvoient que faire parler
de lui ; et c'étoit ce qu'il devoit eviter.

Cette commission coutta au departement de la marine
12000#. Le ministre auroit pu savoir facilement tout ce
que je lui ai dit dans ma relation sans depenser un sou.
Tout jeune officier auroit pu le servir, et avec un peu
d'esprit l'auroit bien servi pour se faire du merite. Mais
tels etoient sous le gouvernement monarchique tous les
departemens du ministere françois. Ils prodiguoient l'
argent qui ne leur coutoit rien à leurs créatures, à ceux
qu'ils aimoient, ils etoient despotes, le peuple etoit foulé,
l'etat endetté, et les finances en si mauvais etat que la
banqueroute immanquable l'auroit precipité : une revo=
lution etoit necessaire. C'est le langage des [redacted] repre=
qui regnent aujourd'hui en France faisant semblant d'
être les ministres fideles du peuple maitre de la repu=
blique. Pauvre peuple ! Sot peuple qui meurt de faim,
et de misere, ou qui va se faire massacrer par toute l'
Europe pour enrichir ceux qui l'ont trompé.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Silvia trouva fort amusantes les aventures d'Aix, et d'Amiens; et sa fille se montra fort sensible à la mauvaise nuit que je devois avoir passée dans le corps de garde à Aix. Je lui ai répondu que j'en aurois été au desespoir si j'avois eu avec moi une femme; et elle repartit que cette femme étant bonne auroit dû aller au corps de garde avec son mari. Point du tout, ma chere fille, lui dit la sage Silvia; dans des cas pareils une femme accortielle, après avoir mis en sureté l'équipage va solliciter la personne en place pour faire remettre en liberté le mari.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B V

Chap. V

= Lafargue V, Kap. 5

(Congrès. Chap. III)

BnF MSS

p. 83 – 106

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Chapitre III

Le comte de La Tour d'Auvergne, et madame d'Urfé

Malgré cet amour naissant je ne laissois pas d'avoir du goût pour les beautés mercenaires qui brilloient sur le grand théâtre, et faisoient parler d'elles; mais celles qui m'occupoient le plus étoient les entretenues, et les actrices qui ne prétendoient appartenir au public que pour ce qu'elles chantoient, dansoient, ou jouoient la comédie sur le théâtre. Se reconnoissant pour tout le reste très libres, elles jouissoient de leur droit se donnant tour à tour or à l'amour, or à l'argent, et quelque fois de l'un et de l'autre en même tems. Je m'étois fourfilé avec toutes très facilement. Les foyers des théâtres sont le nobl marché où les amateurs vont exercer leur talens pour nouer des intrigues. J'avois eu assez bien profiter de cette agréable école: je commençois par devenir l'ami de leurs amans en titre, et je réussissois par l'art de ne jamais montrer la moindre prétention, et sur tout de paroître non pas inconséquent; mais sans conséquence. Il falloit avoir toujours à l'occasion la bourse à la main, mais s'agissant de peu de chose, la peine n'étoit pas si grande que le plaisir. J'étois sur que d'une façon ou de l'autre on m'en tiendroit compte.

Camille actrice, et danseuse de la comédie italienne, que j'avois commencé à aimer à Fontainebleau il y avoit déjà sept ans fut la fille à laquelle je me suis beaucoup attaché à cause des agrémens que je trouvois chez elle dans une petite maison à la barrière blanche où elle vivoit avec son amant comte d'Egraville qui me chérissoit beaucoup

84 81: dans la société. Il étoit frere du marquis de Canache, et de
la comtesse du Rumain, beau garçon, fort doux, et assez riche.
Il n'étoit jamais si content comme lorsqu'il voyoit beau-
coup de monde chez sa maitresse. Elle n'aimoit que lui;
mais remplie d'esprit, et de savoir faire elle ne desespoit
personne qui avoit du gout pour elle: ni avare, ni pro-
digue dans les faveurs qu'elle accordoit elle sçavoit adorer
de tout un monde sans craindre ni indiscretion, ni un aban-
don toujours mortifiant ~~pour celle au moins degoûté~~,
~~elle étoit inexhaustible d'adorations~~.

Celui qu'après son amant elle distinguoit au dessus de
tous les autres étoit le comte de la Tour d'Auvergne.
C'étoit un seigneur de grande naissance, qui l'idolatroit;
et assez riche pour
~~mais~~ qui n'étant ~~point riche ne pouvait pas~~ l'avoir tou-
jours à lui; devoit être assez content de la partie
~~mais il ne pouvait pas trouver mauvais~~. On disoit qu'elle l'aimait en secret. Elle
qu'elle lui accordoit
lui entretenoit à peu de frais une petite fille, dont elle lui
l'en avoir
avoit, pour ainsi dire, fait present, après ~~l'avoir~~ un amour
~~d'elle~~ quand elle étoit à son service. La Tour d'Auvergne
la tenoit à Paris avec lui en chambre garnie dans la rue
Mazarine: il disoit qu'il l'aimoit parceque c'étoit un present
que la chere Camille lui avoit fait; et il la conduisoit tres
souvent souper avec elle à la barriere blanche. Elle
avoit quinze ans, simple, naïve, sans nulle ambition: elle
lui disoit à son amant qu'elle ne lui pardonneroit jamais
une infidelité, excepté qu'il ne la lui fit avec Camille à la
quelle elle croyoit de devoir ceder parcequ'elle lui devoit
si
son bonheur. Je suis devenu ~~fou~~ amoureux de cette fille; ~~et~~
que dans l'espoir
souvent j'allois ~~que j'accablois souvent~~ souper chez Camille ~~qu'on~~ de l'y trouver

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et de jouir des naïvetés avec les quelles elle s'échantoit
~~devoit à elle-même~~ toute la coterie. Je me cachois de tout mon pouvoir, mais j'en
~~était~~ ~~Je me cachois de toutes mes forces, mais j'en~~ était si epris que très souvent je me trouvois fort triste sortant du
~~souper car dès que j'étois auprès d'elle très souvent~~
souper, parceque je voyois l'impossibilité
~~souper en songeant qu'il m'était impossible~~ de guerir ma passion
par les voyes ordinaires. Je me serois même rendu ridicule, si j'e
n'étois laissé deviner, et Camille se seroit moquée de moi sans
pitié. Mais voici ce qu'il m'est arrivé pour me guerir de cette
passion: ~~Madame et mes amis~~ j'étois ~~mais~~ beaucoup ~~amoureux de~~
~~Madame de Baletti~~; ~~mais je crois~~ Lorsque j'étois ~~avec~~ auprès de ~~Madame de Baletti~~
~~car dans le fond j'étois amoureux de Madame de Baletti~~
la petite maison de Camille ~~étant~~ à la barrière Blanche;
j'envoyois chercher un fiacre pour retourner chez moi; Lors-
que tout le monde après souper alloit se retirer. Nous étant
tenus à table jusqu'à une heure après minuit mon laquais
me dit qu'on ne trouvoit pas des fiacres. La Roire d'Auvergne
me dit qu'il me ramèneroit chez moi sans nullement l'incom-
moder, malgré que la voiture ne fût que pour deux personnes.
ne fût
~~n'était~~
Ma petite, dit-il, j'arrogera sur nous. J'accepte, comme de
raison, et me voila dans la voiture avec le comte à ma gauche,
et Babet assise sur les cuisses de tout les deux. Rempli de de-
sir je pense à saisir l'occasion; et sans perdre mon temps, car le
~~sir je ne pouvois pas m'empêcher~~
coeur alloit vite, je prens la main ~~de Babet~~, je la serre, elle serre
la mienne, je la porte par reconnoissance à ma bouche
et impatient de la convaincre de mon ardeur
la couvrant de baisers muets, ~~qui ne pouvoient~~
~~Babet que nos ardeurs~~
~~Babet feinte. il me semble qu'elle devine mon dessein~~
~~je me tais je fais de même~~
~~et en tout cas je suppose que~~

~~de sa direction je crois pour peu de mois qu'elle ait la vie~~
~~de façon qu'elle aurait dû [illegible] si elle n'avait pas eu~~
~~cet [illegible] à ce qu'elle devait de ce qu'elle doit faire, mais elle~~
~~se la rabbat par la [illegible] de son petit bonheur,~~
et je pouse la chose, comme je le devois dans la plus grande
douceur de mon ame; mais precisement dans le moment
de la crise j'entens la Tour d'Auvergne qui me dit: je vous
rais gré, mon cher ami, d'une portiere de votre voiture, dont
je ne me croyois plus digne: j'espere que ce ne soit pas une
mepris. A ces terribles mots, j'etens
[illegible] ma main, et je vis la manche de son habit:
il n'y a point de presence d'esprit dans ce moment là, d'au-
tant plus que ces paroles furent suivies d'un rire qui au-
roit desarmé l'homme le plus aguerri. Je lache prise ne
pouvant ni rire ni convenir, ni disconvenir de la chose
~~rire je ne voyois ni convenir ni disconvenir~~. Babet demau-
doit à son ami de quoi il n'oit tant, et lorsqu'il voulait lui en
dire la raison le rire lui revenoit, je ne disois rien, et je me
trouvois bête au possible. Heureusement la voiture s'est ar-
retée, et mon laquais ayant ouvert la portiere pour que je descende,
je suis entré chez moi leur souhaitant une bonne nuit, que
la Tour d'Auvergne me rendit en poursuivant à rire de
tout son coeur. Pour moi je n'ai commencé à rire de l'a-
venture qu'une demie heure après, car enfin elle etoit
bouffonne; mais malgré cela je la trouvois triste, eterni-
sante à cause des plaisanteries auxquelles je devois me
disposer à resister.

Trois ou quatre jours après, je me suis determiné à al-
ler demander à dejeuner à l'aimable seigneur à neuf
heures du matin, car Camille avoit envoyé chez moi pour

savoir comment je me portois. Cette affaire ne devoit pas m'
empecher de pourvuivre à la voir ; mais j'ai voulu savoir
auparavant sur quel pied on avoit mis la chose.
D'abord que le charmant La Tour ~~fut à la toilette et~~ me vit, il donna dans un
eclat de rire ~~lorsqu'il me vit~~ ; et après avoir bien ri il vint m'em-
brasser en jouant la demoiselle. Je l'ai prié ~~de~~ moitié en riant,
moitié serieusement d'oublier cette detise ; puisque je ne savois
pas comment me défendre. Pourquoi me repondit il penser à vous defendre ?
nous vous aimons tous, c'est une aventure tres comique qui
a fait, et fait nos delices tous les soirs — Mont le monde la
sait donc ? — En douter vous ? Camille etouffe, et vous de-
vez venir ce soir, j'y conduirai Babet ; et elle vous fera rire,
car elle soutient que vous ne vous etes pas trompé — Elle
a raison — Comment ! elle a raison ! A d'autres. Vous me fai-
tes trop d'honneur, et je n'en crois rien ; mais vous prenez
le bon parti.

Effectivement ce fut le parti que j'ai pris à table en fai-
sant l'etonné de l'indiscretion de La Tour, et en me di-
sant gueri de la passion que j'avois conçu pour lui. Babet
m'appelloit vilain cochon, ~~mais elle ne croyoit pas~~ et ne me croyoit pas guerri ; cette
aventure, par des raisons inconcevables, me degouta ~~de~~ d'elle,
~~La Tour~~ et me prenant ~~je croyois pas~~ d'amitié pour La Tour d'Auvergne,
qui avoit toutes les qualités pour être aimé de tout le
monde. Mais cette amitié manqua d'avoir une suite
funeste.

Ce fut
C'etoit un jour de Lundi au foyer de la comedie ita-
cet homme charmant
lienne que ~~La Tour d'Auvergne~~ me pria de lui prester cent
louis promettant de me les rendre le Samedi — Je ne les

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

88 85

ad par. Voici ma bourse toute à votre service, lui dis-je ou il y en a dix à douze — Il m'en faut cent, et d'abord, puisque je les ai perdus hyer au soir sur ma parole chez la princesse d'Abalt[+] — Je ne les ai pas — Un receveur de la Loterie doit en avoir plus de mille — D'accord ; mais ma caisse est sacrée : je dois la consigner à l'agent de change aujourd'hui en huit — Cela ne vous empechera pas de la consigner, puisque samedi je vous les rendrai. Otez de votre caisse cent louis, et mettez y à la place ma parole d'honneur. Croyez vous qu'elle vaille cent Louis ?

[+] c'étoit la mere de l'imperatrice Catherine de Russie

A ces paroles je lui tourne le dos en lui disant de m'attendre, je vais a mon bureau dans la rue saint Denis, je prens cent Louis, et je les lui porte. Le samedi viant, je ne le voi pas, et le dimanche matin je mets en gage ma bague, et je remets dans ma caisse la meme somme, que j'ai consignè le Lendemain à l'agent de change. Trois ou quatre jours après voila la Mad^lle d'Auvergne sur l'amphitheatre de la comedie françoise qui m'approche, et me fait des excuses. Je lui repons en lui montrant ma main sans bague, et lui disant que je l'ai engagée pour sauver mon honneur. Il me repond d'un air triste qu'on lui avoit marqué, mais qu'il étoit sûr de me rendre la somme le samedi ensuite ; et je vous en donne ma parole d'honneur — Votre parole d'honneur ~~vaut plus que rien~~ est dans ma caisse ; ainsi permettez que je n'y compte plus dessus : vous me rendrez les cent Louis quand vous voudrez.

A ces paroles j'ai vu ce Grand seigneur devenir pale com-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

me un mot. Ma parole d'honneur, mon cher Casanova, m'est plus
petit
chere que la vie, et je vous donnerai les cent Louis demain à
à
neuf heures du matin cent pas du caffé qui est au bout des
champs elisées. Je vous les donnerai tete à tete, personne
ne nous verra; j'espere que vous n'y manquerez pas, et
que vous aurez votre epée, comme j'aurai la mienne. —
C'est bien desagreable, Monsieur le comte, que vous veuillez me
faire payer si cher un bon mot. Vous me faites infiniment de
l'honneur; mais j'aime mieux vous en demander pardon,
si cela peut empecher cette facheuse affaire. — Non, j'ai tort, Casa:
comp plus que vous, et ce tort ne peut etre effacé que par le sang
d'un de nous deux. Viendrez vous? — Oui.

J'ai soupé tres tristement chez Silvia, car j'aimois ce
brave homme, et je ne m'aimois pas moins. Il me paroit
soit d'avoir tort; car mon mot avoit effectivement été trop
au moins
franchant; mais je ne pensois pas à manquer à vous
~~demain à l'epée~~.
Un moment
Je suis arrivé au caffé après lui; nous dejeunames; il paya,
en invite nous
et nous sortimes ensemble pour nous acheminer à l'etoile. Lorsque nous fu:
mes sur
de cent Louis
deja etre pas vus, il me donna un rouleau d'un air
me disant
tres noble; et me dit qu'un coup d'epée devoit suffire à l'
un ou à l'autre, il degaina apres avoir reculé de
quatre pas. Pour toute reponse, j'ai degainé aussi, et d'a:
bord que je me suis vu
ma botte droite, et certain de l'avoir percé à la poitrine,
j'ai sauté en arriere le romant de la parole. Doux comme
dans son sein
me un mouton, il laissa son epée, il mit la main, et en me la
montrant teinte de sang, il me dit qu'il étoit content. Je lui ai
dit tout ce que je pouvois, et devois lui dire de plus honete touch:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

qu'il l'appliquoit un mouchoir. Je me mis rejoui ~~[illegible]~~ regardant la pointe de mon epée qui n'étoit enfanglantée que l'espace d'une ligne. Je lui ai offert de l'accompagner, et il n'a pas voulu. Il me pria d'être discret, et d'être son ami à l'avenir. Après l'avoir embrassé vivement je ~~[illegible]~~ larmes, je mis retournai chez moi très affligé, et beaucoup endoctriné dans l'école du monde. Cette affaire demeura toujours inconnue à tout le monde. Huit jours après nous soupames ensemble chez Camille.

Dans ces jours j'ai reçu douze mille francs des mains de l'abbé de Laville comme une gratification de la commission dont je m'étois acquitté à Dunkerke. Camille me dit que la Mour d'Auvergne étoit au lit à cause de la sciatique, et que si je voulois nous irions le lendemain lui faire une visite. J'ai accepté, nous y fumes, et après avoir déjeuné, je lui ai dit d'un air sérieux que s'il vouloit me laisser faire sur la cuisse ce que je voulois je le guerirai, car son mal n'étoit pas ce qu'on appelle sciatique, mais un rhumatisme, que je ferai partir moyennant le talisman de Salomon, et cinq paroles. Il se mit à rire; mais il me dit de faire tout ce que je voulois. Je m'en vais donc, lui dis-je, acheter un pinceau — j'entendai un domestique — Non parceque je dois être sûr qu'on n'aura pas marchandé, et je dois aussi acheter quelques drogues

Je mis allé acheter du nitre, de la fleur de soufre, du mercure en petit pinceau, et je lui ai dit qu'il me falloit un peu de son urine faite dans l'instant. Son eclat de rire, et celui de Camille ne me fit pas quitter mon air sérieux;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je lui ai donné un gobelet, j'ai baillé les rideaux, et il m'obeit.
Après en avoir fait un petit analgame, j'ai dit à Camille qu'elle devoit lui faire
laver la cuisse de ses mains pendant que je murmurerois une
conjuration, mais que tout iroit perdu si elle n'avoit
avoir passé un bon quart d'heure à rire, il se
giratte jouer un rôle dans une comedie, A commença à frotter le malade tandis
que je disois à voix demi basse ce qu'il étoit impossible qu'ils
comprirent puisque je ne savois par moi même ce que je
disois. J'ai manqué de gater l'operation moi même en
voyant les grimaces que faisoit Camille pour ne pas rire.
Rien n'étoit plus comique. Après enfin leur avoir dit que
c'étoit assez frotté, j'ai trempé dans
l'amalgamation le pinceau, puis d'un seul coup je
leur ai fait le signe Salomon; l'étoile à cinq pointes
formée ainsi ☆ de cinq lignes. Après cela j'ai enve-
loppé la cuisse dans trois serviettes, et je lui ai dit que
s'il pouvoit se tenir dans son lit vingt quatre heures
sans jamais developper la je le garantissois guéri.
Ce qui m'a plu fut que je ne les ai vu plus rire. Ils étoient
tout étonnés.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Après cette farce que j'ai composée, et jouée sans aucun
dessein, ~~et point du tout~~ préméditée, nous par-
lâmes, et dans le fiacre ~~chemin faisant~~ je fait à Camille
cent contes qu'elle écouta si attentivement que lorsque je
l'ai quittée je l'ai vue ébahie.

Quatre ~~ou~~ cinq jours après lorsque je ne me souvenois
presque plus de ce que j'avois fait à M. de la Tour d'Auvergne
j'entends à haut Leurer du matin des chevaux qui s'ar-
rêtent à ma porte, je regarde de ma fenêtre; je le vois
descendre de cheval et entrer chez moi.
~~La Tour qui descend entre, que je donne la clé à~~
~~son domestique qui garde~~.

Vous étiez sûr de votre fait, me dit il en m'embrassant,
puisque vous n'étes pas venu voir comment je me por-
tois le lendemain de votre opération étonnante — Ce-
pendant j'en étois sûr, mais si j'avois eu le fermé-
tissement vous m'auriez vu tout de même — Dites moi s'il m'
est permis de me mettre dans un bain — Point de
bain ~~pour aujourd'hui~~ que lorsque vous vous croirez rétabli
vous obéirai. Tout le monde est étonné, car je n'ai pu
m'empêcher de conter ce miracle à toutes mes con-
noissances. Je trouve des esprits forts qui se moquent de
moi, mais je les laisse dire. ~~Le sieur d'Abzac~~
Vous auriez dû me semble, être discret, car vous con-
noissez Paris. On m'appellera charlatan — Tout le mon-
de ne pense pas comme cela, et je suis venu vous demander
un plaisir — Quoi monsieur vous? — J'ai une tante comme,
et reconnue pour savante dans toutes les sciences ab-
struites, grande chymiste, femme d'esprit, fort riche, seule

maitresse de sa fortune ~~de sa condition~~, et dont la connoissance ne peut
que vous être utile. Elle meurt d'envie de vous voir, car
elle pretend de vous connoitre, et que vous n'êtes pas
celui que Paris vous croit. Elle m'a conjuré de vous con=
duire à diner chez elle avec moi, et j'espere que vous n'y
aurez aucune difficulté. Cette femme s'appelle la Mar=
quise d'Urfé.

Je ne la connoissois pas; mais le nom d'Urfé m'en in=
pora dans l'instant, car je savois l'histoire du fameux
Anne d'Urfé, qui avoit été à la fin du seizieme siecle
Cette dame etoit venue de son arriere petit fils; et je voyois qu'elle pou=
voit fort bien etoit entrée dans la famille à être in=
vitée de toutes les sublimes doctrines qui regardoient une
science qui m'interessoit beaucoup, malgré que je
la crusse chimerique. J'ai donc repondu à M. de
quand il voudra; mais j'ai à dire pour la premiere fois, à moins que nous ne fussions
que nous trois — Elle fait, me dit il, tous les jours
une table de douze couverts, vous mangerez chez
elle avec tout ce qu'il y a de mieux à Paris — C'est
precisement ce que je ne veux pas, car j'abhorre la
reputation de magicien que peut être j'ai acquise
deux m'avoit fait — Sachez du tout vous etes connu, et
on vous estime. La duchesse de Grammont m'a dit que
vous alliez ici y a quatre ou cinq ans au palais royal, et
que vous passiez les journées entieres avec la duchesse
d'Orleans, et Madame de Boufflers, Madame du Bloss
et Melfort meme m'a parlé de vous. Vous avez tort

94 91

de ne pas reprendre ses habitudes. Ce que vous a fait voir de moi me rend convaincu que vous pouvez faire une fortune très brillante. Je connois à Paris cent personnes de la première volée hommes, et femmes, qui ont ma même maladie, et qui vous donneroient la moitié de leur bien, il vous les guérissez.

La Tour raisonnoit juste; mais comme je savois que ce que je lui avois fait n'étoit qu'une folie heureuse par hasard je ne me souciois pas de me rendre public. Je lui ai dit qu'absolument je ne voulois pas m'exposer, et qu'il n'avoit qu'à dire à la Comtesse que j'irois chez elle avec réserve, et par autrement, la Baronne maîtresse de me marquer le jour, et l'heure. Le même jour entrant chez moi vers minuit j'ai trouvé un billet du comte, dans lequel il me disoit d'être le lendemain à midi au Thuillerie sur la Terrasse des capucins, où il viendroit me prendre pour me conduire à dîner chez elle m'assurant que les seuls qui trouveroient la porte ouverte.

Exact au rendez-vous nous allons le lendemain chez cette dame. Elle demeuroit sur le quai des Théatins à côté de l'Hotel de Bouillon. Madame d'Urfé quoique vieille, me reçut très noblement avec toute l'aisance de l'ancienne cour du tems de la regence. Nous passames une heure et demie à parler de choses indifferentes; mais d'accord, sans nous le dire, dans la maxime de nous étudier. Nous voulions tous les deux tirer les vers du

nez à l'autre. Je n'avois pas de peine à jouer l'ignorant, car
je l'étois; ~~mais malgré cela je le jouois~~. Madame d'Urfé ne
se montroit que curieuse; mais je voyois avec evidence
qu'il lui tardoit d'étaler ses connoissances. On resta à
deux heures pour nous trois le même dîner qu'on servoit tous les jours
pour douze. Après dîner la Tour d'Auvergne nous quita
pour aller voir le prince Nassau qu'il avoit laissé le matin
avec une forte fièvre, et pour lors Madame commença à
me parler chymie, alchimie, magie, et tout ce qui feroit la
matière de la folie. Lorsque nous vinmes sur le propos du
grand oeuvre, et que j'eus la bonhommie de lui demander
si elle connoissoit la première matière, elle ne donna pas
dans un éclat de rire, parcequ'elle avoit marqué de
politesse, mais avec un gracieux sourire elle me dit qu'elle
possédoit déjà ce qu'on appelle la pierre philosophale, et
qu'elle étoit occupée dans toutes les grandes opérations.
Elle me fit voir sa bibliothèque, qui avoit appartenu au
grand d'Urfé, et à Renée de Savoye, sa femme qu'elle avoit aug-
mentée de manuscrits qui lui coutoient plus de cent
mille francs. Son auteur favori étoit Paracelse, qui
selon elle n'avoit été, ni homme ni femme, et qui avoit eu
le malheur de s'empoisonner avec une trop forte dose de
médecine universelle. Elle me montra un petit manus-
crit, où il y avoit le grand procédé expliqué en françois
en termes très clairs. Elle me dit qu'elle ne l'enfermoit
pas sous cent clefs, parcequ'il étoit écrit en chyffre, dont
elle avoit uniquement la clef. Vous ne croyez donc pas,
Madame à la Stéganographie? — Non Monsieur, et si

93

96

vous voulez l'accepter en voici la copie, dont je vous fait present.

Je l'ai acceptée, et mise dans ma poche.

De la bibliotheque nous passames dans son Laboratoire, qui m'a positivement etonné; elle me montra une matiere qu'elle tenoit au feu depuis quinze an, et qui avoit besoin d'y être encore pour quatre ou cinq. C'étoit une poudre de projection, qui devoit dans une minute operer la transmutation en or de tous les metaux. Elle me montra un tuyau par où le charbon descendoit, et alloit entretenir le feu de son fourneau toujours dans le même degré, porté là par son poidsmo: tuel de façon qu'elle restoit souvent trois mois sans en: trer dans le Laboratoire sans risquer de trouver son feu eteint. Un petit conduit dessous en faisoit tomber les cendres. La cal: cination du Mercure étoit pour elle un jeu d'enfant, elle m'en montra de calciné, et elle me dit que quand je voudrai elle me fera voir le procedé. Elle me montra l'arbre de Diane. du fameux Mathiamed, dont elle étoit écoliere. Ce Mathiamed, comme tout le monde sait, étoit le savant Maillet, qui selon madame d'Urfé n'étoit pas mort à Marseille comme l'abbé le Mascrier l'avoit fait croire, mais il étoit vivant, et elle me dit avec un petit sourire qu'elle recevoit souvent de ses Lettres. Si le Regent de France l'avoit ecouté il vivroit encore: Elle me dit que le Regent avoit été son premier ami, que c'étoit lui qui lui avoit donné le Sanbriquet d'Egerie, et que c'étoit lui même qui l'avoit fait manier à Monsieur d'Urfé, ~~qui était lui même qui lui avait donné le surnom d'Egerie~~. Elle avoit un commentaire de Raimond Lulle qui rendoit clair tout ce qui Arnauld de Villeneuve avoit écrit après Roger Bacon, et Geber, qui selon elle n'étoient pas morts. Ce precieux ma: nuscrit étoit dans une cassette d'ivoire, dont elle tenoit la clef, et son Laboratoire d'ailleurs étoit fermé à tout le mon: de. Elle me montra un barril rempli de Platina del Pinto

qu'elle etoit maitresse de convertir en or pur quand bon
lui semblerait. C'étoit M. Vood en personne qui lui en
avoit fait present l'année 1743. Elle me fit voir la même
Platine dans quatre diferens vases, dont trois la contenoient
intacte dans les acides vitriolique, nitreux, et marin, mais
dans le quatrieme, où elle avoit employé l'eau regale la
Platine n'avoit pas pu resister. Elle la fondoit au miroir
ardent, et elle me dit que seule on ne pouvoit pas la fondre
autrement, ce qui selon elle la demontroit superieure
à l'or. Elle me fit voir precipitée par le sel ammoniac,
qui n'a jamais pu precipiter l'or.
Elle avoit un chanor vivant depuis quinze ans. J'ai vu la tour
remplie de charbons noirs, ce qui me fit juger qu'elle y étoit
allée un ou deux jours auparavant ~~je sais le charbon de foyer~~
~~les auroient fait descendre forcés par leur propre poid~~.
En retournant à son arbre de Diane je lui ai respectueusement
demandé si elle connoissoit que ce n'étoit qu'un jeu pour a-
muser les enfans. Elle me regardit avec dignité qu'aucun
elle ne l'avoit composé que pour s'amuser en employant l'
argent, le mercure, et l'esprit de nitre, et les cristalisant
ensemble, et qu'elle ne regardoit son arbre que comme
une vegetation metallique qui montroit en petit ce que
la nature pouvoit faire en grand; mais elle me dit qu'
elle pouvoit faire un arbre de Diane, qui seroit un veri-
table arbre du Soleil, qui produiroit des fruits d'or qu'on
savoureroit, et qui en reproduiroit jusqu'à l'extinction d'
un ingredient qu'elle meleroit aux six Lepreux en pro-
portion de leur quantité. Je lui ai modestement répondu
que je ne croyois pas cela possible sans la poudre de pro-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

jection. Madame d'Urfé ne me repondit qu'avec un gracieux
sourire.

— Elle me fit voir alors un ecuelle de porcellaine, où j'ai vu du
nitre, du mercure, et du soufre, et sur une ardoise un sel fixe.
J'imagine me dit la Marquise que vous connoissez ces ingrediens.
Je les connois, lui repondis-je, si ce sel fixe est d'urine —
Vous y etes — j'admire, Madame, votre penetration. Vous
avez analysé l'amalgamation avec laquelle j'ai peint
le pentacle sur la cuisse du comte votre neveu; mais
il n'y a point de tartre qui puisse vous faire voir les pa-
roles qui donnent la force au pentacle — Il ne faut
pas du tartre pour cela, mais un manuscrit d'un a-
depte que j'ai dans ma chambre, et que je vous mon-
trerai, où les paroles sont exprimées. Je n'ai rien re-
pondu, et nous sortimes du Laboratoire.

A peine entrée dans sa chambre, elle tira d'une cassette
un livre noir qu'elle posa sur la table, et elle se mit à cher-
cher un phosphore: tandis qu'elle cherchoit j'ai ouvert le
livre qui etoit derrière elle, et je l'ai vu rempli de pen-
tacles, et par bonheur j'ai vu le même talisman que j'avois peint sur la cuisse de son neveu entou-
rè des noms des Genies des planetes, deux exceptés, qui
étoient ceux de Saturne, et de Mars, et j'ai vite refermé
le livre. Ces Genies étoient les mêmes d'Agrippa que je
connoissois, mais ne faisant aucun semblant je me suis rapproché
d'elle, qui un moment après trouva le phosphore, qui n'a
veritablement surpris; mais j'en parlerai ailleurs.

Madame se mit sur son canapé, me fit asseoir près
d'elle, et me demanda si je connoissois Cagliostro du

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

comte de Trevise — Je n'en ai jamais ouï parler, mais je connois ceux de Polyphile — On prétend que ce sont les mêmes — Je ne le crois pas — Nous le saurons, il vous voulez écrire les paroles que vous avez prononcées en peignant le pentacle sur la cuisse de mon neveu. Le livre sera le même, il sur celui-ci je vous trouve les paroles qui entouraient le même Talisman. — Ce seroit une peine que j'en conviendrai. Je m'en vais les écrire.

J'ai écrit les noms des Génies: madame trouva le pentacle me vanta les noms, et contrefaisant l'étonné je lui ai donné mon papier, où elle lut avec la plus grande satisfaction les mêmes noms. Vous voyez, me dit elle, que Polyphile, et le comte de Trevise possédoient la même science. — J'en conviendrai, Madame, si dans votre livre on trouve la méthode de prononcer les noms ineffables. Connoissez vous la théorie des heures planétaires? — Je crois que oui; mais elle n'est pas nécessaire dans cette opération — Je vous demande pardon. J'ai peint sur la cuisse de M. de la Tour d'Auvergne le pentacle de Salomon à l'heure de Vénus, et si je n'avois pas commencé par Anael qui est le Génie de la planète mon opération eut été vaine — C'est ce que j'ignorois. Et après Anael? — Il faut aller à Mercure, du Mercure à la Lune, de la Lune à Jupiter, de Jupiter au Soleil. Vous voyez que c'est le cercle magique que dans le système de Zoroastre, où je trouve Saturne, et dont que la science exclue dans cette opération — Et si vous aviez opéré dans l'heure de la Lune par exemple? — Je serois alors allé à Jupiter, puis au Soleil, puis à Anael, c'est à dire à Vénus, et j'aurois fini par Mercure — Je vois,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

100 97 Monsieur, que vous possédez la pratique des heures avec une facilité surprenante — Sans cela, Madame, on ne peut rien faire en magie, car on n'a pas le tems de calculer; mais cela n'est pas difficile. Une etude d'un mois en donne l'habitude à tout candidat. Ce qui est plus difficile est le culte, car il est compliqué; mais on y parvient. Je ne vois jamais le matin de chez moi sans savoir de combien de minutes est composée l'heure dans le jour courant, et j'ai vû que ma montre soit reglée à la perfection, car une minute decide — Aurez vous la complaisance de me communiquer cette Theorie? — Vous l'avez dans Agrippa, et plus claire dans Paracelse — Je l'ai, mais ils sont en Latin — Je vous en ferai la traduction — Vous aurez cette complaisance? — Vous m'avez fait voir des choses, Madame, qui me forcent à l'avoir par des raisons que je pourrai, peut être, vous dire demain — Pourquoi pas aujourd'hui? — Parceque je dois auparavant savoir le nom de votre Genie. — Vous savez que j'ai un Genie — Vous devez ~~savoir~~ avoir; il est vrai que vous avez la poudre de projection — Je l'ai — Donnez moi le serment de l'ordre — Je n'ose, et vous savez pourquoi — Demain peut etre je vous mettrai en état de ne plus douter.

Ce serment etoit celui des freres de la Rose-croix qu'on ne m'entredonne jamais sans le connoitre auparavant; ainsi Madame d'Urfé avoit, et devoit avoir peur de devenir indiscrete, et de mon coté je devois faire semblant d'avoir la même crainte. J'ai cru de devoir gagner du tems; mais je savois ce que c'etoit que ce serment. Il peut se le donner entre hommes sans indecence; mais une femme comme

Madame d'Urfé devoit avoir quelque repugnance à le donner à un homme qu'elle voyoit ce jour là pour la premiere fois. Lorsque nous trouvons ce serment annoncé dans notre ecriture sainte il est marqué: Il jura, dit le saint Livre, en lui mettant la main sur la cuisse. Mais c'est par la cuisse. Aussi ne trouve-t-on jamais qu'un homme prete serment à une femme de cette façon là, car la femme n'a point de verbe.

A neuf heures du soir le comte de la Tour d'Auvergne vint chez la tante, et fut surpris de me trouver encore avec elle. Il lui dit que la fievre de son cousin le prince Maurice avoit redoublé, et que la petite verole etoit declarée. Il lui dit qu'il etoit venu prendre congé d'elle au moins pour un mois, puisqu'il alloit s'enfermer avec le malade. Madame d'Urfé loua son zele, et elle lui donna un sachet en lui faisant promettre qu'il le lui rendroit apres la guerison du prince. Elle lui dit de le lui mettre au cou en sautoir, et d'etre sûr d'une heureuse eruption, et d'une guerison tres certaine. Il le lui promit, il prit le sachet, et il s'enalla.

J'ai dit alors à la Marquise que je ne savois pas ce que son sachet contenoit, mais que si c'etoit de la Magie je n'y avois point de foi, car elle ne lui avoit donné aucune prescription sur l'heure. Elle me repondit que c'etoit un electrum, et dans ce cas là je lui ai demandé excuse.

Elle me dit qu'elle savoit ma reserve, mais qu'elle pensoit que je ne me trouverois pas mecontent de la cotenè, si je voulois me prester à cette connoissance. Elle me

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

101 Dit qu'elle me feroit connoître tous ses amis en me faisant manger avec eux un à la fois, et que après je pourrois me trouver agréablement avec tous. La consequence de cet arrangement j'ai dîné le lendemain avec un M. Serin et sa nièce, qui ne me plurent pas. Un autre jour avec un Macartnei irlandois, physicien dans l'ancien gout, qui m'ennuya beaucoup. Un autre jour elle ordonna à son suisse de laisser entrer un moine, qui parloit littérature dit mille impertinences contre Voltaire que dans ce tems là j'aimois, et contre l'esprit des Loix que malgré cela il respiroit à son celebre auteur Montesquieu. Il attribuoit cet ouvrage au mauvais esprit d'un moine. Un autre jour elle me fit dîner avec le chevalier d'Arcigni, homme de quatre vingt dix ans qu'on appelloit le doyen des petits maîtres, et qui ayant été de la cour de Louis XIV en avoit toute la politesse, et savoit les petites histoires. Cet homme m'amusa infiniment, il mettoit du rouge, sur ses habits on voyoit le pompon de son siècle, il se donna pour tendrement attaché à sa maîtresse qui lui tenoit une petite maison, où il voyoit tous les jours en compagnie de ses amies toutes jeunes, et charmantes qui goutoient tous les agrémens pour la vieux; mais malgré cela il ne lui n'étoit pas permis de lui faire des infidelités, car il couchoit avec elle toutes les nuits. Cet homme aimable malgré sa decrepitude, et ses manieres n'étoient avoit une douceur de caractere, et des manieres si insinuantes que j'ai cru avoir tout ce qu'il disoit. Sa propreté étoit extreme. Un grand bouquet à la premiere boutonniere de son habit composé de Tubereuse, et de jonquilles, avec une forte odeur d'ambre qui sortoit de la pommade qui tenoit attachés à la tête des cheveux postiches comme ses sourcils, et ses dents exaloient une odeur extremement forte, qui ne deplaisoit pas à Madame d'Urfé, mais qui lui étoit insoutenable. Sans cela je me serois pro-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

cuvre la société le plus souvent que j'aurois pu. M. d'Argens étoit exi-
cuvé par système avec une tranquillité étonnante; il dit qu'il étoit si cela
auroit signé à recevoir vingt quatre coups de bâton tous les matins pourvu
pouvoit le rendre sûr de ne pas mourir dans les vingt quatre heu-
res, et que plus il vieillissoit plus il accorderoit la bastonade
plus ample.

Un autre jour j'ai dîné avec M. Chanon conseiller de Grand
Chambre qui étoit un rapporteur dans un procès qu'elle avoit con-
tre Madame du Chatelet sa fille qu'elle haïssoit. Ce vieux con-
seiller avoit été son amant heureux il y avoit quarante ans, et
par cette raison il se croyoit obligé de lui faire raison. Sur ma
gistrats français feroient raison, et ils se croyent maîtres de la faire à
ceux qu'ils aimoient parceque le droit qu'ils ont de juger appartenoit
argent avec lequel ils l'ont achetée. Ce magistrat m'a ennuyé.
Mais je me suis plu un autre jour avec M. de Vienne,
neveu de madame jeune conseiller, qui vint dîner chez elle avec son épouse. Ce couple
étoit aimable, et ce neveu étoit rempli d'esprit que tout Paris con-
noissoit à la Lecture des remontrances au Roi, dont il étoit
auteur. Il me dit que le métier d'un conseiller étoit celui
de s'opposer à tout ce que le Roi pouvoit faire même de bon.
Sur raison qu'il m'allegua de la bonté de cette maxime fut
aller que toutes les minorités des corps collectifs disent. Je nie-
suyerai par la Lecteur à lui répéter.

Le dîner qui m'amena Capeluc fut celui qu'elle donna à Madame
de Gergi qui vint accompagnée du fameux aventurier comte
de S.t Germain. Cet homme au lieu de manger parla du com-
mencement jusqu'à la fin du dîner; et je l'ai écouté avec la
plus grande attention, car personne ne parloit mieux que lui.
Il se donnoit pour prodigieux en tout, il vouloit étonner, et

positivement il etonnoit. Il avoit un ton decisif, qui cependant ne de-
plaisoit pas, car il etoit savant, parlant bien toutes les langues, grand
musicien, grand chymiste, d'une figure agréable, et maitre de se
rendre aimer toutes les femmes, car en même tems qu'il leur don-
noit des fards qui leur embellissoient la peau, il les flattoient non
pas de les faire devenir plus jeunes, car cela, disoit il, etoit impos-
sible; mais de les garder, et conserver dans l'état ou il les trou-
voit moyennant une eau, qui lui coutoit beaucoup, mais dont
il leur faisoit present. [illegible] cet homme tres singulier,
et né pour être le plus effronté de tous les imposteurs, impose
ment disoit, comme par maniere d'acquit qu'il avoit trois cent eaux, qu'il
possedoit la medecine universelle, qu'il faisoit tout ce qu'il vouloit
de la nature, qu'il fondoit les diamans, et qu'il en faisoit un grand
de dix à douze petits sans que le poid diminuat, et avec la plus belle
eau. C'etoient pour lui des bagatelles. [illegible] Malgré ses rodomontades, ses disparates, et
ses mensonges evidens, je n'ai pas eu la force de le trouver in-
digne; [illegible] mais je ne l'ai pas non plus trouvé respectable: je l'ai trouvé
etonnant malgré moi, car il m'a etonné. Je retournerai à
parler de lui à sa place.

Après que Madame d'Urfé me fit connoitre tous ces person-
nages je lui ai dit que je dinerai avec elle quand elle en auroit

envie, mais toujours tête à tête à l'exception de ses pores, et de S.t Germain, dont l'eloquence, et les fanfaronades m'ennuioient. Cet homme qui allott souvent dîner dans les meilleures maisons de Paris, n'y mangeoit pas. Il disoit que sa vie dependoit de sa nourriture, et on s'en accomodoit avec plaisir, car ses contes faisoient l'ame du dîner.

J'étois parvenu à connoître parfaitement madame d'Urfé, qui me croyoit un vrai adepte sous le masque d'un homme sans consequence; mais elle se fortifia dans cette idée chimerique cinq ou six semaines après, lorsqu'elle me demanda si j'avois déchiffré le manuscrit où il y avoit le procedé du grand oeuvre. Je lui ai dit que je l'avois dechifré, et pour consequent lui, et que je le lui rendrois, lui donnant parole d'honneur que je ne l'avois pas copié: Je n'y ai trouvé, lui dis-je, rien de nouveau — Sans la clef, monsieur, excusez si je crois la chose impossible — Voulez vous, madame, que je vous nomme votre clef? — Je vous en prie.

Je lui donne alors la parole, qui n'étoit d'aucune langue, et je la vois surprise. Elle me dit que c'étoit trop, car elle se croyoit seule maitresse de ce mot là qu'elle conservoit dans la memoire, et qu'elle n'avoit jamais écrit.

Je pouvois lui dire la verité, que le calcul même qui m'avoit servi à dechifrer le manuscrit m'avoit fait prendre le mot; mais il me vint la caprice de lui dire qu'un Genie me l'avoit revelé. Cette fausse confidence fut celle qui mit madame d'Urfé dans mes fers. Je me mis rendu à jour là l'arbitre de son ame; et j'ai abusé de mon pouvoir. Toutes les fois que je m'en souviens, je m'en sens affligé, et heureux et j'en fais la penitence actuellement dans l'obligation où je me suis mis de dire la verité écrivant mes memoires.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

La grande chimere de madame d'Urfé étoit celle de croire à la possibilité de parvenir au colloque avec les esprits qu'on appelle elementaires. Elle avoit donné tout ce qu'elle possedoit pour y parvenir; et elle avoit connu des imposteurs qui l'avoient trompée en flattant de lui apprendre le chemin. Se voyant alors vis à vis de moi qui lui avois donné une evidente preuve de ma science, elle se croyoit parvenue à son but.

Je ne savois pas, me dit elle, que votre Genie eut le pouvoir de forcer le mien à lui reveler ses secrets — Il n'a pas eu besoin de le forcer, car il sait tout par sa propre nature — Sait il aussi ce que j'enferme de secret dans mon ame? — Certainement, et il doit vous le dire si je l'interroge. — Pouvez vous l'interroger quand vous voulez? — Dans tous les moments quand j'ai du papier, et de l'encre; et je peux même le faire interroger par vous, vous disant son nom. Mon Genie s'appelle Paralis. Faites lui une question par écrit, comme si vous la feriez à un mortel: demandez lui comment j'ai pu dechiffrer votre manuscrit, et vous verrez comme je l'obligerai à vous répondre.

Madame d'Urfé, tremblante de joye, fait la question, je la mets en nombres, puis en pyramide comme je faisois toujours, et je lui fais tirer la réponse qu'elle met elle même en lettres. Elle ne trouve que des consonnes; mais soupçonnant une seconde operation je lui fais trouver les voyelles qu'elle combine, et voila une réponse fort claire, et qui la surprend. Elle voit sous ses yeux la parole qui étoit necessaire à dechiffrer son manuscrit. Je l'ai quitée portant avec moi son ame, son coeur, son esprit, et tout ce qui lui restoit de bon sens.

BNF

Chap. VI = Lafargue F, Kap. 6

(orig. Chap. IV)

BnF MSS

pp. 107 — 136

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Chapitre IV

Le prince Turenne s'étant retabli de la petite verole,
Le comte de la Tour d'Auvergne l'avoit guité, et con=
noissant le gout de sa tante pour les sciences abstraites,
il ne s'etonna pas de me trouver devenu son seul
ami. Je le voyois à nos dines avec plaisir, comme
tous ses parens, dont les nobles procedes vis à vis de
moi m'enchantoient. C'étoient ses freres messieurs
de Pont-carre, et de Viarme qu'on avoit elu dans ces
mesmes jours prevot des marchands, et son fils dont
je crois avoir parlé. Madame du Chatelet étoit la
fille; mais un procès les rendoit ennemies irre=
conciliables, il n'y avoit jamais question d'elle.
La Tour d'Auvergne dans ces mêmes jours ayant dû
aller rejoindre son regiment Boulonnois en Bretagne
nous dinions tête à tête presque tous les jours. Les gens
de service de madame me regardoient comme son mari:
ils disoient que je devois l'être, croyant de justifier
ainsi les longues heures que nous passions ensemble.
Madame d'Usé me croyant riche avoit ima=
giné que je ne m'étois placé dans la Loterie de l'E=
cole militaire que pour me marier.
Je possedois, selon elle, non seulement la pierre,
mais le colloque avec tous les esprits elementaires.
Elle me croyoit par consequent maître de bouleverser
toute la terre, de faire le bonheur, ou le malheur de la

France, et elle n'attribuoit la necessité où j'étois de me tenir caché qu'à la juste crainte que je devois avoir d'être arreté, et enfermé, car cela, selon elle, devoit être immanquable d'abord que le ministere eut pu parvenir à me connoitre. Ces extravagances venoient des recherches que son Genie lui feroit pendant la nuit, et que sa fantaisie exaltée lui feroit croire réelles. M'en remettant compte de la meilleure bonne foi du monde, elle me dit un jour, que son Genie l'avoit convaincue qu'étant femme je ne pouvois pas lui faire obtenir le colloque avec les Genies; mais que je pouvois, moyennant une operation qui devoit m'être connue, la faire passer en ame dans le corps d'un enfant malevé d'un accouplement philosophique d'un immortel avec une mortelle, ou d'un mortel avec un être femelle de nature divine.

Secondant ces folles idées de cette dame, il ne me sembloit pas de la tromper, car c'étoit fait, et il étoit impossible que je ~~la detrompasse~~ parvinsse à la desabuser. Si en vrai honête homme je lui avois dit que toutes ses idées étoient absurdes, elle ne m'auroit pas cru, ainsi j'ai pris le parti de me laisser aller. Je ne pouvois que me plaire poursuivant à me laisser croire le plus grand de tous les Rose-croix, et le plus puissant de tous les hommes d'une dame

~~qui [illegible] [illegible] toute sa fortune [illegible]~~

~~et pouvoit de l'esprit d'une femme comme elle, qui étoit~~
~~accordé à~~ de tout ce qu'il y avoit de plus grand en France, et qui
d'ailleurs étoit riche plus encore par son portefeuille que par
80 mille livres de rente que lui donnoit une terre, et des
maisons qu'elle avoit à Paris. Je voyois clairement qu'au
besoin elle n'auroit pu me rien refuser, et malgré que je
n'eusse formé aucun projet pour m'emparer de ses richesses
ni en tout ni en partie, je ne me suis cependant pas senti
la force de renoncer à ce pouvoir.

Madame d'Urfé étoit avare. Elle ne dépensoit qu'à
peine trente mille livres par an, et elle négocioit à la toute
gnes qui alloient à deux fois plus. ~~à la Cour~~. Un agent de
change lui portoit des effets royaux lorsqu'ils étoient au
prix le plus bas, et les lui feroit vendre lorsqu'ils hausseroient.
C'étoit ainsi qu'elle avoit considérablement augmenté son
portefeuille. Elle me dit plusieurs fois qu'elle étoit
prête à donner tout ce qu'elle avoit pour devenir
homme, et qu'elle savoit que cela dépendoit de moi.
Je lui ai dit un jour qu'il étoit vrai que j'étois maî-
tre de cette opération, mais que je ne pouvois jamais m'y
déterminer, parceque j'aurois besoin de la faire mourir.
Je le sais, me répondit elle, et je connois même le genre de
mort auquel je devrois m'assujettir, et je suis prête — Eh
quel est, s'il vous plait madame, ce genre de mort que vous
croyez de savoir? C'est, me répondit elle vivement, le me-
me poison qui fit mourir Paracelse — Et croyez vous que
Paracelse ait obtenu l'hyppostase — Non. Mais j'en sais la
raison. Il n'étoit ni homme, ni femme, et il faut être par-
faitement ou l'un ou l'autre — C'est vrai; mais savez vous
comment l'on fait ce poison? et savez vous que sans l'in-
vention d'un Salamandre il n'est pas possible de le faire?

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

110 107

— Cela peut être ; mais je ne le savois pas. Je vous prie de demander à la cabale s'il y a à Paris une personne qui possede ce poison.

J'ai d'abord cru que c'étoit elle même qui croyoit de l'avoir, n'ayant et j'en ai pas hesité à le dire dans ma reponse, et j'ai contrefait l'homme etonné. Ce fut elle qui me l'etonna par, et je l'ai vue glorieuse. Vous voyez, me dit elle, qu'il ne me manque que l'enfant qui contienne le verbe matrice pour être d'une creature immortelle. Je vis instruite que cela depend de vous, et je ne crois pas que vous puissiez manquer du courage necessaire à cause d'une pitié mal entendue que vous pouvez avoir de ma vieille carcasse.

A ces mots je me suis levé, et je suis allé à la fenetre de la chambre qui donnoit sur le quai, où je suis resté un demi quart d'heure à reflechir à ses folies. A mon retour à la table où elle etoit assise, elle me regarda attentivement, et toute emue, elle me dit : est il possible, mon cher ami ? je vois que vous avez pleuré. J'ai laissé qu'elle le croye, j'ai soupiré, j'ai pris mon epée, et je l'ai quitée. Son equipage que j'avois tous les jours à ma disposition étoit à la porte prêt à me ~~etoit toujours à la porte pour me servir, et je l'avois tous~~ ordres ~~les jours à ma disposition~~.

Mon frere avoit été reçu à l'academie par acclamation après l'exposition d'un tableau qu'il avoit fait où il se presentoit une bataille qui eut l'approbation de tous les connoisseurs. L'academie même voulut l'avoir, et lui en donna ~~le lui paya, et l'eut pour~~ les cinq cent louis qu'il en demanda. Il etoit devenu amoureux de Coralina, et il l'auroit epousée si elle ne lui eut par fait une infidelité qui le choqua au point que pour lui oter tout espoir de raccommodement, il epousa en moins de huit jours une figurante dans les ballets de la comedie italienne. Celui qui voulut faire la noce fut M. de Sancy tresorier des economats du clergé, qui aimoit beaucoup

cette fille, et qui par reconnoissance à la belle action que mon frere avoit fait en l'epousant lui fit ordonner de ta: bleaux par tous les amis qui l'acheminerent à la fortune qu'il fit, et à la grande renommée qu'il gagna.

Ce fut à cette noce que M. Cornman me parlant beau: coup de la grande disette d'argent m'excita à parler au controleur general pour y trouver remede. Il me dit qu'en donnant des effets royaux à un marché honete à une com: pagnie de negocians à Amsterdam on pouvoit en echange prendre des papiers de quelqu'autre puissance que n'etant pas decriés comme ceux de France on pouvoit facilement realiser. Je l'ai prié de n'en parler à personne, lui pro: mettant d'agir.

Le plus tard que le lendemain j'en ai parlé ~~à monsieur~~ à l'abbé mon protecteur ~~Le Controleur des Finances~~ qui trouvant la speculation excellente, me conseilla de faire le voyage de la Hollande en personne avec une lettre de recommendation du duc de Choiseul à M. d'Affi ~~en faveur à La Haye~~, au quel on pouvoit faire passer quelques millions en pa: piers royaux pour les escompter en conséquence de mes lumieres. Il me dit d'aller d'abord consulter ici affaire avec M. de Boulogne, et sur tout de n'avoir pas l'air d'un homme qui iroit à tatons. Il m'assura que d'abord que je me demanderois pas d'argent d'avance, on me donneroit toutes les lettres de recommandation que je de: manderois.

Je devins dans un moment enthousiaste. J'ai vu dans le même jour le controleur general, qui trouvant mon idée tres bonne, me dit que M. le duc de Choiseul devoit etre le

Lendemain aux invalides, et que je devois aller sans perdre le moindre tems lui parler, et lui remettre le billet qu'il alloit lui ecrire. Il me promit de faire passer entre les mains de l'ambassadeur pour vingt millions d'effets qu'en tout cas ne retourneroient en France. Je lui ai dit d'un air sombre que j'esperois que non, si on se contentoit de l'honête. Il me repondit qu'on alloit faire la paix, et qu'ainsi je ne devois le donner qu'à tres peu de perte, et que sur cela je depeche droit de l'ambassadeur qui auroit toutes les instructions necessaires.

Je me trouvai si flatté de cette espece de commission que j'ai passé la nuit sans dormir. Le duc de Choiseul, fameux pour aller vite, à peine lu le billet de M. de Boulogne, et m'avoir ecouté cinq minutes, me fit faire une lettre adressée à M. d'Affri qu'il lut, et signa sans me la lire, après me l'avoir ~~et qu'il me fit~~ fait remettre cachetée; et il me souhaita un bon voyage. J'ai pris le même jour un passeport de M. de Berkenrode, j'ai pris congé de Madame Balletti, et de tous mes amis, excepté Madame d'Urfé, chez laquelle je devois passer tout le lendemain, et j'ai autorisé à signer les billets de mon bureau mon fidele commis.

Il y avoit un mois qu'une tres jolie, et tres honête fille native de Bruxelles s'étoit mariée sous mes auspices à un italien nommé Gaetan qui feroit le metier de Grocanteur. J'avois été compere. Le brutal la maltraitoit dans les fureurs de sa jalousie et en consequence des plaintes que la charmante mal-heureuse venoit toujours me porter je les avois plusieurs fois raccomodés. Ils vinrent me demander à dîner precisement le jour que je pliois bagage pour partir

77 110 113

pour la Hollande. Mon frere, et Mirsta etoient avec moi, et
vivant encore en chambre garnie, je les ai tous menés à dîner
avec moi chez Fardel ou l'on faisoit excellente chere. Mirsta
etoit dans son equipage: il ruinoit l'exjansenite toujours amou=
reux de lui.

A ce dîner Mirsta beau garçon, et bouffon dans l'ame, qui
n'avoit jamais vu la belle flamande se mit à la cajoler
d'importance. Elle en étoit enchantée, nous en aurions ri, et tout
iroit allé à merveille, si son mari avoit été raisonnable,
et poli; mais le malheureux jaloux comme un tigre avoit le
sang. Il ne mangeoit pas, il palissoit à tout moment, il lan=
çoit à la femme des oeillades foudroyantes, et il n'entendoit
raillerie en rien. Mirsta le gouvernoit. Prevoyant des
scenes desagreables, je tachois de mettre des bornes à son ex=
cessive gayeté; mais en vain. Une huître tomba sur la
belle gorge de madame Gaëtan, et Mirsta qui etoit auprès
d'elle y appliqua vite ses levres, et la suça; Gaëtan fu=
rieux se leva, et donna à la femme un soufflet, d'une espece
si cruelle que sa main tomba du visage de sa femme sur celui de
son voisin. Mirsta alors en fureur le prit à travers, le coucha
par terre, et comme n'ayant point d'armes il ne se vengeoit qu'à
coups de poing nous les laissions faire; mais le garçon monta, et pour
Lors le
La quitta, et la jaloux i'en alla. Sa femme en pleurs, et en sang,
car elle saignoit du nez comme Mirsta me pria de la conduire
quelque part, car elle ne croyoit pas sa vie sûre retournant à sa
maison. Je me mis hâté de la mettre avec moi dans un fiacre,
laissant la Mirsta avec mon frere. Elle me dit de la conduire
chez un vieux procureur son parent, qui demeuroit sur le quai
de Gêvres dans un quatrieme etage d'une maison qui en avoit six.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Cet homme après avoir entendu toute la triste histoire, me dit qu'il était dans la misère, qu'il ne pouvoit donc rien faire pour la pauvre malheureuse; mais qu'il feroit tout s'il avoit seulement cent écus. Je les lui ai donnés, et il m'assura qu'il alloit retirer son mari, qui ne parviendroit jamais à savoir où elle étoit. Elle me dit qu'elle étoit sûre qu'il feroit tout ce qu'il promettoit, et après m'avoir assuré de toute la reconnoissance elle me laissa aller. A mon retour de la Hollande le Lecteur saura ce qu'elle est devenue.

Après avoir arrivé à Madame d'Usteque j'allois en Hollande pour le bien de la France, et que je revois de retour au commencement de Janvier, elle me pria de lui vendre des actions de la compagnie des Indes de Gottenbourg. Elle en avoit pour 60-000#, et elle ne pouvoit pas les vendre à la bourse de Paris parce qu'il n'y avoit pas d'argent; outre cela on ne vouloit pas lui donner l'intérêt qu'elle prétendoit, et qui étoit considerable, attendu qu'il y avoit trois ans qu'on n'avoit pas fait des dividendes. Ayant consenti à lui vendre ce service, elle dût me rendre propriétaire des actions moyennant un contract de vente, qu'elle me fit dans les formes le même jour sous le certificat de Monsieur Hyadon et Baur à la place des Victoires. De retour chez elle, je voulois lui faire un ecrit par le quel je me reconnoissois engagé à lui remettre la valeur de ces effets à mon retour mais elle n'a pas voulu. Je l'ai laissé ayant le plaisir de ne remarquer sur sa figure la moindre marque de doute.

Après avoir pris de M. Cornemon une Lettre de change de trois mille florins sur le juif Boaz banquier de la cour à la Haye, je suis parti; je suis arrivé en deux jours à Anvers, où j'ai pris un Sack, qui m'a debarqué le Lendemain à Rotterdam où j'ai dormi. Dans le jour suivant je suis allé à la Haye où je me suis logé chez Paquet au parlement d'Angleterre. Dans le même jour veille de Noël je me suis presenté à M. d'Affri

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

dans le moment qu'il lisoit la lettre du Duc de Choiseul qui l'
informoit de moi, et de l'affaire. Il me retint à dîner avec M. de
Rouderbac resident du roi de Pologne electeur de Saxe, et il m'en-
couragea à bien faire me disant cependant qu'il doutoit de la re-
ussite parceque les Hollandois avoient des bonnes raisons pour
croire que la paix ne se feroit pas de si tôt.

En sortant de l'Hotel de l'ambassadeur je me suis fait con-
duire chez le banquier Boor que j'ai trouvé à table avec toute
sa laide, et nombreuse famille. Après avoir lu la lettre de
change, il me dit que dans le jour même il avoit reçu une lettre
de Cornelman qui lui feroit mon eloge. Il me demanda pourquoi
etant la veille de Noël je n'allois pas bercer l'enfant Jesus: je
lui ai repondu que j'étois allé celebrer la fete des Macabées
avec lui. Il applaudit avec toute sa famille à ma reponse, et
il me pria d'accepter une chambre chez lui. Agréant sa pri-
j'ai d'abord fait dire à mon laquais de venir chez Boor avec
mon equipage, et après souper, au moment de le quitter, je l'ai prié
de me faire gagner dans le peu de jours que je me proposois de
passer en Hollande dix huit à vingt mille florins dans quelque
bonne affaire. Il me repondit serieusement qu'il y penseroit.

Le lendemain matin après avoir dejeuné avec lui en famille,
il me dit qu'il avoit fait mon affaire, et il me conduisit dans son
cabinet, où après m'avoir compté $\frac{m}{B}$ florins en or, et billets de
change, il me dit qu'il ne tenoit qu'à moi de gagner en huit
jours $\frac{m}{10}$ florins comme je lui avois dit le soir. Très surpris,
car j'avois cru de badiner de la facilité avec laquelle on
gagne l'argent dans ce pais là, je le remerciai de cette mar-
que d'amitié, et je l'ecoute.

Voila, me dit il, une note, que j'ai reçue avant hyer de
l'Hotel de la monnoye. On m'annonce $\frac{m}{400}$ ducats qu'on
vient de frapper, et qu'on est prêt à vendre au prix courant

de l'or, qui heureusement n'est pas bien cher dans ce moment.
Chaque ducat vaut ~~cour~~ cinq florins deux stübers, et trois cinquièmes. Voici le cours du change avec transport sur la Main.
Acheter les $\frac{m}{400}$ ducats; porter, ou envoyer les à transport prenant des Lettres de change sur la banque d'Amsterdam, et voici votre compte dait et net. Vous gagnez un stuber et un neuvième par ducat; ce qui vous fait ~~neuf~~ de nos florins. Cet or aujourd'hui, et en huit jours votre gain est liquide. Vous voila riche. Mais, lui regardai-je, Messieurs de la monnoye n'auront ils pas de la difficulté à me confier cette somme qui monte à plus de quatre millions tournois. S'ils en font des difficultés, si vous ne les achetez pas argent comptant, ou donnant une somme egale en bon papier — Je n'ai, mon cher monsieur Boaz, ni cette somme, ni ce credit. Dans ce cas là vous ne gagnerez jamais en huit jours $\frac{m}{10}$ fl. A la proposition que vous m'avez faite hyer au soir je vous ai cru millionnaire. Je la vois faire cette affaire aujourd'hui ou demain à quelques de mes enfans.
Après m'avoir donné cette belle leçon, Boaz est allé à son comptoir, et je suis allé m'habiller. Monsieur d'Affri est allé pour me rendre la visite au parlement d'Angleterre, où ne m'ayant point trouvé, il m'ecrivit un billet dans lequel il me dit d'aller chez lui pour entendre ce qu'il avoit à me dire. J'y fus, j'y ai dîné, et j'ai vu de la Lettre même qu'il venoit de recevoir de M. de Boulogne qu'il ne devoit me laisser disposer des vingt millions qu'il alloit recevoir qu'à l'huit pour cent de perte, car on étoit dans le moment de faire la paix. Il en rit, et j'en ai fait de même. Il me conseilla à ne pas m'ouvrir à des juifs, dont le plus honnête étoit le moins fripon, et il m'offrit une recommandation de sa propre main à Pels d'Amsterdam, que j'ai acceptée avec reconnoissance; et pour m'être utile dans l'affaire de mes actions de Gottenbourg il me presenta au ministre de Suede.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Celuici m'adressa à M. D. O.. Je mis partir le lendemain
de la feste de S. Jean à cause de la convocation des plus zelés
franc-maçons de la Hollande. Celui qui s'engagea à y être
fut le comte de Mot, frere du baron qui manqua sa fortune
à Constantinople. M. d'Affri me presenta à madame la gou:
vernante mere du Stathouder ~~qui me~~ qui me parut
trop sérieux à l'age de douze ans qu'il avoit alors. Elle i'en:
dormoit à chaque moment. Elle mourut peu de tems après,
et on lui a trouvé la cervelle roye dans l'eau. J'y ai vu la
comte d'Eltz, de Sinzendorf, qui demeuroit, douze années pour
l'imperatrice, et qui la trouva facilement à l'interet de
cinq pour cent.
J'ai connu à la comédie un ministre de la Porte qui avoit été
ami de M. de Bonneval, et j'ai eu de la voir mourir de
rire à ma presence. Voici le fait avec exactitude.
On donnoit la tragedie d'Iphigenie. La statue de Diane étoit
au milieu du theatre. A la fin d'un acte Iphigenie entroit
suivie de toutes ses prestresses, qui passant devant la statue
firent toutes une profonde inclination de tete à la diese.
Le moucheur des chandelles bon chretien hollandois sot,
et fait à la statue la même reverence. La pauterne, et
les loges eclaterent de rire, et moi aussi; mais non pas à
mourir. Le devois d'expliquer la chose au lecteur, le rire lui
prit avec une telle force qu'on a dû le porter à son auberge
au prince d'Orange. N'en rire point du tout auroit indigné
bestie j'en conviens; mais il falloit avoir un esprit fin pour
en rire à ce point là. Ce fut cependant un grand philosophe
grec qui mourut de rire voyant une vieille femme edentée
manger des figues. Ceux qui rient beaucoup sont plus heu:
reux que ceux qui rient peu, car la gaieté agrandit la rate,
et fait faire du bon sang.

BnF HSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Deux heures avant d'arriver à Amsterdam, moi étant dans
ma chaise de poste à deux roues avec mon domestique assis
derriere, je rencontre une caleche à quatre roues à deux chevaux
comme la mienne, un maitre, et un domestique. Le cocher de la voiture
à quatre roues vouloit que le mien lui fit place, le mien lui remontroit
que lui feroit place il alloit me verser dans le fossé, mais l'autre
insistoit. Je m'adresse au maitre beau jeune homme, et je le prie
d'ordonner de me faire place. Je suis en poste, monsieur, lui dis-je,
et outre cela je suis etranger — Monsieur, en Hollande, nous
ne connoissons pas de droits de poste, et si vous etes etranger, avou-
ez que vous ne pouvez avoir aucune pretention plus forte que
moi, qui suis chez moi.

En attendant cela je descends dans la neige jusqu'à la moitié
de mes bottes, et tenant mon epée nue je dis à l'Hollandois
de descendre, ou de me faire place. Il me repondit en riant,
qu'il n'avoit pas d'epée, et que d'ailleurs il ne se battoit pas
pour une raison si ridicule. Il me dit de remonter, et il me
fit place. Je suis arrivé vers la nuit à Amsterdam ou je me
mis Loge à l'Etoille d'Orient.

Le lendemain j'ai trouvé à la bourse M. Pels qui me dit qu'il
penseroit à ma grande affaire; et un quart d'heure après j'y ai
trouvé M.r D. O., qui me fit d'abord parler à un negociant
de Rotterdam, qui vouloit m'escompter dans l'instant mes reize
actions, me donnant douze pour cent d'interet. M. Pels me dit
d'attendre, et m'assura qu'il m'en feroit avoir le quinze.
Il me donna à diner, et me voyant enchanté de la bonté de
son vin du Cap rouge, il me dit en riant qu'il le feroit lui même
melant du vin de Bourdeaux à du vin de Malaga. Le lende-
main j'ai dîné chez M.r D. O qui etoit venu à l'age de qua-
rante ans, et dont Esther la fille unique en avoit quatorze. C'etoit
une beauté, à cela près que ses dents n'etoient pas belles. Elle
etoit heritiere de toutes les richesses de son aimable pere qui l'ado-
roit. Blanche de teint, rose de devenu, et coiffée sans poudre avec
des yeux parlants tres noirs, et tres fendus, elle me frappa. Elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

~~qui étoient portés par un homme qui ne savoit pas lire~~

~~de fleurs dont l'esprit elle~~ parloit très bien françois, elle join:
choit le clavessin, d'une voix très légère, et elle aimoit passionnement la
lecture. Après dîner M. D.O me fit voir sa maison là où elle
n'étoit pas habitée, car après la mort de sa femme il avoit
choisi un appartement rez de chaussée où il se trouvoit très
bien. Celui qu'il me fit voir étoit un appartement de six à
sept pieces ou il avoit un trésor en ancienne porcellaine:
les murs, et les croisées étoit toutes couvertes de plaques
de marbre, chaque chambre de couleur différente, et pavée
de même sous des superbes tapis de Turquie faits exprès pour
les mêmes chambres. La grande sale à manger étoit toute
couverte d'alebatre, et la table, et les buffets étoient de
bois de cédre. Cette maison étoit toute couverte de plaques
de marbre sur l'extérieur aussi. J'ai vu un samedi quatre
à cinq servantes sur des echelles employées à laver ces murs
magnifiques: ce qui m'excita à rire fut que toutes ces ser:
vantes avoient des paniers fort amples, qui les obligeoient
à porter des culottes, car sans cela elles auroient trop intéressé la vue
des passans. Après avoir vu la maison, nous descendimes, et
M. D.O. me laissa seul avec sa fille dans l'avantchambre
où il travailloit avec ses commis; mais dans ce jour là il n'
y avoit personne. C'étoit le premier de l'an. O.
Après avoir exécuté une sonade de Clavessin, Mademoiselle me
demanda si j'allois au concert. Je lui ai répondu que rien
ne pouvoit m'intéresser à y aller me trouvant avec elle. Sen:
ne vous d'y aller Mademoiselle ?. — J'irois au concert avec
le plus grand plaisir du monde; mais je ne saurois y aller
toute seule. — Je me croirois heureux de vous y servir;
mais je n'ose pas m'en flatter — Vous me feriez le vis

plaisir très sensible, et je vais lui dire que si vous vous offrez à mon
père il ne vous refusera pas — Vous en êtes sûre? — Très sûre:
il connoît une impolitesse d'abord qu'il vous connoît: je m'
étonne que vous ayez cette crainte: mon père est un homme
poli: ~~vous~~ je vois que vous ne connoissez pas les mœurs de la
Hollande. Les filles chez nous jouissent d'une honête liberté:
elles ne la perdent que lorsque elles se marient: aller: aller.

D. O.

J'estre chez M. qui ecrivoit, et je lui demande s'il veut
bien m'accorder l'honneur de servir sa fille au concert. —
Avez vous une voiture? — Oui Monsieur — Je n'ai donc
pas besoin de faire atteler. Citer — Mon père — Mr peut-être
habiller. M. Casanova veut avoir la complaisance de la con-
duire au concert. — Je vous remercie mon bon papa.

Après l'avoir embrassé, elle va s'habiller, et la voila une
heure après avec la joye sur sa figure. Je ne lui avois de-
viné qu'un peu de poudre; mais Citer étoit jalouse de la cou-
leur de ses cheveux qui faisoit paroître sa peau encore
plus blanche. Un ficheu noir transparent couvroit son sein
qu'on voyoit naissant, et trop ferme!

Nous descendons, je lui donne la main pour l'aider à mon-
ter dans la voiture, et je m'arrete en supposant qu'une femme
de chambre, ou une complaisante la suivroit, et ne voyant
personne je monte tout étonné. Son domestique après a-
voir fermé la portiere monte derriere. La chose me pa-
roissoit impossible. Une pareille fille seule avec moi! Je
me trouvois muet. Je me demandois, si je devois me souvenir
que j'étois un grand libertin, ou si je devois l'oublier. Citer
toute gaye me dit que nous allions entendre une italienne
qui avoit une voix de Rossignol, et me voyant interdit elle m'
en demanda la raison. J'ai battu la campagne dans ma re-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

ponse; mais j'ai fini par lui dire qu'elle me paroissoit un tre=
sor, dont je ne me croyois pas ~~digne~~ d'être le gardien.
Je vais, me dit elle, que dans le reste de l'Europe on ne
laisse pas sortir les filles seules avec des hommes; mais ici
on nous apprend à être sages, et nous sommes sûres que ne
l'étant pas nous nous rendrions malheureuses — Heu=
reux celui qui sera votre mari, et plus heureux encore si
vous l'avez déjà choisi — Oh! ce n'est pas à moi à le choi=
sir; mais à mon père. — Et si celui qu'il choisit n'est pas ce=
lui que vous aimez? — Il n'est pas permis d'aimer quel=
qu'un avant de savoir s'il sera mari — Vous n'aimez donc
personne — Personne: et je ne m'en suis pas sentie encore
tentée, qui plus est — Je peux donc vous baiser la main
— Pourquoi la main?

Elle la retira, et elle me donna sa bouche, et rendue très
modestement un baiser, qui m'est allé au coeur, mais je me
suis arrêté là, lorsqu'elle m'a dit qu'elle en feroit autant à
la présence de son père lorsqu'il me plairoit.

Nous arrivames au concert, où Zitza trouva une quan=
tité de demoiselles ses amies toutes filles de riches negociens,
jolies, et laides toutes empressées à lui demander qui
j'étois. Elle ne savoit leur dire que mon nom, ~~de ma patrie~~,
mais elle se montra ainsi ~~dès~~ lorsqu'elle vit à peu de distance
une belle blonde: elle me demanda si je la trouvois aima=
ble: je lui ai dit comme de raison, que je n'aimois pas les blondes — ~~Elle~~,
Je veux cependant vous la présenter, car elle est peut être votre pa=
rente; elle l'appelle comme vous; et voici son père. M.
Casanova, je vous présente M. Casanova ami de mon père
— lui dit elle:
— dit il possible. Je voudrois bien me dit il être le vôtre; mais nous
sommes peut être parens. Je suis de la famille de Naples

— Nous sommes donc parens, quoique de fort loin, car mon père étoit parent de [illegible]. Avez vous votre genealogie — Je dois l'avoir; mais à vous dire vrai, je n'en fais pas cas, car dans ce pais on ne fait aucun compte de ces vanités là — N'importe: nous pouvons nous en amuser un quart d'heure pour en rire après; sans en faire parade. J'aurai demain l'honneur de vous faire une visite, et je vous porterai une serie de mes ancetres. Serez vous faché d'y trouver votre auteur — j'en serai enchanté moi même Monsieur, et j'aurai l'honneur d'aller vous voir chez vous demain. Oserois-je vous demander si vous avez chez vous une maison de commerce? — Aucune. Je suis dans les affaires de finances, et je sers le ministere de France. Je suis adressé à M. Peli.

M. Casanova fit alors un signe à sa fille, qui vint d'abord, et qu'il me presenta. Elle étoit amie intime d'Ester. [illegible]; je me mis assis entre les deux; et la [illegible] concert commença. Après une belle symphonie, un concert de violon, un autre de Haut-bois, l'italienne qu'on vantoit le matin fort, et qu'on appelloit Mrenti parut, derriere ce: lui qui étoit au clavecin. Ma surprise fut grande lorsque j'ai vu dans cette pretendue Madame Mrenti Mlle Vera Tomer, femme du docteur Pompeati, dont le lecteur peut se souvenir. Je l'avois connue dix huit ans auparavant cette epoque, lorsque le vieux seraterio Malipiero m'avoit donné des coups de canne pour m'avoir surpris en delit d'entretien avec elle, et je l'avois revue l'année 1753 à Venise, où, [illegible] une fois ou deux, nous nous étions aimés, non pas en enfans, mais en vrais amoureux. Elle étoit partie pour Bareith, où elle étoit maitresse du Margrave [illegible], je lui avois promis d'aller la voir; mais C. C, et la religieuse M. M. [illegible] ne

m'en avoient pas laissé le loisir. On me mit après sous les plombs, et je n'avois plus rien vu d'elle. Ma surprise fut extreme de la voir alors au concert d'Amsterdam. Je n'ai rien dit, ~~j'ai écouté~~ écoutant qu'elle a chanté un air ~~qu'elle~~ avec une voix d'ange, precedé d'un recitatif qui commençoit par

Eccoti giunta alfin donna infelice.

Les applaudissemens ne finissoient jamais. Citer me dit qu'on ne savoit pas qui étoit cette femme, qu'elle étoit fameuse à cause de cent histoires, qu'elle étoit fort mal dans ses affaires, et qu'elle vivoit en parcourant toutes les villes de la Hollande chantant par tout dans les concerts publiques, où elle ne recevoit en payement que ce que les assistans lui donnoient sur une assiette d'argent qu'elle tenoit à la main en passant à la fin du concert toutes les files — Et trouve-t-elle son assiette bien remplie? — Fort peu, car tout le monde qui est ici a déjà payé son billet. Ainsi c'est beaucoup, si elle ramasse trente ou quarante florins. Elle sera après demain au concert de Leyde, et le lendemain à la Haye, et le surlendemain à Rotterdam, puis elle retourne ici; il y a plus de six mois qu'elle mene cette vie, et on est toujours enchanté de l'entendre — Elle n'a pas un amant? — On dit qu'elle a des jeunes gens par toutes villes; mais qui au lieu de lui donner de l'argent lui content, puisqu'il n'ont pas le sou. Elle ne va jamais habillée que de noir, non seulement parce qu'elle ait veuve, mais à cause d'un grand chagrin qu'elle dit avoir eu. Vous la verrez parcourir notre fille dans une demie heure. J'ai alors compté sur mes mains dans mon manchon douze ducats que j'ai enveloppé dans du papier en l'attendant avec un battement de coeur qui me feroit rire, car je n'en voyois pas bien raison.

lorsqu'elle parcourut le rang qui étoit avant le mien, je l'ai observée très surprise en me regardant ; mais j'ai d'abord détourné mes yeux de dessus elle, me mettant à parler à Astier. Lorsqu'elle fut devant moi j'ai mis sur sa assiette le petit rouleau sans la regarder, et elle passa outre avant. Mais j'ai bien regardé une petite fille de quatre à cinq ans qui suivoit la Mademoiselle Treville, et qui retourna sur ses pas quand elle fut au bout de la file pour venir me baiser la main. Je fus extrêmement surpris lorsque j'ai vu la tête de cette enfant avec ma même physionomie. J'ai pu diminuer ; mais la petite attentive à me regarder se feroit la même bile. Voulez vous, lui dis-je, des bonbons, ma belle enfant ? Mener aussi la boete. Et en disant cela je lui ai donné la boite pleine qui m'étoit que d'écaille ; mais je la lui aurois donné de même, quand elle auroit été d'or. Elle partit alors, et Astier me dit en riant que cette enfant étoit mon portrait. Frappant même, ajouta Mademoiselle Casanova. Le hazard, leur dis-je, produit souvent des ressemblances sans aucune raison.

Après le concert j'ai laissé Mademoiselle Astier-O. entre les mains de son pere que nous y avons trouvé, et je suis allé à l'étoile d'Orient où je logeois. J'avois ordonné un plat d'huitre, et je me disposois à le manger avant d'aller me coucher lorsque j'ai vu paroitre dans ma chambre Therese avec l'enfant. Je me suis levé, fort surpris de sa démarche, pour l'embrasser avec transport, lorsqu'elle s'est arrêtée, soit vérité, soit fiction, de tomber évanouie sur un fauteuil. Comme cela pouvoit être naturel j'ai bien voulu me prêter aux circonstances de la scene, et je l'ai faite revenir avec de l'eau fraiche, et en lui faisant respirer de l'eau de fleur. Retournée et possession de tous ses sens, elle se mit

a me regarder sans me parler. Je lui ai demandé si elle vou-
loit souper, et elle me repondit qu'oui. J'ai aussitôt ordonné
qu'on mette trois couverts, et on nous servit un souper com-
me à l'ordinaire; mais qui nous tint à table jusqu'à sept heu-
res du matin non occupés à autre chose qu'à nous raconter
nos fortunes, et nos malheurs. Elle connoissoit la plus grande
dernières
partie de mes vicissitudes, et je ne savois rien des siennes. Ce
fut donc elle qui parla cinq ou six heures de suite. Sophie,
c'étoit le nom de sa fille, dormit profondement dans mon
lit jusqu'au jour. Therese reserva à la fin de toutes ses
narrations ce qui étoit le plus important, et qui devoit m'intéres-
ser le plus. Elle me dit que Sophie étoit ma fille, et elle tira
extrait
de sa poche son baptistaire où étoit registré le jour de sa naissance.
Nous nous étions vus amoureux à Venise vers au commencement de la foire de
~~Nous nous étions vus amoureux à Venise assistés dans le tems~~
1753
l'ascension, et Sophie étoit née à Bareith le dernier de l'année
sixieme
~~cinq~~: elle entroit proprement alors dans sa ~~cinquième~~ année.
Je lui ai dit que j'en étois convaincu, et que
~~que j'étois prêt~~
me trouvant en état de lui donner une education parfaite;
~~avois~~ prêt à en avoir soin; mais
elle me repondit que c'étoit son bijoux, et que je lui ren-
elle me offrit
verois l'ame si je la lui ôtois; à la place
son fils qui avoit douze ans, et qu'elle a avoit
par le moyen de bien élever — Où est il? — Il est, je ne
dirai pas en pension; mais en gage à Rotterdam, jusqu'on
ne me le donnera jamais à moins que je ne paye à celui,
chez qui il est tout ce que je lui dois. — Combien devez vous-
me le
Quatre vingt florins. Soixante deux vous en avez donnés,
donner moi encore quatre ducats, et mon fils est à vous, et
je devians la plus heureuse de toutes les meres. Je le remet-
trai entre vos mains à la Haye la semaine prochaine puisque
vous dites que vous devez y retourner — Oui, ma chere Therese. Au
lieu de quatre ducats en voila vingt. Nous nous reverrons à la Haye.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

130 123

Les transports que lui causerent alors les sentimens de reconnois-
sance, et la joye qui inondoit son ame furent excessifs; mais ils ra-
ouvrent par la force de reveiller mon ancienne tendresse, ou
plutôt l'ancien gout que j'avois eu pour elle, car je ne l'a-
vois jamais aimée passionnement. Elle me tint serré
entre ses bras plus d'un quart d'heure redoublant ses demon-
strations des deux les plus vifs; mais en vain: je lui rendis ses ca-
resses sans jamais lui donner la condition qu'elle vouloit pour s'ar-
rurer qu'elles versoient de la même source à laquelle Sophie
devoit sa naissance. Therese fondit en pleurs, puis elle soupira,
prit sa fille, et me laissa après m'avoir repeté que nous nous
reverions à La Haye, et qu'elle alloit partir à midi.

Therese avoit deux ans plus que moi, elle étoit jolie, blonde,
remplie d'esprit, et de talent; mais ses charmes n'étoient plus
les mêmes, car ils m'auroient fait reverdir leur force. Sur l'
histoire de sa fuite de Vienne pour son depart de Vienne depuis dans les six ans depuis
dernier depuis que je l'avois laissée, elle étoit partie pour
Bareith seroit digne d'occuper mon Lecteur, et je l'ecrirois
volontiers si je me souvenois de toutes les circonstances. Convain-
cue d'infidelité par le Marquis à cause d'un M. de Monperuis
ise; elle s'étoit separée de son mari Pompeati, et
elle étoit allée à Bruxelles avec un amant, où elle avoit plu
pour quelques jours au prince Charles de Lorraine, qui lui accorda
par un privilege particulier la direction de tous les spectacles dans
tous les pays bas autrichiens. Avec ce privilege elle avoit en-
gravé les plus vastes entreprises, qui lui avoient fait faire des
depenses enormes, de sorte qu'en moins de trois ans après avoir
vendu tous ses diamans, ses dentelles, ses garderobes, et tout ce
qu'elle possedoit, elle avoit été obligée de passer en Hollande pour
ne pas aller en prison. Son mari s'étoit tué à Vienne dans la
fureur que lui causerent des douleurs dans les intestins: il s'étoit ou-
vert le ventre avec un rasoir, et il étoit mort en se le arrachant.

84

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF MSS.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Lai conn
Loux se
à tout
Je l'ai e
gée en
qui il finis
tre jalo
bord qui
venoit e
portions
et que p
faite ch
roit inspi
la confi
Je l'ai f
quilisée
quatre
après j
qu'elle
trop va
pour le
une pol
compere
ai invit
nez; et
par lor
de la pa
Lorque
di vit la
comere
lui pres
il la com
donner, d
au mari
Les compl
possibles
trésor don
avoit fait
conquete
avis pres
il avoit fo
Les attent
et toujou
Lonetem
la feroit ri
des jolis e
ques sur
vel etat d
Celui qui n
par etoit
Il palissoit
lorque la fa
roit, et il lu
roit de tem
temps de cor
foudroyan

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

ai larmes
plus mon
Minetta co
la terre, fu
dent, et ne
jolie plus.
au café j'a
à ce bout
discours au
il n'a jam
me rejoin
mais et qu
la femme
rer à Ren
La plus libr
Minetta ma
mais crain
dit qu'ave
pareille c
il n'a exp
recevoir
de baton
Gaston
fin de m
ne compte
lui dira
Le portrait,
i'en defen
j'ai fait
à Minetta
et il partit
étonné. J
pris un fia
j'ai
dit ai con
chez eux,
je ne les a
que lorsqu
parmi d
apprécié le
est d'avoir
malheur
mais je l'
chez moi
demain m
fondante
Carmen, et
montant
meurtrière

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

ne lui vera
à charge, et
elle aura
l'argent qu
faudra pour
faire faire
il le consid
il dit qu'il a
sortir pour
d'abord requ
au nom de
tout ce qui
chez lui
qui appart
à elle de
parce qu'il
avoit fait
donaire
me dit ou
cela qui
doit le fa
croire d
de corps
qu'il au
menace
mort, et
alloit dem
reparation
limens. J
donné d'a
cent acc
pauvre co
qui i eut
ressentime
son enfe
qu'allan
voit plus
mort, et
la va oblig
quitter la
ou de lui
de quoi vi
Valerait
et la lend
j'ai vu fai
chez moi, q
dit qu'il ra
, que la fa
etoit ven
moi, et q
vouloit lai
ler pour
consoler a

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

L'age
t pauvre
nquiet
ri de

au Parc
journée
ri pour
Loiseau
ne Loi
ri qu'on
Dieppe
le Paris
que s'il
rouvert
rage
ri deux
n cor:
e que
ne Bon,
ent.
Loiseau
ne je
n'pas
Suede,
multé
ime
nder
l'ai
BnF
MSS
r, et
nuse
là de=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

les affaires que j'avois ne me permettoient pas d'aller me
coucher. Monsieur Casanova vint prendre du caffè avec moi,
et me pria à dîner en me donnant rendez vous à la bourse
d'Amsterdam, qui ait quelque chose d'étonnant pour tout e:
étranger qui pense. Les millionnaires qui ont l'air de maçons
sont très nombreux. Un homme qui n'a que cent mille florins
est pauvre au point qu'il n'ose pas negocier sous son propre
nom. Mr D.O m'invita à dîner pour le lendemain à une petite
maison qu'il avoit sur l'Amstel; et M. Casanova me suivit fort
bien à pied. Après avoir lu ma généalogie qui me fit tant de bien à
Naples, il alla chercher la
sienne qu'il trouva précisément la même, mais fort indifferent
à ce fait, il ne fit qu'en rire, tout au contraire du D. Antonio de
Naples, qui en fit le cas le plus grand, et qui m'en donna de si
bonnes marques. Il m'offrit cependant ses services, et ses lumières
dans tout ce qui regardoit le commerce, si je pouvois en avoir
besoin. Sa fille me parut jolie; mais je ne me suis trouvé frappé
ni de ses charmes, ni de son esprit: je ne m'occupois que d'Esther
dont j'ai parlé à table plusieurs fois, tant enfin que j'ai fini par lui dire
demoiselle Casanova à me dire qu'elle n'étoit pas jolie. Une fille
qui sait d'être jolie triomphe lorsqu'elle peut fermer la bouche d'un
homme qui parle en faveur d'une de ses egales, dont les defauts
sont inconstestables. [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]. Malgré cela la jeune Casanova étoit amie intime d'Esther.

Après dîner, Monsieur D.O. me dit que si je voulois donner mes
actions à dix quinze au dessus de cent, il les prendroit pour lui
même, et que je n'aurois pas de depense — en courtier, ni en
notaires. J'ai conclu, et après les lui avoir passées, je lui ai
demandé le payement dans une lettre de change sur Bouton et
Baur en livres tournois, et à mon ordre. Après avoir cal-
culé le Thaler de banque valoit à huit livres, et dix sous #
il me donna une lettre de change à vue en se reglant sur le

[illegible] du chargement de Hambourg, de soixante et douze mille francs, tandis qu'au cinq pour cent je ne m'attendois à en recevoir que 69 mille. C'étoit le six pour cent, ce qui m'a fait le plus grand honneur avec Madame d'Urfé, qui ne l'attendoit peut être pas à tant de loyauté de ma part. Vers le soir je suis allé avec M. Pels à Sardam sur une barque posée sur un traneau à voile. J'ai trouvé ce trajet fort extraordinaire, et très amusant. Nous y allames par un vent fait pour courir quinze milles anglois par heure avec une vitesse [illegible] surprenante. On ne peut pas imaginer de voiture ni plus commode, ni plus ferme, ni plus exempte de danger: Il n'y a personne qui ne voulut aller faire le tour du monde dans une voiture pareille sur une mer prise de glace avec cependant le vent en poupe, car on ne peut pas aller autrement, le gouvernail ne pouvant servir de rien. Ce qui me plut beaucoup fut l'exactitude avec laquelle deux matelots baillèrent deux voiles, lorsque étant arrivés vers l'île ils eurent besoin d'arrêter la barque. C'est le seul moment dans lequel il ait permis d'avoir peur, car la barque pourroit aller plus de cent pas même [illegible] que les voiles furent baillées, et si on avoit tardé seulement une seconde, la violence de son choq contre le rivage l'auroit mise en pieces. Nous mangeames des perches, et ne pumes pas nous promener à cause du grand vent; mais j'y fus une seconde fois [illegible], et je n'en dis rien, parceque tout le monde sait ce que c'est que le merveilleux Sardam, véritable repaire de tous les riches marchands qui deviennent avec le tems millionaires à Amsterdam. Nous retournames chez M. Pels dans un traineau à deux chevaux qui lui appartenoit. Il me retint à souper, et je ne l'ai quitté qu'à minuit [illegible]. Il me dit avec la loyauté peinte sur son front, que puisque j'étois devenu son ami [illegible], et de M. D.O., je n'avois pas

besoin d'aller par les mains des juifs pour ma grande affaire, mais que je devois m'adresser à eux sans detour.

Le lendemain la neige tombait à gros flocons, je fus allé de bonne heure chez M. D. O., où j'ai trouvé sa fille en tres bonne humeur. En presence de son pere elle commença par se moquer de moi de ce que j'avois passé la nuit à l'auberge avec madame Trenti

M. D. O. après m'avoir dit que je n'avois pas besoin de me defendre, puisqu'il étoit permis d'aimer le talent, me pria de lui dire qu'étoit cette femme. Je lui ai dit que c'étoit une veuve dont le mari s'étoit tué depuis peu, et qu'il y avoit presque six ans que nous nous étions vus la derniere fois. La vue de votre fille, me dit Peter, doit vous avoir surpris. Je lui dis que cette fille ne pouvoit pas m'appartenir puisque la mere avoit alors son mari; mais elle poursuivit à raisonner sur la vraisemblance, et à badiner sur ce que je m'étois endormi la veille soupant chez M. Pels. Je suis jalouse, me dit elle avec esprit, de quelqu'un qui a le secret de se procurer un doux sommeil, moi qui depuis quelque tems je ne m'endors qu'après l'avoir long tems desiré en vain, et avec repugnance puis que quand je me reveille au lieu de me trouver l'esprit plus libre, je le trouve engourdi, et accablé par l'insouciance qui derive de la fatigue — Essayez, mademoiselle, à passer la nuit en ecoutant la longue histoire de quelqu'un qui vous interes: seroit, mais de la propre bouche. Vous vous endormirez avec plaisir dans la nuit suivante — Ce quelqu'un n'existe pas. Je crois qu'il me faut des livres, et le secours de quelqu'un qui s'y connaille pour m'en trouver d'interessans. J'aime l'histoire, et les voyages; mais je dois me trouver sûre que ce que je lis n'est fabuleux en rien. Si je veux en douter, je quitte d'abord la lecture.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

1734 Je lui ai promis des livres pour le lendemain avant de partir
120 pour la Haye : elle me nomma de ma parole, me faisant compliment sur ce que je reviendrois de nouveau à la Haye la Grenti-
La franchise d'Ester m'enflammoit, et M. D. O. rioit de tout son
coeur du procès que la fille me faisoit. A onze heures nous nous
mimes dans un traineau, et nous allames à la petite maison,
où elle m'avoit prevenu que mademoiselle Casanova s'y ren-
droit aussi avec son pretendu. Je lui ai vu un air de-
satisfaction quand je l'ai assurée que rien ne pouvoit m'inte-
resser plus qu'elle même.

Nous les vimes tous les deux couverts de neige venir nous
rencontrer. Nous descendons : nous entrons dans un salon pour
mettre bas nos fourures ; et j'observe le pretendu, qui après
s'être arreté un moment à me regarder, parle tout bas à sa
future. Elle rit ; elle va dire quelque chose à Ester, qui va in-
former son pere, qui rit encore plus. On me regardoit ; j'étois
sûr qu'il y avoit question de moi ; je faisois semblant d'être indif-
ferent ; mais cela ne devoit pas m'empecher de les approcher.
La politesse même l'exigeoit. On peut se tromper, dit M. D. O.,
il est meme necessaire de tirer la chose au clair.

Vous est il arrivé, me dit il, rien de curieux en voyage de la
Haye à Amsterdam ?

A cette question j'ai jeté les yeux sur le pretendu, et j'ai
d'abord tout deviné. Rien de curieux, lui respondis-je, que la ren-
contre d'un joli personage qui avoit envie de voir ma voiture ver-
sée ; et je crois de le voir ici.

Les riées redoublerent alors, et nous nous embrassames ; mais a-
près la narration faite par lui même du fait avec toutes les circon-
stances, la jeune Casanova lui dit avec aigreur qu'il auroit dû se
battre. Ester i'approuva lui disant, qu'il avoit été plus brave en tuant
raison, et M. D. O. se declara de cet avis en forts termes ; mais la mutine
après avoir fait parade d'idées romanesques se mit à bouder son a-
mant. Je lui ai fait sur cela une guerre, qui plut beaucoup à Ester.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Allons, allons, dit la charmante Ester d'un air enjoué, mettons des patins, et allons vite nous asseoir sur l'Autel, car j'ai peur que la glace fonde. Je n'ai pas voulu la prier de me dispenser. M. D. O. nous quitta. Le pretexte de Mademoiselle Caranza m'adopte des patins, et voila ces demoiselles en train, en courte jupe, armées de culottes de velours noir pour se garantir d'accidens. Nous descendons sur l'Autel, et me trouvant tout à fait nouveau dans ce manege, le Lecteur peut se figurer qu'etant tombé violemment sur la dure glace au moins vingt fois j'ai cru que je finirois par me casser les reins; mais pourtant je n'ai pas trouvé cela mauvais. Je voulois me faire aimer d'Ester, et j'etois sûr que tout de convention, et de complaisance de ma part devoit m'y acheminer. J'ai passé l'après dinée avec Mr. D. O. laissant aller les jeunes gens sur l'Autel de nouveau où il i en donerent jusqu'à la brune.

Nous parlames de mes vingt millions, et j'ai eu de lui même que je ne reverois jamais à les accompter que vis à vis d'une compagnie de negocians qui me donneroit en echange d'autres papiers, et que dans cette operation même je devois me disposer à perdre beaucoup. Quand je lui ai dit que je serois volontiers l'affaire avec la compagnie des Indes de Gotenbourg il me dit qu'il parleroit à son courtier, et que Mr. Peli pourroit m'être tres utile.

Le lendemain en me reveillant je me suis cru perdu. Il me sembloit d'avoir la derniere des vertebres qu'on appelle l'os

1736 129

sacrum en mille morceaux. J'avois cependant fait employer à me frotter presque toute la pomade qu'Elleor m'avoit donnée. Je n'ai pas oublié ses devis. Je me suis fait porter chez un libraire, où j'ai pris tous les livres que j'ai cru pouvoir l'amuser. Je les lui ai envoyés, la priant de me renvoyer tous ceux qu'elle avoit lus. Elle fut exacte; et en me remerciant beaucoup elle me pria d'aller ~~prendre congé~~ l'embrasser avant de partir d'Amsterdam, si je voulois avoir un joli présent.

J'y fus de très bonne heure laissant ma chaise de poste à la porte. Sa gouvernante me conduisit à son lit, où je l'ai trouvée riante avec un teint de lis, et de roses. Je suis ravie, me dit elle, que vous ne soyez pas venu si je ne m'étois pas levée du mot embrasser. En disant cela elle livra à la cupidité de mes lèvres tous les charmes de la physionomie. Entrevoyant les boutons de rose de ses jeunes seins, d'abord qu'elle s'apperçut que j'allois m'en emparer, elle cessa de rire, et se mit en défense. Elle me dit que je ferois très bien allant me divertir à la Haye avec ma Donna Irenti, entre les mains de laquelle j'avois un très précieux gage de sa tendresse. Je l'ai assurée que je n'allois à la Haye que pour parler d'affaires avec l'ambassadeur, et qu'elle me reverroit dans cinq ou six jours uniquement amoureux d'elle. Elle me répondit qu'elle comptoit sur ma parole, et elle m'accorda lorsque je l'ai quittée un si doux baiser, que je me suis senti sûr qu'elle m'accorderoit tout à mon retour. Je suis parti très amoureux, et je suis arrivé à Sl Heure de souper chez Boz.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Ad V

Chap. VII = Lafargue V, Kap: 7

(Orig. Chap. V

BnF MSS

p. 137–156

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

93 130 137

Chapitre cinquième

Mes bonheurs en Hollande ; mon retour à Paris avec le jeune Pompeati.

Outre mes Lettres que j'ai reçues à la poste, j'en ai trouvé une du contrôleur general qui me disoit que cinq millions d'effets royaux étoient entre les mains de M. d'Affri qui ne les donne voit qu'à l'huit pour cent de perte ; et un autre de mon protecteur l'abbé de Bernis qui me disoit d'en tirer parti avec le plus grand avantage possible, et d'être sûr que lorsque l'ambassadeur en feroit part au ministre il recevroit ordre de consentir à la conclusion à moins qu'on ne voulut en donner moins de ce qu'on pouvoit en tirer à la bourse de Rotterdam.

Boas étonné de la vente avantageuse que j'avois faite de mes telle action de Gotenbourg, me dit qu'il se feroit fort de me faire accompter les vingt millions en actions de la compagnie des Indes orientales, si je voulois faire signer à l'ambassadeur un écrit dans lequel je m'engagerois de donner les effets royaux de France au dix pour cent de perte prenant les actions Suedoises au quinze au dessus de cent comme j'avois vendues mes seize. J'y aurois consenti, s'il n'avoit pas exigé que je lui donnasse trois mois de terme, et que mon contract ne fut sujet à changement dans le cas que la paix se fit. J'ai d'abord vu que je ferois bien à retourner à Amsterdam, et j'y serois allé si je n'avois donné ma parole à la Mventi de l'attendre à la Haye. Elle arriva de Rotterdam le lendemain, et elle m'écrivit qu'elle m'attendoit à souper. J'ai reçu son billet à la comedie. Le domestique qui me le remit me dit qu'à la fin de la pièce il me conduiroit chez elle. Après avoir envoyé mon laquais chez Boas, j'y fus allé.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

J'ai trouvé cette femme singulière au quatrième étage d'une pauvre maison avec sa fille, et son fils. Au milieu de la chambre il y avoit une table couverte d'un tapis noir avec deux bougies. La Haye étant un païs de cour j'étois richement vetu. Cette femme habillée de noir avec ses deux enfans me parut Medée. On ne pouvoit rien voir de plus joli que ces deux creatures. J'ai tendrement serré contre mon sein le garcon l'appellant mon fils. Sa mere lui dit que depuis ce moment là il devoit me regarder comme son pere. Il me reconnut pour le même qu'il avoit vu ~~dans le mois~~ dans le mois de Mai 1753 à Venise chez madame Manzoni, et j'en fus enchanté. Sa taille etoit fort petite, il avoit l'air d'avoir une excellente complexion, il étoit bien fait, et dans sa fine physionomie on voyoit l'esprit. Il avoit treize ans.

Sa sœur le tenoit là immobile ayant l'air d'attendre que son tour arrive. L'ayant pris sur mes genoux je ne pouvois me lasser de la couvrir de baisers. Dans son silence elle jouissoit de voir qu'elle m'interessoit plus que son frere. Elle n'avoit qu'un jupon tres leger. J'ai baisé chaque partie de son joli corps charmé d'etre celui auquel cette petite creature devoit son existence — N'est ce pas, ma chere maman, le même monsieur que nous avons vu à Amsterdam, et qu'on a pris pour mon papa parceque je lui ressemble? Mais cela n'est pas possible parceque mon papa est mort — C'est vrai, lui dis-je, mais je peux etre ton ami intime. Me veux tu? — Ah! mon cher ami! Embrassons nous bien.

Après les visées de raison nous nous mimes à table. L'heroïne me donna un souper fin, et du vin excellent. Elle n'avoit pas, me dit elle, traité mieux le marquis dans les petits soupers qu'elle lui donnoit tete à tete. En voulant connoitre à fond le caractere de son fils que j'avois decidé de conduire avec moi je lui ai tout dit jours parlé. Je l'ai decouvert faux, dissimulé, toujours sur ses gardes, comptant toujours ses reponses, et par consequent

ne les donnant jamais telles qu'elles devoient sortir de son coeur s'il s'y fut abandonné. Cela cependant étoit accompagné d'un dehors de politesse, et de reserve qu'il croyoit me devoir plaire. Je lui ai dit avec douceur que son système pouvoit être excellent à tems, et lieux; mais qu'il y avoit des momens dans le quel l'homme ne pouvoit être heureux que delivré de contrainte, et que ce n'étoit que dans ces momens là qu'on pouvoit le trouver aimable, il effectivement il l'étoit par caractere. Sa mere alors croyant faire son eloge, me dit que sa principale qualité étoit celle d'être secret: qu'elle l'avoit accoutumé à l'être en tout, et toujours; et que par cette raison elle souffroit sans peine l'habitude qu'il avoit pris d'être aussi reservé avec elle qu'il l'étoit avec tout le monde. Je lui ai dit net que cela étoit abominable; et que je ne pouvois concevoir comment un pere pouvoit avoir non seulement de la predilection, mais quelqu'amitié pour un fils toujours boutonné.

Dites moi, dis-je à ce garçon, il vous vous sentez en état de me promettre d'avoir en moi toute la confiance, et de n'avoir ni à ni de moi dorenavant ni secret, ni reserve? — Je vous promets, me repondit il, que je mourrai plutôt que de me determiner à vous dire un mensonge. C'est son caractere, interrompit la mere, telle est l'horreur que je lui ai inspiré pour le mensonge. C'est bien, lui repondit-je, mais vous pouviez acheminer votre fils au bonheur par une route differente. Au lieu de lui representer la laideur du mensonge, vous pouviez lui representer la beauté de la verité. C'est le seul moyen de se rendre aimable; et dans ce monde pour être heureux il faut se faire aimer. Mais, me repondit il avec un petit air riant qui ne me plut pas, et qui m'effraya la mere, ne pas mentir, et dire la verité n'est ce pas la même chose? Le Point du tout, car vous n'auriez qu'à ne me rien dire. Il s'agit de deployer votre ame, de me dire tout ce qui se passe dans vous, et à l'entour de vous, et de me reveler même ce qui pourroit vous faire rougir. Je vous aiderai à rougir, mon cher fils, et en peu de tems vous ne vous trouverez plus dans le cas; mais

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

140 quand vous nous connoîtrons mieux nous verrons bien vite il
vous nous conviendra, car je ne pourrai jamais vous regarder com-
me mon fils que vous aimerez tendrement, et je ne consentirai ja-
mais à me voir traité par vous de père à moins que je ne me voye
aimé comme votre plus intime ami pourroit l'être; et connoître
cela sera mon affaire, car vous ne réussirez jamais à me ca-
cher la moindre de vos pensées; mais quand je l'aurai décou-
verte malgré vous, je ne vous aimerai plus, et vous perdrez
Vous viendrez avec moi à Paris d'abord que j'aurai terminé les
affaires que j'ai à Amsterdam où j'irai demain. A mon retour
j'espere de vous trouver initié par votre mere même dans un
nouveau mystere.

Il fut étonné de voir ma fille qui ayant écouté sans battre pau-
pière tout ce que j'avois dit à son frere faisoit des vains efforts
pour retenir ses larmes. Pourquoi pleures tu, lui dit la mere;
c'est bêtise. L'enfant alors donna dans un éclat de rire lui sau-
tant au cou pour la baiser. J'ai vu avec la plus grande evi-
dence que son rire avoit été aussi faux que ses larmes de sensi-
ment avoient été naturelles. Veux tu venir toi aussi à Paris a-
vec moi? lui dis-je — Oui, mon cher ami, mais avec maman,
car sans moi elle mourroit — Et si je l'ordonnois d'y aller, lui
dit la mere — J'obéirois, mais loin de vous comment pourrois-je
vivre?

Pour lors, ma chere fille fit semblant de pleurer. Elle fit sem-
blant; ce fut evident: Therese même dut la connoître, et je l'ai priée
à part pour lui dire que si elle avoit élevé ses enfans pour faire
des comediens, elle avoit reussi; mais que pour la société civile
c'étoient des petits monstres en herbe. J'ai cessé de lui faire
des reproches lorsque je l'ai vue pleurer; mais tout de bon. Elle
me pria de rester à la Haye un jour de plus: je lui ai dit que je ne
le pouvois pas, et je suis sorti pour aller quelque part; mais je fus
bien surpris en rentrant d'entendre Sophie me dire que pour croire
que j'étois son ami il lui falloit une epreuve — Quelle epreuve?
mon petit coeur — Celle de venir souper avec moi demain —
Je ne peux pas, car refusé à ta maman ce même plaisir, elle
elle s'offenseroit, si je la l'accordois — Oh non non; car c'est elle
même, qui vient de m'instruire de vous le demander.

Nous rimes ; mais la mere l'ayant appellée petite bête ; et son frere ayant ajouté qu'il n'avoit pas commis une pareille indiscretion, j'ai vu clairement sur la figure de la petite les marques de la detresse de son ame. Je me suis hatè de la rassurer ne me souciant pas de déplaire à la mere lui insinuant des nouveaux principes de morale qu'elle ecouta toute hors d'elle même. J'ai fini par lui proposer d'aller souper avec elle le lendemain ; mais sous condition qu'elle ne me donneroit qu'une seule bouteille de vin de Bourgogne, et trois mets, car tu n'as pas riche, lui dis-je — Je le sais bien, mon cher ami ; mais maman a dit que c'est vous qui payerez tout.

A cette reponse j'ai dû mettre mes mains sur mes cotés, et malgré son depit la mere dut en faire de même. La pauvre femme, quoique rouée, prenoit pour bêtise la naiveté de Sophie. C'étoit de l'esprit : c'étoit un diamant de premiere eau auquel il ne manquoit que le debrutisseur. Elle me dit que la vie ne lui coutoit rien : qu'un V. D. R. jeune homme fils d'un bourguemaitre de Rotterdam la lui fourniroit, et qu'il souperoit avec nous le lendemain si je le permettois. Je lui ai repondu en riant que je le verrois même avec plaisir. Je suis parti après avoir mangé de baiser ma fille. J'aurois bien voulu que la mere me la donnât ; mais mes prieres auroient été inutiles, car je voyois qu'elle la regardoit comme une ressource dans la future vieillesse. C'est la façon de penser de toute femme aventuriere ; et Therese n'étoit qu'aventuriere. J'ai donné à cette mere vingt ducats pour qu'elle s'employe à habiller mon fils adoptif, et Sophie qui pouvoit par la reconnoissance me sauter au cou. Joseph vouloit me baiser la main ; mais je l'ai averti qu'à l'avenir il ne me marqueroit sa reconnoissance que par des baisers. Quand je fus pour descendre l'escalier, elle me fit voir un cabinet où les enfans couchoient. J'ai vu son intention ; mais j'étois bien loin d'avoir encore du gout pour elle. Esther m'occupoit tout entier.

Le lendemain j'ai trouvé chez Therese la jeune V. D. R. Bourgeoise, agée de vingt deux ans, belle simplement, point jolie, ni polie, ni impolie sans aucune trace de monde. Il lui étoit permis d'être l'amant de Therese ; mais dès le soir il ne devoit pas être sans façon. Quand elle s'apperçut qu'il vouloit jouer le tyran, et qu'il me croyoit, elle le traita en subalterne. Après avoir condamné la passivité dans les mets, et loué l'excellence des vins qu'il lui envoyoit, il partit nous laissant au dessert. Je l'ai laissé aussi à onze heures l'assurant que je le verrois

14r une autre fois avant mon depart. Une princesse de Galitzin née Castimir m'avoit invité à dîner.

Le lendemain j'ai reçu une Lettre de Madame d'Usfé qui par une Lettre de change sur Boaz m'envoyoit 100# [illegible], me disant très nettement que les actions ne lui coutant que 60-000#, elle ne vouloit pas y gagner. Ce present de cinq cent Louis me fit plaisir. Tout le reste de la Lettre étoit rempli de Chimeres: elle me disoit que son Genie lui avoit dit que j'allois retourner à Paris avec un jeune garçon né de l'accouplement philosophique, et qu'elle esperoit que j'aurois pitié d'elle. Singulier Langage! Je riois d'avance de l'effet qui feroit dans son ame l'apparition du fils de Therese. Boaz me remercia de ce que je me suis contenté qu'il me paya ma Lettre de change en ducats. L'or en Hollande est un article de marchandise. Les payements se font, ou en papier, ou en argent blanc. Dans ce moment la premiere ne vouloit des ducats parceque l'agio étoit monté à cinq stûbers.

Après avoir dîné avec la princesse Galitzin, je suis allé me mettre en redingotte, et je suis allé au caffé pour lire des gazettes. J'ai vu V. D. R. qui alloit commencer une partie de billard me dit à l'oreille que je pouvois parier pour lui. Cette marque d'amitié me fit plaisir. Je l'ai cru sûr de son fait, et j'ai commencé à parier; mais à la troisieme partie perdue, j'ai parié contre sans qu'il s'en apperçut. Trois heures après, il quitta pardessus trente ou quarante parties, et croyant que j'avois toujours parié pour lui il me fit compliment de condoleance. Je l'ai vu surpris quand lui montrant trente ou quarante ducats je lui ai dit ma moquant un peu de la confiance qu'il avoit dans son propre jeu, que je les avois gagné pariant contre lui. Tout le billard se moqua de lui; il n'entendoit pas raillerie; il fut fort ennuyé de mes plaisanteries; il partit en colere, et un moment après je suis allé chez Therese parceque je le lui avois promis. Je devois partir le lendemain pour Amsterdam. Elle attendoit V. D. R., mais elle ne l'attendit plus quand je lui ai dit comme, et pourquoi il étoit parti du billard en colere. Après avoir passé une heure avec Sophie entre mes bras, [illegible] je l'ai laissée [illegible] l'assurant que nous nous reverrions dans trois ou quatre semaines. Retournant tout seul chez Boaz, et ayant mon argent sous le bras je me vois attaqué au plus

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

beau clair de Lune par V. d. R. Il le dit comment de voir si
mon epée piquoit comme ma langue. Je tache en vain de le calmer lui
parlant raison, je differe à degainer, malgrè qu'il eut l'epée nue à la
main, je lui dis qu'il avoit tort de prendre en si mauvaise part des ba-
dinages, je lui demande pardon, je lui offre de suspendre mon depart
pour lui demander pardon au caffè. Point du tout, il veut me tuer,
et pour me persuader à tirer mon epée il me donne un coup de plat.
C'est la seul que j'ai reçu dans toute ma vie. Je tire enfin mon epée,
et esperant encore de lui faire entendre raison je fesoille en reculant.
Il prend cela pour de la peur, et il m'allonge un coup qui me fit traver
les cheveux. Il me perça la cravate à ma gauche, mon epée passant ou-
tre; quatre lignes plus en dedans il m'auroit egorgè. J'ai fait avec
effroi un saut de coté, et determinè à le tuer, je l'ai blessè à la poi-
trine; et m'en retirant ilus je l'ai invitè à finir. Me disant qu'il n'
etoit pas encore mort, et poursuivant comme un furieux, je l'ai tou-
chè quatre fois de suite. A mon dernier coup il tomba en arriere me di-
sant qu'il en avoit assez, me priant seulement de m'en aller.
Je me mis rejoui lorsque en voyant essuyer mon epeè, j'ai vu la pointe
tres peu teinte. Bon n'etoit pas encore couchè. Lorsqu'il eut entendu
tout le fait, il me conseilla de partir d'abord pour Amsterdam mal-
gre que je l'assurasse que les blessures n'etoient pas mortelles. Ma chaise
etant chez le sellier, je mis parti dans une voiture de Bon laissant l'
ordre à mon domestique de partir le Lendemain pour me porter mon
equipage à Amsterdam à la seconde Bible où je me mis logè. J'y mis ar-
riva à midi, et mon domestique arriva au commencement de la nuit.
Il ne sut me dire rien de nouveau; mais ce qui me plut fut qu'on n'en
sut rien à Amsterdam que huit jours après. Cette affaire quoique sin-
gulier pu me faire du tort, car une reputation de bretteur ne
vaut rien pour plaire aux negocians avec les quels on ait dans le
moment de conclure des bonnes affaires.

Ma premiere visite fut à M. d. O. en apparence; mais en substance ce
fut d'elle qui en reçut l'hommage. La façon dont je m'etois sepa-
rè d'elle m'avoit rendu ardent. Son pere n'y etoit pas; je l'ai
trouvèe à une table où elle ecrivoit: elle l'assuroit à un problème
d'Arithmetique; je lui ai fait pour rire deux carrè magiques;
ils lui plurent; elle me fit voir en revanche des bagatelles que je
connoissois, et dont j'ai fait semblant de faire cas. Mon bon Genie me

fit venir dans l'esprit de lui faire la cabale. Je lui dit de demander par écrit quelque chose qu'elle ne savoit pas, et dont elle seroit curieuse, l'assurant qu'en force d'un calcul elle recevroit une reponse satisfaisante. Elle vit, et elle demanda pourquoi j'étois retournè à Amsterdam si tôt. Je lui apprens à arranger en pyramide des nombres tirés des postes, et toutes les autres ceremonies; puis je fais tirer à elle même une reponse numerique que je lui fais traduire par l'alphabet françois, et elle est etonnée de lire que ce qui m'a fait retourner si vite à Amsterdam est l'amour. Toute Lors d'elle même elle me dit que c'étoit etonnant quand même la reponse seroit un mensonge, et elle veut savoir quels sont les maitres qui peuvent apprendre à quelqu'un un si merveilleux calcul. Je lui dis que ceux qui le savent ne peuvent l'apprendre à personne — Comment le savez vous donc? — Je l'ai appris tout seul d'un manuscrit que mon pere m'a laissé — Vendez moi le manuscrit — Je l'ai brulé. Je ne suis le maitre de l'apprendre qu'à une seule personne; mais lorsque je serai parvenu à l'age de cinquante ans. Si je l'apprens avant cet age, je suis menacé de le perdre. Un esprit elementaire qui est attaché à l'oracle s'en reparoit. J'ai appris tout cela dans le meme livre manuscrit — Vous pouvez donc savoir tout ce qu'il y a au monde de plus secret? — J'aurois ce privilege si les reponses ne se trouvoient le plus souvent tres obscures — Comme ce n'est pas long, auriez vous la complaisance de me faire tirer la reponse à une autre question?

Elle demanda alors quelle étoit sa destinée; et l'oracle repondit qu'elle n'avoit pas encore fait le premier pas pour s'y acheminer. Esther Lors d'elle même appelle sa gouvernante, et croit de l'entendre en lui feraut voir les deux oracles; mais la bonne Suissesse n'y trouve rien de merveilleux. Dans son impatience elle l'appelle bete. Elle me conjure de lui laisser faire encore une question, et je l'encourage. Elle demande quelle est la personne à Amsterdam qui l'aime le plus, et avec la meme methode elle trouve en reponse que personne ne l'aime plus que celui au quel elle doit son existence. La pauvre fille alors remplie d'esprit me dit serieusement que je l'ai rendue malheureuse, car elle mourra de chagrin, si elle ne parvient pas à apprendre ce calcul.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je me leur reponds rien, et elle me voit triste. Elle fait une question mettant sa belle main devant le papier. Je me leve pour ne pas la gener; mais tandis qu'elle fait la pyramide je jette l'oeil en me promenant sur le papier, et je lis la demande. Après avoir fait tout ce que je lui avois appris à faire, elle me dit que je pouvois tirer la reponse sans avoir besoin de lire la demande. J'en convient, et elle me prie en souriant d'avoir cette complaisance. J'y consens; mais sous condition qu'elle ne me demandera pas une autre fois de lui faire le meme plaisir. Elle me le promet. Comme ayant lu sa demande je savois qu'elle demandoit à l'oracle la permission de montrer à son pere toutes les questions qu'elle avoit faites, je lui fais avoir en reponse qu'elle sera heureuse si elle n'aura jamais rien d'important dont elle se croye en devoir de faire un secret à son pere. Elle fit alors les hauts cris, me trouvant par des motifs aussi forts pour me marquer sa reconnoissance. Je l'ai quittée pour aller à la bourse où j'ai beaucoup parlé de ma grande affaire à M. Pels.

Le lendemain matin un bel homme, et très poli vint me porter une Lettre de Clevere qui me l'annonçoit en m'assurant que si j'avois des affaires de commerce il pourroit m'être utile. Il s'appelloit Rigerboos. Elle me disoit que les cinq Clevers de V. D. R. etoient toutes legeres, que je n'avois rien à craindre, que personne n'en savoit rien, et que rien ne pourroit m'empecher si j'avois besoin de retourner à la Haye. Elle me disoit que Sophie parloit de moi du matin au soir, et qu'à mon retour je me trouverois beaucoup plus content de son fils. J'ai demandé à M. Rigerboos son adresse, en l'assurant qu'à l'occasion je aurai toute la confiance en sa probité. Un moment après son départ j'ai reçu une petite Lettre d'Esther dans laquelle elle me prie au nom de son pere d'aller passer avec elle toute la journée à moins que quelqu'affaire de consequence ne m'en empechat. Je lui ai repondu que, sans une affaire que son pere connoissoit, la seule importante que j'aurois au monde seroit l'entreprise qui pourroit me conduire à faire la conquete de son coeur. Je lui ai promis d'y aller.

Je suis allé chez elle à l'heure de diner. Elle étoit occupée avec son pere à examiner le calcul qui devoit sortir de la pyramide des reponses raisonnées. Son pere m'embrassa ayant la joye peinte sur la noble figure, en m'appellant heureux d'avoir une fille qui avoit

me mériter mon attention. Quand je lui ai répondu que je l'adorois, il m'encouragea à l'embrasser, et Zither fesoit un cri sautant positive= ment entre mes bras.

J'ai tout expedié, me dit M. D. O. et j'ai toute la journeé à moi. Je vais depuis mon enfance, mon cher ami, qu'il y a au monde la science que vous possedez, et j'ai connu un juif, qui moyennant elle fit la plus grande fortune. Il disoit, comme vous, qu'il ne pouvoit la communiquer qu'à une seule personne sous peine de la perdre lui même. Mais il a tout différé qu'il est mort dans l'impuissance de la communiquer. Ce fut une fievre chaude qui le priva de ce pouvoir. Permettez que je vous dise que si vous ne savez pas tirer parti de votre talent vous ne savez pas ce que vous possedez. C'est un Tresor. — Mon oracle, Monsieur, répond très obscurement — Les réponses que ma fille m'a montrées sont très claires — Elle est apparemment Devineresse dans la demande, car la réponse en dépend — Nous ver= rons après dîner si j'ai le même bonheur, si vous voulez avoir la com= plaisance de travailler avec moi.

A table nous parlames de toute autre chose parceque il y avoit des convives, et entr'autres son premier ministre Laïd, et grossier qui me paroissoit avoir des idées sur Zither. Après dîner nous nous retira= mes, et la seule Zither étoit présente, M. D. O. tira de sa poche deux questions très longues. Dans une il vouloit savoir comment il devoit s'y prendre pour avoir une sentence favorable de etats Generaux dans une affaire qui l'interessoit beaucoup, et dont il exposoit des détails. J'ai répondu à cette question très obscure= ment, et très rapidement laissant le soin à Zither de la traduire en paroles, et à la seconde il m'est venue l'envie de répondre clairement. Il demandoit quel avoit été le sort d'un vaisseau qu'il nommoit, et dont on savoit le départ des Indes orien= tales; et même le jour; mais on ne savoit pas ce qu'il étoit de= venu. Il y avoit deux mois qu'il auroit dû arriver; il vouloit savoir s'il existoit encore, ou s'il étoit péri, et où, et comment. Personne n'en avoit jamais eu aucune nouvelle. La compagnie propriétaire se contenteroit d'un assureur qui lui donneroit le dix pour

cent ; mais elle ne trouvoit personne. Ce qui finissoit de faire croire le vaisseau perdu étoit une Lettre d'un capitaine anglois qui le noyoit de l'avoir vu se couler à fond.

La substance de ma réponse que j'ai donné pour étourderie, et sans craindre aucune mauvaise conséquence, fut que le vaisseau existoit sans aucun dommage, et qu'on en auroit des nouvelles certaines dans huit jours. Ce fut ainsi que dans le désir de faire monter aux nues la réputation de mon oracle, je l'ai mis dans le risque de la perdre entièrement. Mais je n'avois fait rien de cela si j'avois deviné ce que M. D. O. alloit faire en conséquence de mon oracle. La joye l'a fait pâlir. Il nous dit qu'il étoit de la plus grande importance de ne parler de ce fait à personne, car il pensoit d'aller assurer le vaisseau au meilleur marché possible. Je lui ai alors dit tout effrayé que je ne répondois pas de la véracité de l'oracle ; et que je mourois de chagrin si je me trouvois la cause qu'il perdoit une grosse somme. Il me demanda si l'oracle me répondoit quelque fois, et je lui ai répondu que souvent il induisoit en erreur par des équivoques. Dieu voyant mon inquiétude prit la peine de m'abstenir de toute démarche à ce sujet.

Monsieur D. O. resta pensif, puis parla beaucoup, raisonna mal sur la prétendue force du nombre, et dit à sa fille de lui livre tous les demandes qu'elle avoit faites. Elles étoient six à sept toutes courtes, et toutes susceptibles de réponses ou affirmatives, ou équivoques, ou plaisantes. Dieu qui avoit fait les toutes les prévoyoit à tirer avec son tout puissant secours les réponses. Son père lors de lui même la voyant si habile crut qu'elle pourroit à l'en mettre en possession, et Dieu même l'en flattoit. Après avoir passé sept heures à raisonner sur toutes ces réponses qu'on trouvoit divines nous songeames à la Cène. Le Lendemain étant un Dimanche, M. D. O. me pria d'aller dîner à sa maison sur l'Amstel que je connoissois. Je m'y suis engagé avec plaisir.

Retournant chez moi, je suis passé devant une maison où on dansoit, et voyant du monde entrer, et sorti j'ai voulu voir ce que c'étoit. C'étoit un Musicam. Une orgie ténébreuse dans un lieu vraiment digne du vice, honte de la débauche la plus dégoutante. Le son même de deux ou trois instrumens qui formoient l'orchestre plongeoit l'âme dans la tristesse. Une odeur puante du mauvais tabac qu'on y fumoit, d'une qualité

1485 d'ail qui venoit des vots de ceux qui dansoient, et qui retiroient assis ayant à leur coté droite une bouteille, ou un pot de biere, et à leur gauche une hideuse gorge, offroient à mes yeux, et à mes reflexions une image desolante qui me faisoit voir les miseres de la vie, et le degré d'avilissement où la brutalité pouvoit faire descendre les plaisirs. L'assemblée qui animoit ce lieu etoit toute composée de matelots, et d'autres gens du peuple auxquels il sembloit un paradis qui les dedomageoit de tout ce qu'ils avoient souffert dans des longues, et penibles navigations. Entre les femmes publiques que je voyois là j'en trouvai pas une seule avec laquelle il m'auroit été possible de m'amuser un seul moment. Un homme de mauvaise mine ayant l'air d'un chaudronnier, et le ton d'un marant, vint me demander en mauvais italien si je voulois danser pour un sou. Je l'ai remercié. Il me montra une venitienne qui etoit là assise me disant que je pouvois la faire monter à une chambre, et boire avec elle.

Je m'approche, il me semble de la connoitre, mais la sombre lumiere de quatre chandelles non mouchées ne me laisse pas distinguer ses traits. Poussé par la curiosité, je m'assis pres d'elle lui demandant s'il etoit vrai qu'elle etoit venitienne, et s'il y avoit long tems qu'elle avoit quitté la patrie. Elle me regond qu'il y avoit à peu près dix huit ans. On me presente une bouteille; je lui demande si elle veut boire, et elle me dit qu'oui, me disant que je pouvois monter avec elle. Je lui regons que je n'en avois pas de besoin, je donne un ducat pour payer, on me donne la monte que je mets dans la main de la pauvre diablesse, qui m'offre un baiser que je repute.

Aimez vous vos vieux, lui dis-je, Amsterdam que Venise? — Dans mon pays je ne serois pas ce maudit metier. Je n'avois que quatorze ans, et je vivois avec mon pere, et ma mere — Qui vous a debauché? — Un couvreur. — Dans quelle contrée de Venise demeuriez vous? — Je ne demeurois pas dans Venise; mais dans une ferme peu eloignée du Frioul.

Marie du Frioul, dix huit ans, un couvreur, je me ressouvins, je la regarde attentivement, et je reconnois Lucie de Pascau; mais je me garde bien de sortir de mon ton d'indifference. La debauche beaucoup plus que l'age avoit flétri sa figure, et toutes ses adjacences. Lucie, la tendre, la jolie, la rayée Lucie, que j'avois tant aimée, et que j'avois epargnée par sentiment dans cet etat, devenue laide, et degoutante dans un bordel d'Amsterdam! Elle buvoit sans m'examiner, et sans se soucier de me demander qui j'etois. Je ne me suis pas senti curieux de savoir son histoire: il me sembloit de la savoir. Elle me dit qu'elle demeuroit dans la maison, et qu'elle me donneroit des jolies filles si j'allois la voir. Je lui ai donné deux ducats, et je suis vite parti.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je suis allé me coucher accablé de tristesse. Il me semblait d'avoir passé une journée funeste, reflechissant aussi à M. D. O., qui à cause de ma folle cabale alloit peut être perdre 300 florins. Cette pensée me rendoit ennemi de moi même decourageoit la tendresse qu'Esther m'inspiroit. Je la prevoyois devenue mon implacable ennemie autant que son pere: L'homme ne peut aimer que dans l'espoir d'être aimé. Le spectacle de Lucie au musicum me laissa une impression qui me causa les plus funestes reves. Je me regardois comme la cause de son malheur. Elle n'avoit que trente deux ans, et je prevoyois affreux son etat futur.

Après m'être ennuyé sans dormir, je me leve, j'ordonne un carosse et je mets un bel habit pour aller faire ma reverence à la princesse de Salitzin qui etoit logée à l'étoile d'Orient. Elle etoit allée à l'amirauté. J'y vais, et je la trouve accompagnée de M. de Reiswik, et du comte de Tot qui venoit de recevoir des nouvelles de mon ami Paselier, où je l'avois conservé de Paris. Je l'avois laissé fort malade à mon depart de Paris.

Sortant de l'amirauté je renvoye mon carosse et mon laquais, leur ordonnant d'être à onze heures chez M. D. O. sur l'Amstel. J'y vais à pied, et habillé ainsi je trouve de la canaille hollandoise qui me bafoue, et me siffle. Esther me voit de la fenetre, on tire du premier etage un cordon, la porte s'ouvre, j'entre je la referme, et montant un escalier de bois, sur le quatrieme, ou cinquieme degré, je donne du pied contre quelque chose qui cede. Je regarde, et voyant un portefeuille vert, je m'incline pour le ramasser; mais maladroitement je le heurte, et il tombe sous l'escalier par une ouverture qu'on avoit pratiquée dans le devant du degré suivant apparemment pour donner de la lumiere au lieu qui etoit sous l'escalier. Je ne m'arrete pas, et je monte. On me reçoit comme à l'ordinaire, et je leur dis la raison de ma sortie. Esther rit de ce que je lui prevoyois un autre; mais il me semble de la voir trister. La gouvernante d'Esther arrive, et leur parle hollandois. Je vois Esther affligée qui va faire ces reverences à son pere. Je vois, lui dis-je, qu'il vous est arrivé quelque malheur: si ma presence vous gêne, permettez sans façon que je me retire. Il me repond que le malheur n'est pas grand, et qu'il a pris son parti, ayant une fortune suffisante pour le lui faire souffrir en patience. J'ai perdu, me dit il un portefeuille assez riche, qu'etant sage j'aurois dû laisser à la maison, car je n'avois besoin de m'en servir que demain. Je ne peux l'avoir perdu que dans la rue, je ne sai pas comment. Il y a des grosses lettres de change dont je peux empecher l'escompte, mais il y a aussi des billets de banque anglois, dont les porteurs sont les maitres. Remercions Dieu de tout, ma chere Esther, et

priois Le de nous conserver la santè, et de nous preserver de mal-
heurs encore plus grands. J'ai reçu dans ma vie des coups beaucoup
plus forts, et ~~si~~ j'ai resisté. Ne parlons donc plus de cet accident que je
veux prendre comme une petite banqueroute.

Je me tenois dans le silence avec la joye dans l'ame. J'étois sur
que le portefeuille étoit le même que j'avois poussé dans l'ouverture,
il n'étoit donc pas perdu; mais j'ai d'abord pensé à ne le leur faire re-
connoître qu'avec l'appareil cabalistique. L'occasion étoit trop belle pour
négliger de m'en servir et donner à mes hôtes un grand essai de l'infaillibi-
lité de l'oracle. Cette idée m'ayant mis en bonne humeur, j'ai tenu à
Esther cent propos qui la firent rire, et je lui ai fait des contes qui ridiculisoient
les français qu'elle détestoit.

Nous dînames très délicatement, et bûmes en gourmets. Après le café,
je leur ai dit que il me ~~me~~ ennuioient le jeu je jouerois; mais Esther dit
que ce seroit un dommage de perdre ainsi le tems. Je suis intarissable de
pyramides, me dit elle; puis je demander qui a trouvé le portefeuille de
mon père — Pourquoi non, lui dis-je. La demande est bien simple.
Elle la fit très courte, et la réponse qui sortit, très courte aussi, lui dit
que le portefeuille n'avoit été trouvé de personne. Elle courut em-
brasser son père, qui par cette réponse se trouva sûr que son portefeuille
retourneroit entre ses mains; mais elle fut étonnée, puis affligée quand
quand je lui ai dit, qu'elle s'y prendroit en vain que je voudrois tra-
vailler d'avantage, si elle ne me faisoit au moins autant de cas
que ce qu'elle avoit fait à son cher père. Elle me donna alors des bai-
sers à foison, et elle tira la pyramide de la question qui demandoit
où le portefeuille étoit. Je lui ai fait sortir les mots le portefeuille
est tombé dans l'ouverture du cinquième degré de l'escalier.
D. O. et la fille se leva et très contente, ils descendent, et je les suis.
Il nous montre lui même le trou par où le portefeuille devoit être
entré. Il allume une bougie, puis il entre dans un magazin, il
descend un escalier souterrain, et il ramasse de ses propres mains
le portefeuille qui étoit dans l'eau précisément sous l'ouver-
ture qui étoit au degré. Nous remontons, et nous passons une
heure dans les discours les plus sérieux sur la divinité de l'
oracle fait pour rendre le plus heureux des hommes celui qui
le possede. A l'ouverture du portefeuille, il nous montra qua-
rante billets d'achiquier de 1000 livres sterling chacun, dont il fit

present de deux à la fille, et d'autres deux a moi, qui les prenant d'une main je les ai remis de l'autre à la belle Esther, lui disant de me les garder. Elle n'y consentit que lorsque je l'ai menacée de ne plus travailler pour elle à la cabale. J'ai dit à M. D. O. que j'en voulois qu'à son amitié. Il m'embrassa, et il me l'assura jusqu'au dernier moment de sa vie.

Rendant Esther dépositaire de 12m florins j'étois sûr de me l'attacher. Cette fille avoit dans les yeux un charme qui m'enivroit. J'ai dit à son père que l'affaire qui me tenoit au coeur étoit l'escompte des vingt millions avec peu de perte. Il me répondit qu'il espéroit de me rendre content; mais qu'ayant besoin que je fusse souvent avec lui, je devois me loger dans sa propre maison. Esther joignit aux siennes ses propres instances, et j'ai accepté ayant grand soin de leur cacher tout le contentement de mon ame; mais leur témoignant cependant toute la reconnoissance que je leur devois.

Il alla alors dans son cabinet à écrire, et étant resté seul avec Esther, je lui ai dit que je me tenois disposé à faire pour elle tout ce qui pouvoit dépendre de moi; mais qu'avant tout elle devoit me donner son coeur. Elle me dit que le moment dans lequel je pourrois la demander à son père viendroit lorsque je me trouverois logé dans la maison. Je l'ai assurée qu'elle m'auroit le lendemain.

Monsieur D. O. nous dit en retournant que nous entendrions le lendemain une grande nouvelle à la bourse. Il nous dit qu'il perdroit tout seul pour son compte la vaisseau qu'on croyoit perdu moyennant 300m florins; et qu'il laissera qu'on dira qu'il est fou. Je savois tout, nous ajouta-t-il, et après avoir vu de la divinité de l'oracle tout ce que j'ai vu, je craignois. Je gagnerai trois millions; et si je perds une telle perte ne me ruinera pas. Esther ébloui par le portefeuille retrouvé dit à son père qu'il devoit se hâter, et de mon côté je ne pouvois plus reculer. Me voyant l'air triste M. D. O. m'assura qu'il ne savoit pas mauvais mon ami quand on trouveroit l'oracle rongeur. Je l'ai prié de permettre que j'interrogeasse l'oracle une autre fois avant de s'exposer à faire une aussi grande perte, et je les ai vus tous les deux enchantés du zèle qui m'animoit à l'avantage de leur maison.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

158 Mais voici encore un fait qui trouvera des lecteurs incrédules, ou portés à me condamner comme homme d'un caractere imprudent, et dangereux. J'ai fait moi même la question, la pyramide, et tout la reste sans vouloir que Zither i'en mêlat. J'étois archarté d'être à tems d'empecher ce meurtre, et determiné à l'empecher. Un double sens que j'étois le maitre de faire sortir de ma phrase avoit été le courage à tous les deux, et j'avois déja dans ma tête j'ai cru de l'avoir parfaitement couché en nombres sur le papier que j'avois devant moi. Zither qui étoit en possession de l'alphabet le traduisit vite en paroles, et m'étonna quand elle lut ma reponse. Elle lut ces paroles: En s'agissant d'un fait comme celui il faut ne rien craindre. Votre repentir seroit trop douloureux. Il ne fallut pas d'avantage. Le pere et la fille coururent m'embrasser, et M. de O. me dit qu'à l'apparition du vaisseau il me devoit la dixieme partie de son gain. La surprise m'empechoit de lui répondre, et de lui temoigner ma reconnoissance, car il me semblait d'être sûr d'avoir écrit croire, et non pas craindre. Je ne pouvois plus reculer. Le lendemain je fus aller demeurer avec eux dans un charmant appartement, et le surlendemain j'ai mené Zither au concert, qui me fit la guerre sur ce que la Mercati n'y venoit plus. Cette fille me possedoit entierement; mais le refusant constamment à l'essentiel de mes caresses, elle me faisoit languir.

Quatre ou cinq jours après, M. de O. me donna le resultat d'une conference qu'il avoit eue avec Peli, et les chefs de six autres comptoirs sur mes vingt millions. Ils offroient dix millions en argent comptant, et sept en papiers qui produisoient le cinq, et le six pour cent avec un rabais d'un pour cent de droit de courtage. Outre cela ils renonçoient aux douze cent mille florins que la compagnie des Indes françoise devoit à la Hollandaise. J'ai envoié la copie de ce resultat à M. de Boulogne, et à M. d'Affri, exigeant prompte reponse. La reponse que j'ai reçu au bout de huit jours de la main de M. de Conseil par ordre de M. de Boulogne fut qu'on ne vouloit pas d'un pareil escompte, et que je n'avois qu'à retourner à Paris si je ne pouvois pas faire mieux, et on me disoit toujours que la paix étoit imminente. Mais le courage de

M. D. O. s'etoit extraordinairement accru quelques jours avant l'arrivée de cette réponse. On avoit reçu à la bourse même la nouvelle sûre que le vaisseau en question étoit à Madere. Il y avoit déja quatre jours que M. D. O. l'avoit acheté avec toute la cargaison pour 300 m florins. Quel plaisir quand nous le vimes entrer dans notre chambre avec l'air victorieux nous confirmant cette nouvelle! Il nous dit qu'il l'avoit déja arrêté de Madere jusqu'au Maxel pour une bagatelle, et que je pouvois disposer de la dixieme partie du gain. Mais ce qui m'étonna fut sur ces premieres paroles par lesquelles il termina ses discours. Vous etes assez riche actuellement pour vous établir chez nous etant sûr de la devenir immensement en peu d'années sans faire autre chose que votre cabale. Je serai votre agent. Faisons maison ensemble, et si vous aimez ma fille, je vous la donne, si elle vous veut.

La joye brilloit dans les yeux d'Esther; mais elle ne pouvoit voir dans les miens que la surprise qui m'excedant m'avoit rendu muet, et comme stupide. Après un long silence je me mis en état dans l'analyze du sentiment concevant que malgré que j'adorasse Esther j'avois besoin avant de me fixer de retourner à Paris: je me mis dit sûr de me trouver ~~sur les lieux~~ en état de decider de mon sort à mon retour à Amsterdam. Cette réponse leur plut, et nous passames la journée tres gayement. M. D. O. donna le lendemain un beau dîner à ses amis qui ne divisoit autre chose, sinon qu'il avoit eu avant tout le monde que le vaisseau etoit à Madere quoique personne ne pût concevoir comment il avoit pu le savoir.

Huit jours après cette heureuse aventure il me donna un billet signature ~~de~~ sur l'affaire des vingt millions dont le resultat étoit tel que la France ne perdoit que le vingt pour cent dont la vente des vingt millions sous condition que je ne pourois pretendre des acheteurs le moindre droit de courtage. J'ai envoyé pour extrait les copies authentique de ce marché à M. d'Affri, le suppliant de les envoyer à mes frais au controleur general avec ma lettre dans laquelle je lui menaçois l'affaire manquée s'il differoit d'un seul jour à donner à M. d'Affri le plein pouvoir qui lui etoit necessaire pour me donner celui de stipuler. J'ai sollicité avec la même force M. de Courteil, et

147
150 et M. le Duc les
avertissant tous qu'on ne me devoit rien; mais que je conclurai tout de
même ûn qu'on me remboursoit de mes frais, et qu'on ne me refuseroit
pas à Versailles ce qui m'étoit dû en qualité de courtier.

Comme nous étions en carnaval M. d'O. trouva à propos de donner un
bal. Il invita tout ce qu'il y avoit de plus distingué en femmes, et en
hommes dans la ville. Je ne dirai au lecteur autre chose si non que
ce bal fut magnifique, comme le voyez. Esther devoit avec moi toutes les
contredanses avec toutes les graces possibles, et brilla couverte de tous
les diamans de feue la mere.

Nous passions toute la journée ensemble amoureux, et malheureux,
parceque l'abstinence nous irritoit. Esther n'étoit bonne que pour me
permettre quelque larcin, ~~quand~~ ~~[illegible]~~ j'allois dejeu-
ner avec elle. Elle n'étoit generreuse que de ses baisers, qui au lieu de
me calmer me rendoient furieux. Elle me disoit, comme toutes les pre-
tendues honnêtes filles de l'univers qu'elle étoit sûre que je ne l'epouserois
plus si elle me laissoit faire d'elle tout ce que je voudrois. Elle ne croyoit
pas que je fusse marié, car je l'avois trop assurée que j'étois garçon,
mais elle ne doutoit pas que je n'eusse quelque fort attachement à Paris.
J'en convenois, et je l'assurois que j'allois me degager entierement pour
etre à elle lié par le nœud le plus indissolu jusqu'à ma mort. Helas!
Je mentois, car elle étoit inseparable de son pere qui n'avoit que
quarante ans, et je ne pouvois me figurer la possibilité de mon état
permanent dans un pais comme celui là.

Dix à douze jours après avoir envoyé l'ultimatum j'ai reçu une
lettre de M. de Boulogne, qui me disoit que l'ambassadeur avoit tou-
tes toutes les instructions que je pouvois desirer pour conclurre l'af-
faire, et l'ambassadeur m'en dit autant. Il m'avertissoit de prendre
bien mes mesures, car il ne livreroit les effets royaux qu'en recu-
vrant en especes courantes 18 #00000

Le douloureux moment de prendre congé étant donc arrivé, nous
ne nous garantîmes pas pour retenir nos larmes. Esther me remit la
valeur de $\frac{m}{n}$ livres sterling que je lui avois laissées le jour qu'on trouva
le portefeuille, et son pere suivant ma disposition me donna $\frac{m}{100}$ florins
en lettres de change sur Tourton et Baur, et sur Paris de Monmartel,
et une quittance de $\frac{m}{100}$ florins qui m'autorisoit à tirer sur lui

jusqu'à l'extinction de toute la somme. Au moment de mon
depart Esther me fit present de cinquante chemises de la plus fine
toile, et de cinquante mouchoirs de Mosulipatan.

Ce ne fut pas l'amour de Manon Balletti; mais une sotte curi-
osité, un desir d'aller figurer dans Paris qui me fit quitter la
Hollande. Quinze mois que j'ai passés sous les plombs ne furent
pas suffisans à guerir les maladies de mon esprit. Destin est une
parole vide de sens: c'est nous qui nous le faisons malgré l'axiome
des Stoïciens volentem ducit, nolentem trahit
j'ai trop d'indulgence pour moi quand je me l'adapte.

Après avoir juré à Esther que je la reverois avant la fin de l'été,
je suis parti avec un commissionnaire de la compagnie qui avoit a-
cheté les effets papiers de France, et je suis arrivé à la Haye chez
Boaz, qui me reçut avec un air mêlé d'étonnement, et d'admi-
ration. Il me dit que j'avois fait un miracle, et que je devois me
hâter d'aller à Paris quand ce ne seroit que pour jouir de l'
encens des complimens. Il me dit cependant qu'il étoit sûr que
je ne pouvois avoir fait ce que j'avois fait sans avoir convaincu
pleinement la compagnie qu'on étoit dans le moment de
faire la paix. Je lui ai répondu que je ne le savois pas convaincu,
mais que certainement la paix alloit se faire. Il me dit que si je
pouvois lui faire donner une assurance positive, et par écrit par
l'ambassadeur que la paix alloit se faire il me feroit present de
cinquante mille florins en diamans. Je lui ai répondu que la certitude
qu'en avoit l'ambassadeur ne pouvoit pas être majeure de la
mienne; mais que malgré cela je ne la croyois que morale.

Le lendemain j'ai tout fini avec l'ambassadeur; et le commissio-
naire retourna à Amsterdam.

Je suis allé loger chez Theresa qui me fit trouver ses enfans très
proprement vêtus. Je lui ai dit d'aller le lendemain m'attendre
à Rotterdam pour me consigner son fils que pour eviter les propos
je n'ai pas voulu prendre avec moi à la Haye.

J'ai acheté d'un fils de Boaz des boucles de diamans, et plu-
sieurs bijoux de prix pour 40 florins. J'ai dû lui promettre de
descendre chez lui lorsque je retournerois à la Haye; mais je ne lui
ai pas tenu parole.

156 Therese à Rotterdam me dit clairement qu'elle savoit avec certitude que j'avois gagné à Amsterdam un demi million, et qu'elle feroit la fortune, si elle pouvoit quiter la Hollande, et aller s'établir à Londres. Elle instruisit Sophie à me dire que ma fortune avoit été une conséquence des prieres qu'elle avoit adressées à Dieu. Tous ces propos me firent rire. Je lui ai donné cent ducats, et je lui ai dit que je lui en ferois payer encore cent lorsqu'elle m'écriroit de Londres. J'ai vu que cette somme lui paroit modique, mais je ne lui ai pas pourtant donné d'avantage. Elle a attendu le moment dans lequel j'entrois dans ma chaise pour me demander encore cent ducats, et je lui ai répondu à l'oreille que je lui en ferois payer mille sur le champ si elle vouloit me ceder Sophie. Après y avoir un peu pensé, elle me dit que non. Je me partis après avoir donné à ma fille une montre. Je suis arrivé à Paris le 10 du mois de Février, et j'ai pris un beau logement dans la rue: comtesse d'Artois du coté de la rue Montorgueil

Suit la page 177 (bis VI

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B. F.

chap. VIII = Lafargue F, Kap. 8

(orij. chap. VI)

p. 177–200

M. p. 157–176 fotocop

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Pendant ce court voyage, je me suis convaincu que mon nouveau fils adoptif n'avoit pas l'ame aussi jolie que son individu. Ce que sa mere lui avoit principalement inspiré dans l'education qu'elle lui avoit donné etoit la discretion. Cette qualité dans son fils etoit celle que son propre interest vou= loit qu'il eut de preference à toutes les autres; mais l'on= fant non instruit la pourra trop loin: il l'allia à la simula= tion, à la mefiance, et à la fausse confidence ~~et à la fausseté~~. Non seulement il ne disoit pas ce qu'il savoit; mais il feroit semblant de savoir ce qu'il ne savoit pas: pour bien reus= sir il sentoit qu'il devoit se rendre impenetrable, et pour l'etre il s'etoit habitué à imposer silence à son coeur, et à ne jamais rien dire qu'il n'eut composé d'avance dans son esprit. Il croyoit d'etre prudent quand il induisoit en erreur. Incapable d'amitié, il deveroit indigne de se faire des amis

Prevoyant que madame d'Urfé compteroit sur ce garçon pour l'accomplissement de la chimerique hypostase, et que plus je lui ferois un mystere de la naissance plus son genie lui feroit forger des extravagances, je lui ai ordonné de ne rien cacher de tout ce qui le regarderoit, si une dame à la quelle je le presenterois s'en montreroit curieuse trouvant juste à tête avec lui. Il me promit obeissance. Il ne l'attendoit pas à l'ordre que je lui ai donné d'etre sincere.

Ma premiere visite fut à mon protecteur, que j'ai trouvé en grande compagnie: j'ai vu là l'ambassadeur de Venise qui fit semblant de ne pas me connoitre. Depuis quand à Paris? me dit le ministre me prenant la main — Depuis ce mo= ment. Je vois de ma chaise de poste — Allez donc à Versailles;

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

vous y trouverez le duc de Choiseul, et le controleur general.
Vous avez fait des miracles; aller vous faire adorer. Venez me
voir après. Dites à M. le duc que j'ai expedié à Voltaire un
passeport du roi qui le nomme son gentilhomme ordinaire.
On ne va pas à Versailles à midi; mais c'étoit le langage des
ministres quand ils étoient à Paris. Versailles étoit comme au
bout de la rue. Je mis allé chez madame d'Usfé.
La premiere chose qu'elle me dit fut que son Genie lui avoit
dit qu'elle me verroit le même jour. Corneman, me dit elle,
m'a dit hyer que ce que vous avez fait est incroyable. Je suis sûre
que c'est vous qui avez escompté les cinq millions. Les fonds ont
haussé, et on verra dans la semaine une circulation de cent
millions pour le moins. Excusez, si j'ai osé vous faire present
de $\frac{m}{12}$ #. C'est une misere
Je n'avois pas besoin de lui dire qu'elle se trompoit. Elle fit
dire au Suisse de renvoyer tout le monde, et nous commença-
mes à parler. Je l'ai vue trembler de joye quand je lui ai dit
froidement que j'avois conduit avec moi un garçon de douze
ans que je voulois faire elever dans la meilleure pension de
Paris — Je le mettrai, me dit elle, chez Viar où sont mes ne-
veux. Quel nom a-t-il? Où est il? Je sais ce que c'est que ce
garçon. Il me tarde de le voir. Pourquoi n'êtes vous pas descen-
du chez moi? — Je vous le presenterai après demain, car
demain je suis à Versailles — Parle-t-il françois? En atten-
dant que j'arrange tout pour sa pension, il faut absolument
que vous le logiez chez vous. — Nous parlerons de cela après demain
Après avoir visité mon bureau où j'ai trouvé tout en regle,
je suis allé à la comedie italienne, où Silvia jouoit. Je l'ai
trouvée dans sa loge avec sa fille. Elle me dit qu'elle savoit qu'
en Hollande j'avois fait de très bonnes affaires, et je l'ai vue surprise
quand elle m'entendit lui répondre que j'avois travaillé pour sa fille.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Celle ci rougit. Après leur avoir dit que j'irai souper avec elles, 179
je suis allé me placer sur l'amphythéâtre. Quelle surprise! Je vois dans une des premieres loges Mad: XCV avec toute sa famille. Voici l'histoire.

Madame XCV grecque d'origine étoit veuve d'un anglois qui l'avoit rendue mere de six enfans quatre filles, et deux garçons. Au lit de la mort, n'ayant pas la force de resister aux larmes de sa femme, il se declara catolique romain; mais ses enfans ne pouvant pas heriter un capital qu'il avoit en Angleterre de 40 m l. st: sans se declarer anglicans, elle revint de Londres, où elle avoit fait tout cela.

C'étoit dans le commencement de l'année 1758.

Dans l'année 1758, je suis devenu amoureux de sa fille aînée à l'adore jouant la comedie avec elle, et six mois après, à Venise, ma: dame XCV trouva bon de m'exclure de sa societé. Sa fille me fit souf: frir en paix l'offront par une charmante Lettre, qui m'est encore chere, et d'ailleurs étoit alors amoureux de M.M., et de C.C., je l'ai oubliée facilement. Cette fille, malgré qu'elle n'eut que quinze ans, étoit une beauté, et elle joignoit aux charmes de la figure ceux de l'esprit cul: tivé, dont les prestiges sont souvent encore plus forts. Le chambe: lan du roi de Prusse comte Algarotti lui donnoit des leçons, et plusieurs jeunes patriciens aspiroient à la conquête de son coeur: celui qui pa: roissoit avoir la preference étoit l'aîné de la famille Memmo de S. Marcuola. Il mourut il y a quatre ans procurateur de S. Marc.

Cinq ans après ce fait, le lecteur peut se figurer quelle fut ma surprise voyant là toute cette famille. Miss XCV me connoit dans l'instant, elle me montre à sa mere, et celle-ci m'appelle d'abord de l'eventail. ~~Elle me reçoit~~ Je suis d'abord allé à sa loge.

Elle me reçoit me disant que nous n'étions plus à Venise, qu'elle me revoyoit dans la joye de son coeur, et qu'elle esperoit que j'irois la voir souvent à l'Hôtel de Bretagne rue S.t André des arts où elle demeuroit. Sa fille me fait avec beaucoup plus de force le même compliment: elle me paroît une divinité; et il me semble que mon

amour apres un sommeil de cinq ans se reveille avec une augmen=
tation de force egale à celle que l'objet que j'avois devant mes yeux
avoit gagnè dans le même espace de tems.

Elles me dirent qu'elles passeroient six mois à Paris avant de re=
tourner à Venise; je leur dis que je comptois de m'établir à [redacted],
que j'arrivois le même jour de la Hollande, que je devois pas=
ser le lendemain à Versailles, et qu'elles me verroient le surlende=
main chez elles empressè de leur offrir tous les services qui pourroient
dépendre de moi. J'ai su, me dit Mlle XCV, que ce que vous avez
fait en Hollande doit vous rendre cher à la France, et j'ai toujours es=
peré de vous voir; et votre prodigieuse fuite nous a fait le plus grand
plaisir, car nous vous avons toujours aimè. Nous en avons appris les circons=
tances dans une Lettre de seize pages que vous avez ecrit à M. Mennno,
qui nous a fait frissonner, et vive. Pour ce qui regarde ce que vous avez
fait en Hollande nous l'avons su hyer de M. de la Popeliniere.

Ce fermier general, que j'avois connu à sa maison de Paris sept ans
avant ce tems là, entra dans la loge. Après m'avoir fait un court com=
pliment, il me dit que si je pouvois procurer de la même façon vingt
millions à la compagnie des Indes il me feroit faire fermier general.
Il me conseilla de me faire naturaliser françois avant qu'on sût
que je devois être riche au moins d'un demi million. Vous ne pouvez pas
avoir gagnè moins — Cette affaire, monsieur, me ruine, si on me frustre de
mon droit de courtage — Vous faites bien à parler ainsi. Tout le
monde ait curieux de vous connoitre, et la France vous a des obliga=
tions, car vous avez fait hausser les actions.

Ce fut au souper chez Silvia que mon ame nagea dans la volupté.
On me fêta comme si j'avois ètè l'enfant de la maison; et à mon
tour j'ai convaincu toute la famille que je voulois être considerè
comme tel. Il me sembloit de devoir à son influence, et à sa constante
amitiè toute ma fortune. J'ai su engager la mere, le pere, la
fille, et les deux fils à recevoir les presens que je leur avois destinés.
Ayant le plus riche dans ma poche, je l'ai presentè à la mere,

qui le remit d'abord à sa fille. C'étoit des boucles d'oreille qui me coutoient six mille florains. Trois jours après je lui ai donné une petite caisse, où elle trouva deux pieces de superbe calencar, deux de toile très fine, et des garnitures de dentelles de Flandre de point à l'aiguille qu'on appelloit d'Angleterre. J'ai donné à Mario qui aimoit à fumer une pipe d'or, et une belle tabatiere à mon ami. J'ai donné une montre au cadet que j'aimois à la folie. Il m'arrivera de devoir parler de ce garçon dont les qualités le rendoient en tout superieur à son état. Mais étoit-je assez riche pour faire de si grands presens? Non: et je le savois. Je ne les ferois que parceque j'avois peur de ne pas le devenir. Si j'en avois été sûr, j'aurois differé.

Je suis parti avant jour pour Versailles. M. le duc de Choiseul me reçut en écrivant comme la premiere fois; on le coiffoit. Pour cette fois ci il posa la plume. Après un court compliment il me dit que si je me rendois la force de negocier un emprunt de cent millions de florins au quatre pour cent il me donneroit un caractere honorable. Je lui ai répondu que je pourrai penser à cela après avoir eu par quelque recompense pour ce que j'avois fait on m'encouragerait — Tout le monde dit que vous avez gagné $\frac{m}{100}$ fl: — Ce qu'on dit n'est rien, à moi ce qu'on ne le prouve. Je peux pretendre le courtage — C'est vrai. Aller vous expliquer au controleur general.

M. de Boulogne suspendit son travail pour me faire un gracieux accueil; mais quand je lui ai dit qu'il me devoit $\frac{m}{100}$ fl: il a souri. Je vois, me dit il, que vous êtes porteur de $\frac{m}{100}$ ecus en lettres de change à votre ordre — C'est vrai; mais ce que je possede n'a rien de commun avec ce que j'ai fait. C'est prouvé. Je m'en rapporte à M. d'Affri. J'ai un projet immanquable pour augmenter les revenus du roi de 10 millions sans que ceux qui les payeront puissent se plaindre — Mettez le en execution, et je vous ferai faire par le roi même une pension de $\frac{m\#}{100}$, et expedier des lettres de noblesse, si vous voulez devenir françois

Je suis allé aux petits appartemens, ou madame la marquise devoit

1812 repeter un ballet. Elle me salua quand elle me vit, et elle me dit que j'étois un habile negociateur, que ces messieurs de là bas n'avoient pas bien connu. Elle se rappelloit toujours de ce que je lui avois dit à Fontainebleau il y avoit alors huit ans. Je lui ai repondu que tous les biens venoient de là haut, et que j'esperois d'y parvenir moyennant son suffrage.

De retour à Paris je fus allé à l'hotel de Bourbon pour rendre compte à mon protecteur de tout le resultat de mon voyage. Il me conseilla d'avoir patience, et poursuivre à faire des bonnes choses, et à propos de Mad: XCV que je lui ai dit d'avoir vu à la comedie il me dit que la Popelinière alloit epouser la fille ainée

Ce que j'ai trouvé de nouveau chez moi fut le depart de mon fils. Une grande dame, me dit l'hotesse, est venue faire une visite à M. le comte (on l'avoit d'abord fait comte) et l'avoit conduit avec elle. J'ai fait semblant de trouver cela bon, et je fus allé me coucher. Le lendemain de grand matin mon commis me porta une lettre. Elle étoit du vieux procureur oncle de ma cousine femme de Gaëtan que j'avois aidée à sortir de ses mains. Il me prioit d'aller lui parler au palais, ou de lui dire où je voulois être dans la journée. Je fus au palais. Il me dit que sa niece avoit été obligée d'aller se mettre dans un couvent, où elle plaidoit contre son mari avec l'assistance d'un conseiller au parlement qui en feroit tous les frais; mais qu'on avoit besoin absolument de moi, du comte Mineta, et des domestiques qui s'étoient trouvés presens à l'affaire pour en constater la verité. Je me suis aquité de tout cela tres facilement, et trois ou quatre mois après, tout fut fini par une banqueroute frauduleuse que fit Gaëtan, et qui l'obligea à quitter la France. Je dis mai en terre, et lieu où j'ai trouvé ce malheureux trois ans après. Pour la femme elle resta à Paris heureuse avec le conseiller son bon ami, où elle est peut être encore. Je l'ai entierement perdue de vue

Sortant du palais, je fus allé faire une visite à Madame xxx pour voir Mineta. Il n'y étoit pas. Elle en étoit toujours

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

amoureuse. Je lui ai laissé mon adresse, et je fus allé à l'Hotel de Bretagne dans la même rue pour faire ma premiere visite à Mad: XCV. Cette femme qui ne m'aimoit pas me reçut cependant tres bien. A Paris, et en fortune je lui paroissois un autre. Elle avoit avec elle un vieux grec nommé Zandri frere du maitre d'Hotel de M. de Bragadin, qui venoit de mourir: je lui en fis mon compliment de condoleance; et il me m'a pas repondu. Mais toute la famille me vengea de la sotte froideur de cet homme. Miss, ses soeurs, et ses deux freres, dont l'aîné avoit quatorze ans me firent à l'envi cent caresses. Mais l'étourderie de l'aîné des garçons me surprit. Il étoit impatient de se voir maitre absolu de son bien pour s'adonner au libertinage le plus éffrené. Miss XCV, telle que je l'ai presentée au Lecteur, joignoit à l'air d'aisance la culture de l'esprit qu'elle ne savoit jamais montrer à propos, et sans ombre de pretention. Il étoit difficile de l'approcher sans en devenir amoureux; mais, comme je m'en suis convaincu quelques semaines après, eloignée de toute coquetterie, elle ne laissoit concevoir la moindre esperance à ceux qui n'avoient pas eu le bonheur de lui plaire. Sans être impolie elle savoit être froide, et tant pis pour ceux que sa froideur ne desabusoit pas. Dans une heure que j'ai passée seul avec elle, elle me mit dans ses fers, je le lui ai dit, et elle s'en montra bien aise. Elle prit dans mon coeur la place qu'Esther occupoit il n'y avoit que huit jours; mais elle ne s'en saisit pas emparée, si Esther avoit été à Paris. L'attachement que j'avois à la fille de Silvia étoit d'une espece qui ne m'empechoit pas de devenir amoureux d'une autre. L'amour d'un libertin sans une certaine nourriture devient en fort peu de tems froid; et les femmes savent cela quand elles ont un peu d'experience. La jeune Balletti étoit toute neuve

M. Mazzetti noble venitien, commandeur de Malte, homme de Lettres qui donnoit dans les sciences abstraites, et qui savoit assez

bien des vers latins arriva à une heure. On alloit servir, Mad: XCV lui fit d'abord mettre un couvert; et devant aller dîner avec Mad: d'Urfé j'ai refusé cet honneur. M. Tassetti, qui m'avoit beaucoup connu à Venise, ne me regarda que de passage. Il fit un sourire à l'eloge que Mlle lui fit de mon courage. Elle lui dit que j'avois forcé tous les venitiens à m'estimer, et que les françois devoient de me voir leur concitoyen. Il me demanda si la place de receveur de la Loterie me produisoit beaucoup. Assez, lui répondis-je, pour rendre heureux mon commis

Chez Mad: d'Urfé, j'ai trouvé mon prétendu fils entre les bras. Elle s'étoit mise à me faire des excuses sur cet enlevement que j'avois tournées en plaisanterie. J'ai dit au petit bon homme qu'il devoit regarder madame comme sa reine, et lui ouvrir tout jours son coeur. Elle me dit qu'elle l'avoit fait coucher avec elle; mais qu'elle se voyoit obligée à se priver de ce plaisir à moins qu'il ne lui promît d'être plus sage à l'avenir. J'ai trouvé cela sublime, et j'ai vu le jeune homme rougir. Il la pria de lui dire en quoi il lui avoit manqué.

Elle me dit que nous aurions à dîner avec nous S. Germain: elle savoit que cet adepte m'amusoit. Il vint, il s'assit à table, et non pas pour manger; mais pour parler comme il faisoit toujours. Il contoit effrontément des choses incroyables qu'il fallait faire semblant de croire, puisqu'il se disoit ou se faisoit témoin oculaire, ou le principal personnage de la piece; mais je n'ai pu m'empêcher de pouffer quand il conta un fait qui lui étoit arrivé dînant avec les peres du concile de Trente.

Madame avoit au cou un gros aimant armé. Elle prétendoit qu'une fois ou l'autre il lui attireroit la foudre, et que par ce moyen là elle iroit au Soleil. Ce seroit immanquable, repartit l'homme; mais il n'y a que moi au monde de capable de donner à l'aimant une force mille fois plus grande que celle que lui donnent les physiciens ordinaires. Je lui ai dit froidement que

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

je gagerois vm dix ecus qu'il n'augmenteroit pas seulement du double celle de celui que madame avoit à son cou. Madame l'a empeché d'accepter la gageure et elle me dit après tête à tête que j'avois perdu car S. Germain étoit magicien. Je lui ai dit qu'elle avoit raison.

Quelques jours après ce pretendu magicien partit pour Chambord château royal où le roi lui avoit donné un appartement et vm ℔ pour qu'il pût travailler en pleine liberté aux teintures qui devoient faire prosperer toutes les fabriques des draps de la France. Il avoit seduit le monarque, contant à Trianon un tabac à foire qui souvent l'ennuyoit, ayant le malheur de s'ennuyer par tout excepté à la chasse; ce fut la marquise qui lui fit connoitre l'adepte pour le faire devenir chimiste; car après qu'il eut fait present de l'eau de jeunesse, elle lui croyoit tout. Cette eau merveilleuse, prise dans la dose qu'il lui avoit ordonné, n'avoit pas la vertu de rajeunir, car l'homme adorateur de la verité conviendroit que c'étoit impossible; mais d'empecher de vieillir conservant la personne in statu quo plusieurs siecles. Elle avoit dit au monarque que reellement elle sentoit qu'elle ne vieillissoit pas; ce monarque montra au duc de Deux-ponts un diamant de premiere eau du poids de douze carats qu'il portoit à son doigts, et qu'il croyoit avoir fait lui même endoctriné au magistere par l'importeur. Il lui dit qu'il avoit fondu vingt quatre carats de petits diamans qui étoient devenus un seul, et qu'il étoit après devenu de douze à la roue où on l'avoit brillanté. Convaincu alors de la science de l'adepte il lui avoit donné à Chambord le même logement qu'il avoit donné pour toute sa vie à l'illustre marechal de Saxe. J'ai entendu cette histoire de la bouche même du duc ayant l'honneur de souper avec lui, et le medois comte de Levenhoop à Metz à l'auberge du roi Dagobert.

Avant de quitter madame d'Urfé je l'ai avertie que le jeune garçon pouvoit être celui qui la feroit renaître, mais qu'elle gâteroit tout si elle n'attendoit pas sa puberté.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Elle le mit en pension chez Viar, lui donnant toutes sortes de maitres, et le nom de comte d'Aranda, malgrè qu'il fut né à Bareith, et que la mere n'ait jamais eu le moindre commerce avec aucun espagnol de ce nom. Je ne fus allè le voir que trois ou quatre mois après qu'il y fut etabli. Je craignois toujours quelqu'avanie à cause du nom que la visionaire lui avoit donnè à mon insu.

Mireta vint me voir dans un joli equipage. Il me dit que la Donna vouloit devenir sa femme; mais qu'il n'y consentiroit jamais malgrè qu'elle lui offrit tout son bien. Il auroit pu aller avec elle à Trevio, payer ses dettes, et y vivre tres bien. Sa destinée l'empecha de suivre mon bon conseil.

Determinè à prendre une maison de campagne, je me mis decidè pour la Petite Pologne après en avoir vu plusieurs. Elle etoit bien meublèe cent pas au dela de la barriere de la Magdelaine. La maison etoit sur une petite eminence près de la chasse royale derriere les jardin du duc de Gramont. Le nom que le proprietaire avoit donnè à cette maison etoit Vauxhall en Delair. Elle avoit deux jardins, dont un etoit à usage du premier etage, trois appartemens de maitre, écuries pour vingt chevaux, bain, bonne cave, et une grande cuisine avec toute la batterie necessaire. Le maitre de cette maison portoit le nom de Roi de beure, et il ne se disoit pas autrement. Louis XV même le lui avoit donnè un jour qu'il s'etoit arretè chez lui, et qu'il avoit trouvè son beure excellent. Il me loua sa maison pour cent louis par an, et il me donna une excellente cuisiniere qui s'appelloit la Perle, à la quelle il consigna tous les meubles, et la vaisselle qui pouvoit m'etre necessaire pour six personnes s'engageant de m'en fournir tant que je voudrois à un sou par once. Il me promit aussi de me fournir tous les vins que je lui aurois demandè à un marchè meilleur qu'à Paris, pouvant me les faire venir par dehors. Tout etoit à meilleur marchè en deça des barieres.

Il me promit aussi à meilleur marché du fourage pour mes chevaux, et tout enfin, puisque tout ce qui entroit à Paris devoit payer, et étoit là j'étois à la campagne.

En moins de huit jours je me suis pourvu d'un bon cocher, de deux voitures, de cinq chevaux, d'un palefrenier, et de deux bons laquais à petite livrée. Madame d'Urfé à laquelle j'ai donné mon premier dinez fut enchantée de ma maison. Elle prit tout cela comme fait pour elle, et j'ai laissé qu'elle le croye. Je lui ai laissé croire aussi que le petit d'Aranda appartenoit au grand ordre, qu'il étoit né par une operation que le monde ne connoissoit pas, que j'en étois que le depositaire, et qu'il devoit mourir sans cependant cesser de vivre. Tout cela sortoit de la cervelle, et tout ce que je pouvois faire de mieux c'étoit d'en convenir; mais elle soutenoit qu'elle ne savoit rien que par les revelations de son Genie qui ne lui parloit que la nuit. Je l'ai reconduite chez elle, et je l'ai laissée au comble du contentement.

Dans ces mêmes jours Camille m'a envoyé le billet d'un petit souper où j'ai trouvé toutes ses jolies camarades et leurs amans chez elle, et de lui porter son argent. C'étoit mille ecus. A ce souper on m'a engagé à aller au bal de l'opera, où à peine arrivé, je me suis vu attaqué par un domino noir femelle, qui dans un fauset me disant cent verités, me mit en curiosité de savoir qui c'étoit. J'ai tant fait que je l'ai persuadé à venir avec moi dans une loge. Au sortir du masque je fus surpris de voir Mlle XCV. Elle me dit qu'elle étoit venue au bal avec une de ses soeurs, son frere aîné, et M. Tassetti, et qu'elle s'étoit echappée pour aller changer de domino dans une loge. Elle voïoit le figurant leur inquietude. Elle ne pensoit à les en tirer qu'à la fin du bal. Me voyant seul avec elle, et dans le cas de pouvoir la posseder pendant tout le bal, j'ai commencé

1886 à lui parler de mon ancienne flamme, et de la fin avec la quelle elle s'étoit renouvellée. Elle reçut mes expressions avec la plus grande douceur; elle ne se refusa pas à mes emb=rassemens, et le peu d'obstacles qu'elle mit à tout ce que je vou=lois entreprendre m'assura que mon bonheur n'étoit que différé. Le sentiment m'obligea à ne pas insister, et elle montra de m'en savoir gré.

Je lui ai dit que j'avois vu à Versailles qu'elle alloit de=venir femme de M. de la Popelinière. Elle me répondit qu'on le croyoit, que sa mere le desiroit, et que le vieux fermier general s'en flattoit; mais qu'elle n'y consentiroit j'a=mais. Il m'arrive un million, me dit elle, de donner en cas de veuvage sans enfans, et tout son bien si je lui en don=ne un; mais je ne veux pas me rendre malheureuse avec un homme qui me deplait toutdis que je ne vis plus maitresse de mon coeur: j'aime à Venise, et ma mere le sait; mais elle pretend que celui que j'aime ne puisse pas me convenir comme epoux. Elle voudroit plustot me voir femme de M. Tassetti qui seroit pret à quitter sa croix; mais il m'est odieux — S'est il deja expliqué? — En clair lui ai je dit, et les marques de mepris que je ne celle jamais de lui donner ne le demontent pas. C'est un vilain villonaire, mechant, jaloux, qui m'entendant à table parler de vous comme vous meritez qu'on parle, devroit pas vous n'eut pas honte de dire à ma mere qu'elle ne pût recevoir. Je me suis offert à la servir sans nulle reserve en tout ce qu'elle pourroit me croire capable. Elle me répondit en soupirant qu'elle seroit trop heureuse si elle pût [illegible] com=piter sur toute l'étendue de mon amitié, et pour lors prenant feu je lui ai dit que j'avois [illegible] ecus à son service,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et que j'etois prêt à exposer ma vie au risque le plus evident pour gagner des droits sur son coeur. A cette explication elle me marqua des sentimens de la plus tendre reconnoissance; me serrant entre ses bras, et unissant sa bouche à la mienne. Il y auroit eu de la lacheté de ma part à pretendre dans ce moment là d'avantage. Elle me pria de l'aller voir souvent m'assurant que nous passerions des heures tête à tête; c'étoit tout ce que je pouvois desirer. Je lui ai promis d'aller dî= ner le lendemain avec elle. Ainsi nous nous separames.

Après avoir passé une heure dans la sale la suivant de loin par tout, et me felicitant d'être devenu son ami dans le plus haut degré, je suis allé à la petite Pologne. Je n'y emplo= yois qu'un quart d'heure. Je demeurois à la campagne, et dans un quart d'heure j'etois par tout où je voulois dans la ville. Mon cocher alloit comme le vent, mes chevaux étoient de ceux qu'on appelle enragés faits exprès pour ne pas être épargnés. Des chevaux pareils nebus de l'ecurie du roi étoient un luxe. Quand il m'en crevoit un je le remplo= yois moyennant deux cent francs. Un des plus grands plai= sirs de Paris est celui d'aller vite.

M'étant engagé à dîner avec Miss, je n'ai dormi que peu d'heures. Je suis sorti en chenille, j'ai traversé Tuil= leries, j'ai passé le pont royal, et j'ai paru devant Mixer tout couvert de neige qui tomboit ce jour là à flocons. Elle me reçut en riant me disant que sa fille lui avoit dit qu'un fat elle m'avoit fait enrager, et que je dinerois avec elle. C'est vendredi, me dit elle, et vous serez maigre; mais nous avons des poissons excellens. En attendant al= ler voir ma fille qui est encore au lit.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Elle écrivoit sur son séant, et elle mit bas sa plume quand elle me vit. Elle me dit qu'elle ne se tenoit au lit que par paresse, et pour être plus libre. Elle alloit prendre un bouillon parce qu'elle n'aimoit pas le maigre elle ne vouloit se lever pas même pour aller se mettre à table. La presence de sa sœur ne la génant pas, elle tira de son porte-feuille une lettre en vers que je lui avois écrite quand sa mere m'avoit consigné à la porte de sa maison. Elle me la recita par coeur, puis elle s'attendrit, et versa quelques larmes. Cette fatale Lettre, dit elle, que vous avez nommée le Phoenix, a fait mon destin, et elle sera peut être la cause de ma mort.

Je lui avois donné le titre de Phoenix, parcequ'après m'être plaint de mon triste sort, je lui predisois en ton de poëte qu'elle donneroit son coeur à un homme qui auroit tant de qualités qu'à juste titre on pourroit appeller Phoenix. J'employois cent vers à faire la description de ces qualités tant physiques que morales qui réellement representoient un être parfait digne d'être adoré. C'étoit le portrait d'un dieu.

Eh bien! pourquoi m'a-t-elle dit la tendre Alix, je suis devenue amoureuse de cet être imaginaire, et étant sûre qu'il devoit exister, j'ai passé six mois à le chercher par tout, et m'arrêtant quand enfin j'ai eu de l'avoir trouvé. Nous nous aimâmes; je lui ai donné mon coeur, et nous ne nous sommes séparés qu'à mon depart de Venise, il y a quatre mois. Nous sommes à Londres jusqu'à la fin de l'an, et il y a déjà six semaines que nous sommes ici. Je n'ai reçu de ses Lettres qu'une seule fois; mais ce n'est pas la faute. Je suis genée, et je ne peux ni en recevoir, ni lui écrire.

Ce recit me confirma dans mon système. Nos actions les plus decisives de notre vie dependent de causes très legeres. Mon épître en vers n'étoit qu'un luxe de poésie; et l'être que je

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

peignoit étoit au dessus de l'homme; mais elle le crut possible, et elle en devint amoureuse d'avance. Quand elle crut de l'avoir trouvé, il ne lui fut pas difficile de lui trouver toutes les qualités qu'elle lui desiroit, puisque ce fut elle qui les lui donna; et c'en fut fait d'elle. Sans ma lettre rien de tout cela ne seroit arrivé. Tout est combinaison, et nous sommes auteurs de faits dont nous ne sommes pas complices. Tout ce qui nous arrive donc de plus important dans le monde n'est que ce qui doit nous arriver. Nous ne sommes que des atomes pensants, qui vont où le vent les pousse.

On nous appella à dîner, et nous fîmes chere exquise avec les poissons de l'Océan que La Popelinière avoit envoyés. Madame XCV grecque, et avec un esprit très superstitieux ne pouvoit qu'être que devote. L'alliance de Dieu avec le diable est inconcevable dans la tête d'une femelle vaine, foible, voluptueuse, et craintive. Un prêtre lui avoit dit que convertissant son mari elle s'assuroit le salut éternel, car Dieu dans l'écriture promet: fait en deux termes animam pro anima à tout convertisseur d'un heretique. Ayant converti son mari, elle se reconnut en état de sûreté: il ne lui restoit plus rien à faire. Elle mangeoit cependant maigre le vendredi; mais elle y trouvoit son compte. Elle l'aimoit mieux que le gras.

Après dîner, je suis retourné au lit de Miss, qui me tint tête jusqu'à neuf heures, et toujours maître de subjuguer mes desirs. Ayant la fatuité de croire que les siens ne cedoient pas aux miens, je ne voulois pas être le moins fort.

N'ayant pas vu Tasetti, j'ai soupçonné une rupture; mais point du tout. Elle me dit que rien ne pouvoit engager le visionaire à sortir de chez lui le vendredi.

Il avoit vu dans son horoscope qu'en pareil jour il devoit être assassiné, et étant sage il devoit se tenir inaccessible. On se moqua toujours de lui; mais il n'eut pas moins raison. Il y a quatre

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

ans qu'il est mort sur son lit à l'age toujours mur de 70 ans.
Il veut prouver par là que la destinée de l'homme dépend
d'une bonne conduite, de sa prudence, et des precautions faites
pour eviter des maux qu'il a prevus. Excellent raisonnement
dans tous les cas excepté lorsqu'il s'agit de maux annoncés dans
un horoscope le supposant tel que les astrologues veulent qu'on
le suppose; car ou les maux annoncés sont evitables, et pour
lors l'horoscope devient une puerilité, ou il est l'interprete
du destin, et ils sont inevitables. Le chevalier Tarsetti fut donc un
fat, il voulut d'avoir prouvé quelque chose. Il auroit prouvé un
peu vu à vu de quelques esprits bornés, si sortant tous les jours il
eut été tué par quelqu'un. Pic de la Mirandole, qui croyoit à l'
astrologie, disoit Astra influunt non cogunt. Je n'en doute pas.
Mais auroit on dû croire à l'astrologie, si M. Tarsetti eut été
assassiné dans un jour de Vendredi? Point du tout; tout de même

Le comte d'Egreville m'avoit presenté à la comtesse du
Rumain sa soeur, qui ayant entendu parler de mon oracle
avoit long tems desiré de me connoitre. En peu de jours je
me fis gagné l'amitié du mari aussi, et de ses jeunes filles dont
l'ainée qu'on appelloit Clotilde devint après l'epouse de M.
de Polignac. Madame du Rumain étoit plus belle que jolie.
Elle se faisoit aimer par la douceur de son caractere, par
sa franchise, et par l'empressement avec lequel elle s'in=
teressoit pour ses amis. Riche d'une taille de cinq pieds et
demi, c'étoit une solliciteuse qui en imposoit à tous les ma=
gistrats de Paris. J'ai connu chez elle madame de Valbelle,
la princesse de Chimai
celle de Ronceroles, et plusieurs autres qui feroient les
delices de ce qu'on appelloit à Paris la bonne compagnie. Mal=
gré que madame du Rumain ne donnât pas dans les sciences
abstraites, elle avoit cependant besoin de mon oracle plus en=
core que madame d'Urfé. Elle me fut utile dans un fatal
evenement, dont voici l'histoire.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Le lendemain de mon long entretien avec miss XCV[114] mon
valet de chambre me dit qu'un jeune homme demandoit à me re=
mettre une lettre en mains propres. Je le fais entrer, et je lui
demande qui l'avoit chargé de la lettre: il me repond que je
saurai tout après l'avoir lue. Il me dit qu'il avoit ordre d'at=
tendre la réponse. Je l'ouvre, et je trouve ceci: »A deux heu=
» res après minuit j'ai besoin de m'endormir. Ce qui empeche la
» nature de m'accorder ce triste secours est un fardeau qui m'acca=
» ble l'ame: c'est un secret dont je me sentirai soulagée quand
» il n'en sera plus un pour vous, dans ce moment mon unique
» ami. Je suis grosse, et mes circonstances me mettent au desespoir.
» Je me determine à vous l'écrire, parceque je sens que je ne pourrai
» jamais me determiner à vous le dire. Un mot de réponse
» la surprise ne me permit que de lui écrire ces deux mots: j'irai
chez vous à onze heures.

On ne peut appeller un malheur tres grand que quand il fait voir
dre la tête au malheureux. Cette confidence faite par écrit me
fit voir que la raison vacillante de la pauvre XCV avoit besoin de
secours; et je me suis trouvé bien content qu'elle ait pensé à moi
plus qu'à tout autre, aurai-je dû penser avec elle. Peut on pen=
ser autrement quand on aime? Mais quelle imprudence dans cette
demarche! Il s'agit de parler, ou de se taire. Le sentiment qui fait
preferer au malheureux l'écriture à la parole ne peut deriver
que d'une mauvaise honte (malus pudor) qui dans le fond n'est
que pusillanimité. N'étant pas amoureux de Miss il m'auroit
été plus facile de lui refuser mon secours par écrit que de bouche.
Mais j'en étois amoureux. Elle doit y compter dessus, me disois-je,
et cette certitude m'ôtoit de me rendre cher son malheur. Si
je pouvois parvenir à le reparer, je me voyois sûr de la recom=
pense, de cette recompense helas! qui est le but unique de tout
homme qui aime.

Je l'ai rencontrée sur la porte de l'hotel. Vous sortez? Où allez vous? — À la messe aux Augustins — Est ce qu'il est fête? — Non; mais ma mere veut que j'y aille tous les jours. Donnez moi le bras. Nous nous parlerons dans le cloître.

Sa fille de chambre reste dans l'eglise, et nous y entrons. Avez vous lu ma Lettre? — Oui. La voici. Je vous la rens. Vous la brulerez — Je ne la veux pas. Vous la brulerez vous même. Je suis grosse en quatre mois, et j'en suis sûre. J'en suis au desespoir. Je m'abandonne à vous. Il s'agit de me faire avorter — C'est une scelleratesse — Je le sais; mais elle n'est pas plus grande que celle de se tuer. Il faut opter. Ou avorter, ou m'empoison=ner. J'ai le poison tout prêt. Vous voila devenu, mon unique ami, l'arbitre de ma destinée. Etes vous faché que je ne vous aye pas preferé le chevalier Farsetti?

Me voyant ebahi, elle s'arrête, elle tire en avant son capu=chon, et elle ramasse des petites larmes. Mon coeur saigne. Scelleratesse à part, ma chere Miss, l'avortement n'est pas en nôtre pouvoir. Si les moyens qu'on emploie pour se le pro=curer sont doux, leur effet est douteux. S'ils sont violens ils mettent en danger de mort la femme enceinte. Je ne m'ex=poserai jamais au risque de devenir vôtre bourreau; mais je ne vous abandonerai pas. Votre honneur m'est aussi cher que vôtre vie. Calmez vous, et depuis ce moment imaginez vous que c'est moi qui me trouve dans votre situation. Soyez sûre que je vous tirerai d'affaires, et que vous ne vous empoi=sonnerez pas. Sachez en attendant qu'à peine lu votre bil=let ma premiere sensation tres involontaire fut celle de me rejouir que dans un cas de cette importance vous m'ayez preferé à tout le monde. Vous ne vous êtes pas trompée. Il n'y a point de physicien qui connoisse cette matiere mieux que moi, et il n'y point d'homme à Paris qui vous aime plus que moi, et qui me surpasse dans l'empressement que j'ai de vous être utile. Vous commencerez demain pas plus tard à prendre les drogues que

je vous porterai, et je vous avertis que vous ne sauriez trop vous tenir sur vos gardes par rapport au secret, car il s'agit de trouver les plus severes lois. C'est un attentat qu'on punit de mort. Vous vous etes confiée peut être à votre fille de chambre, à quelqu'une de vos soeurs ? — A personne, mon cher ami, pas même à l'auteur de mon malheur. Je frissonne quand je pense à ce que diroit, à ce que feroit ma mere, si elle parvenoit à savoir dans quel état je me trouve, si elle pouvoit se la figurer observant ma taille — Votre faille est ~~un~~ exemple de soupçon, car elle est fine — Elle le sera toujours moins, et par cette raison nous devons faire vide. Vous me trouverez un chirurgien qui ne me connoitra pas, et vous me conduirez chez lui quand on croira que je suis à la messe. Je me laisserai saigner tant de fois que vous voudrez — Je n'en courrerai pas le risque. Le chirurgien pourroit nous trahir. Je vous saignerai moi même. Cela est fort facile — Je vous suis reconnaissante. Il me semble deja que vous m'avez donné la vie. Le plaisir que je vous prie de me faire c'est de me conduire chez une sage femme que je veux consulter. Nous pourrons facilement y aller la premiere nuit qu'on donnera bal à l'opera sans que personne nous observe quand nous sortirons de la sale — Cela n'est pas necessaire, mon ange. Cette demarche est imprudente — Point du tout, car dans cette ville immense il y a des sages femme par tout, et il est impossible que nous soyons connus etant même les maitres de nous tenir masqués. Faites moi ce plaisir. Les paroles d'une sage femme ne peuvent que m'être utiles

Je n'ai pas eu la force de lui refuser ce plaisir ; mais je l'ai fait convenir que nous attendrons au dernier bal où la foule nous facilitera l'evasion. Je lui ai promis d'y être en domino noir ayant un masque à la venitienne blanc avec une rose peinte sous l'oeil à ma gauche. Me voyant sorti, elle devoit me suivre, et monter dans le même fiacre ~~au bout duquel elle~~, où elle n'auroit pu entrer. Tout cela fut fait ; mais nous y revinsmes.

j'ai dîné avec elle en famille sans me soucier de Tassatti qui y dîna aussi, et qui m'avoit vu retourner de la messe avec elle. Nous ne nous dîmes jamais le mot; mais je le méprisois.

Mais voici une faute madornale que j'ai commise, que je dois confesser, et que je ne me suis pas encore pardonnée

M'étant engagée avec Miss de lui donner la satisfaction de la conduire chez une sage femme, il est certain qu'étant sage moi même j'aurois dû la conduire chez une honête femme, car il ne s'agissoit que de la consulter sur le regime qu'une femme grosse doit observer, et d'avoir des informations innocentes. Mais point du tout. Je passe par la petite rue S. Louis pour aller aux Tuileries, je vois entrer chez elle la Montigni avec une jolie personne que je ne connoissois pas, la curiosité me prend, j'arrête, je descens, et je monte chez elle. Après m'être un peu amusé, comme je persois toujours à Miss xcv, je prie la mary..... de m'apprendre la demeure d'une sage femme que j'avois besoin de consulter sur quelque chose. Elle m'indique la maison au loyer[illegible] selon elle la plus habile de toutes les sages femmes marais oui la plus habile de toutes les sages femmes[illegible]. Elle me conte un bon nombre de ses exploits, qui me font voir que c'étoit une scelerate; mais n'importe: il me suffisoit de savoir que je n'allois pas chez elle pour l'employer à des operations illicites. J'ai donc pris son adresse, et comme je devois y aller de nuit, je mis allé le lendemain reconnoitre la porte de la maison.

Miss commença d'abord à prendre les drogues que je n'ai pas manqué de lui porter, toutes faites pour l'affoiblir, et detruire ce que l'amour maitre de la nature avoit fait, mais n'en voyant pas l'effet. Il lui tardoit de parler à la sage femme; le nuit du dernier bal vint, et comme nous l'avions concerté, elle me reconnut, elle me suivit, elle vint se

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

mettre dans le même fiacre, et en moins d'un quart d'heure nous descendimes à cent pas de la maison ou demeuroit la ~~sage femme~~ sectepte.

Nous voyons une femme de cinquante ans qui se montrant enchantée de notre visite s'offre d'abord à nôtre service.

Mlle lui dit qu'elle croyoit d'être grosse, et qu'elle étoit là pour la consulter sur les moyens de cacher tant qu'il étoit possible sa grossesse jusqu'au terme. La coquine lui répond en riant qu'elle pouvoit lui dire sans détour qu'elle seroit bien aise d'avorter, et qu'elle la serviroit moyennant cinquante Louis la moitié d'abord pour acheter les drogues necessaires, et l'autre moitié après avoir fait trebucher vivement la fausse couche. Comme je me fie à vôtre probité, vous vous fierez à la mienne. Donnez moi d'abord les St Louis, et venez, ou envoyez demain prendre les drogues, et l'instruction pour en faire usage.

Elle trouva alors sans façon la cliente, qui me prêta avec douceur de ne pas la regarder, et après l'avoir tatonnée, elle trouva la toile lui disant qu'elle ne pouvoit être que tout au plus en quatre mois. Elle nous dit que si ses drogues étoient inefficaces, elle nous indiqueroit d'autres moyens, et qu'en tout cas elle nous rendroit notre argent ——

Je n'en doute pas, lui répondis-je; mais quels sont, s'il vous plait, ces autres moyens? —— Je vous apprendrai le moyen de faire mourir le fetus qui pour lors doit d'abord déguerpir.

J'aurois pu lui répondre qu'il étoit impossible de tuer l'enfant sans blesser mortellement la mere; mais je n'ai pas voulu dialoguer avec l'infame. Je lui ai dit que si madame se decidera à prendre ses remedes, j'irois le lendemain lui porter l'argent necessaire pour les acheter. Je lui ai donné deux Louis, et nous partimes.

Mlle XCV me dit qu'elle étoit sure que cette femme étoit une coquine, et qu'elle croyoit fermement qu'on ne pouvoit tuer la créature sans risquer la mere, et que partant elle n'avoit

confiance qu'en moi. Me disant qu'elle avoit froid, elle me demanda si nous avions le temps d'aller couler un fagot à la petite Pologne qu'elle avoit envie de voir. Cette fantaisie me surprit, et me plut. Dans une nuit très obscure elle ne pouvoit rien voir à une maison de campagne que l'on=
ferieur; mais j'étois bien loin de lui faire cette remon=
trance. Je me suis crue au moment de mon bonheur.

~~Je me suis crue au moment de mon bonheur.~~

Je change de fiacre à la rue de la Feronnerie, et un quart d'heure après je suis à ma porte. Je sonne en maître, et la Perle vient m'ouvrir, me disant comme je le savois qu'il n'y avoit personne. Je lui dis de m'allumer du feu, et de nous donner à manger quelque chose pour vider une bouteille de Champagne. Une omelette. Fort bien une omelette, dit Miss toute riante. Nous voila devant le feu: voila mon amour entre mes bras, qui semble jouir de mes transports, et qui ne me dit de me modérer que quand elle me voit dans le moment où je semble prêt à toucher au faite du triomphe. Je me modere sans peine sûr qu'après le rafraichissement elle n'opposeroit aucun obstacle à ma victoire. Tout me le promettoit, son air, sa douceur, sa figure sur laquelle la reconnoissance brilloit, et ses yeux tendres, et langui=
sans. J'étois fâché qu'elle pust croire que je pusse exiger des complaisances à titre de recompenses. J'étois arrê=
heureux pour ne vouloir que de l'amour.

Nous voila à la fin de la bouteille, nous nous levons, et moitié pathetiquement, et moitié usant d'une douce force je tombe sur le lit la tenant entre mes bras; mais elle s'oppose à mon dessein premierement par des paroles sucrées, puis par des remontrances trop sérieuses, et enfin se défendant. Voila qui est fini: la

seule idée de violence me revolte. Je commence à plaider
ma cause passant par tous les dégrés. Je parle en amant
flatté, puis trompé, puis mepris. Je m'appelle detabusé,
et je la vois mortifiée. Je me mets alors à genoux devant
elle, je lui demande pardon, et je l'entens me dire du
ton le plus triste que n'étant pas maitresse de son coeur,
elle étoit plus à plaindre que moi, et fondant en larmes,
elle laissa tomber sa tête sur la mienne, et nos bouches
se joignent. La piece est finie. L'idée de renouveller l'
assaut ne se presente à ma pensée que pour être
rejetée avec dedain. Après un long silence, dont nous
avions tous les deux le plus grand besoin, elle pour
étouffer des sentimens de honte qui l'accabloient; moi pour
donner le tems à ma raison de calmer des sentimens
de colere qui me paroissoient tres justes, nous reprimes
nos masques, et nous retournames à l'opera. Ce
fut elle qui chemin faisant osa me dire qu'elle se voyoit
obligée à renoncer à mon amitié, si je la mettois à ce
prix là. Je lui ai répondu que les sentimens d'amour
devoient ceder le pas à ceux de l'honneur, et que le mien
egalement que le mien m'obligeoient à etre convain-
cu que si elle fut injuste me refusant des faveurs dont
je n'étois pas indigne, et que je mourrai plutot que
de tenter dà m'en rendre possesseur à l'avenir.
Nous nous sommes separés à l'opera, où l'enorme
foule me la fit perdre de vue dans une minute. Elle
me dit le lendemain que malgré cela elle a passé toute
la nuit à danser de toute sa force. Elle se flattoit que
la violence du mouvement pourroit être la medecine

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

dont elle avoit besoin.

Je suis allé chez moi de fort mauvaise humeur cher-
chant en vain de trouver des raisons faites pour jus-
tifier un refus auquel je ne pouvois jamais m'attendre.
Je ne pouvois trouver juste, et raisonnable le proceder
de Mlle qu'en entassant sophismes sur sophismes. Le
seul bon sens suffisoit à me demontrer que j'étois ou-
tragé en depit de toutes les convenances imaginables,
et de tous les préjugés que les moeurs, ou l'educa-
tion pouvoient tenir en force dans la société civile.
Je reflechissois au bon mot de Populia qui ne se per-
mettoit de faire des infidelités à son mari que quand
elle étoit grosse. Non tollo vectorem, disoit elle, nisi navi
plena. J'étois fachè de me voir convaincu que je
n'étois pas aimé, et je me trouvois mepriable si je
poursuivois à aimer un objet dont je ne pouvois plus
esperer de me rendre possesseur. Je me suis endur-
ci determiné à me venger, et à l'abandonner à
son sort me moquant de tout le heroïsme qu'elle
trouveroit dans mon proceder si j'en agissois autre-
ment. Mon cœur honneur m'ordonnoit de n'être la
dupe de rien.

Le matin à mon reveil je me suis trouvé calme,
et par consequent amoureux. Ma derniere resolution
fut de poursuivre à l'assister de toutes mes forces me
montrant indifferent à ce qu'elle ne se croyoit jamais
trouvé de m'accorder. Je connoissois la difficulté de bien
jouer ce role; mais j'eus le courage de le jouer.

1758
ou 1759 ?

Bd V
(en projet)

Chap. IX = Lafayette V, Chap. 9

(Orig. Chap. VII)

p. 205 – 228

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

J'allois la voir tous les matins, et m'intéressant réellement à son état, elle ne pouvoit prendre l'empressement que j'avois à la tirer d'embarras que pour ce qu'il étoit. Ne me voyant plus amoureux, elle ne pouvoit s'attribuer qu'au ressentiment. Je la voyois contente de mon changement; mais son contentement pouvoit n'être qu'apparent. Je la voyois que, même ne m'aimant pas, elle devoit être piquée de m'avoir vu prendre si facilement mon parti. Un matin, me faisant compliment sur le dessin que j'avois vu prendre sur ma passion, elle ajouta en riant que ma passion, et mes desirs ne devoient pas être bien forts, si j'avois pu oublier en moins de huit jours à les dompter. Je lui répondis d'un ton très pacifique que je devois ma guérison à mon amour propre. Je me connois, lui dis-je, peu digne d'être aimé, et ayant vu que vous ne m'aviez pas reconnu pour tel je me suis indigné. Connoissez vous l'effet de l'indignation? — Très bien. Elle est suivie du mépris de l'objet qui l'a fait naître — C'est trop fort. La mienne fut suivi d'un retour sur moi même; et d'un projet de vengeance — De quelle espece? — De vous obliger à m'estimer, vous convaincant en même tems que je peux me passer de vos bontés. Je me suis déjà habitué à les voir sans désirer de m'en emparer — Et j'imagine que vous trouvez la vengeance dans mon estime; mais vous vous trompez, car il y a huit jours que je ne vous estimois pas moins qu'aujourd'hui. Je ne vous ai pas un seul instant cru capable de m'abandonner pour me punir de m'être refusé à vos transports, et je m'applaudis de vous avoir deviné

Elle me parla alors de l'opiat que je lui ferois prendre, et dont elle vouloit que j'augmentasse la dose, puisqu'elle n'en

voyoit pas l'effet; mais je la laissois dire: je savois qu'au dessus
du dernier gros le remede auroit pu la tuer; et je n'ai pas non
plus consenti à la troisieme saignée. Sa fille de chambre,
qui elle venoit de mettre dans le
~~confident du~~ secret, l'avoit fait saigner par un chirurgien,
qui étoit son amoureux. Ayant alors dit à Miss qu'elle devoit
être genereuse avec ces gens là, et m'ayant repondu qu'elle n'a-
voit pas d'argent je lui en ai offert. Elle me dit qu'elle acceptoit
cinquante louis, dont elle me tiendroit compte, et qu'elle avoit
besoin de cette somme pour son frere Richard. Ne les ayant
pas sur moi, je les lui ai envoyés le même jours avec un bil-
let dans lequel je la priois de ne recourir qu'à moi dans ses be-
soins. Mais son frere me croit fait pour lui rendre un ser-
vice beaucoup plus important.

Il vint chez moi le lendemain pour me remercier, et pour
implorer mon secours dans une affaire de conséquence. Il me
fit voir une Ch..... d'une très mauvaise espece qu'il
avoit gagnée allant tout seul dans un mauvais lieu. Il me
pria de parler à sa mere pour qu'elle le fit guerir, se plai-
gnant de M. Tassetti qui après lui avoir refusé quatre louis
n'avoit pas voulu s'en mêler. J'ai fait ce qu'il a voulu,
mais quand sa mere sut de quoi il s'agissoit, elle me dit qu'il
valoit mieux lui laisser celle qu'il avoit, qui étoit sa troisième,
car elle étoit sûre qu'après en être guéri, il iroit en attraper
une autre. Je l'ai fait guerir à mes depens; mais sa mere
avoit raison. A l'âge de quatorze ans son libertinage étoit effre-
né.

Miss XCV étant entrée dans son sixieme mois étoit au deses-
poir: elle ne vouloit plus sortir de son lit, et elle me paroloit. Ne
me croyant plus amoureux d'elle, elle me faisoit voir, et toucher
ses cuisses, et son ventre pour me convaincre qu'elle ne pou-
voit plus s'exposer à la vue de personne. Je jouois avec elle,
le rôle de vraie femme me montrant très indifferent à ses

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

charmer, et ne lui donnant la moindre marque d'emotion ; mais
je n'en pouvois plus. Elle parloit de l'empoisonner d'un ton qui
me faisoit trembler. Je me voyois dans le plus cruel de tous les em-
barras, quand la fortune me mit à mon aise par un fait très comique.
Dinions tête à tête avec madame d'Urfé, je lui ai demandé
si elle connoissoit un moyen sûr d'avorter. Elle me répondit
que l'Arcane de Paracelse étoit immanquable, et point du tout
difficile ; et me voyant curieux, elle alla chercher un manuscrit
qu'elle mit entre mes mains. Il s'agissoit de faire un onguent
dont les ingrediens étoient du safran en poudre, de la Myrrhe,
et plusieurs autres, et le véhicule du miel. La femme, qui
aspiroit à vider sa matrice, devoit mettre une portion de cet
onguent au bout d'un suffisant cylindre, l'introduire dans le
vagin agitant cette partie de chair ronde qui est dans l'en-
droit le plus élevé de son cela. Le cylindre devoit en même
temps agiter le canal touchant la porte fermée de la petite
maison où il se trouvoit le petit renoncule qu'on vouloit faire sortir.
Le manege répliqué trois ou quatre fois par jour six à sept jours
de suite affoiblissoit tellement la petite porte, qu'à la fin elle
s'ouvroit, et le fetus tomboit dehors.

Riant beaucoup de cette recette, dont l'absurdité sautoit
aux yeux du bon sens, j'ai rendu à Madame son précieux ma-
nuscrit, et j'ai passé deux heures à lire Paracelse toujours étonnant,
puis Boherave qui parle de cet Arcane en homme sage.

Seul le lendemain chez moi, pensant à Mlle Xav, je me
suis déterminé à lui communiquer ce moyen d'avorter espé-
rant qu'elle pourroit peut être avoir besoin de moi dans l'in-
troduction du cylindre.

Sur les dix heures la trouvant au lit comme toujours, et
triste de ce que l'opiat que je lui ferois prendre ne feroit au-
cun effet, je lui ai parlé de l'Arcane de Paracelse, comme d'un

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

topique immanquable fait pour affoiblir l'anneau de la ma=
trice. Ce fut dans le moment que l'idée me vint de lui
dire que l'Asoph devoit être amalgamé avec dispersme,
qui n'auroit perdu, par un seul instant, sa chaleur natu=
relle. Il faut, lui dis-je, qu'à peine sorti il touche à l'an=
neau. Réitérant l'opération trois ou quatre fois par jour
cinq à six jours de suite la petite porte doit s'ouvrir, et le
fetus doit en sortir pour aller prendre sa propre nourriture.
Après lui avoir fait bien comprendre la chose, et lui avoir
fait concevoir l'apparence de vérité que l'emploi de ce re=
mede avoit, le considérant physiquement, je lui ai dit
que son amant étant absent, elle auroit besoin d'avoir un
ami qui demeureroit avec elle, et que personne ne pour=
roit soupçonner, qui lui administreroit trois ou quatre fois par
jour le galant remede. Elle ne put s'empecher de rire en
y pensant. Elle me demanda sérieusement si c'étoit une
plaisanterie, et enfin je ne l'ai plus vue douter quand
je lui ai offert de lui porter le manuscrit, où toute la
théorie de ce que je venois de lui dire se trouvoit
me
Elle ne pressa pas de la lui porter quand je lui ai dit que le
manuscrit étoit Latin; mais je l'ai un peu persuadée quand je lui
ai parlé des prodiges de l'Asoph, et de ce qu'en disoit Boher=
ave. L'Asoph, lui dis-je, est un grand spécifique pour pro=
voquer les regles mensuelles: et les regles mensuelles, me
répondit elle, ne peuvent paroître tant qu'une femme est
grosse, l'Asoph donc est un remede infaillible pour faire
avorter. Sauriez vous le faire? — C'est fort facile. Ce
sont cinq ingrediens qu'on met en poudre, et qu'on empâte dans
du miel, dans du beurre. C'est un onguent qui quand il
touche à l'anneau doit le trouver dans la fureur amoureuse.
— Il faut aussi ce me semble, que celui qui l'administre aime
— Surement; à moins que ce ne soit un etre qui pour

ressembler à un âne n'a pas besoin d'aimer.

Elle resta pensive un bon quart d'heure. Ayant beaucoup d'esprit, la candeur de son âme lui empêchoit de supposer la fraude. Etonné à mon tour de lui avoir débité cette fable avec tous les caractères de la vérité sans l'avoir préméditée, je me taisois.

Rompant enfin le silence, elle me dit d'un air triste qu'elle ne pouvoit pas penser à employer ce moyen, qui d'ailleurs lui sembloit admirable, et naturel. Elle me demanda si la composition de l'Arioste demandoit beaucoup de temps, et je lui ai répondu qu'on n'avoit besoin que de deux heures si on pouvoit avoir du safran d'Angleterre.

Je vis que Paracelse préféroit à l'oriental.

Sa mère accompagnée du Ch.r Zorzetti vint interrompre notre entretien. Elle me pria de rester à dîner, et j'y ai consenti quand Miss me dit qu'elle viendroit dîner à table aussi. Elle y vint avec une toilette de nymphe. Je ne pouvois pas croire qu'elle fût grosse, malgré qu'elle eut voulu m'en convaincre. M. Zorzetti prit place près d'elle, et la mère se mit près de moi. Miss qui pensoit à l'Arioste s'avisa au dessert de demander à son voisin, qui la donnoit pour grand chimiste, s'il le connoissoit. Je crois même, lui répondit il, de le connoître mieux que personne — A quoi est il bon? — Vous me faites une question trop ample — Que veut dire ce mot Arabe? — C'est un mot arabe. Il faudroit demander cela à Paracelse.

Il n'est ni arabe, lui dis-je, ni d'aucune langue. C'est un mot qui en marque deux. Ars aroma; ph philosophorum — Et ce Paracelse, reprit Zorzetti d'un ton aigre, qui vous a donné cette erudition? — Non monsieur; mais Boherave — Permettez moi de vous dire, car Boherave ne dit cela nulle part; mais j'aime les esprits courageux qui citent — Rien tant qu'il vous plaira; mais voila la pierre de touche. Je ne cite jamais à faux.

Disant cela, je jette sur la table ma bourse remplie de louis. Zorzetti dit d'un ton mépriant qu'il ne jouoit jamais. Miss rit, et lui dit que c'étoit le vrai moyen de ne jamais perdre. Je remets ma bourse dans ma poche, et faignant un besoin je sors, et j'envoye mon laquais chez madame d'Urfé prendre le tome de Boherave, où j'avois lu

cela la veille. Je retournai à table, et je l'egaye par des propos jusqu'
au retour de mon laquais qui me porte le livre. Je trouve dans l'instant
l'endroit, et j'invite M. Tassetti à voir que je n'avois pas cité à faux.
Au lieu de voir, il se leve, et il s'en va. Madame dit qu'il etoit parti fache,
et qu'il ne reviendroit plus: mais veut parier qu'il reviendroit le lendemain,
et elle auroit gagné. Cet homme après ce fait et devant moi en:
rien declaré, et il m'en a toujours convaincu à l'occasion.

Nous allames tous à Passi à un concert que donnoit la Pogliniere, et
nous retournes à souper. J'y ai trouvé Silvia, et sa fille qui me bou:
da: elle avoit raison, je ne pouvois pas la voir tous les jours, mais
je ne savois qu'y faire. L'homme qui egaya la table, et qui me mon:
gea vier fut l'adepte St. Germain. Tout ce qu'il disoit etoit fanta:
magorique; mais tout etoit noble, et rempli d'esprit. Je n'ai jamais de
ma vie connu un plus habile, et plus seduisant imposteur.

J'ai passé chez moi tout le lendemain pour repondre à une grande
quantité de questions qu'Ester m'envoyoit, mais tres obscurement à
toutes celles qui regardoient le commerce: Outre la peur que j'a:
vois de compromettre mon oracle, je frissonnois songeant qu'in:
duisant son pere en erreur, je pouvois nuire à ses interests. C'é:
toit le plus honnete de tous les millionaires de la Hollande. Pour
Ester elle n'etoit plus dans mon esprit que l'objet d'un tendre
souvenir.

Mlle XCV m'occupoit entierement, et malgré mon apparente
indifference j'etois trop convaincu que je l'aimois, et que je ne pou:
vois me trouver heureuse ~~sans elle~~ que devenant son amant sans reserve. Mais je m'affligeois songeant à l'embarras dans lequel je
me trouverois quand elle seroit parvenue à ne pouvoir plus cacher
son embonpoint à sa famille. Je me repentois de lui avoir parlé
de l'Arioste: voyant qu'elle avoit laissé passer trois jours sans m'en
parler, je croyois de m'etre rendu suspect, et que l'estime qu'elle
avoit eue pour moi s'etoit changée en mepris. Cette supposition
m'avoit humilié: je n'avois plus le courage d'aller la voir, et je
ne sais pas si je m'y serois determiné, si elle ne m'eut ecrit un
billet dans lequel elle me disoit qu'elle n'avoit autre ami que moi,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et qu'elle ne me demandoit autre marque d'amitié que celle
d'aller la voir tous les jours quand ce ne seroit que pour un moment. Je
lui ai porté la réponse en personne l'assurant que mon amitié étoit constante,
et que je ne l'abandonnerois jamais. Je m'étois flatté qu'elle me parleroit
de l'Avogli; mais en vain. J'ai pour lors jugé qu'elle n'avoit rien eu, et
que je ne pouvois plus y compter dessus. Je lui ai demandé si elle vouloit
que j'invitasse à dîner chez moi la mère avec toute la famille, et elle
m'a répondu que cette partie lui feroit plaisir.

Le dîner fut fort gai. J'ai invité Silvia, et la fille, un musicien italien
nommé Mazali, qu'une sœur de Mlle aimoit, et la Garde basse taille
qu'on trouvoit dans toutes les bonnes compagnies. Jamais je n'avois trou-
vé Mlle XCV plus gaye que dans ce jour là. En me quittant elle me dit
elle me dit d'aller chez elle le lendemain de bonne heure parce qu'elle
avoit à me parler de chose fort importante.

N'ayant garde d'y manquer, j'y fus allé à huit heures. Elle me
dit qu'elle étoit au désespoir parceque la Popelinière vouloit conclure,
et sa mere la pressoit. Elle devoit signer le contract de noces, et un tail-
leur devoit aller lui prendre la mesure pour lui faire des cors,
et toutes sortes d'habits. Elle dit, et elle avoit raison, qu'il étoit
impossible que le tailleur ne s'apperçut qu'elle étoit grosse. Elle
vouloit se tuer plutôt que se marier étant grosse, ou se découvrir à
sa mere. Je lui ai remontré que tous les partis étoient préferables
à l'affreux de se tuer, et qu'en tout cas il ne tenoit qu'à elle de se dé-
barasser de la Popelinière, lui confiant son état. Il prendroit son
parti en riant, il seroit discret, et il ne parleroit plus de l'épouser —
et après, me trouverois-je bien avancée. — Je me charge de
réduire votre mere — .... Vous ne la connoissez pas. L'honneur
l'obligeroit à me faire disparoître; mais elle me feroit souffrir des
chagrins auxquels la plus cruelle mort est préferable. Mais d'où
vient que vous ne me parlez plus de l'Avogli? Et ce une plaisan-
terie? — Je crois que c'est un très bon sujet; mais à quoi bon vous
en parler? Songez à la délicatesse qui me l'empêche. Confiez votre
état à l'amant que vous avez à Venise, et je m'engage de lui faire
consigner la lettre pour un homme sûr dans cinq ou six jours. S'il n'est
pas riche, je vous donnerai une bourse pleine d'or pourvu qu'il parvienne ve-

hir d'abord ici pour vous rendre l'honneur et la liberté, vous
admirant lui même l'Asyle — Le projet est beau, et
generaux de votre part, mais il n'est pas dans le nombre des
possibles, et vous en conviendriez si vous saviez tout. Mais
supposons que je puisse me determiner à recevoir l'Asyle d'un
autre qui ne seroit pas mon amant; dites moi comment
je le pourrois. Mon amant même étoit caché à Paris
ne pouvoit pas passer sept ou huit jours avec moi en pleine
liberté comme il me semble qu'il faudroit être pour me
voir exactement la methode prescrite. Or vous voyez
qu'on ne peut plus penser à ce remede — Vous vous
determineriez donc pour sauver votre honneur à vous
donner à un autre — Certainement: etant sûre que
personne n'en sauroit rien. Mais où est cet homme. Vous
semble-t-il encore que je puisse aller le chercher, et
que même il soit facile de le trouver? ... ...
Ces dernieres paroles me petrifierent; car elle savoit
que je l'aimois. D'abord ce qu'elle voulait que
[illegible] je craignois de me servir
de ma personne. Malgré mon amour, je ne pouvois pas
me resoudre à m'exposer à un humiliant refus qui seroit
devenu injure atroce; et d'ailleurs je ne
pouvois pas la croire capable
de m'insulter ainsi. Pour l'obliger à s'expliquer je me
suis levé pour m'en aller lui disant d'un ton triste, et
sentimental que j'étois plus malheureux qu'elle.
Elle m'arrêta me demandant comment je pouvois
m'appeller plus malheureux qu'elle, et pour lors j'ai
dû lui dire d'un air un peu piqué qu'elle m'avoit fait
assez connoitre qu'elle me méprisoit au point que dans la
necessité où elle étoit elle auroit preferé au mien le ser-
vice d'un inconnu que cependant je ne lui demandois pas. Elle

me repondit que j'etois un homme cruel, et injuste, et
que je ne l'aimois pas d'abord que je voulois que sa cruelle
situation servit à mon triomphe qu'elle ne pouvoit regarder
que comme une vengeance.

Disant ces mots elle se tourna pour verser des larmes qui
m'attendrirent; mais je n'ai pas tardé à me jeter à ses
genoux. Sachant que je vous adore, lui dis-je, comment
pouvez vous me supposer des projets de vengeance, et com=
ment pouvez vous me croire insensible quand vous me
dites clairement qu'en absence de vôtre amant vous ne vou=
liez jetter les yeux sur aucun homme fait pour vous plaire
d'affaires! — Pouvois-je compter sur vous après mes refus?
— Vous croyez donc qu'un vrai amant puisse cesser d'aimer
à cause d'un refus qui même peut naitre de vertu? Par=
mettez que je vous dise que dans cet heureux moment je me
trouve certain que vous m'aimez, et que vous etes faché
que je puisse me figurer que vous ne m'auriez jamais accor=
dé leurs sans la necessité dans laquelle vous vous trouvez.
— Vous etes mon cher ami le fidele interprete de mes senti=
mens; mais il reste à savoir comment nous pourrons nous
trouver ensemble avec toute la liberté qui nous est necessaire
— Je mettrai pour cela ma tete à l'alambic, et on alter=
dant je vais composer l'Asoph. (1)
Cette composition ne m'embarassoit pas, car j'avois deja de=
cidé que ce ne seroit que du miel; mais je devois passer a=
vec elle sans interruption plusieurs nuits, et c'etoit difficile.
J'etois faché d'avoir fait cette loi, et je ne pouvois pas penser
à la retracter. Une de ses soeurs couchoit dans la meme cham=
bre, et je ne pouvois pas penser à lui faire passer des nuits hors
de l'Hotel. Le hazard comme presque toujours vint à mon secours.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

N14 183

Un besoin naturel m'ayant fait monter au quatrième étage, je rencontre le marmiton qui me dit de ne pas aller au cabinet parce qu'il y avoit du monde — Mais tu viens d'en sortir — C'est vrai ; mais je ne faisois qu'entrer — Eh bien ; j'attendrai — De grace, n'attendez pas — Tu t'es amusé avec une fille, je veux la voir — Elle ne sortira pas, car vous la connoissez. Elle s'est enfermée.

Je vais à la porte, et par une fente je vois Magdelaine fille de chambre de Mlle ; je la rassure : je lui promets d'être discret, et je la prie d'ouvrir mon besoin étant pressant. Elle ouvre, je lui donne un louis, et elle se sauve. Après avoir fait mon affaire je descens, et je trouve à la moitié de l'escalier le marmiton qui me dit en riant que je devois obliger Magdelaine à lui donner douze francs. Je lui promets un louis s'il vouloit bien me dire tout, et il m'a avoué qu'il la voyoit dans le galetas, où il passoit des nuits avec elle ; mais que depuis trois jours la maitresse y ayant mis du gibier elle l'avoit fermé à la clef. Je m'y fais conduire, je vois par le trou de la serrure que le gibier n'empechoit pas qu'on ne put y mettre un matelat, je donne au marmiton le louis, et je pars pour mûrir mon projet. J'ai perséqué Mlle pour voir facilement étant d'accord avec Magdelaine vint passer la nuit avec moi dans le galetas. Je me mis pourvu dans le même jour d'un Rossignol, et de plusieurs fausses clefs, et j'ai arrangé dans une boete de fer blanc plusieurs portions du pretendu Arcan. J'ai amalgamé du miel avec la poudre de corne de cerf.

Le lendemain matin je suis allé à l'Hotel de Bretagne, où j'ai d'abord eu le plaisir d'ouvrir, et de fermer le galetas sans avoir eu besoin du Rossignol. Je suis entré dans la chambre de Mlle tenant la clef à la main, et en peu de mots je lui ai communiqué tout mon projet, lui faisant voir l'Arcan tout prêt. Elle me dit que ne pouvant sortir de la chambre que passant par le cabinet ou couchait ~~sa fille~~

Magdelaine, nous devions la mettre à part de nôtre 815
secret, et qu'elle me laissoit le soin de la persuader par les
voyes ordinaires dont on se sert avec tous les domestiques.
Ce qui nous embarassoit étoit que le marmiton, qui parve=
nant à savoir tout par des voyes indirectes pouvoit se
déterminer à nous nuire. J'avois besoin sur cela de con=
sulter Magdelaine. Je l'ai quitée en lui promettant d'agir,
et de la faire informer de tout par la servante même.
Je lui ai dit en sortant que j'allois l'attendre dans le cloître
des Augustins ayant à lui parler d'importance, et elle y
vint. Après avoir parfaitement compris toute l'affaire, et
m'avoir assuré que son propre lit se trouveroit à l'heure fixée
dans le galetas, elle me démontra que nous ne pouvions pas
nous passer du marmiton, et que la politique même nous for=
çoit à le mettre dans le secret. Elle se fit garante de sa fi=
délité, et elle me dit que je devois lui en laisser toute la
pensée. Je lui ai donc donné la clef, et six Louis, lui disant
que le tout devoit être prêt pour le lendemain, et qu'elle
devoit se concerter avec Miss. Une fille de chambre
qui a un amoureux n'est jamais si contente comme lorsqu'elle
execute quelque chose qui met dans sa déperdence sa propre
maitresse.

Le lendemain j'ai vu devant moi à la petite Pologne le
marmiton: je m'y attendois. Je lui ai dit avant qu'il me parle
qu'il devoit se garder de la curiosité de mes domestiques, et
s'abstenir de venir chez moi sans necessité. Il me promit d'être
prudent, et il ne me dit rien de nouveau; tout seroit à l'ordre
dans le galetas, comme Magdelaine me l'avoit assuré, pour
le lendemain d'abord que toute la famille seroit allée au lit.
Il me donna la clef du galetas me disant qu'il s'en étoit pourvu

une autre, et ayant admiré en cela sa prevoyance je lui ai donné six Louis qui eurent plus de force que toutes mes paroles.

Le lendemain matin je n'ai vu qu'un instant Miss pour l'avertir qu'elle me trouveroit dans le galetas à dix heures, et j'y fus exactement sur que personne ne m'avoit observé ni entrer dans l'hôtel, ni monter au grenier. J'étois en redingotte. J'avois dans ma poche ma boete d'Arsph, un briquet inmorcable, et une bougie. Outre le matelas, j'ai trouvé des couvertes, et une bonne couverture necessaire car il faisoit froid, et il s'agissoit de passer là des heures.

A onze heures un petit bruit me cause une palpitation qui paroit toujours de bon augure. Je sors, et à tâton je vais au devant de Miss, et je lui dis quelques mots tout bas faits pour nous rassurer l'un et l'autre. Puis, je l'introduis dans le gite, et je le ferme de barricadent. J'allume vite ma bougie, et elle remontre inquiete; elle me dit que la clarté pourroit nous decouvrir à quelqu'un qui iroit aux lieux. Je lui répons que nous devions en courir le risque puisqu'à l'obscur il étoit impossible qu'elle me coiffat comme il falloit avec l'Arsph. Elle en convient me disant que nous éteindrions la bougie d'abord après. Nous nous deshabillons vite vite sans le moindre de ces avant coureurs qui precedent toujours cet exploit quand il est amené par l'amour. Tous les deux à notre role nous le jouyons à la perfection. Dans une conference très serieuse nous avions l'air qu'ont le chirurgien qui s'apprête à une operation, et le client qui s'y soumet. Miss étoit l'operateur. Elle met la boite ouverte à sa droite, puis elle se couche sur le dos, et écartant ses cuisses, et elevant ses genoux, elle s'arque, et en même tems à la clarté de la bougie que je tenois dans ma main gauche, elle place un petit bonnet d'Arsph sur la tête de l'être qui devoit la porter à l'orifice où l'amalgamation devoit se faire. L'etonnant est que nous ni ne nions, ni n'avions envie de rire, tant nous étions à notre rôle. Après l'introduction complète, la timide Miss atteignit la bougie; mais deux minutes après elle dut se contenter que je la reprise. L'affaire avoit été faite à la perfection pour ce qui me regardoit; mais elle avoit été faite à la perfection pour ce qui me regardoit; mais elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

repeter la besogne. Le ton de compliment nous excita à rire tous les deux, et elle n'eut pas de peine à me recoiffer après avoir vu une partie de l'Asyle que l'animalgamation avoit fait un tant soit peu changer de couleur.

Pour cette seconde fois l'application du remede dura un quart d'heure, et elle m'assura qu'elle avoit été parfaite. J'en étois sûr. Elle me fit voir d'un air qui expliquoit amour, et reconnoissance, que l'animalgamation avoit été double, car ce qu'il y avoit du sien étoit tres visible. Elle me dit que la besogne n'étant pas finie nous ferions bien à nous abandoner au sommeil. Vous voyez, lui dis-je, que je n'en ai pas besoin, et elle se rendit. Nouvel appareil, nouveau combat jusqu'à la plus heureuse fin qui fut suivie d'un assez long sommeil.

Une reflexion economique qui me plut la determina à me menager. Nous devions nous conserver pour les nuits suivantes. Elle descendit dans la chambre, et au point du jour je sus sorti de l'Hotel assisté par le marmiton, qui me fit evader par une porte que je ne connoissois pas.

Vers midi je sus allé faire une visite à Mlle. Elle me parla raison, et elle i eut vu en remercimens qui m'impatienterent tout de bon. Je m'étonne, lui dis-je, que vous ne concevies pas que vos remercimens m'avilissent, et me demontrent que vous ne m'aimez pas, ou que si vous m'aimez vous ne supposez pas dans moi un amour egal au vôtre. Elle me fit raison, et nous nous attendrimes; mais nous avions besoin de nous garder pour la nuit. Ma situation etoit singuliere Malgré que je l'aimasse je ne pouvois pas être faché de l'avoir trompée. C'étoit une petite vengeance que je devois à mon amour propre. Elle i appelloit à son tour punie de l'outrage qu'elle m'avoit fait quand elle i étoit refusée à ma tendresse, puisque un motif de douter de son amour étoit en ma puissance. Ce que j'ai reellement gagné sur elle dans les nuits suivantes employées pour pouvoir à l'avortement fut qu'elle me promit de ne plus penser à se tuer, et quoiqu'il en arrive de i'abandonner à moi, et dependre entierement de mes conseils. Elle me dit plusieurs fois dans nos colloques nocturnes qu'elle se trouvoit heureuse, et qu'elle ne cesseroit de l'être quand même l'Asyle ne feroit aucun effet; mais malgré cette

Cette idée elle l'espera toujours, et elle ne cessa jamais de l'appliquer aux parties jusqu'à la derniere nuit de nos combats. Elle me dit à la derniere separation que tout ce que nous avions fait devoit nous paroitre plus propre à engendrer dans son organe une superfetation qui à lui causer un degout dont la consequence seroit de lui faire rejeter le fruit dont il etoit depositaire. On ne pouvoit pas mieux raisonner.

Reduite à ne pouvoir plus compter sur l'avortement, et ne pouvant plus differer à signer le contract de noces avec la Popeliniere, et à ne pouvoir les tailleurs elle me dit qu'elle etoit decidée à s'evader, et elle me chargea de penser au moyen. Cela devint mon unique affaire. La maxime etoit prise; mais je ne voulois ni pouvoir etre convaincu de l'avoir enlevée, ni la faire sortir du royaume. Nous n'avions jamais pensé ni l'un ni l'autre à unir nos destinées par un mariage.

Avec cette piece à l'oreille je suis allé au concert spirituel aux tuileries. On donnoit un motet mis en musique par Mondonville écrit par l'abbé de Voisenon, dont le titre etoit Les Israelites sur la montagne d'Oreb. C'etoit une nouveauté. C'etoit moi qui en avois donné l'idée à l'aimable abbé, qui l'avoit ecrit en vers li= bres charmans. Descendant de ma voiture dans la cour de rue Dauphin, je vois Mad: du Rumain descendre toute seule de la sienne. Elle se felicita de m'avoir rencontré; elle me dit qu'elle alloit aussi à la nouveauté, qu'elle avoit deux places retenues, et que je lui ferois plaisir si je voulois en occuper une. Sentant tout le prix de l'offre j'accepte. On ne joue pas à Paris quand on va à un theatre pour entendre de la musique, aussi madame n'auroit pas deviné ma distraction à cause de mon silence; mais elle la devina apres le concert à ma physionomie sur laquelle elle vit l'abattement, et la douleur qui me perçoit l'ame. Elle m'engagea à aller pas= ser une heure chez elle pour lui tirer des réponses à trois ou quatre questions qui lui tenoient à coeur, et de faire vite parceque elle etoit engagée à souper en ville.

Mouret fut fait dans une demi-heure; mais la chevrantte femme ne put pas s'empecher de me demander ce que j'avois. Je vous trouve, me dit-elle, tout extraordinaire: vous etes cer= tainement dans la crainte de quelque grand malheur: vous etes dans la dure necessité de devoir prendre un parti. Je ne suis pas curieuse de vos affaires; mais si je peux vous etre utile à la cour, parlez, disposez de tout mon credit; vous me trouverez prê= je à mettre tout en quatre, même à aller à Versailles demain matin si l'affaire est pressante: je suis ecoutée de tous les mi= nistres. Mettez moi à part de vos peines, mon cher ami, et si je ne peux pas vous en soulager faites au moins que je les partage: vous pouvez compter sur ma discretion.

Ce petit sermon me parut une veritable voix du ciel; une exci= tation de mon bon genie à m'ouvrir entierement à une femme essentielle, qui m'avoit vu naître, et qui m'expliquoit en termes non equivoques tout l'interet qu'elle prenoit à moi. Après l'avoir remerciée sans lui répondre; mais avec des yeux où elle ne pou= voit voir que des sentimens de reconnoissance, oui, madame, lui di= je, je suis dans la plus violente des crises, et dans ce moment, peut être, de me perdre; mais l'explication que vous venez de me faire me fait espérer. Je m'en vais vous communiquer ma cruelle situation vous rendant dépositaire d'un secret que l'honneur rend inviolable; mais certain de votre discretion, je n'hesite pas à vous le reveler. Si vous m'honorez d'un conseil, je vous promets de le suivre, et je vous jure que personne ne saura jamais qu'il m'est venu de vous.

Après ce petit exorde qui servit à m'attirer toute son atten= tion, je lui ai conté en detail toute l'affaire sans lui cacher ni le nom de la demoiselle, ni la moindre des circonstances qui me mettoient dans l'obligation de penser à elle pour la sauver. Je ne lui ai cependant pas dit l'histoire trop comique de l'Anglois, mais je lui ai avoué que je lui avois donné des drogues pour la faire avorter.

Après avoir passé un quart d'heure dans le silence, elle le leva

me disant qu'elle devoit absolument aller chez madame de La
Marquise pour parler aussi avec l'évêque de Mont Rouge;
mais qu'elle espéroit de m'être utile. En attendant me dit
elle, je vous prie de venir me voir après demain à huit heures,
et de ne faire aucun pas avant nôtre entrevue. Adieu.
Elle m'a laissé la consolation dans l'ame, et je me suis senti
déterminé à faire tout ce qu'elle me diroit.
L'évêque de Mont Rouge, au quel elle devoit parler pour une
affaire qui m'étoit bien connue étoit l'abbé de Voisenon qu'on appel-
loit ainsi parcequ'il y alloit très souvent. C'étoit une terre aux
environs de Paris qui appartenoit à M. le duc de La Valiere.
Le lendemain je n'ai dit à Mlle Xcr autre chose si non que
j'espérois de lui donner des bonnes nouvelles dans deux ou trois
jours. Je n'ai pas manqué d'aller chez Mad: du Rumain dans le jour suivant à l'heure
fixée. Le valet me dit en souriant que j'y trouverois le médecin;
mais à mon apparition il partit. C'étoit Hermanchonard que
toutes les jolies femmes de Paris couroient: le même que le
malheureux poëte Poinsinet joua dans le Cercle, petite pièce
en un acte qui eut à Paris un grand succès.
Madame du Rumain débuta par me dire qu'elle avoit fait
mon affaire, et que c'étoit à moi à lui garder inviolablement
le secret. Je suis allé lyer, me dit elle, à C..., et j'ai comm-
niqué à l'abbesse, qui est mon intime amie, toute l'histoire. Elle
recevra la demoiselle dans son couvent, et elle lui donnera une
femme qui la servira en tout, même dans ses couches. Là de-
meurera qui la servira en tout, même dans ses couches. Là de-
meurera seule avec une lettre que je vous donnerai, et
qu'elle lui fera passer. Elle ne recevra d'abord reçue, et logée, elle ne
recevra jamais ni visites, ni lettres que celles qui passeront par
ses mains, et elle se chargera d'envoyer ses réponses toujours à
moi, car vous sentez qu'elle ne doit garder aucune correspondance
que la vôtre. Aussi ne vous écrira-t-elle jamais que par mon canal.
Vous en ferez de même; et toutes les adresses seront en blanc. J'ai
Vous en ferez de même; et toutes les adresses seront en blanc. J'ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

cependant dû dire à l'abbesse le nom de la demoiselle, mais
je ne l'ai pas dit la vôtre, et elle n'en fut pas curieuse. Informez
vous de tout ceci, et lorsqu'elle sera prête revenez me le dire,
et je vous donnerai la lettre. Elle ne portera avec elle que son peu
necessaire; point de diamans, ni de bijoux d'un certain prix.
Je peux encore vous assurer que l'abbesse, la voyant de terre, en
tout ce qu'elle lui donnera des marques d'amitié, et toute sor-
te de livres décens. Pour ce qui regarde la conversation qui la sera
vira elle ne lui fera la moindre confidence. Avertissez la de
tout ceci. La demoiselle après ses achats ira à confesse pour
faire ses pâques
elle prendra la route de ma cette, et l'abbesse lui donnera
en très bonne forme un certificat avec lequel elle n'aura
aucune difficulté à se présenter à sa mère qui se croira
trop heureuse de la revoir; et il n'y aura plus question du ma-
riage qu'elle doit alléguer comme cause unique de son é-
vasion volontaire.

Après m'être avertie en remerciment, et d'avoir fait l'é-
loge de sa prudence, je l'ai priée de me donner la lettre
sur le champ, puisqu'il n'y avoit pas de tems à perdre.
Voici la petite lettre qu'elle me fit. » La demoiselle qui
à ma chère abbesse
vous présente cette lettre est la même dont je vous ai par-
lé. Elle désire de passer trois ou quatre mois sous votre
» toit. Elle désire de passer trois ou quatre mois sous votre
» protection dans votre couvent pour se remettre en état
» de tranquillité, faire ses dévotions, et être sûre que quand
» elle retournera chez elle il n'y aura plus question d'un
» mariage qu'elle abhorre, et qui est la cause du parti qu'elle
» prend de s'éloigner pour quelque tems de sa famille.
Elle me la donna décachetée pour que mademoiselle put
la lire. Cette abbesse étoit une princesse. Dans l'excès de ma
reconnaissance je me mis à genoux devant cette dame,
qui me fut encore utile dans la suite comme je le dirai à
sa place.

RRR 191

Sortant de l'Hôtel du Rainbow, je suis allé à celui de Bretagne, où Miss n'eut autre terme que celui de me dire qu'elle étoit occupée pour toute la journée, et qu'elle se rendroit au Palais à onze heures où nous aurions tout le tems de nous parler. C'étoit charmant, car je prevoyois qu'après ce jour là je n'aurois plus l'occasion de l'avoir entre mes bras. J'ai parlé à Magdelaine qui se chargea d'avertir le maître. et tout fut fait au mieux.

Je fus aller me mettre dans le Palais à dix heures, et à onze j'ai vu Miss, et après lui avoir fait lire la Lettre, j'ai éteint la bougie, et nous passames la nuit en vrais amans. reste sans qu'il y ait plus question de l'Anglais.

Je lui ai donné exactement toutes les instructions que j'avois reçues de la dame, dont elle ne trouva pas mauvais que je lui taise le nom. Je lui ai apris qu'elle devoit sortir de l'Hôtel à huit heures avec son paquet, prendre un fiacre, et aller à la place Maubert, où elle le renverroit; là elle devoit en prendre un autre jusqu'à la porte S. Antoine, et de là elle devoit aller dans un troisieme au couvent que je lui ai indiqué. Je l'ai priée de ne pas oublier de brûler toutes les Lettres qu'elle avoit reçues de moi, et de m'écrire le plus souvent qu'il lui seroit possible cachetant la Lettre, mais toujours laissant le dessus blanc. J'ai fini par la forcer à recevoir deux cent Louis lui representant qu'ils pourroient lui être necessaires malgré que nous ne puissions pas dériver comment. Elle pleura pensant au cruel embarras dans lequel elle me laissoit; mais je l'ai rassurée lui disant que j'avois beaucoup d'argent, et de tres puissantes protections. Après tout ce concert nous nous quittames. Elle me promit de partir le lendemain, et je lui ai promis d'aller à l'Hôtel un jour après son evasion faisant semblant de l'ignorer, et de lui écrire tout ce qu'on diroit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Son port m'inquiétoit. elle avoit de l'esprit, mais quand l'ex:
perience maligne souvent l'esprit fait plus de mal que de bien. Je me suis
allé me mettre dans un fiacre au coin d'une rue, où je l'ai vue arri:
ver, descendre à une allée, payer, et renvoyer la voiture. Une
minute après je l'ai vue sortir la tête enveloppée dans un capuchon,
aller monter dans un autre fiacre qui partit d'abord. Sûr pour
lors qu'elle exécuteroit exactement tout le reste de ma leçon,
je suis allé à mes affaires.

Le lendemain, c'étoit le dimanche quasimodo, je me suis
reconvu indispensablement obligé d'aller à l'Hôtel de Bre:
tagne. Y allant tous les jours, je ne pouvois cesser d'y aller
que fortifiant le soupçon qu'on devoit avoir porté sur moi.
Mais quelle pénible démarche! Devoir me montrer gai, et
tranquille au milieu d'une famille où j'étois sûr de trouver la
confusion, et la tristesse!

Il y fut allé à l'heure que toute la famille devoit être à table,
et par conséquent je suis allé tout droit à la sale. J'entre à mon
ordinaire gai, étourdi, et je vois m'asseoir ma dernière maîtresse madame. Je
fais semblant de ne m'être apperçu ni de sa surprise, ni de sa
figure enflammée - Une minute après j'ai lui demandé où é:
toit Miss: elle me regarde, et elle ne me répond pas. Seroit
elle malade? — Je n'en sais rien.

A son ton sec, je crois devoir devenir sérieux, je me montre
piqué, et je reste bien un bon quart d'heure sans parler. Je sors
fin le silence me levant, et lui demandant si je pouvois la ser:
vir en quelque chose: elle me remercie très froidement. Je sors
de la sale, et je vais à la chambre de Miss, où je trouve Magde:
laine toute seule. Je lui demande, lui désignant l'œil, où étoit sa
maîtresse, et elle me prie instamment de la lui dire moi même
si je le savois — Dit elle sorti seule? — Je n'en sais rien; mais on
croit que vous savez tout. Je vous prie de me laisser.

Contrefaisant pour lors l'étonné, je sors à pas lents, et je vais
monter dans ma voiture bien aise de m'être acquité de cette cor:
vée. Je trouve qu'agissant naturellement je ne devois plus me
gêner. Je trouve qu'agissant naturellement je ne devois plus me

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

montrer à cette dame qui devoit savoir de m'avoir très mal reçu,
et que coupable, ou innocent je devois m'en être apperçu.

Le mardi de très bonne heure j'ai vu un fiacre s'arrêter à ma porte, et Mad: XCV avec M. Tronchin en sortir: Je leur vais au devant, je les remercie d'être venus déjeuner chez moi, et je les prie de s'asseoir devant un bon feu: Madame me répond qu'elle n'étoit pas venue pour déjeuner, mais pour me parler d'importance. Elle prend place, et M. Tronchi se tient debout. Je lui réponds que j'étois tout à elle — Je viens vous prier de me rendre ma fille si elle est en votre pouvoir, ou de me dire où elle est, et pour lors j'en ferai mon affaire — Madame je n'en sais rien, et je m'étonne que vous me soupçonniez d'un crime — Je ne vous accuse pas de rapt, je ne viens pas ici vous reprocher des crimes, ni vous faire des menaces: je viens vous demander une marque d'amitié. Aidez moi à la découvrir aujourd'hui même: je suis sûre que vous savez tout: vous étiez son confident: elle part soir tous les jours avec vous deux et trois heures: il est impossible qu'elle ne vous ait tout confié. Ayez pitié d'une mere désolée. Tout sera sauvé, car personne n'en sait encore rien. Son honneur n'en souffrira pas — Je vois tout cela madame, mais je vous répete que je n'en sais rien.

Elle se jette alors à genoux devant moi fondant en larmes, elle tâche de s'humilier ainsi devant un homme de mon espece — Expliquez vous, lui dis-je me levant, sur mon espece — On sait ici que vous savez tout — Vos ûtes fou des fots. Sortez, et attendez moi à mon passage. Vous me verrez dans un quart d'heure.

Je l'ai poussé aux epaules, et il sortit disant à Madame de le suivre; mais elle resta pour me calmer, me disant que je devois pardonner à un homme amoureux jusqu'à vouloir l'épouser — Je le sais; mais votre fille le déteste plus encore que le fermier general — Elle a tort; mais on ne parlera plus de ce mariage. Vous savez tout, car vous lui avez donné cinquante Louis

sans les gants elle n'auroit pu aller nulle part — Cela n'est pas vrai —
C'est vrai · Voila un morceau de vôtre Lettre
Elle me donne alors un fragment de la Lettre que j'avois écrit à Miss
lorsque je lui avois envoyé les cinquante Louis pour subvenir aux be-
soins de son frere aîné : Voici les paroles qu'on pouvoit lire · Il se sou-
haite que ces miserables cinquante Louis puissent vous convaincre
qu'je ne n'épargnerai jamais rien, et ma vie même pour pouvoir
un à vous rendre sûre de ma Tendresse.
Puisque je dois convenir, lui dis-je, que je lui ai envoyé cette somme,
je vous dirai aussi que je ne la lui ai fournie que pour qu'elle paye
les dettes de votre fils aîné. Il l'a reçue, et il m'en a remercié —
Mon fils ! — Oui madame — Je m'en vais vous faire faire une
ample reparation.
Elle descend alors dans la cour où Zanetti l'attendoit, et elle le
force à monter pour qu'il apprenne de moi même que les cinquan-
te Louis que j'avois donnés avoient été pour son fils ; mais l'im-
prudent me dit que ce n'étoit pas vraisemblable : Je lui dis au re-
tour de verifier ce fait l'assurant que j'avois tou-
jours taché de persuader sa fille à épouser La Popelinière. Com-
ment oser vous dire cela, m'interrompit Zanetti, tandis que dans
votre Lettre vous lui parlez de votre Tendresse ? — Sa conscience,
lui répondis-je, que je l'aimois, et qu'aspirant à l'honneur
de faire son mari coeur j'en jettois les fondemens. Mon amour,
criminel ou non, étoit le sujet des propos que je lui tenois dans
toutes les heures que je passois avec elle. Si elle m'avoit con-
fié qu'elle vouloit s'enfuir, ou je l'aurois dissuadée, ou je
serois allé avec elle, car j'en étois, comme j'en suis encore amou-
reux : Jamais je ne lui aurois donné de l'argent pour qu'elle s'en
allat sans moi.
Mon cher Casanova, me dit alors Madame, je veux vous croire
innocent, si vous voulez vous unir à moi pour la deviner — Je suis
tout prêt madame, et je vous promets de commencer aujourd'hui
à faire des recherches — Quand vous aurez quelque chose, venez
m'en faire part.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

La conséquence de cette promesse, je n'ai pas eu de difficulté d'aller le lendemain parler à M. Chabau premier commis de la police pour l'exciter à faire des perquisitions sur l'évasion de cette fille. Je croyois bonnement que cette demarche de ma part ne serviroit qu'à me mieux convrir. Cet homme qui avoit tout l'esprit de son metier, et qui m'aimoit depuis que Silvia m'avoit fait faire sa connoissance chez elle il y avoit déjà cinq à six ans, se mit à rire quand il apprit de quel fait je le sollicitois à prendre connoissance. Il me demanda si je souhaitois tout de bon qu'on parvint à découvrir l'endroit où l'angloise se trouvoit. A mon tour je n'ai pas eu de difficulté à connoitre qu'il me vouloit me tirer les vers du nez. J'allois finir d'en douter quand en sortant j'ai rencontré M. Tassetti.

Je suis allé le lendemain rendre compte de ma demarche inu-tile jusqu'alors à Madame XCV. Elle me répondit qu'elle a-voit été plus heureuse que moi dans ses recherches, et que si je voulois aller avec elle dans la maison même où étoit sa fille, elle étoit sûre que je la persuaderois à retourner chez elle. Je lui ai répondu d'un air fort serein que j'étois prêt à l'accompagner par tout. Me prenant au mot, elle se leva, prit son manteau, et me donna le bras. Elle entra avec moi dans ma voiture, et me don-nant une carte, elle me dit d'ordonner à mon cocher d'aller où étoit l'adresse.

Quel moment pour moi! Mon coeur palpitant me pa-roissoit sortir de ma poitrine. Je m'attendois à voir l'adres-se du couvent où étoit Mlle. Je ne sais pas comment je m'y serois pris, mais certainement je n'y serois pas allé.

Mon ame retourna à sa place quand j'ai lu à la belle allée dans la place Maubert.

Je donne l'ordre au cocher; nous descendons à l'allée; et je donne la satisfaction à cette pauvre mere de la conduire moyennant une grande politesse à visiter tous les appartemens

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

sur le devant, et sur le derriere dans tous les etages. A la fin de
cette singuliere vaine perquisition je l'ai vue affligée mais satis-
faite, et en air de me demander excuse. Elle avoit su du fiacre
meme que avoit servi sa fille qu'il l'avoit descendue à cette allée.
Elle me dit que le marmiton de l'hotel disoit qu'il avoit été
deux fois chez moi pour me porter des Lettres, et que Magdelaine
ne disoit autre chose si non qu'elle étoit certaine que Mlle étoit
amoureuse de moi comme moi d'elle.

Après avoir remis chez elle madame xcv, je suis allé chez
la comtesse du Rumain pour lui rendre compte de tout, et
pour écrire au long à la jeune recluse.

Trois ou quatre jours après madame du Rumain me remit la
premiere de ses Lettres dans laquelle elle me parloit de
la tranquillité dont son ame jouissoit, et de la reconnoissance
dont elle se sentoit penetrée pour tout ce que j'avois fait
pour elle. Elle me faisoit l'eloge de l'abbesse, et de la converse,
et elle me nommoit les livres qu'on lui avoit donnés tous confor-
mes à son gout. Elle payoit six francs par jour, et elle avoit
donné quatre Louis à la converse, lui en promettant autant à
chaque mois. Ce qui la genoit etoit que l'abbesse l'avoit priée
de ne jamais sortir de sa chambre.

Mais ce qui me fit un plaisir encore plus grand fut la Lett-
re que l'abbesse écrivoit à la comtesse. Elle lui faisoit les plus grands
eloges de la belle malheureuse, de sa douceur, de son esprit, de
la noblesse de ses procedes. Elle l'assuroit qu'elle avoit la
voir tous les jours. Le contentement de madame du Rumain
m'enchantoit. Je lui ai donné à lire la Lettre qu'elle m'é-
crivoit, et je l'ai vue encore plus contente.

Les seuls mecontens étoient Mad: xcv, Tassetti, et le vieux
fermier general, dont on contoit deja l'aventure aux cercles,

au palais royal, et dans tous les caffés. On m'y plaçoit aussi; mais je m'en moquois.

Pour la Popelinière il prit si bien son parti qu'il en fit le sujet d'une pièce en un acte qu'il écrivit lui même, et qu'il fit re= presenter sur son petit Théatre à Passi. Tel étoit le caractere de cet homme. Sa devise étoit un coq avec ces paroles Tout et Tout. Emblême de la tollerance que cependant il prouva mal dans la celebre aventure de la Cheminée. Trois mois a= près la disparition de l'Anglois, c'étoit ainsi qu'on la nommoit, il envoya un de ses fideles à Bordeau, où il conclut par procu= ration un mariage avec une demoiselle fort jolie fille d'un capitoul. Elle lui donna au bout de deux ans un garçon qui naquit six mois après sa mort. L'avare canaille le= vitiare de ce richard accusa la veuve d'adultere, et fit declarer bastard le nouveau né à la honte du parlement qui l'a jugé tel, et en depit des loix divines, et humaines, de toute la noblesse, et de tous les gens sensés de la France qui durent rou= gir l'iniquité de cet infame jugement. Le scandale fut general, et l'innocente veuve la Popelinière n'osa plus se montrer nulle part après l'irreparable perte d'un procès, qui ajoutoit un nouvel opprobre à ce même parlement qui autrefois avoit declaré legitime un enfant né onze mois après la mort de son pere; c'est à dire du defunt mari de la veuve.

Huit à dix jours après l'evasion de Miss j'ai tout à fait rui= pandu les visites que je faisois à la mere: la mauvaise re= ception qu'on me feroit me determina à ce parti.

1758
ou 1759 ?

NV

Chap. X = Lapérouse V, Vlap 10.

(Orig. chap. VIII)

p. 229 — 244

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Personne au bout d'un mois ne parloit plus de cette affai-
re, je la croyois finie; mais je me trompois. En attendant je me
divertissois, et le plaisir que me faisoit la grande depense ne
me permettoit ~~permettoit~~ pas de penser à l'avenir
L'abbé de Bernis, auquel je faisois ma cour une fois par
semaine, me dit un jour que le contrôleur general lui deman-
doit toujours de mes nouvelles, et que j'avois tort de la negliger.
Il me conseilla d'oublier mes pretentions, et de lui commu-
quer le moyen d'augmenter les revenus de l'état dont je
lui avois parlé. Me tirant grand cas des conseils de cet homme,
auquel je devois ma fortune, j'y fus, et plein de confiance
dans la bonne foi, je lui ai donné mon projet. Il s'agissoit d'
une nouvelle loi, que le parlement devoit enregistrer, en
force de laquelle tous les heritiers appellés à une succession qui
ne seroit pas de pere en fils devoit ceder au roi le revenu
de la premiere année. Toutes les donnations aussi qui se fe-
roient par devant notaire inter vivos devoient être rejettés
à la même loi, qui ne pouvoit pas deplaire aux acquereurs,
puisqu'ils pouvoient se figurer que le testateur ~~seroit~~ étoit mort
une année plus tard. Le ministre me dit que mon projet
n'étoit sujet à aucune difficulté; il le mit dans son porte-
feuille secret, et il m'assura que ma fortune étoit faite.
Huit jours après il fut renvoyé, et quand je me mis pre-
senté à son successeur Silhouette, il me dit froidement qu'
il me feroit avertir quand il y auroit question de faire enre-
gistrer cette loi. Cette loi naquit en France deux ans après, et
on se moqua de moi quand m'en étant auteur j'ai demandé
ce que je pouvois pretendre de droit.

Peu de tems après, le pape étant mort on lui donna pour
successeur le venitien Rezzonico qui créa d'abord cardinal mon
protecteur de Bernis, que le roi envoya en exile à Soissons deux
jours après qu'il ~~le roi~~ lui en donna le bonnet: ainsi me voila

sans protecteur ; mais aller riche pour ne pas sentir ce malheur.

Cet illustre abbé au faîte de la gloire pour avoir détruit tout ce que le cardinal de Richelieu avoit fait, pour avoir su de connoître avec le prince Kaunitz métamorphoser l'ancienne haine des maisons de Bourbon, et d'Autriche en une heureuse alliance délivrant par là l'Italie des misères de la guerre, dont elle devenoit le théâtre à toutes les ruptures qui arrivoient entre les deux maisons, ce qui lui mérita la première nomination au cardinalat d'une page qui étoit évêque de Padoue avoit connu tout son mérite, ce noble abbé enfin qui mourut l'année passée à Rome particulièrement estimé de Pie VI fut renvoyé de la cour pour avoir dit au roi qui lui avoit demandé la raison son avis, qu'il ne croyoit pas que le prince de Soubise fut l'homme le plus propre à commander ses armées. D'abord que la Pompadour le sut du roi même, elle eut le pouvoir de le précipiter. Sa disgrace déplut à tout le monde ; mais on s'en consola par des couplets. Nation singulière qui devient insensible à tous les malheurs d'abord que des vers qu'on fait-on qu'on chante la font rire. On mettoit dans mon temps à la Bastille les auteurs d'épigrammes, et de couplets qui frondoient le gouvernement et les ministres ; mais cela n'empêchoit pas les beaux esprits de poursuivre à égayer les ociétés, car alors le terme sub n'étoit pas connu, avec leurs ratiriques plaisanteries. Un homme, dont j'ai oublié le nom, s'appropria dans ce temps là les vers suivans, qui étoient de Crebillon le fils, et se laissa mettre à la Bastille plutôt que les désavouer. Le même Crebillon dit à M. le Duc de Choiseul qu'il avoit fait ces mêmes vers ; mais qu'il ne pouvoit que le défendre les eut faits aussi. Ce bon mot de l'auteur du sopha fit rire, et on ne lui fit rien.

Grand Dieu ! Tout a changé de face. — Le roi
Jupin opine du bonnet, — La Pompadour
Vénus au conseil a pris place, — M. de Boulogne
Plutus est devenu coquet, — Le Mar: de Richelieu
Mercure endosse la cuirasse, — Le duc de Clermont
Et Mars a le petit collet.

abbé de S. Germain des prés.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

L'illustre cardinal de Bernis passa dix ans dans son exil procul negotiis, mais par heureux, comme je l'ai su de lui même quinze ans après à Rome. On pretend qu'on a plus de plaisir à être ministre qu'à être roi; mais, ceteris paribus, je trouve que rien n'est plus fou que cette sentence si j'en fais, comme je dois, l'examen en moi même. C'est mettre en question si l'indepandence soit, ou non, preferable à la dependence. Le cardinal ne fut pas rapellé à la cour, car il n'y a pas d'exemple que Louis XV ait jamais rappellé un ministre renvoyé; mais à la mort de Rezzonico il dut aller au conclave, et il resta tout le reste de sa vie à Rome en qualité de ministre de France.

Dans ces jours là, madame d'Usé ayant envie de connoitre J. J. Rousseau, nous nous allé à Montmorency lui faire une visite, lui portant de la musique qu'il copioit merveilleusement bien. On lui payoit le double de l'argent qu'on auroit payé à un autre; mais il se rendoit garant qu'on n'y trouveroit pas des fautes. Il vivoit de cela.

Nous trouvames l'homme qui raisonnoit juste, qui avoit un maintien simple, et modeste; mais qui ne se distinguoit en rien ni par sa parsonne, ni par son esprit. Nous ne trouvames pas ce qu'on appelle un aimable homme. Il nous parut un peu impoli, et il n'a pas fallu d'avantage pour qu'il parusse à madame d'Usé malhonnête. Nous vimes une femme, dont nous avions deja entendu parler. Elle ne nous agrea à peine regardés. Nous ne trouvames à Paris rien de la singularité de ce philosophe. Mais voici l'exacte description de la visite que lui fit le prince de Conti pere du prince qu'on appelloit alors comte de la Marche.

C'est aimable prince va à Montmorenci tout seul exprès pour passer un agreable journée causant avec le philosophe qui étoit deja célebre. Il le trouve dans le parc, il l'aborde, et lui dit qu'il étoit allé diner avec lui, et passer la journée causant en pleine liberté — Votre alteze fera mauvaise

RBA 201

chere : je vais dire qu'on mette encore un couvert.

Il va ; il retourne, et après avoir passé deux ou trois heures se promenant avec le prince, il le mene au salon où ils devoient dîner. Le prince, voyant sur la table trois couverts, qui est donc, lui dit il, le troisième avec le quel vous voulez me faire dîner ? J'ai cru que nous dinerions tête à tête — Le troisième, monseigneur, est un autre moi même. C'est un être qui n'est ni ma femme, ni ma maitresse, ni ma servante, ni ma mere, ni ma fille ; et elle est tout cela — Je le crois, mon cher ami, mais n'importe, dont venez ici que pour dîner avec vous, je compte de vous laisser dîner avec votre tout. Adieu.

Voila les bêtises des philosophes quand voulant se distinguer, ils se singularisent. Cette femme etoit mademoiselle Le vasseur, qui il avoit honorée de son nom marqué en anagramme à une lettre près.

Dans ces jours là je fus present à la chute d'une comedie française, dont le titre etoit la fille d'Aristide. Madame de Graffigni en etoit l'auteur. Cette digne femme mourut de douleur cinq jours après la pièce tombée. J'ai vu l'abbé de Voisenon dire : c'etoit lui qui l'avoit encouragée à donner sa piece au public, et qui y avoit peut etre travaillé, comme il avoit fait dans ces lettres peruviennes, et dans Cenie. La mere du pape Ganganelli, dans ce même tems mourut de joye voyant son fils devenu pape. La douleur, et la joye tuent plus de femmes que d'hommes. Cela demontre que ces femmes sont plus sensibles que nous mais aussi plus foibles

D'abord que mon pretendu fils fut, au jugement de Madame d'Urfe, parfaitement bien installé dans la pension de Vaux, elle exigea que j'allasse lui faire une visite avec elle. Effectivement j'en fus surpris.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Un prince ne pouvoit pas être mieux logé, mieux traité, mieux mis,
si plus respecté dans toute la maison. Elle lui avoit donné toutes sortes
de maitres, et un petit cheval dressé pour lui faire apprendre le
manege. On l'appelloit comte d'Aranda. Une demoiselle de seize à
dix huit ans, et fort jolie, propre fille de Viar maitre de la pension
ne le quittoit pas, et d'un air très content elle se disoit gouvernante
de M. le comte. Elle assura madame d'Urfé qu'elle en avoit un
soin tout particulier, qu'à son reveil elle alloit lui porter son de-
jeuner à son lit, puis elle l'habilloit, et ne le quittoit que lorsqu'
elle l'avoit mis au lit. Madame d'Urfé applaudissoit à toutes
ses attentions, et l'assuroit de sa reconnoissance. Le jeune petit
bon homme ne sut me dire autre chose si non que j'avois fait
son bonheur. Je me mis proposé d'y retourner tout seul pour
le sonder, et savoir comment il étoit avec la jolie fille.

Retournant à la maison j'ai dit à madame que tout me
plaisoit excepté le nom d'Aranda qui pouvoit causer des
histoires facheuses. Elle me repondit que le petit avoit at=
rez dit pourquoi on put être sûr que reellement il avoit droit
de porter ce nom. J'avois, me dit elle, dans mon secretaire
un cachet aux armoiries de cette maison. Le petit d'abord
qu'il les vit, s'empara du cachet me demandant pour
quelle aventure j'avois les armes. Je lui ai répondu que
je les avois eues du comte d'Aranda même le priant
de me dire comment il pouvoit prouver qu'il étoit de cette
famille; mais il me fit taire me disant que sa naissance é=
toit un secret qu'il avoit juré de ne reveler à personne.
Curieux de connoitre la source d'une importance, dont je n'=
avois jamais vu le jeune fripon capable, je fus le voir huit
jours après tout seul. Je l'ai trouvé avec Viar qui voyant
l'espece de soumission avec laquelle il me parloit dut croire
qu'il m'appartenoit. Me faisant les plus grands eloges des ta=
lents du jeune comte, il me dit qu'il jouoit supérieurement de

1134 la flute traversiere, qu'il savoit, et faisoit d'armer tres Lestement, qu'il montoit tres bien à cheval, et que personne ne dessinoit mieux que lui toutes les Lettres de l'alphabet. Il me montra alors des plumes taillées par lui à une, à trois, à cinq, et jusqu'à onze pointes, et il m'a excité à l'examiner dans la science heraldique: science si necessaire à un seigneur, et que personne ne savoit mieux que lui.

Le petit alors me forgona la description de ses armes en termes de blason, qui me fit presque rire, car je n'en connoissois presque aucun; mais il me fit plaisir me montrant son adresse à écrire à main et l'air avec les differentes plumes, qui d'un seul coup traçoient autant de lignes droites, et courbes qu'elles avoient des pointes. J'ai dit à Vian que tout cela etoit fort joli; et fort content il me Laissa seul avec lui. Nous allames au jardin.

Pourrois-je savoir, lui dis-je, ce que c'est que cette folie de vous donner le nom d'Aranda — C'est une folie; mais, de grace, Laissez la courir, car j'en ai besoin ici pour me faire respecter — C'est un mensonge que je ne peux pas vous passer, car il peut avoir des consequences desagreables pour vous compromettre tous. C'est une fourberie, mon cher ami, dont je ne vous croyois pas capable; un caprice d'etourdi qui peut devenir criminel, et auquel je ne vois comment je puisse remedier sauvant votre honneur après tout ce que vous avez dit à madame d'Urfé.

Je n'ai fini ma remontrance que lorsque j'ai vu ses larmes, et entendu sa priere. Il me dit qu'il preferoit la mortification d'être renvoyé à sa mere à la honte de devoir avouer à madame d'Urfé qu'il avoit menti, et de devoir quitter dans la passion le nom qu'il s'etoit donné. Il me fit pitié. Je ne pouvois y remedier réellement que l'envoyant vivre à cinquante lieues de Paris sous un nom inconnu.

Dites moi, lui dis-je, mais avec la plus exacte verité, de quelle espece est la tendresse de la petite demoiselle qui a tant d'attentions pour vous.

— Je crois, mon cher papa, que c'est le cas de la discretion que vous m'avez tant recommandé comme maman — Bon! Par cette remontrance vous m'avez déjà tout dit; mais il n'y a pas question de discretion quand il s'agit de confesser — Eh bien! La petite Vian m'aime, et m'en donne des marques qui ne me permettent pas d'en douter — Et vous? — Et moi, je l'aime aussi; et certainement je ne

peux pas être coupable partageant sa tendresse : elle est si jolie ! et sa douceur, et ses caresses sont telles que je ne pourrois y être insensible qu'étant de marbre, ou ingrat au suprême degré. Je vous ai dit la vérité.

A cette declaration, qui m'avoit deja corrompu, le jeune homme étoit devenu tout en flamme. La chose m'interessoit trop pour que je pensa changer de propos. La charmante jeune Vian caressante, amoureuse, se, serrant entre ses bras le petit bon homme, ardent aussi, se presenta à mon esprit pour implorer mon indulgence, et elle n'eut pas de peine à l'obtenir. J'avois besoin de la faire poursuivre sa narration pour savoir s'il n'avoit pas des reproches à se faire sur les complaisances qu'il me semblait qu'il devoit avoir pour une si jolie fille.

Prenant donc cet air de bonté où on ne trouve pas même l'ombre de l'improbation, vous êtes donc, lui dis-je, devenu le petit mari de la charmante fille ? — Elle me le dit tous les matins, et tous les soirs, et pour lors je jouis du plaisir que je lui fais l'appellant ma petite femme — Et vous ne craignez pas d'être surpris ? — Cela est son affaire — Vous êtes l'un entre les bras de l'autre tels que Dieu vous a faits — Oui, quand elle vient me mettre au lit ; mais elle n'y reste que tout au plus une heure — Voudriez vous qu'elle y restât d'avantage ? — Non en vérité, car après avoir fait l'amour, je ne puis pas me defendre du sommeil — Je crois que la Vian est votre première maitresse dans le beau manege de la tendresse amoureuse — Oh pour cela soyez en sûr — Et si elle devenoit grosse ? — Elle m'a assuré que cela n'est pas possible, et quand elle m'en a dit la raison elle m'a convaincu ; mais dans un an ou deux, je crois aussi bien qu'elle que ce malheur pourroit arriver — Croyez vous qu'avant vous elle ait eu un autre amoureux ? — Oh pour cela, je suis bien sûr que non !

Tout ce dialogue n'a servi qu'à me rendre incinciblement amoureux de sa jeune maitresse. Je l'ai laissé après lui avoir demandé à quelle heure elle lui portoit à dejeuner. Je ne pouvois ni sortir, ni mettre des obstacles à la tendresse reciproque de ces deux jeunes coeurs ; mais il me semblait que la moindre recompense qu'il devoient à ma tolerance étoit celle de me permettre d'être au moins une fois

Recueil de leurs transports amoureux.

Un comte bohéme de la famille Clari qui m'avoit été recomandé par le baron de Bavois, et avec lequel je me trouvois presque tous les jours se trouva dans ces jours là si rempli du ver venimeux qu'on appelle en Italie mal françois qu'il eut besoin d'une retraite de six semaines. Je l'ai mis chez le chirurgien Foyet moyennant cinquante Louis que je lui ai prêté, marquant alors d'argent à cause, disoit il, de la negligence de son caissier qui demeuroit à Noëyelle, dont il étoit prince Lesitier. (c'étoit faux) Le Clari étoit un bel homme qui mentoit du soir au matin; mais l'amitié que j'avois pour lui ne me permettoit que de le plaindre. Il mentoit toutes les fois qu'il parloit, et non pas par artifice; mais par un penchant incroyable de la nature. Il n'y a pas d'homme plus malheureux qu'un menteur principalement s'il est ne gentilhomme; et il ne peut l'être que mal quand d'esprit puisqu'il sait qu'étant connu comme tel il ne peut qu'être mepriè. Son manque d'esprit consiste en ce qu'il croit de n'être pas connu, et en ce qu'il s'imagine que pour que les choses qu'il debite soyent crues vraies il suffit qu'elles ne manquent pas de vraisemblance. Il ne sait pas que malgrè qu'elles soyent vraisemblables elles n'ont pas le caractere de la verité qui frappe, et saute aux yeux de tous ceux qui ont de l'esprit. Le menteur cependant croit d'en avoir beaucoup plus que ceux qui ne savent que dire la verité que selon lui ils ne devroient pas s'ils furent en possession de la divine faculté d'inventer. Tel étoit ce malheureux comte Clari, dont je parlerai encore, et qui finit mal. Il étoit fort boiteux; mais cela venant de la hanche, il se tourneroit si bien quand il marchoit que je ne me suis apperçu de ce defaut tres pardonnable que trois mois après l'avoir connu. Je l'ai vu boiter marchant dans sa chambre dans un moment où il se croyoit seul, je lui ai demandé quand il se tourna s'il s'étoit blessé la veille, et il me repondit qu'oui rougissant jusqu'aux oreilles. Pour le coup je n'ai pas pu le condamner d'avoir menti. Celui de marcher droit étoit le mensonge qui lui coutoit le plus de peine, puisqu'aux promenades, et quand il dansoit il fondoit en sueur. Etant jeune, et beau, il ne coutoit pas qu'on put dire qu'il avoit ce defaut. Il aimoit le jeu de hazard quand il pou-

voit corriger la fortune; mais en mauvaise compagnie, car en bonne il n'auroit pas eu le courage de se battre en cas de dispute; et encore il ne possedoit pas assez le bon ton pour y figurer.

Le train de vie que j'y menois rendoit celebre la petite Pologne. On parloit de la bonne chere qu'on y faisoit. Je faisois nourrir des poulets avec du riz dans une chambre obscure: ils étoient blancs comme la neige, et d'un gout exquis. J'ajoutois à l'excellence de la cuisine françoise tout ce que le reste des cuisines de l'Europe avoit de plus seduisant pour les friands. Les macaroni au sugo rillo, du riz tantôt en pilau, tantôt en cagnon, et les olla putrida faisoient parler. L'assortiment des compagnies choisies à des soupers fins, où mes convives croyoient que mon plaisir dependoit de celui que je leur procurois. Des dames de distinction, et toutes galantes venoient le matin se promener dans mes jardins en compagnie de jeunes inexperts qui n'osoient pas parler, et que je faisois semblant de ne pas voir; je leur donnois des œufs frais, et du beurre qui surpassoit le celebre de Vanvre. Après cela à foison du marasquin de Zara, dont on ne trouvoit le meilleur nulle part. Je prestois souvent la partie libre de ma maison à un matador qui venoit y souper avec une femme au dessus du soupçon. Ma maison alors devenoit un sanctuaire impenetrable à moi même. On savoit cependant que je n'ignorois rien; mais la dame ne savoit gré de ce que par tout où je la voyois je faisois semblant de ne la pas connoitre.

Enchanté de cette vie, et dans la necessité de $\frac{m\#}{100}$ de realle pour la soutenir, je pensois souvent aux moyens de la rendre durable. Un homme à projets que j'ai connu chez Calsabigi, me parut envoyé du ciel pour me faire un revenu même au dessus de mes desirs.. Il me parla des gains exorbitans des manufactures en étoffes de soye, et de celui que pouvoit faire un homme qui possedoit des fonds auroit le courage d'entreprendre une fabrique d'étoffes de soye peintes comme celles de Pequin. Il me fit voir que les soyes étant parfaites, les couleurs fines, et nos dessinateurs superieurs à ceux de toute l'Asie, on pouvoit gagner un tresor. Il m'a convaincu que faisant payer

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

les etoffes un tiers moins que celles qu'on feroit venir de la Chine, et étant même plus belles toute l'Europe les preferoit, et que tout de même malgré le bon marché l'entrepreneur gagneroit le cent pour cent. Il finit de me mettre en curiosité quand il me dit qu'il étoit lui même dessinateur, et peintre, et qu'il étoit prêt à me faire voir quelques echantillons fruits de son talent. Je lui ai dit de venir dîner chez moi avec ses echantillons le jour suivant, et que nous parlerions de cette affaire quand je les aurois vus. Il vint, j'ai tout vu, et j'en fus étonné. Ce qui me seduisit fut le dessein, et la beauté des couleurs, dont il avoit le secret, et qui resistoient à la pluie. La beauté des feuillages d'argent, et d'or surpassoit celle qu'on admiroit sur les étoffes de la Chine qu'on vendoit à très cher prix à Paris, et partout. J'ai connu que la chose très facile d'abord que le dessein étant couché sur les étoffes, les ouvrieres que je prendrois, et payerois à journée n'auroient autre chose à faire qu'à le colorer comme on les instruiroit, et qu'elles donneroient autant de pieces que je voudrois en proportion de leur nombre.

L'idée de devenir chef d'une manufacture me plut. Je me felicitois de devenir riche par un moyen qui me rendoit recommandable à l'état. J'ai cependant decidé de ne rien faire sans avoir auparavant vu bien clair, bien examiné recette et dépense, et avoir pris à mes gages, ou m'avoir associées des personnes sûres sur les quelles j'aurois pu compter, mon emploi ne devant consister qu'à me faire rendre compte, et à observer si chacun feroit son devoir.

J'ai engagé mon homme à venir demeurer chez moi sept à huit jours. J'ai voulu qu'il dessine, et qu'il peigne sous mes yeux sur des étoffes de toutes les couleurs. Il s'en aquita avec celerité, et il me laissa tout ce qu'il avoit fait, me disant que pour ce qui regardoit la consistence des couleurs je pouvoit mettre les pieces qu'il avoit peintes à toutes les epreuves. J'ai porté ces échantillons dans mes poches cinq à six jours, et j'ai vues enchantées de leur beautés, et de mon projet toutes mes bonnes connoissances. J'ai decidé d'établir la manufacture; et à cette fin j'ai

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

consulté mon homme qui devoit en être le directeur.

Determiné à louer une maison dans l'enceinte du temple, je me suis presenté à M. le prince de Conti, qui, après avoir beaucoup applaudi à mon entreprise, me promit sa protection, et toutes les franchises que je pourrois deliver. Dans la maison que j'ai choisie, et dont le loyer ne me coutoit que mille écus par an, j'avois une grande sale dans la quelle devoient travailler toutes mes ouvrieres chacune à son métier particulier. J'ai destiné une autre grande chambre à me servir de magazin, et plusieurs autres appartements à tous les étages pour y loger les principaux employés, et moi même aussi quand l'envie de demeurer là me prendroit.

J'ai divisé mon entreprise en trente sous, dont j'en ai accordé cinq à mon peintre, et dessinateur qui devoit en être directeur, gardant pour moi les autres vingt cinq pour en ceder à des associés qui débourseroient les fonds proportionnellement. J'ai donné un sou à un medecin qui me donna caution pour l'emploi de garde magazin, qui vint loger dans l'hotel avec toute sa famille, et j'ai pris à mes gages quatre laquais deux servantes, et un portier. J'ai aussi dû accorder un autre sou à un teneur de livres qui me pouvoit de deux scribes, et qui vint aussi se loger dans l'hôtel. J'ai fait tout cela en moins de trois semaines faisant travailler plusieurs menuisiers pour les armoires dans le magazin, et pour vingt métiers dans la grande sale. J'ai laissé le soin au directeur de trouver vingt filles destinées à peindre que je devois payer tous les samedis, et j'ai mis au magazin deux à trois cent pieces de fort taffetà, de gros de tour, et de camelot blanc, jaune, vert pour y peindre dessus les desseins, dont je me suis reservé le choix. Je payois tout argent comptant.

Par un calcul en gros fait avec mon directeur, ne comptant le commencement du debit qu'au bout d'un an, j'avois besoin de $\frac{m}{100}$ écus qui ne me manquoient pas. En tout cas j'aurois pu vendre des sous à $\frac{m\#}{lo}$, mais j'esperois de ne jamais me trouver dans la necessité d'en vendre, car je visois à $\frac{m\#}{100}$ de vente.

Je voyois bien que cette entreprise alloit me ruiner, si le debit me manquoit; mais comment pouvois-je avoir cette crainte voyant la beauté de mes étoffes, et entendant tout le monde me dire que je ne devois pas les donner à si bon marché! J'ai déboursé en moins d'un mois pour monter

cette maison environ $\frac{m}{60}$ #, et je m'étois obligé à une dépense de 1200 par semaine. Madame d'Urfé vint parequ'elle croyoit que je ne ferois cela que pour jéter la poudre aux yeux des curieux, et pour m'assurer l'incognito. Ce qui me plut beaucoup, et qui devoit plutôt me faire trembler fut le spectacle de vingt filles toutes agées de dixhuit à vingt cinq ans, toutes à l'air modeste, et plus que la moitié passablement jolies attentives aux instructions du peintre dans leur nouveau travail. Les plus chéres ne me coutoient que vingt quatre sous par jour, et elles étoient toutes en reputation de sages choisies par la femme du directeur qui étoient devote, et à la quelle j'ai accordé cette satisfaction avec un tres grand plaisir, sûr de la faire devenir ma complaisante dans le cas que l'envie me vint de m'emparer de quelqu'une. Mais Maron Balletti fremit quand elle me vit posseder de ce serail. Elle me gronda d'importance malgré qu'elle sût que le soir, elles alloient toutes souper, et coucher à leurs maisons. Mais voici l'affaire qui me tomboit sur le corps vint troubler ma paix.

Il y avoit deja trois mois que Mlle XCV etoit au couvent, et elle s'approchoit à son terme: nous nous accordions deux fois par semaine, et sur cet article je vivois fort tranquille. M. de la Popelinière s'étant deja marié, Mlle sortant du couvent retourneroit chez elle, et on ne parleroit plus de rien. Un jour après avoir dinè chez madame d'Urfé je fus me promener aux Tuileries. Je vois sur la grande allée une femme agé accompagnée d'un homme en apeè habillé de noir qui s'arrête à me regarder, et puis lui parle. C'eit tout simple: je poursuis ma promenade; mais au tour suivant je la voi de nouveau, et plus près de moi arretée à me considerer, et je me souviens d'avoir vu à homme qui se promenoit avec elle dans une maison de jeu portant le nom garcon de Castel-Bajac. A mon troisieme tour je reconnois la femme pour la même chez laquelle j'avois été avec Mlle pour la consulter sur sa grossesse. Je me trouve alors convaincu qu'elle m'avoit reconnu, et ne m'en souciant pas je vis du jardin pour m'en aller ailleurs.

Le surlendemain à onze heures, dans le moment que j'allois monter dans ma voiture, je vois un homme de mauvaise mine qui me remet un papier me disant de le lire. Voyant le griffonage, je le prie de le lire lui même, et j'entens que dans l'après dinez du même jour on m'ordonne de comparoitre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

devant le commissaire pour répondre à une plainte que portoit contre moi la sage femme une telle. Après cela il part.

Ne pouvant pas deviner de quoi pouvoit se plaindre cette coquine, et sûr qu'elle ne pouvoit pas me convaincre de la connoitre, je vais chez un procureur que je connoissois, et je le charge dans les formes de me représenter. Je l'avertis que je ne connoissois, et que je n'avois jamais connu à Paris aucune sage femme. Le procureur alla chez le commissaire, et me porta le lendemain la copie de la plainte.

Elle se plaignoit que j'avois été chez elle la telle nuit avec une dame grosse en cinq mois tous les deux en domino ce qui indiquoit que nous étions sortis du bal de l'opera, et que je lui avois demandé des remedes pour la faire avorter tenant un pistolet à la main droite, et un rouleau de cinquante Louis dans la gauche lui ordonnant de choisir. La peur lui avoit fait répondre qu'elle n'avoit pas prêter les drogues necessaires; mais qu'elle les auroit dans la nuit suivante, et que pour lors j'étois parti, lui promettant de retourner. Croyant que je n'y manquerois pas, elle avoit prié le lendemain matin M. de Castel-Bajac de se tenir caché dans la chambre voisine à celle où elle m'auroit reçu pour la garantir de violence; mais elle ne m'avoit plus revu. Elle n'avoit pas différé à porter plainte, si elle m'avoit connu. Dans la journée precedente elle m'avoit reconnu aux Tuileries, et M. de Castel-Bajac qui me connoissoit lui ayant dit mon nom et ma demeure, elle n'avoit pas tardé à me dénoncer, et elle demandoit que je fusse livré à la rigueur des Lois. C'étoit la satisfaction que son honneur outragé lui faisoit desirer. Castel-Bajac étoit signé comme témoin.

Mon procureur me dit que c'étoit une calomnie qui n'avoit aucun caractere de vraisemblance, et que partant c'étoit à moi à faire punir, selon les Lois, la sage femme imprudente qui me l'intentoit. Il me dit que je devois porter l'affaire au lieutenant criminel, et je l'ai autorisé à faire tout ce qu'il trouveroit à propos. Quatre jours après il vint me dire que ce magistrat vouloit me parler en particulier chez lui même à trois heures de l'après dîner.

J'ai trouvé un homme très aimable. C'étoit M. de Sartine que deux ans après le roi gratifia le nommant lieutenant de police. La premiere étoit une charge qu'il a vendue: la seconde une commission qu'on n'achetoit pas. Il me fit d'abord asseoir près de lui.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Monsieur, me dit il, je vous ai fait prier de passer chez moi pour no=
tre avantage reciproque, car nos interets sont inseparables. Dans le
procès criminel qu'on vous intente vous avez raison de reconnoitre
devant moi si vous êtes innocent; mais auparavant vous devez
mettre votre innocence dans le plus grand jour. Je suis prêt à
vous aider, selant abstraction de la qualité de vôtre juge; mais vous devez sentir que vo=
tre partie adverse ne peut devenir coupable de calomnie
qu'après se voir convaincue. Le desire de vous une information
extrajudiciaire. Votre affaire est deja devenue grave en premier chef
Elle est d'une nature que malgré votre innocence, vous pouvez
vous croire obligé à des reserves à cause d'honneur. Vos adver=
saires ne respecteront pas votre delicatesse, et ils vous forceront
tellement que vous vous verrez forcé ou à subir une condam=
nation ou vous ne dites pas tout ou a manquer à ce que vous
pouvez croire de devoir à l'honneur pour rendre evidente
votre innocence. Je vous fais ici une confidence tête à tête.
Sachez que dans certaines bornes j'aime tant l'honneur que
je le defens souvent aux depens des strictes et rigoureuses
regles de la justice criminelle. Payez moi de la même mo=
noye: ayez confiance en moi: dites moi tout; donnez moi toutes
les lumieres possibles, et captivez vous par là mon amitié.
Je ne risque rien, si vous êtes innocent, car la qualité de vôtre ami
ne pourra jamais m'empecher d'être juge integre; mais si vous
etes coupable je vous plains. Je vous avertis que je serai juste.
Après lui avoir dit tout ce que le sentiment me suggeroit à l'
egard de la noble demarche, je l'ai assuré que n'étant pas dans
le cas que l'honneur pût m'engager à des reserves, j'en avois
bien à lui dire extrajudiciairement. La sage femme qui m'ac=
cusoit, et m'étoit inconnue ne pouvoit être qu'une scelle=
rate, qui de moitié avec un coquin visoit à m'escroquer
de l'argent. Je veux le croire, me dit il, mais si c'est une co=
quine, ecoutez comme le hazard la favorise pour vous

rendre tres difficile, et longue la preuve de votre innocence.
Il y a trois mois que Mlle XCV s'est evadée. Vous étiez son ami
intime. On ne sait pas où elle est. On vous soupçonne, et on paye
depuis sa disparition des espions qui suivent tous vos pas. La sage
femme m'a fait presenter hier un requisitoire par l'avocat
Vauversin, dans lequel on pretend que la demoiselle grosse que
vous lui avez presentée est la même demoiselle qui disparut. La
sage femme dit que vous étiez tous les deux en domino noir,
et on a déja verifié que vous etes allés tous les deux au bal en
domino noir la meme nuit que la sage femme dit que vous
alliez chez elle. Ce ne sont que des demi-preuves; mais el-
les font trembler — Pourquoi tremblerai-je? — Parcequ'un
faux temoin payé peut jurer qu'il vous a vu tous les deux
sortir du bal, et monter dans un fiacre, et un fiacre même
corrompu par l'argent peut jurer qu'il vous a conduit chez la sage
femme. Je devrois alors commencer par vous decrater de pri-
de corps pour vous obliger à nommer la personne que vous avez
conduite chez la sage femme. On vous accuse de l'avoir fait avor-
ter, et trois mois s'étant écoulés on la dit morte — Je deviendrois
coupable de mort, tout innocent que je suis, et ce seroit vous qui
m'y condamneriez. Je vous plains — Vous avez raison, plai-
gnez moi; mais ne vous imaginez pas que je vous condamne:
voi legerement. Je suis même sûr que je ne vous condamne:
rai jamais innocent; mais vous pouvez long tems languir en
prison tout innocent que vous serez. Or vous voyez que cette
affaire est devenue en vingt quatre heures tres mauvaise, et
qu'elle peut devenir horrible en huit jours. Ce qui m'a interessé
pour vous est l'absurdité de l'accusation de la sage femme qui
m'a fait rire; mais le surplus qui complique l'affaire est serieux.
Je vois la vraisemblance de l'enlevement: je vois l'amour, et l'hon-
neur qui imperieusement vous ordonnent la reserve. J'ai de-
cidé de vous parler. Dites moi tout; et je vous epargnerai tous
les desagrémens auxquels vous devez vous attendre quoique innocent.
Dites moi tout, et soyez sûr que l'honneur de la demoiselle n'en souffrira pas.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

144 219

Mais si malheureusement vous êtes coupable des crimes dont on vous charge, je vous conseille à prendre des mesures que ce n'est pas à moi à vous suggerer. Je vous avertis que dans trois ou quatre jours je vous ferai citer au greffe où vous ne me verrez qu'en qualité de juge.

Pétrifié par ce discours qui me demontroit tout le danger où j'étois, et qui me feroit voir avec la plus grande evidence que je devois faire le plus grand cas de l'offre de ce digne homme, je lui dit triste-ment que tout innocent que j'étois, je me trouvois dans le cas de me prevaloir de la bonté relativement à l'honneur de Mlle XCV, qui, exempte de crime, se trouvoit à cause de cette vilaine accusation dans le cas de voir sa reputation ternie. Je lui dit-je qu'elle est, et je peux vous assurer qu'elle n'auroit jamais quité sa mere, si elle n'avoit pas voulu la forcer à épouser le fermier general — Mais il est marié; qu'elle retourne chez elle; et vous voila sauvé à moins que la sage femme n'invite, et ne pouvre que vous l'ayez faite avorter — Helas Monsieur! Il n'y a pas question d'avortement; mais d'autres raisons l'empechent de retourner dans le sein de sa famille. Je ne peux vous dire d'avantage sans un consentement que je tacherai d'obtenir. Je pourrai pour lors vous donner toutes les lumieres que votre belle ame merite. Accordez moi l'honneur de m'ecouter ici une seconde fois après demain — j'entens cela: je vous ecouterai avec plaisir, & je vous remercie autant que je vous felicite. Adieu.

Me voyant sur les bords du precipice, je me resolvois decidé à sortir du royaume plutôt qu'à trahir le secret de ma chere malheureuse. J'aurois très volontiers étouffé l'affaire à force d'argent, si j'avois été à tems. C'étoit evident que Tassetti étoit devenu le principal agent, et qu'il n'avoit jamais cessé de me poursuivre, et de payer les espions qui me suivoient pour tout. C'étoit même lui qui m'avoit lâché contre l'avocat Vauvenin. J'ai vu que je devois informer de tout M. de Sartine; mais je ne le pouvois sans avoir obtenu d'avance le consentement de madame du Rumain.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

1759 (page 248)
" 1er decembre (page 267)

D W V

chap. XI fin. = Lafargue V, chap 11
(orig. chap. IX)

BnF MSS

p. 245 – 272

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je suis allé chez elle le lendemain de grand matin. Le
car étoit pressant je l'ai fait réveiller, et je l'ai infor=
mée exactement de tout. Elle me dit qu'il n'y avoit pas
à balancer, qu'il falloit mettre au fait de tout le lieutenant
criminel, et qu'elle même iroit lui parler. Elle lui écrivit d'
abord qu'elle iroit lui parler d'affaire de conséquence à trois
heures de l'après dîner, et il lui repondit qu'il l'attendroit.
Elle y fut: elle l'informa de tout, lui dit qu'elle étoit prête
à accoucher, et qu'après ses couches, elle retourneroit chez
sa mere sans cependant lui confier qu'elle avoit eû égar=
se. Elle m'assura que je n'avois plus rien à craindre; mais
que le procès allant toujours, je serois cité au greffe le lenden=
demain. Elle me conseilla d'aller voir le greffier, et de trouver
quelque pretexte de lui donner de l'argent.

Je fus cité, et j'ai comparu. J'ai vu M. de Sartine pro tribunali. A la fin de la seance il me dit qu'il étoit obli=
gé de me decreter d'ajournement personnel. Il m'avertit que
je ne pouvois pas m'absenter de Paris, ni me marier pen=
dant mon ajournement, car tout procès criminel portoit inter=
diction de tout contract civil. A mon interrogatoire j'ai con=
venu que je suis allé au bal en domino noir la nuit qu'on
nommoit en procès; mais j'ai nié tout le reste. Par rapport
à Mlle XCV j'ai dit que ni moi, ni personne de ma famille l'ont
vu jamais grosse.

Devant entendre en qualité d'etranger que Hanneuin ne
me fit decreter de prise de corps, me denonçant comme
prêt à m'enfuir; j'ai saisi ce pretexte pour aller faire
une visite au greffier, et deposer entre ses mains sans exiger
quittance trois cent louis comme caution des frais du procès,
s'il arrivoit que ce fut à moi à les payer. Il me conseilla de

prétendre caution de la part de la sage femme, et j'en ai chargé mon procureur; mais voila ce qui est arrivé quatre jours après.

Un savoyard m'approcha sur le boulevard vis à vis la rue du Temple pendant que je me promenois à pié, et mit entre mes mains un billet. Je lis, et je trouve qu'une personne, qui se tenoit dans une allée a cinquante pas de là, desiroit me parler. Je fais arreter ma voiture qui me suivoit, et je vais à l'allée.

Ma surprise fut forte quand j'ai vu Castel-Bajac. Il me dit d'abord qu'il n'avoit que peu de mots à me dire, et que nous étions sûrs de n'être vus de personne. Je viens vous proposer, me dit il, le moyen sûr de finir un procès qui doit vous inquieter, et vous couter beaucoup d'argent. La sage femme est sûre que c'est vous qui êtes allé chez elle avec une femme grosse, et elle est fachée actuellement d'être la cause qu'on vous accuse de l'avoir enlevée. Donnez lui cent Louis, et elle dira au greffe qu'elle s'est trompée. Vous ne payerez cette somme qu'après. Venez avec moi parler à l'avocat Manuessin, et il vous persuadera. Je suis où il est. Allons. Suivez moi de loin.

Enchanté de la facilité avec laquelle les coquins alloient se découvrir, et curieux de leurs moyens, j'ai suivi cet homme jusqu'au troisieme étage d'une maison dans la rue aux ours, où j'ai trouvé l'avocat Manuessin. D'abord qu'il me vit il vint au fait. Il me dit que la sage femme passeroit chez moi avec un temoin pour me soutenir en face que j'avois été chez elle avec une femme grosse, et qu'elle ne me reconnoitroit pas. Cette demarche suffisoit, à son avis, pour que le lieutenant criminel suspendît toutes les poursuites, et pour me mettre en état de gagner le procès contre la mere de la demoiselle. Tout cela bien imaginé, je lui ai dit que je me laisserois trouver à ma maison au temple tous les jours jusqu'à midi. Il me dit alors que la sage femme avoit besoin de cent Louis, et je les lui ai promis après qu'elle auroit noté au greffe la mepvie, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

répondit
il me dit qu'elle se fieroit à ma parole; mais que je devois d'abord
deboutser un quart de la somme, qu'il devoit recevoir lui même
pour frais et honoraires. Je me lui declaré prest à la lui pa-
yer s'il vouloit me donner quitance, et sur cet article nous eumes
une longue discussion; mais enfin il me la donna dans la
plus grande simplicité; et je lui ai compté vingt cinq louis. Il me
dit que très secrettement il me donneroit des conseils faits pour de-
jouer toutes les procedures de la mere XCV, malgré qu'elle
fut la cliente, car il me croyoit innocent. Je me mis reconu-
duire chez lui, et je mis allé chez moi écrire tout ce fait, que j'ai
d'abord envoyé à M. de Sartine.

Trois jours après on m'annonça une femme accompagnée d'un
homme: elle demandoit à me parler. Je vous, je lui demar-
de ce qu'elle vouloit, et elle me répond qu'elle vouloit parler
à M. Casanova — C'est moi — Je me suis donc trompée.
L'homme qui étoit avec elle fit un sourire, et ils partirent.

Dans le même jour madame du Rumain reçut une lettre de l'abbesse
dans laquelle elle lui donnoit la nouvelle que sa protegée s'étoit
delivrée très heureusement d'un beau garçon qu'elle avoit déjà
envoyé là où on en avoit suffisamment soin. Elle lui droit que l'ac-
couchée ne quitteroit le couvent qu'au bout de six semaines
pour aller chez la mere avec un certificat qui la garantiroit
de toutes sortes de derangement.

Deux ou trois jours après la sage femme fut mise au cachot,
et au secret; Castel-Bajac fut envoyé à Bicêtre, et l'université
fut rayé du tableau des avocats. Les poursuites contre moi
de madame XCV durerent jusqu'à l'expiration de sa fille; mais
toujours sans force. Mlle XCV retourna à l'Hôtel de Bretagne
vers la fin d'Août se presentant à la mere avec le certificat
de l'abbesse qui disoit qu'elle l'avoit gardée quatre mois dans
le quels elle n'étoit jamais sortie, et elle n'avoit reçu aucune visite.
Les

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

elle retourneroit chez elle actuellement qu'elle ne pouvoit plus craindre qu'on la forçat à épouser la Pozzolintere. Elle obligea sa mere à aller en personne porter au lieutenant criminel le même certificat, se désistant par conséquent de toutes ses poursuites contre moi. Il la conseilla de garder sur cette affaire pour l'avenir un prudent silence, et de me donner quelque satisfaction, parceque j'aurois eu raison de reclamer, ce qui auroit préjudicié encore plus à l'honneur de la fille.

Sa fille, malgré qu'elle n'eut pas cette crainte, l'obligea à me faire ample reparation par ecrit, que j'ai fait enregistrer au greffe, et qui me servit à finir le procès dans toutes les formes. Je ne suis plus allé chez elle pour ne pas me rencontrer avec Zanetti, qui se chargea de conduire Miss à Bruxelles, l'honneur ne lui permettant pas de se montrer à Paris, où son histoire n'étoit ignorée de personne. Elle resta à Bruxelles avec Zanetti et Magdelaine jusqu'au moment que sa mère alla avec toute la famille la rejoindre, et la reconduire à Venise, où trois ans après elle devint grande dame. Je l'ai revue quinze ans après veuve, et assez heureuse par rapport à la consideration dont elle jouissoit par rapport à sa qualité, à son esprit, et à ses vertus sociales; mais je n'ai plus eu avec elle la moindre liaison. Dans quatre ans d'ici le Lecteur saura où, et comment j'ai revu Caitel Bajac. Vers la fin de cette meme année 1759 avant mon depart pour la Hollande j'ai encore déboursé une somme pour faire sortir de prison la sage femme.

La vie que je menois étoit celle d'un heureux; mais je ne l'étois pas. La grande dépense que je faisois me faisoit prevoir des dérangemens. Ma manufacture m'auroit mis en état de la soutenir, si le débit ne m'eut manqué à cause de la guerre. J'avois dans mon magazin quatre pieces d'étoffes peintes, et il n'y avoit pas apparence de les vendre avant la paix, et cette paix tant désirée ne se faisant pas je devois faire point. J'ai écrit à Cifer d'engager son pere, et me fournir la moitié de mes fonds, m'envoyer un commis, et se mettre de moitié avec moi. M. D. O. me répondit que si je voulois transporter la manufacture en Hollande il se chargeroit de tout, et me donneroit la moitié de profits. J'aimois Paris; et je n'y ai pas consenti.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je dépensois beaucoup à ma maison de la petite Pologne, mais la dépen=
se qui me ruinoit, et que personne ne connoissoit étoit beaucoup plus forte.
Je devenois curieux de toutes mes ouvrières dont les quelles je trouvois du
mérite, et n'ayant pas la patience de me les procurer à bon marché, c'étoit à
elles à me faire payer cher ma curiosité. L'exemple de la première suf=
fit à toutes pour prétendre maison, et meubles d'abord qu'elles s'appercé=
voient de m'avoir inspiré des désirs. Mon caprice ne duroit souvent que trois
jours, et la nouvelle substituée me sembloit toujours plus digne de moi
que celle qui l'avoit precedée. Si ne la voyois plus, je pourvoyois à
l'entretenir. Madame d'Urfé, me croyant galant, ne me gênoit pas:
je la rendois heureuse secondant avec mes oracles ses opérations magiques.
Marion Balletti me désoloit avec ses jalousies, et avec ses justes reproches.
Elle ne concevoit pas comment je pûsse différer à l'épouser, s'il étoit vrai
que je l'aimois: elle me disoit que je la trompois. Sa mere mourut
pratique dans ce même tems entre ses bras et les miens. Dix minutes
avant d'expirer elle me recommanda sa fille. Je lui ai promis dans
la vérité de mon ame que j'en ferois ma femme; mais le destin,
comme on dit toujours, y gagna. Je fus reste trois jours avec cette fa=
mille affligée partageant sa douleur.

Une forte maladie conduisit au tombeau dans ce même tems la
maîtresse de mon ami Tirsta. Quatre jours avant sa mortelle
le congédia pour prier uniquement à son ame, lui faisant present
d'une bague de prix, et de deux cent louis. Tirsta après lui avoir de=
mandé pardon fit son bagage, et vint me porter à la petite Pologne la
triste nouvelle. Je l'ai logé au Temple, et quatre semaines après, ap=
prouvant la vocation d'aller chercher fortune aux indes, je lui ai donné
une Lettre de recommandation pour M. D. O. à Amsterdam. Il la plaça
en moins de quinze jours en qualité d'écrivain sur un vaisseau de la com=
pagnie des Indes qui alloit à Batavia. Il devint devenu riche s'il eut eu une
bonne conduite: il trempa dans une conspiration, il fut se sauver, et es=
suyer des grandes vicissitudes. J'ai su d'un de ses parents dans l'année 1788
qu'il étoit à Bengale, et qu'il étoit assez riche; mais dans l'impuissance
de se mettre en possession de ses capitaux pour retourner à sa patrie,

et y vivre heureux. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.
Au commencement du mois de Novembre, un officier d'économie de la cour du duc d'
Albert vient à ma manufacture avec sa fille pour lui acheter un habit pour
le jour de ses nôces. La charmante figure de cette fille m'ebloui. Elle
choisit une piece de satin très brillante, et je voyois le contentement de son
père, et la satisfaction quand elle vit son père content du prix; mais j'ai
pas pu resister à la peine que me fit sa traiterie quand elle entendit le comis
ecrivain dire à son père qu'il devoit acheter toute la piece. C'étoit une loi
dans mon magazin: on ne pouvoit vendre que toute la piece. Je mis alle dans
mon cabinet pour ne pas me voir forcé à faire une exception à cette loi;
et rien ne seroit arrivé si la fille n'eut prié le directeur de la conduire où
j'étois. Elle entra avec les yeux gros de larmes, me disant de tout en
blanc que j'étois riche, et que je pouvois acheter moi même toute la
piece lui cédant les draps qui lui étoient necessaires pour sa robe. J'ai
observé son père qui avoit l'air de me prier de pardonner à la hardiesse
de la fille que cette demarche declaroit encore enfant. Je lui ai dit que
j'aimois la franchise, et j'ai d'abord ordonné qu'on lui coupe ce qu'il lui
falloit pour sa robe. Elle finit alors de m'ensorceler, revenant m'embrasser,
tandis que son père trouvant cela fort plaisant ne pouvoit de rire. Après avoir
payé ce que l'etoffe coutoit il m'invita à la noce. Je la marie, me
dit il, dimanche: on soupera, on dansera, et vous m'honorerez. Je m'appelle
Gilbert; je suis controleur chez M. le duc d'Chevreuse, rue S. Nicaise. Je lui ai
donné parole d'y aller.

J'y fus; mais je n'ai pu ni manger, ni danser. La charmante Gilbert
m'retint comme en extase tout le tems que j'ai passé dans cette com=
pagnie, où d'ailleurs je n'aurois jamais pu me faire au ton. Ce n'étoit
que foule d'officiers de maisons avec leurs femmes, et leurs filles, je ne
connoissois personne, personne ne me connoissoit, j'étois bête. Dans des assem=
blées pareilles celui qui a le plus d'esprit est souvent celui qui decrient le plus
tôt. Chacun disoit son mot à la nouvelle mariée, elle répondoit à tout le
monde, et on riott beaucoup quand on ne s'entendoit pas. L'époux maigre,
et triste applaudissoit l'épouse de ce qu'elle feroit toute la compagnie gaye. Cet
homme bien loin de me rendre jaloux de son sort me faisoit pitié: je trouvois
evident qu'il se marioit pour ameliorer son sort: il me vint envie d'interroger

l'épouse, et elle m'en donna l'occasion venant l'avoir prié de moi après une contredanse. Elle me remercia de ce que j'avois fait pour elle, lui faisant avoir la belle robe qui lui attiroit les complimens de tout le monde — Mais je suis sûr qu'il vous faut de l'ôter, car je connois l'amour — C'est drole que tout le monde s'obstine à me croire amoureux, tandis qu'il n'y a que huit jours qu'on m'a presenté monsieur Barêt que voila, et dont j'ignorois l'existence — Et pourquoi vous marie-t-on si à la hâte? — Parceque mon pere fait tout à la hâte. — Votre mari est riche sans doute? — Non; mais il pourra le devenir. Nous ouvrons après demain une boutique de bas de soye au coin de la rue S.t Honoré, et des Pouvres. J'espere que vous acheterez vos bas chez nous — Soyez en sûre, et je vous promets meme de vous étrenner quand je devrois dormir sur la porte de votre boutique.

Elle fit une risée; elle appella le mari, elle le lui dit, et il répondit, me remerciant, que cela lui porteroit bonheur. Il m'assura que ses bas ne coûteroient jamais.

Le mardi au point du jour j'ai attendu dans la rue des Pouvres que la boutique s'ouvre, et j'y suis entré. La servante me demande ce que je voulois me disant de retourner plus tard parceque les bourgeois dormoient — J'attendrai ici. Allez me chercher du café. — Je ne suis pas bête pour vous laisser seul dans ma boutique. Elle avoit raison Barêt enfin descend, la grande de rè l'avoir pas appellé, lui dit d'aller dire à sa femme que j'étois là, et me deploye des paquets, me fait voir des gilets, des gants, des pantalons jusqu'à ce que sa femme descend fraiche comme une rose, blanche d'une blancheur qu'il n'étoit pas possible de voir la plus eblouissante, me priant d'excuser son grand negligé, et me remerciant de lui avoir tenu parole.

La Barêt étoit de moyenne taille, avoit l'age de dix-sept ans, et avec être une beauté parfaite, elle étoit tout ce qu'un Raffael auroit pu imaginer, et produire de plus joli, ce qui est beaucoup plus puissant que le beau pour enflammer un coeur, dont l'amour est la passion dominante. Ses yeux, son rire, sa bouche toujours entrouverte, l'attention avec laquelle elle ecoutoit, la douceur petillante, sa vivacité douteuse, le peu de pretention qu'elle montroit par rapport à ses charmes,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

NSR dont elle paroissoit ne connoitre point du tout la force, me tenoient extatié dans l'admiration de ce petit chef d'oeuvre de la nature, dont le hazard, ou des vils interets avoient rendu possesseur le pauvre homme que je voyois là grele, flouet, et dont attentif à ses bas dont il faisoit beaucoup plus de cas que du joyault que l'Hymen lui avoit donné.

Après avoir choisi des bas, et des gilets jusqu'au montant de la somme de 12ᵗ Louis, et avoir joui du plaisir que je voyois peint sur la figure de la jolie marchande j'ai dit à la servante que je lui donnerois six francs quand elle me porteroit le paquet à la petite Pologne. Je suis parti plein d'amour; mais sans projet, puisque dans un commencement de mariage il me sembloit de voir trop d'embarras

Ce fut le dimanche suivant que Barck vint en personne me porter mon paquet. Je lui ai donné six francs, le priant de le remettre à la servante: il me répondit qu'il ne seroit pas honteux de les garder pour lui. Je l'ai fait dejeuner avec des deux frais, et du beurre lui demandant pourquoi il n'étoit pas venu avec sa femme; il me répondit qu'elle l'en avoit prié; mais qu'il n'avoit pas osé de crainte que cela pût me faire de la peine. Je l'ai assuré qu'elle m'auroit fait plaisir car je la trouvois charmante — Vous avez bien bonté. de la

Quand je passois devant sa boutique dans ma voiture qui alloit comme le vent je lui faisois des baisemains ne pensant pas à m'arrêter, car je n'avois pas besoin de bas, et je me voyois ennuyé me mêlant aux flaneurs que je voyois toujours à son comptoir. On parloit au palais royal, et aux tuileries de cette nouvelle jolie marchande, et j'étois bien aise d'entendre dire qu'elle ne se tenoit en reserve qu'en attendant une bonne dupe.

Huit à dix jours après me voyant venir du côté du pont neuf, elle me fit signe de la main. Je tire le cordon, et elle me prie de descendre. Son mari me dit, après m'avoir demandé beaucoup de pardons qu'il devroit que je fusse le premier à voir des pantalons de Messieurs couleurs qu'il venoit de recevoir. C'étoit alors à Paris la grande mode.

Aucun homme du bel air n'oroit sortir habillé de matin qu'en pantalon. C'étoit fort joli quand le jeune homme étoit bien fait; mais le pantalon devoit n'être ni trop long ni trop court; ni trop large ni trop étroit. Je lui dis qu'il devoit m'en faire faire exprès trois ou quatre, et que j'étois prêt à lui en donner l'argent d'avance. Il m'assure que j'en voyois là de toutes les mesures, et il m'excite à monter pour aller en essayer priant sa femme d'aller m'aider. Le moment étoit de conséquence. Je monte, elle me suit, je la prie de me pardonner si je devois me déchausser tout à fait, et elle me répond qu'elle s'imagineroit d'être mon valet de chambre, et qu'elle en feroit volontiers les fonctions. J'ai acquiescé sans façon débouclant vîte mes souliers, et cédant à son empressement lorsqu'elle voulut accompagner par le bas mes culotes: j'ai eu soin de m'en défaire avec décence, et de rester en calçons. Ce fut elle alors qui fit toute la besogne pour me passer les pantalons, et pour m'en déchausser quand ils n'alloient pas bien toujours décente autant que moi qui m'étois faite une loi de l'être du commencement jusqu'à la fin de l'agréable manege. Elle trouva que quatre m'allaient parfaitement bien, et je n'ai pas osé la contredire. Après lui avoir donné les seize Louis qu'elle me demanda je lui ai dit que je me croirois heureux si elle se donneroit la peine de me le porter à la commodité. Elle s'empressa de descendre pour conoter son mari, et pour le convaincre qu'elle savoit vendre. Quand il me vit paroître, il me dit qu'il iroit me porter mes pantalons le dimanche suivant avec sa petite femme: je lui ai dit qu'il me feroit plaisir, et plus encore s'il resteroit à dîner avec moi. Il me répondit qu'ayant une affaire pressante à deux heures il ne pouvoit s'engager que sous condition que je lui permettrai d'aller s'en acquitter m'assurant qu'il retourneroit sur les cinq heures pour prendre sa femme. Je lui ai dit qu'il en seroit le maître n'étant moi même obligé de sortir qu'à six. Cela fut donc fixé ainsi à ma grande satisfaction.

Le dimanche le couple ne me manqua pas de parole. J'ai d'abord

fait fermer ma porte, et impatient de voir ce qui devoit arriver
après le dîner, j'ai fait servir à midi. La chere exquise, et les bons
vins ayant engagé les epoux, ce fut le mari qui proposa à sa femme
de retourner à la maison toute seule si par hazard il fondoit à retour=
ner. Dans ce cas lui dit-je je la reconduirai chez vous moi même à six
heures après avoir fait un tour sur les boulevards. Ce fut donc decidé qu'
il la trouveroit à la maison sur la heure, et il partit tres content quand
il trouva à ma porte un fiacre, et que je lui ai dit qu'il etoit payé pour
toute la journée. Me voila donc resté tout seul avec ce bijoux, et
sûr de le posseder jusqu'au soir.

A peine fut il parti que j'ai fait compliment à la femme sur la bonté
du mari que le sort lui avoit fait tomber en partage. Avec un hom=
me de ce caractere vous devez être heureuse — Heureuse et bien
fût dit; mais pour l'être il faut le sentir, et jouir de la tranquil=
lité de l'esprit. Mon mari a une santé si delicate que je dois le re=
garder comme malade, et des dettes qui nous forcent à observer
une economie tres severe. Nous sommes venus ici à pieds pour
epargner vingt quatre sous. Le produit de notre métier, qui nous
suffiroit si nous n'avions pas des dettes, ne nous suffit pas. Nous
ne vendons pas assez — Vous avez cependant beaucoup de cha=
leur: toutes les fois que je passe devant vous je vois votre boutique
pleine — Ce ne sont pas des chalans; mais des faineants, des mau=
vais plaisans, des libertins qui m'ennuyent avec des platitudes. Ils n'
ont pas le sou, et nous tenons les yeux sur eux craignant tou=
jours qu'ils nous volent. Si nous avions voulu leur vendre à credit
nous n'aurions plus rien dans notre boutique. Tout ce qui de=
pend de moi pour me defaire d'eux est d'être mauvaise; mais
je le suis en vain. Ils sont intrepides. Quand mon mari est dans la
boutique je me retire; mais le plus souvent il n'y est pas. Outre
cela la disette d'argent fait que nous ne vendons pas, et nous de=
vons payer tous les samedis nos ouvriers. Nous serons obligés à
les congedier, car nous avons des billets à l'ordre dont l'eché=
ance est imminente. Nous devons payer samedi 600#, et nous
n'en avons que 100 — Je m'étonne de votre detresse dans les

premiers jours de votre mariage. Votre père devoit savoir tout; et vous lui avez certainement porté une dot — Ma dot est de 6000 #, et 4000 il les reçut comptant. Il les a employés à ouvrir la boutique, et à payer des dettes. Nous avons en marchandises trois fois plus que nous ne devons; mais quand on ne vend pas le capital est mort — Tout ce que vous me dites m'afflige, et si la paix ne se fait pas, je prevois votre detresse s'augmenter tous les jours, et vos besoins devenir peut être plus grands — Oui: car quand mon mari se portera bien il est facile que nous ayons des enfans — Quoi! Sa santé lui empeche de vous rendre les devoirs de mari? — Certainement, mais je ne m'en trouve pas — Cela me surprend. Il me semble qu'un homme près de vous ne puisse pas se trouver mal — à moins qu'il ne le soit à la mort — Il n'est pas à la mort; mais il me donne par des signes de vie Cette saillie m'autorisa à rire, et à l'applaudir par des embrassemens qui devinrent bientôt plus que doux comme un mouton elle ne leur mit aucune opposition. Je l'ai encouragé lui disant que je pourrai l'aider pour le billet à l'ordre qu'elle devoit escompter samedi; et je l'ai introduite dans un boudoir qui ne manquoit pour venir à une conclusion amoureuse.

Elle m'enchanta d'abord par la complaisance avec laquelle elle mit aucun obstacle ni à mes caresses, ni à ma curiosité; mais elle me surprit quand elle mit un air different de celui qui devoit être l'avant coureur de la grande jouissance. Quoi! lui dis-je pour voir je m'attendois à ce refus dans ce moment, ou je croyois voir dans vos yeux que vous partagiez mes desirs? — Mes yeux ne vous ont pas trompé; mais que diroit mon mari s'il me trouvoit differente de ce que j'étois hyer?

Elle me voit étonné, et elle m'excite à m'en convaincre. Suis-je la maitresse, me dit elle, de disposer d'un fruit qui appartient à l'Hymen avant que l'Hymen ne l'ait au moins une fois labouré? — Non, mon ange, non, je te plains, et je t'adore, viens entre mes bras, et ne crains rien. Le fruit sera respecté; mais c'est incroyable.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Nous avions passé trois heures à faire cent folies délicieuses faites pour rendre notre flamme plus ardente quoiqu'on en dise. Une pareille idée nouvelle d'être toute à moi d'abord qu'elle se trouvée en état de faire croire à Baret qu'il avoit recouvré sa santé me tint lieu de tout ce que je pouvois désirer. Après l'avoir promenée sur les boulevards je l'ai conduite à sa porte mettant entre ses mains un rouleau de vingt cinq louis.

Amoureux d'elle comme il me semblait de ne l'avoir jamais été d'aucune femme je passois trois ou quatre fois par jour devant sa boutique criant dix mon cocher qui ne rejetoit que de longs détours crevoient mes chevaux. J'aimois les baisemains, et l'attention avec la quelle elle guettoit de loin mon passage. Nous étions convenus qu'elle ne me feroit signe de descendre que quand son mari l'auroit mise en état de pouvoir nous rendre heureux sans rien craindre. Ce fatal jour n'a pas tardé. A un signe qu'elle me fit je me suis arrêté. Elle me dit, étant montée sur le marchepied, d'aller l'attendre à la porte de l'église de S. Germain l'Auxerrois. Curieux de ce qu'elle avoit à me dire, j'y vais, et un quart d'heure après je la vois couverte de son capuchon; elle monte dans ma voiture, et me disant qu'elle avoit quelques emplettes à faire, elle me prie de la conduire au palais marchand. J'avois des affaires; mais amare et tapere vix deo concedituv. J'ordonne au cocher de me conduire à la place dauphine. C'en étoit fait de ma bourse; mais l'amour vouloit que je la contentasse.

Au palais marchand elle entra dans toutes les boutiques, où la jolie maitresse l'invitoit l'appellant pincette. Pouvois-je m'opposer? Il ne s'agissoit que de voir tous les bijoux, les colifichets, les ajustemens qu'on nous étaloit avec rapidité, et avec des paroles de sucre: voyez ceci, ma belle pincette, voyez cela. Ah! que cela vous iroit bien! C'est pour le demi deuil, et on l'eclairera après demain. La Baret me

regardoit alors me disant qu'il falloit en convenir que c'étoit fort joli, si ce ne fût pas trop cher ; et dupe volontaire je devois la convaincre que quand quelque chose lui plaisoit, elle ne pouvoit jamais être trop chere. Mais tandis qu'elle choisissoit des gans et des mitaines, voici ce que la fatale destinée amena pour que je dusse me trouver fort à plaindre quatre ans après. La chaine des combinaisons ne se brise jamais.

J'observe à ma gauche une fille de douze à treize ans d'une figure très interessante avec une vieille femme laide qui emprisonne entre ses mains une paire de boucles de Strass que la fille tenoit entre ses mains admirant leur beauté : elle paroissoit triste de ce qu'elle ne pouvoit pas les acheter. Je l'entens dire à la vieille que ces boucles lui voient son bonheur. La vieille les lui arrache des mains, et veut s'en aller. La marchande dit à la petite qu'elle lui en donneroit à meilleur marché, et celle ci lui regond qu'elle ne s'en soucioit pas. En sortant de la boutique elle fait une profonde reverence à la princesse Bavet, qui appellant la petite jeune reine lui dit qu'elle étoit jolie comme un ange, et l'embrasse. Elle demande à la vieille qui elle étoit, et elle lui regond que c'étoit mademoiselle de Boulainvilliers la niece. Et vous avez la cruauté, dit-je a cette vieille toute, de refuser à une si jolie niece ces boucles qui feroient son bonheur ? Me permettez vous de lui en faire present. Disant cela je mets les boucles entre les mains de la demoiselle, qui devenue rouge comme du feu regarde la tante. Celle ci lui dit d'un ton doux de les accepter, et de m'embrasser. La marchande me dit que les boucles ne coutoient que trois Louis, et voila l'affaire qui devient comique, car la tante en colere lui dit qu'elle vouloit les lui donner pour deux. La marchande lui soutient qu'elle lui avoit dit trois. La vieille alors qui avoit raison, et qui ne pouvoit pas souffrir que la marchande trippone profitat si ouvertement de sa politesse, dit à la petite de laisser là les boucles et cela étoit bien ; mais elle gata tout me disant que si j'e voulois

donner ces trois louis à sa niece, elle iroit acheter des boucles deux fois plus jolies dans une autre boutique. Cela m'étant egal, je mets, non sans sourire, ces trois louis devant la demoiselle, qui tenoit encore ces boucles dans sa main; mais la marchande les prend disant que le marché étoit fait et fini, que ces boucles appartenoient à la demoiselle, et l'argent à elle. La tante alors l'appella friponne, la marchande la nomma ma= q'''''''', ces propos s'arretterent, et prevoyant des dragra= ment, j'ai conduit dehors avec douceur la tante, et la niece qui con= tente d'avoir ces belles boucles ne se soucioit pas qui on mit les eut fait payer un louis de plus. Nous retournerons à cette fille à tems, et lui= j'ai reconduit à la porte de l'eglise la Barat, qui m'avoit fait je= fer ainsi cinq louis, que son pauvre mari auroit regretés plus que moi. Elle me dit chemin faisant qu'elle se trouvoit en état de venir passer à la petite Pologne cinq à six jours, et que ce seroit son mari même qui me demanderoit cette grace — Quand? — Pas plus tard que demain. Venez acheter quelque joliesse de ces, j'aurai la migraine, et mon mari vous paiera. . . .

J'y fus, et ne la voyant pas, je lui ai demandé où elle étoit. M'me dit qu'elle étoit au lit malade, et qu'elle avoit besoin d'aller pren= dre le bon air à la campagne pour quelques jours: Je lui ai offert un appartement à la petite Pologne, et il fit la bouche riante. Je vais la prier de l'accepter, lui dis-je; en attendant empaquetez moi une douzaine de jolies de ces.

Je monte; je la trouve au lit riante, malgré sa migraine de comande. Je lui dis que c'étoit fait; et qu'elle alloit le savoir dans la minute. Le mari monte avec mes ces, et lui dit que j'au= rois la bonté de la garder quelques jours chez moi; elle se monte re= connoissante, elle est ivre de regagner sa santé respirant le bon air, et je lui demande excuse d'avance si mes affaires m'empe= cheront de lui tenir exactement compagnie; mais que rien ne lui marqueroit, et que son mari pourroit venir tous les jours souper avec nous, et partir le matin tant de bonne heure qu'il lui plairoit.

Après bien des complimens Barat conclue qu'il feroit venir sa

jour pendant tout le tems qu'elle resteroit chez moi. Je suis parti RSJ
en disant que je donnerois mes ordres dans la même journée, et qu'on
les recevroit quand on les verroit paroitre, que je fusse à la maison ou
non. Le lendemain entrant chez moi vers minuit j'ai su de ma
cuisiniere que les epoux après avoir bien soupé etoient allés se
coucher. Je l'ai avertie que je dinerois, et souperois tous les jours, et
que je ne serois à la maison pour personne.

Le lendemain à mon reveil j'ai su que Baret étoit parti au point
du jour, qu'il avoit dit qu'il ne reviendroit qu'à l'heure de souper, et
que la femme dormoit encore. Je suis d'abord allé lui faire ma
premiere visite; et après nous être cent fois felicités de nous voir en
pleine liberté l'un en possession de l'autre nous dejeunames, puis j'ai
fermé ma porte, et nous nous livrames à l'Amour.

Surpris de la trouver comme je l'avois laissée la derniere fois que je
l'avois eue entre mes bras, je lui ai dit que j'esperois..... mais
elle ne me laissa pas finir ma remontrance. Elle me dit que
son mari croyoit d'avoir fait ce qu'il n'avoit pas fait, et que nous de-
vions le mettre en état de ne pas en douter à l'avenir. C'étoit ef-
fectivement lui rendre un service essentiel. L'amour ainsi fut le
ministre de ce premier sacrifice que la Baret fit à l'Hymen, et je n'
ai jamais vu l'autel tant ensanglanté. ~~[illegible]~~ j'ai remarqué dans la jeune
personne le plus grand contentement dependant de l'essai qu'elle me
donnoit de son courage, et de la conviction qu'elle introduisoit dans mon
ame de sa veritable passion. Je lui ai cent fois juré une constance e-
ternelle; et elle me combla de joye m'assurant qu'elle y comptoit
ailleurs. Nous ne sortimes du lit que pour aller faire nos toilettes, et
nous dinames heureux l'un vis à vis de l'autre sûrs de renouveler
les delices pour avoir le plaisir de les éteindre par de nouvelles
jouissances.

Comment as tu fait, lui dis-je au dessert, remplie du feu de Venus,
comme je viens de te connoitre, à te garder pour l'Hymen jusqu'à
l'age de dix sept ans? — Je n'ai jamais aimé: voila tout. On m'a
aimé; mais on m'a sollicité en vain. Mon pere a peut etre cru
le contraire quand je l'ai prié, il y a un mois, de me marier bientôt.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

—Pourquoi l'as tu donc tant pressé?— Parceque je savoi que le
duc d'Elbeuf à son retour de la campagne m'auroit obligée à devenir
la femme d'un homme que j'abhorrois, et qui me vouloit à toute
force— Qui est donc cet homme qui te feroit horreur?— C'est un
de ses mignons. Un lache infame cochon. Monstre! Il couche avec
son maitre qui à l'age de quatre vingt quatre ans pretend d'être
devenu femme, et de ne pouvoir vivre qu'avec un pareil époux—
Et il bel homme?— Tout le monde le dit; mais je le trouve horrible.
La charmante Bavet passa chez moi huit jours tous aussi heureux que
le premier. J'ai peu de fois vu des femmes aussi jolies qu'elle, et jamais d'aussi
blanches. Ses seins mignons, son ventre egal, ses hanches arrondies qui
s'elevoient sur les flancs pour achever une courbe qui alloit finir à l'
extremité des cuisses qu'aucun geometre n'auroit jamais pu demontrer of-
froient à mes yeux avides la beauté qu'aucun philosophe n'a jamais
su definir. Je ne cessois de la contempler que lorsque l'impuissance de
satisfaire aux desirs qu'elle m'inspiroit me rendoit malheureux. La
statue de l'autel, où ma flamme s'étoit elevée au ciel, n'étoit com-
posée que de petites boucles du plus fin or, dont on ne sauroit ima-
giner le plus pale. Souvent mes doigts les manioient pour les de-
faire: ces boucles me demontroient prenant une forme differente
l'impossibilité de les definir. La Bavet partageoit mon ivresse, et
mes transports dans le plus grand calme, ne se livrant à l'empire
de Venus que lorsqu'elle sentoit tout ce qui composoit son char-
mant individu en tumulte. Elle devenoit alors comme morte; et
elle paroissoit ne reprendre ses sens que pour me convaincre qu'elle
ne l'étoit pas. Deux ou trois jours après son retour chez elle, je
lui ai donné deux billets de Mr. de $\frac{m\#}{5}$ chacun. Son mari
s'est trouvé de dette, et se vit en état de poursuivre sa fabrique con-
servant ses ouvriers, et d'attendre la fin de la guerre.
Au commencement de novembre j'ai vendu dix sous de ma fa-
brique au sieur Garnier de la rue du Mail pour $\frac{m\#}{50}$, lui cedant le
tiers des étoffes peintes qui se trouvoient dans mon magazin, et ac-
ceptant un controleur mis par lui, et payé par la société. Trois jours
après avoir signé à
ce contrat j'ai reçu l'argent; mais le medecin garde magazin

Le vida, et partit: vol inconcevable à moins qu'il ne fut d'intelligence avec le peintre: pour me rendre ce coup plus sensible Fournier me nomma par un acte de justice de lui rendre le $\frac{m\#}{50}$.
Je lui ai répondu que je ne lui devois rien puisque son contrôleur étoit déjà installé: le malheur donc devoit tomber en proportion sur tous les associés. On me conseilla de plaider. Fournier commença par déclarer nul le contract me faisant mener en prison de fraude. La caution du médecin ne se trouva plus. Elle étoit d'un marchand qui venoit de faire banque-route. Fournier fit saisir et vendre tout ce qu'il y avoit dans l'hôtel de la manufacture, et dans les mains du roi de Prusse mes chevaux, et mes voitures que j'avois à la grande Pologne. Au milieu de tout de désordre j'ai congédié les ouvriers, et tous les employés, et domestiques que j'avois à ma manufacture. Seul peintre resta dans la maison ne pouvant se plaindre de rien, puisqu'il avoit eu toujours soin de se payer de sa portion dans les vendres étoffes. Mon procureur étoit honête homme; mais mon avocat qui m'assuroit tous les jours que mon procès étoit imperdable étoit un fourbe. Dans le cours de la procedure Fournier m'envoya un maudit exploit qui me condamnoit à payer, et que j'ai d'abord porté à l'avocat, qui m'assura de rester appellation dans le même jour, et qui n'en fit rien s'appropriant ainsi tous les frais que j'ai payés pour me réaldir. on m'a soufflé les deux autres assignations d'ordre, et sans que je le sache on m'a decreté de prise de corps pour defaut de comparoître. On m'a arreté à huit heures du matin dans la rue S. Denis dans mon propre equipage, le chef de bureau étant assis à mon côté, lorsqu'un autre officier étant assis près du cocher l'obligea à me conduire à for l'évêque.

D'abord que j'y fus, le greffier me dit que payant $\frac{m\#}{50}$, on étant cautionné je pouvois d'abord retourner chez moi; mais n'ayant ni la somme ni la caution prête, je fus resté en prison. Quand j'ai dit au greffier que je n'avois reçu qu'une seule as-

signation, il me dit que cela n'arrivoit que trop souvent; mais que c'étoit difficile à prouver. J'ai demandé dans la chambre, où on me mit tout le necessaire pour écrire, et j'ai averti mon avocat, et mon procureur, et en outre tous mes amis commençant par madame d'Urfé, et finissant par mon frere qui venoit de se marier. Le procureur vint d'abord; mais l'avocat ne fit que m'écrire en m'assurant qu'il avoit fait noter l'appellation, et que mon arrestation étant par conséquent illegale, je pouvois la faire counter cher à ma partie adverse, ayant cependant patience quelques jours, et le laissant agir. Maitre Balletti m'envoya par son frere ser boucler d'oreille, madame du Rumain m'envoya son avocat d'une probité reconnue, m'écrivant que si j'avois besoin de 500 Louis elle pouvoit me les envoyer le lendemain; mon frere ne me repondit pas. Madame d'Urfé me repondit qu'elle m'attendroit à dîner. J'ai l'ai crue devenue folle. A onze heures j'avois ma chambre remplie de monde. Barret qui avoit vu ma detention étoit venu en pleurant m'offrir toute sa boutique. On m'annonça une dame arrivée dans un fiacre, et ne la voyant pas paroitre j'ai demandé pourquoi on ne la laissoit pas monter. On me repondit qu'elle étoit partie après s'être abouchée avec le greffier. A la description qu'on m'en fit j'ai devine que c'étoit madame d'Urfé.

J'étois fort faché de me voir là dedans, car cela devoit me decrediter dans tout Paris, outre que l'incommodité de la prison me desoloit. Ayant $\frac{m\ \text{\#}}{30}$ tout prets, et des bijoux pour $\frac{m}{60}$ il auroit pu deposer le payement, et sortir d'abord; mais je ne pouvois pas m'y resoudre, malgré l'avocat de madame du Rumain qui vouloit me persuader à sortir de quelque façon que ce fut. Je n'avois besoin selon lui que de deposer la moitié de la somme qu'il couvroit au greffe, jusqu'à une sentence d'appellation qu'il me garantissoit favorable.

Dans le moment que nous discutions la matiere, le concierge de la prison vint me dire que j'étois libre, et qu'une dame m'attendoit à la porte dans son equipage. J'ai envoyé le duc, c'é-

toit le nom de mon valet de chambre, pour savoir qui etoit cette dame, et quand j'ai su que c'etoit madame d'Usé j'ai fait ma reverence à tout le monde. C'etoit midi. J'ai passé la dedans quatre heures fort desagreables.

Madame d'Usé me requt dans sa berline avec beaucoup de dis: guité. Un president à mortier qui etoit avec elle me demanda excuse pour sa nation, et pour son pais où souvent des etrangers se voyoient exposés à des pareils desagremens. J'ai remercié madame en peu de paroles lui disant que je me voyois avec plaisir devenu son debiteur, mais que c'etoit Garnier qui pro: fitoit de sa noble generosité. Elle me répondit souriant qu'il n'en profiteroit pas si facilement, et que nous parlerions de cela à "diner. Elle me conseilla d'aller d'abord me promener aux tuilleries, et au palais royal pour la convaincre le pu: blic que le bruit de ma detention etoit faux. J'ai suivi son con: seil lui disant qu'elle me reverroit à deux heures.

Après m'etre bien montré aux deux grandes promenades, où j'ai vu, faisant semblant de ne pas y faire attention, tous ceux qui me connoissoient etonnés de me voir, je suis allé rendre ses bonnes à ma chere Manon, qui à mon apparition fit un cri: Après l'a: voir remercié, et assuré toute la famille que j'avois été arreté par une fraction que je ferois coutter cher à ceux qui l'avoient fait, je l'ai laissée lui promettant d'aller souper avec elle, et je suis allé diner avec madame d'Usé, qui me fit d'abord rire me jurant que son genie l'avoit informée que je m'etois fait ar: reter exprès pour faire parler de moi par des raisons qui n'e: toient connues que de moi: elle me dit qu'après avoir vu du greffier de Tore l'Evesque de quoi il s'agissoit, elle etoit retournée chez elle pour prendre des octroi qu'elle avoit sur l'Hotel de ville qui avoient cours pour $\frac{m\#}{100}$, et qu'elle les avoit deposés; mais que Garnier avoit à faire à elle avant de se payer dans le cas que je ne fusse pas en état de me faire faire raison.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

elle me dit que je devois commencer par attaquer l'avocat au criminel, car c'étoit evident qu'il n'avoit pas noté mon appellation. Je l'ai quitée l'assurant qu'elle retireroit dans peu de jour sa caution.

Après m'être montré aux foyers des deux theatres, je suis allé souper avec Manon Balletti qui étoit enchantée d'avoir saisi l'occasion de me donner une preuve de sa tendresse. Je l'ai comblée de joye quand je lui ai dit que j'allois quitter ma manufacture, car elle pensoit que mes ouvrieres étoient la cause que je ne pouvois pas me déterminer à l'épouser.

J'ai passée toute la journée suivante chez madame du Rumain. Je rentois tout ce que je lui devois; mais elle ne rentoit pas cela: il lui sembloit au contraire de ne pouvoir jamais me donner assez des marques de sa reconnoissance pour les oracles qui la rendoient vive dans l'exposer jamais à faire des fous pas. Malgré tout l'esprit que cette dame avoit, elle donnoit cependant là dedans. J'etois fachè de ne pas pouvoir la draper, et mortifié quand je pensois que je la trompois, et que sans cette tromperie elle n'auroit pas pour moi les egards qu'elle avoit.

Mon emprisonnement quoique de peu d'heures me degouta de Paris, et me fit concevoir une haine invincible contre tous les procès que je conserve encore. Je me voyois engagé dans deux, un contre Garnier, l'autre au criminel contre l'avocat. Le chagrin me rongeoit l'ame toutes les fois que je devois aller solliciter, dépenser mon argent chez des avocats, et perdre mon temps qui ne me semblait bien employé qu'à me procurer des plaisirs. Dans cet état violent je me suis déterminé à me faire un etat solide propre à me faire jouir d'une paix parfaite. J'ai decidé de quitter tout: d'aller faire un second voyage en Hollande pour me remettre en fonds,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et de retourner à Paris placer en rente viagere sur deux têtes tout le capital que j'aurois pu amasser. Les deux têtes devoient être la mienne, et celle de ma femme; et cette femme devoit être Manon Balletti. Je lui ai communiqué mon projet, et il lui tardoit de me voir le mettre en execution.

J'ai commencé par renoncer à ma maison de la petite Pologne qui ne devoit me rester que jusqu'à la fin de l'année; et j'ai retiré 60 m# de l'ecole militaire qui me revenoient de caution pour le bureau que j'avois dans la rue S. Denis. Ainsi j'ai resigné mon ridicule emploi de receveur de la Loterie. J'ai fait present de mon bureau à mon commis qui l'étoit marié, et moyennant cela j'ai fait la paix avec la fortune. Celui qui lui fit caution, fut, comme toujours, un ami de la femme; mais le pauvre homme mourut deux ans après.

Ne voulant pas laisser madame d'Urfé dans l'embarras d'un procès contre Farnier, je suis allé à Versailles pour engager l'abbé de Laville son grand ami à devenir le mediateur d'un accommodement. Cet abbé qui reconnut son tort, s'en chargea, et m'écrivit quelques jours après d'aller parler à Farnier en personne m'assurant que je le trouverois disposé à entendre raison. Il étoit à Ruelle, et j'y fus. C'étoit une maison de plaisance à quatre lieues de Paris qui lui avoit coûté 400 m#. Cet homme, qui avoit été cuisinier de M. d'Argenson, avoit fait fortune dans les vivres à l'avant derniere guerre. Il vivoit dans l'opulence, mais ayant le malheur d'avoir soixante et dix ans, et d'aimer encore les femmes, il ne pouvoit pas se reconnoitre pour heureux. Je le trouvai avec trois jeunes filles

soeurs ; jolies, et de bonne famille comme je l'ai vu après. Elles e=
toient pauvres, et il les soutenoit. A table, je leur ai trouvé un
ton noble, et modeste à travers d'un air d'humiliation que cause
l'indigence dans tous les coeurs sensibles. Le besoin les forçoit
à faire leur cour à ce vieux garçon libertin avec lequel el=
les devoient peut être souffrir des desagreables tête à tête.
Après dîner il s'endormit me laissant le soin d'entretenir les
demoiselles, et à son reveil nous nous retirames pour conferer sur
nôtre affaire.

Quand il apprit que j'allois partir pour peut etre ne plus retour=
ner à Paris, et qu'il ne pouvoit pas me l'empecher, il pretexta que
la marquise d'Urfé le chicaneroit au point qu'elle traineroit l'
affaire en longueur tant qu'elle voudroit, et gagner peut
etre le procès : j'ai du passer la nuit chez lui. Il me repondit
le matin pour son dernier mot qu'il vouloit mit rs, ou qu'il plai=
deroit jusqu'à la mort. Je lui ai repondu qu'il
la somme chez le notaire de madame d'Urfé après qu'il
auroit delivré la caution au greffe de l'Evêque.

Madame d'Urfé ne fut persuadée que j'eusse bien fait à finir avec
Lannier que quand je lui ai dit que l'ordre exigeoit que je ne par=
tisse de Lyon sans avoir auparavant arrangé toutes les affaires
qui pouvoient faire juger que j'étois parti pour ne pas pouvoir
payer mes dettes.

Je fus allé prendre congé de M. le duc de Choiseul, qui me dit qu'il
écrivoit à M. d'Affri de me recorder dans toutes mes negociations, si je
pouvois arranger un emprunt au 3-p-100 fut ce des états gene=
raux, ou d'une compagnie de particuliers. Il me dit que je pou=
vois assurer tout le monde que dans l'hiver on concluroit la
paix, et que je devois être aussi sûr qu'il ne prevaudroit pas qu'on
me frustrât de mes droits à mon retour en France. Il me par=
la paix
loit ainsi ; et il savoit que ne se feroit pas ; mais je n'avois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

aucun projet, et j'étois fâché d'avoir lu à M. de Boulogne mes projets sur les testamens, dont le nouveau contrôleur Silouette montoit de ne faire aucun cas.

J'ai vendu mes chevaux, mes voitures, et tous mes meubles, et je me suis rendu caution pour mon frere qui s'étoit endetté avec un tailleur, mais il étoit sûr de se trouver en peu de tems en état de payer ses dettes ayant plusieurs tableaux à finir que ceux qui les lui avoient ordonnés attendoient avec impatience.

J'ai laissé Manon toute en larmes; mais j'étois sûr de la revoir heureuse à mon retour à Paris.

Je suis parti avec 100 ## en lettres de change, et autant en bijoux tout seul dans ma chaise de poste precedé par le duc qui aimoit aller à franc étrier. C'étoit un espagnol qui avoit dix huit ans, et que j'ai trouvé parceque personne ne coiffoit mieux que lui. Un laquais suivoit aussi à cheval me servant de courier. C'étoit le premier de decembre de l'an 1759. J'ai mis dans ma voiture l'Esprit de Helvetius que je n'avois pas encore eu le tems de lire. Après l'avoir lu je fus plus encore surpris du bruit qu'il avoit fait que du parlement qui l'avoit condamné, et fait tout ce qu'il falloit pour ruiner l'auteur qui étoit un très aimable homme, et qui avoit beaucoup plus d'esprit que son livre. Je n'y ai rien trouvé de nouveau ni dans la partie historique à l'egard des mœurs des nations où j'ai trouvé des contes, ni dans la morale depen= dante du raisonnement. C'étoient des choses dites et redites, et Blaise Pascal avoit dit beaucoup plus quoiqu'avec plus de mena= gement. Si Helvetius voulut poursuivre à demeurer en France, il dut se retracter. Il preféra la douceur qu'il y menoit à l'hon= neur, et à son propre système: c'est à dire à son propre esprit. Sa femme avec une ame plus grande que celle du mari inclinoit à vendre tout ce qu'ils y avoient, et aller demeurer en Hol= lande plutôt que se soumettre à la flétrissante palinodie; mais

l'homme croit de devoir tout preferer à l'exile. S'il auroit
pu prevoir le conseil de sa femme s'il eut pu deviner que
sa retractation alloit faire devenir son livre une bouffonnerie.
Il parut dire se retractant qu'il n'avoit pas cru ce qu'il avoit
ecrit, qu'il avoit badiné, et que tous ses raisonnemens n'etoient
que des paralogismes: Mais plusieurs bons esprits n'ont pas attendu
qu'il se dementit pour mepriser son system. Quoi! Parceque
l'homme dans tout ce qu'il fait n'est toujours l'esclave de son pro-
pre interest il s'ensuivra que tout sentiment de reconnoissance
deviendra ridicule, et qu'aucune action ne peuvent nous faire meri-
ter ni demeriter. Les scelerats ne seront pas faits pour etre detestés,
et les honnetes gens pour etre cheris. O pitoyable system!
On pouvoit aussi demontrer à Helvetius que c'est faire que dans
tout ce que nous faisons notre propre interest soit notre pre-
mier mobile, et le premier a etre consulté. Helvetius n'admet-
toit donc pas la vertu: C'est singulier. Il etoit lui même
tres vertueux. C'est il possible qu'il ne le soit jamais reconnu
pour honete homme? Ce seroit plaisant si ce qui fait sa honte
alloit son livre eut été un sentiment de modestie: A-t-il eu
raison de se rendre mepriable pour eviter la tache d'orgueilleux?
La modestie n'est une vertu que quand elle est naturelle; si elle
est jouée, ou mise en exercice par precepte d'education, elle n'est que hy-
pocrisie. Je n'ai connu un homme plus naturellement modeste
que le celebre d'Alembert.

Je me suis arreté deux jours à Bruxelles logé par hazard
à l'imperatrice où se trouvoit Mr. le Xev avec Suisetti.
J'ai fait semblant de l'ignorer. Je suis allé au Mor-
dick, et je l'ai passé laissant en deça ma chaise de poste.
A la Haye je suis allé me loger au prince d'Orange. L'
Hote me persuada à manger à la grande table quand il
me dit quels etoient les personnes qui la composoient.

Il me dit que c'étoient des officiers generaux de l'armée
Autrichienne, des Anglois, et un prince Piccolomini avec
son epouse. J'ai d'abord decidé de descendre à souper.
Inconnu de tous, et gardant le silence, j'ai examiné avec la plus
grande attention la figure, les manieres, et le maintien de
la pretendue princesse italienne assez jolie, et plus particuliz
lierement son mari qui me semblait de connoitre. J'ai mis à
table que le fameux St Germain etoit logé à la même auberge
Dans le moment que j'allois me coucher, voila le prince
Piccolomini qui entre dans ma chambre, et qui m'embrasse
comme vieille connoissance. Un seul coup d'oeil, me dit il,
que vous m'avez donné pour fait voir que vous m'avez d'abord
reconnu. Je vous ai aussi reconnu dans l'instant malgré
les seize ans qui se sont ecoulés depuis notre derniere en-
trevue à Vicence. Demain ~~[illegible]~~ vous pourrez dire à tout le monde qui vous
nous nommez reconnus ; ~~mais~~ que je ne suis pas prince,
mais comte Piccolomini, et voila mon passeport du roi de
Naples que je vous prie de lire.
Il me m'avoit pas laissé dire un seul mot, et je ne pou-
vois pas me le remettre. Je lis le passeport, et je trouve
Ruggero di Rocco comte Piccolomini. Je me souviens alors
d'un Rocco Ruggeri qui feroit le metier de maitre en
fait d'armes dans la ville de Vicence, je le regarde, et je
me le rappelle. Je lui fais compliment de ce qu'il ne feroit
plus ce metier là. Il me repond que on paye encore
dans ce terme là, et ne lui donnant pas de quoi vivre, il fe-
soit ce metier pour ne pas mourir de faim depuis son
nom, et sa qualité. Après sa mort, il etoit allé se mettre en
possession de ses biens, et il avoit epousé à Rome la belle

donne que j'avois vue. Il faisoit pour me prier d'aller dans sa chambre après le dîner, où je trouverois belle compagnie, et une banque de Pharaon qu'il tenoit lui même. Il me dit d'une façon que je n'osois il me prendroit de moitié, et que j'y trouverois mon compte. Je lui ai promis d'aller lui faire une visite.

Après avoir fait une visite au juif Boaz, et avoir poli= ment refusé le logement qu'il m'offrit je suis allé faire ma reverence au comte d'Affri, qui après la mort de ma= dame la princesse d'Orange gouvernante des pays bas avoit deployé le caractere d'ambassadeur. Il me reçut fort bien me disant que si j'avois retourné là esperant de faire quelque bonne affaire à l'avantage de la France je prendrois mon tems. Il me dit que l'operation du con= troleur general Sythouette avoit decredité la nation au point qu'on s'attendoit à une banqueroute. Cela le desoloit. Il avoit beau dire que les payemens n'étoient suspendus que pour une année, que c'étoit egal. On fe= joit les hauts cris.

Après s'être plaint ainsi, il me demanda si je connoissois un certain comte de S. Germain arrivé à la Haye depuis peu qu'il n'avoit jamais vu, et qui se disoit chargé par le roi d'un emprunt de cent millions. Quand on vient chez moi, me dit il, pour prendre information de cet homme, je suis o= bligé de repondre que je ne le connois pas, car j'ai peur de me compromettre. Vous tenez que sa negociation; mais c'est la faute. Pourquoi ne m'a-t-il pas porté une Lettre du duc de Choiseul, ou de madame la marquise? Je crois cet homme imposteur; mais dans huit à dix jours j'en aurai des nouvelles.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

je lui ai alors dit tout ce qu'on savoit de cet homme singulier, et extraordinaire et il fut surpris d'apprendre que le roi lui eut donné un appartement à Chambord ; mais quand je lui ai appris qu'il avoit le secret de faire des diamans, il rit, et il me dit qu'il ne doutoit plus qu'il put trouver les cent millions.

Il me pria à dîner pour le lendemain.

A peine retourné à l'auberge je me suis fait annoncer au comte de S. Germain, qui avoit dans son antichambre deux Aides. Il me reçut me disant que je l'avois prevenu. J'imagine, me dit-il, que vous êtes venu ici pour faire quelque chose pour notre cour ; mais cela vous sera difficile ; car la bourse est scandalisée de l'operation que ce fou de Sylhouette vient de faire. Cela cependant ne m'empêche pas de trouver cent millions : j'en ai donné ma parole à Louis XV que je peux appeller mon ami, et dans trois ou quatre semaines mon affaire sera faite — M. d'Affri vous aidera à réussir — Je n'ai pas besoin de lui. Je ne le vois pas même, car il pourroit se vanter de m'avoir aidé — Vous aller à la cour, je pense, et le Duc de Brunswick pourra vous être utile — Je n'ai que faire de lui. Je ne me soucie pas de faire sa connoissance. Je n'ai besoin que d'aller à Amsterdam. Mon credit me suffit. J'aime le roi de France, car il n'y a pas dans tout le royaume un plus honnête homme que lui — Venez donc dîner à la table d'hôte vous y trouverez des gens comme il faut — Vous savez que je ne mange pas ; et d'ailleurs je ne m'arrête jamais à une table où je peux trouver des inconnus — Adieu donc, monsieur le comte, nous nous verrons aussi à Amsterdam.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

NB Je lui descendu à la table, où en attendant qu'on servît, j'ai
fait connoissance en parlant avec les officiers qui étoient là.
Quand on me demanda, si je connoissois le prince Piccolomini
j'ai répondu que je l'avois reconnu après souper; et qu'il étoit
comte, et non ~~prince~~ par prince; ~~fait comte de la même sorte~~.
Il descendit avec sa femme qui ne parloit qu'italien; je lui ai
fait compliment, et nous nous mimes à table.

vol VI.

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Bd VI

1759 finda.

Chap. I

(Originem Chap. X)

BnF MSS

p. 307- 346

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Cette avanturiere étoit romaine d'assez jeune, grande, bien faite, aux yeux noirs, et blanche à eblouir; mais de cette blancheur artificielle qu'on voit à Rome sur la peau de presque toutes les femmes galantes, et qui degoûte tout aux friands qui aiment la belle nature. Elle avoit des manieres effrayantes, et un air d'esprit; mais elle n'en avoit que l'air. Ne parlant qu'italien, un seul officier anglois nommé Walpole fut celui qui lui fint des propos. Malgré qu'il ne m'eut jamais adressé la parole il m'inspira des sentimens d'amitié; et ce ne fut pas une force de sympathie, car si j'avois été aveugle ou sourd sir Walpole ne m'auroit fait ni chaud ni froid.

Madame Piccolomini me degoûta; mais après dîner je montai tout de même à la chambre avec toute la compagnie. Le comte se mit à une partie de Wisck, et Walpole fit une partie de Pre-miera avec la comtesse, qui la trichoit. Il voit, la laissant faire, et il payoit. Il quita après avoir perdu une cinquantaine de ducats, et la donna le pria de la conduire à la comedie. Elle laissa son mari engagé dans la partie de Wisck. J'y fus aller aussi.

J'ai trouvé au parterre le comte Orlof frere de celui que le séjour de Constantinople rendit fameux. Il me dit qu'il étoit sorti de France pour y être battu avec quelqu'un qui l'avoit plaisanté sur ce qu'il ne s'étoit pas trouvé à la bataille de Minden ayant exprès tardé à rejoindre son corps. Il lui prouva sa bravoure lui donnant un coup d'epée. Il me dit qu'il n'avoit pas d'argent, et je lui ai ouvert ma bourse: il m'ouvrit la sienne cinq ans après à Petersbourg. M'ayant vu parler à la comtesse italienne, il me dit que son mari étoit capon; et je ne lui ai pas repondu.

Après la comedie je retourne à l'auberge. Le sommelier me dit que le prince Piccolomini étoit parti à la hâte avec son valet de

chambre, et une petite mâle. Un moment après, sa femme arrive, sa servante lui parle à l'oreille, et elle dit que son mari étoit parti pour s'être battu, et que cela lui arrivoit souvent. Elle me retint à souper avec Walpole, et elle mangea avec un très bon appetit.

Au dessert, un anglois qui avoit été de la partie de Wiick avec Piccolomini monta, et conta à Walpole que le comte italien surpris en crime de tricherie donna un démenti à l'anglois son camarade qui le lui reprocha, et qu'ils sortirent ensemble. Une heure après, l'anglois étoit retourné au parlement d'Angleterre, où il logeoit, alerté à l'avant bras, et à l'épaule. C'étoit une affaire de rien. Je suis allé me coucher.

Le lendemain après avoir dîné chez le comte d'Affri, je retourne à l'auberge, et je reçois une Lettre du comte Piccolomini envoyée par exprès avec une inclue adressée à sa femme. Il me prioit de la lui conduire à Amsterdam, à la ville de Lyon, où il logeoit, après lui avoir remis la Lettre. Il étoit curieux de savoir comment se portoit l'anglois qu'il avoit blessé.

La commission qu'il me donnoit me fit presque vive, car je ne me sentois nullement tenté de l'executer. Je suis allé remettre la Lettre à madame qui étoit au lit sur son séant jouant avec Walpole. A peine lue, elle me dit qu'elle ne pouvoit partir que le lendemain, et elle me dit son heure. Je lui répons que mes affaires m'empechoient d'avoir l'honneur de la suivre, et M. Walpole informé de quoi il s'agissoit, s'offre à profiter de mon refus. Elle accepte, et ils fixent leur départ au lendemain dans l'après dîner pour aller se coucher à Leide. La chose fut executée à la Lettre; mais voila mon tour.

Le lendemain de ce départ, je me mets à table avec tous les autres, et deux françois qui venoit d'arriver. Après avoir mangé la soupe, un des deux françois dit que le fameux Casanova devoit être en Hollande. L'autre répond qu'il savoit bien qu'il devoit être en Hollande. L'autre répond qu'il savoit bien qu'il de le trouver pour l'obliger à une explication d'importance.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Sûr de n'avoir jamais eu à faire à cet homme, le sang me monte d'abord à la tête; mais je me domine. Je lui demande avec douceur s'il connoissoit Casanova. Il faut bien que je le connoisse, me repondit il d'un ton de suffisance qui deplait toujours. Vous ne le connoissez pas, lui dis-je d'un ton sec, car c'est moi. Sans se déconcerter, et même d'un ton insolent, il me dit que je me trompois si je croyois d'être le seul homme au monde qui s'appelloit Casanova.

Cette reponse me mit dans mon tort, et j'ai dû me taire; mais decidé à le forcer à tenir et lieu le prenant au collet de me trouver en Hollande l'autre Casanova possible qu'il vouloit obliger à une explication. J'endurois en attendant, me mordant les levres, la sotte figure qu'il me sembloit de faire à table vis à vis des officiers qui ayant entendu toute la force du court dialogue pouvoient me soupçonner de poltronerie. L'impudent, en attendant abusant de ma situation, et usant de la victoire qui lui donnoit le dessus au moins du coté de l'esprit, parloit de tout à tort, et à travers. Il s'avisa à me demander de quel pays j'étois, et j'ai cru de devoir lui ~~dire~~ repondre que j'étois venitien —— Bon ami donc des françois, votre republique étant sous la protection de la France.

Pour lors ma mauvaise humeur ne m'a pas permis de rire. Je lui ai dit du ton dont on le sert quand on veut faire sentir à quelqu'un qu'il fait pitié, que ma republique n'avoit, et n'avoit jamais eu besoin de la protection de la France, ni de celle d'aucun autre état sou-verain depuis son existence de treize siecles. Me répondez vous actuellement, lui dis-je, pour excuser votre ignorance, qu'il y a au monde deux republique de Venise?

Pour lors un éclat de rire general me rendit la vie, et prouva im-poser silence à l'insolent étourdi; mais son mauvais demon le fit pour-ler de nouveau au dessert. Le discours tomba sur le comte d'Albemarle. Les anglois feroient son eloge disant que s'il avoit vecu la France et l'An-gleterre ne seroient pas alors en guerre. Un autre fit l'eloge de Lolotte sa maitresse. J'ai dit que je l'avois connue chez la duchesse de Fulvi, et

que personne n'avoit jamais merité plus qu'elle de devenir comtesse d'Erouville. Le comte d'Erouville lieutenant-general, et homme de lettres verroit de l'epouser. Mais à peine prononcé cet eloge, le François me regarde en riant, et me dit qu'il avoit passé une nuit avec elle chez La Paris.

Ce fut dans ce moment là que je n'ai pu me tenir d'elever de mes quatre doigts mon assiette, et de lui en montrer le dessous. Il se leva, et se mit devant la cheminée lui tournant le dos. Il avoit son epée, A le porte epée qui indiquoit son état de militaire. On parla d'autres choses. Deux minutes après on se leva de table. Tout le monde partit, excepté mon homme qui avoit dit à son camarade qu'il se verroient à la comedie. Me croyant alors certain que l'etourdi me suivoit, je suis sorti de l'auberge, et je me suis acheminé vers Charlin. Je l'ai vu me suivre à la distance de quarante pas, et me rejoindre quand il me vit fermer dans le bois en posture de l'attendre.

A dix pas de moi il dequaina, et je n'ai pas eu besoin de reculer pour gagner le tems d'en faire de même. Ce fut lui qui recula quand il sentit la pointe de mon epée dans sa poitrine par ma botte droite qui ne m'a jamais manqué sans avoir besoin du moindre ferraillement. Il me dit quand je l'ai rejoint, baissant l'epée, que nous nous verrions à Amsterdam si j'y allois. Je ne l'ai revu qu'à Varsovie six ans après, où je lui ai fait une quete. Il s'appelloit Varnier, je ne sais pas si c'est le même qui fut president de la convention nationale sous le regime de Robespierre.

Quand je suis retourné à l'auberge après la comedie, on me dit qu'il étoit parti pour Rotterdam avec son camarade après avoir payé sa dette avec un chirurgien. A souper, personne ne me parla de ce fait, et je n'en ai pas parlé non plus. Une dame anglaise fut la seule qui dit qu'un homme d'honneur ne pouvoit aller s'asseoir à une table d'hote sans se sentir disposé à se battre malgré toute la prudence qu'il pouvoit avoir.

N'ayant rien à faire à La Haye, je suis parti le lendemain une heure avant jour pour arriver le soir à Amsterdam. J'ai rencontré à midi sur James Walpole à une auberge où il me dit qu'il étoit parti d'Amsterdam

La veille une heure après avoir remis entre les mains du mari frippon la chaste épouse. Il avoit satisfait à son caprice, et il n'en vouloit plus.

Je suis arrivé à Amsterdam vers minuit, et je me suis très bien logé à la seconde Bible. L'impatience de voir Esther m'a empeché de bien dormir. Sa proximité mit en force toute mon ancienne flamme.

A dix heures je suis allé chez M. D. O. qui me reçut avec les demonstrations de la plus grande amitié se plaignant que je n'étois pas descendu chez lui. Quand il sut que j'avois quité ma manufacture, il me dit que d'abord que je n'avois pas pu me resoudre à la transporter en Hollande j'avois bien fait, quoiqu'elle m'auroit ruiné. Après s'être plaint de la mauvaise foi de la France cause de quelques banqueroutes qu'il avoit du essuyer, il me dit d'aller voir Esther.

Elle me reçut faisant un cri, et courant entre mes bras. Je l'aitrouvée grandie de deux pouces, et toute en proportion. A peine assis, elle n'eut rien de plus pressé que de me convaincre qu'elle étoit devenue aussi savante que moi dans la cabale. Elle me dit qu'elle feroit le bonheur de sa vie, qu'elle la vendoit maîtresse de la volonté de son pere, et que moyennant cela elle étoit sûre qu'il ne la marieroit jamais qu'à un homme de son gout. Votre pere, lui dis-je, doit avoir que je vous l'ai apprise — Il le croit, et il me dit un jour qu'il me paroissoit tout ce que j'ai pu vous sacrifier pour vous arracher ce grand secret. Mais je lui ai dit la verité: je vous l'ai volée, et je suis devenue comme vous la surprenante divinité qui repond; car je suis sûre que ce n'est que de votre esprit que vos réponses partent — Comment auriez-je pu dire où le portefeuille étoit, et que le vaisseau n'étoit pas perdu?

— C'est vous même qui avez jetté le portefeuille là, après l'avoir bouleversé, et pour ce qui regarde le vaisseau, vous avez risqué. Avouez qu'ayant une ame honnête, vous deviez avoir grande peur. Mais je ne serai jamais hardie à ce point là. Quand mon pere me donne des questions dans ce gout, je reponds très obscurement. Je ne veux ni qu'il perde la confiance qu'il a en mon oracle, ni devenir la cause de quelque malheur qui me toucheroit de trop près — Si cet abus fait votre bonheur je dois vous y laisser. Mais permettez que j'ajoute mise au supreme degré votre talent. Vous etes unique — Je ne

me louer par de vôtre admiration : je veux un aveu sincere — Je ne peux pas l'être d'avantage.

La charmante fille devint alors reveuse. Determiné à ne pas perdre la superiorité que j'avois sur elle, je pensois à lui predire quelque chose qui ne pouvoit être connue que de Dieu, ou deviner sa pensée. Je voulois absolument avoir une preponderance sur elle. Nous descendimes à dîner ; mais Esther triste, et taciturne me fesoit beaucoup de peine.

J'ai vu à table un quatrieme que j'ai jugé amoureux ~~d'elle~~. Il avoit les yeux toujours sur elle. Nous ne parlames de la cabale que quand il nous quita. C'étoit le secretaire favori de son pere, dont il desiroit de la voir devenir amoureuse ; mais il n'étoit pas fait pour cela :

Dit il possible, me dit M. d. O. que ma fille ait appris à tirer votre oracle tout que vous l'ayez instruite ? — Je n'ai pas cru cela possible jusqu'à ce jour ; mais elle vient de me convaincre du contraire. Je ne peux plus actuellement l'apprendre à personne sous peine ~~de la~~ d'en perdre moi même la possession. Et fut le serment que j'ai fait au savant qui m'apprit ce calcul. Voz fre fille, n'ayant pas fait ce serment peut en toute liberté communiquer sa science à qui bon lui semble —

Elle me répondit avec esprit que l'oracle même, interrogé par elle il elle pouvoit communiquer à un autre la marche de son calcul, lui avoit repondu que il elle commettoit cette indiscretion sans son consentement elle ne trouveroit plus dans ses réponses la verité.

Je lui voyois l'ame, et je jouissois de la voir devenue calme. Que j'aime ment ou non, elle me devoit de la reconnoissance. Je l'avois accreditée vis à vis de son père ; mais elle voyoit que je ne l'avois fait que par esprit de politesse, et elle vouloit que j'en convinsse seul avec elle.

Le brave homme eut la curiosité de nous faire à tous les deux la même question pour voir si l'un ne repondoit noir, et l'autre blanc. Esther

s'en montra curieuse, ~~elle~~ écrivit la même demande sur deux feuilles de papier. Elle alla tirer sa réponse dans sa chambre, et j'ai tiré la mienne ~~à la place de la sienne~~ là où j'étois. Elle vint porter 210
la sienne que la mienne n'étoit pas encore achevée. M. Pitt demandoit s'il devoit tâcher de faire de tout le papier françois qu'il avoit à toute perte. L'oracle d'Ether répondit qu'au contraire il devoit tâcher d'en acquérir à bon marché, car la France ne feroit jamais banqueroute. Le mien répondit que s'il le vendoit il se repentiroit, car un nouveau contrôleur général ce grand homme payeroit tout le monde l'année prochaine. ~~Ils~~ après leur avoir embrassé tous les deux, s'en alla nous disant que la conformité de nos réponses alloit lui faire gagner dans le courant de l'année au moins un demi million n'ignorant cependant d'en perdre trois. Sa fille se montra allarmée; mais il l'embrassa de nouveau lui disant que ce ne seroit que le quart de son bien. Ether restée seule avec moi se montra fort sensible aux compliments que je lui ai fait sur sa belle réponse, et en même tems Lardie, car elle ne pouvoit pas être au fait comme moi des affaires de la France — je vous remercie, me dit elle, de m'avoir accréditée. ~~Vous~~ mais avouez que pour me faire plaisir vous avez bien menti — Certainement, car je vous vois Lenormand, et je vous dirai même que vous n'avez pas besoin d'en savoir d'avantage — Dites que je ne peux pas en savoir d'avantage. Concevez de cette vérité — J'en conviendrai à la fin pour vous rendre tranquille — Vous êtes un cruel homme. Vous avez répondu qu'on aura en France un nouveau contrôleur général. Vous risquez ainsi de compromettre l'oracle: je ne l'oserai jamais. Mon cher oracle! je l'ai mis trop pour l'exposer à cette honte — Cela démontre que je n'en suis pas l'auteur; mais je gagerois que Silhouette sera vexé, voilà, actuellement que l'oracle me l'a dit — Mon cher ami, avec votre opiniâtreté vous me rendez malheureux. Je ne

peux être contente qui étant sûre de posseder la cabale com=
me vous, ni plus ni moins, et actuellement vous ne pouvez plus
me dire que vous la faites de votre tête. Vous devez me con=
vaincre du contraire — J'y penserai pour vous faire plaisir.

J'ai ainsi passé toute la journée avec cette fille qui avoit
tout ce qu'il falloit pour être la plus heureuse des mortelles,
et qui avoit fait mon bonheur, si n'aimant pas ma liberté
au dessus de tout ~~de toute la terre~~, j'eusse pu penser à m'établir en Hollande.

Le lendemain mon mauvais genie me fit aller à la ville
de Lyon: c'étoit l'auberge où logeoit Piccolomini. Je l'ai
trouvé avec la femme dans une compagnie de fripons qui d'a=
bord qu'ils entendirent mon nom me couvrirent tous au devant.
C'étoit un chevalier Sabi qui avoit l'uniforme de major au ser=
vice du roi de Pologne, et qui m'avoit connu à Breslau. Un ba=
ron de Viedau Boheme, qui me dit d'abord que le comte
de St-Germain son ami étoit arrivé à l'étoile d'Orient, et qu'
il avoit d'abord demandé où j'étois logé. Un spadacin grec
qu'on me presenta sous le nom de chevalier de la Perine, et
que j'ai d'abord reconnu pour ce Talvis qui avoit enlevé la
banque au prince evêque à Breslau, et qui m'avoit prêté
cent Louis. Un autre italien qui avoit l'air d'un chaudron=
nier, qui s'appelloit Neri, et qui me dit de m'avoir vu à un
musicau il y avoit alors ~~deux~~ un an. Je me souvenois d'y avoir
vu la malheureuse Lucie. Avec tous ces acteurs il y avoit la
pretendue femme du chevalier Sabi: c'étoit une saxonne aller
jolie, qui jouoit la cour à la comtesse Piccolomini parlant très mal
l'italien. La premiere chose que j'ai fait fut de me mettre fort
poliment, et en me remettant cent Louis effectifs à ce la Perine,
qui me dit avec un air insolent qu'il se souvenoit alors qu'il
m'avoit prêté cent Louis à Presbourg; mais qu'il n'avoit pas
pour cela oublié ce qui étoit plus important. Vous me devez une
revanche, me dit il, l'epée à la main. Voici la marque de la
petite boutonnier que vous m'avoit fait il y a ~~huit~~ ans.

En disant cela il ouvre son jabot, et il montre à la compa=
gnie une petite cicatrice. Cette scena avoit requeilli la parole à
toute la chambrée; les cent Louis, la cicatrice, la demande de
revanche tout fut trouvé extraordinaire. J'ai dit au garçon qu'
au Hollande je ne donnois pas de revanches, car j'avois des affai=
res; mais que je me defendois par tout où je pouvois me voir
attaqué, et qu'en attendant je l'avertissois que je montois armé
de pistolets. Il me repondit qu'il vouloit sa revanche Legrée à la
main, mais qu'il me laissoit le tems de finir mes affaires.

Piccolomini qui avoit deja jetté un dessin sur les cent Louis
fit d'abord une banque de Pharaon. Etant sage je n'aurois
pas joué; mais l'envie de regagner les cent Louis que je ve=
nois de debourser me fit prendre un livret. J'ai perdu a=
vant souper cent ducats, et après souper je les ai regagnés en
marquer. Voulant etre payé pour aller me coucher Piccolomini
me donna une Lettre de change sur la banque d'Amsterdam, tirée d'une mai=
son de Middelburg. Je ne la voulois pas; mais j'ai eu de devoir
ceder lorqu'il me dit qu'il me l'escompteroit le Lendemain ma=
tin. J'ai quitté cette compagnie de voleurs restant à la Perine qui
avoit perdu les cent Louis de lui en prester cent qu'il pretendoit à
titre de revanche. Dans sa mauvaise humeur il m'insulta par
des paroles; mais ~~voulant tout~~ soutenant tout et je suis allé me coucher
bien determiné à ne plus retourner dans ce coupe gorge.

Je vis cependant le Lendemain avec intention d'aller prendre
l'escompte de la Lettre de change chez Piccolomini. J'entre au=
paravant dans un caffé pour dejeuner, et j'y trouve Rigaboso,
l'ami de Therese, dont le Lecteur peut se souvenir. Après nous
etre embrassés, et avoir parlé de notre dame (il l'appelloit tou=
jours ainsi) qui étoit à Londres, et qu'y faisoit fortune, je lui mon=
tre ma Lettre de change, lui disant comme je l'avois eue. Il la
regarde, et il me dit qu'elle étoit fausse, qu'elle étoit la copie de la
bonne qui avoit été payée la veille. Voyant que j'avois de la peine

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

à la caisse, il me mene avec lui chez le marchand qui me
montre l'original qu'il avoit payé à un inconnu. Je prie Ri=
gerbos de venir avec moi chez Piccolomini qui peut être me l'
escompteroit tout de même, et en cas contraire il seroit
témoin de tout ce qui arriveroit.

Nous y allons. Piccolomini après nous avoir fait politesse, me dit de
lui remettre la Lettre de change, et qu'il
~~je lui dis que je le prierois a me donner~~ ~~la valeur de la Lettre, il me dit de la lui remettre, et qu'il~~
l'escompteroit d'abord chez le marchand pour la faire payer.
Rigerbos prend la parole pour lui dire que le marchand
sur le quel elle étoit tirée ne la payeroit pas, car il l'a=
voit déjà payée, et que la Lettre qu'il m'avoit donnée n'en
étoit que la copie. Il fait semblant d'être etonné, il dit
que cela n'étoit pas croyable, mais qu'il approfondiroit
la chose. Vous l'approfondirez, lui dis-je, à votre commodi=
té; mais en attendant donnez moi 500 florins.
~~mais~~ engagent. Il dit que je le connois, que je peux at=
tendre, qu'il se rend garant de la Lettre, il éleve la voix,
sa femme vient s'en mêler, et son domestique qui étoit
un cosaque jaune me prend par le bras, me
tire dehors, et me conduit chez un homme d'une fi=
gure très noble qui étoit comme Lieutenant de po=
lice. ~~Il me conte toute l'affaire, il~~ Après avoir
entendu toute l'affaire il me dit de lui laisser la
Lettre, et de lui dire où je devois. Je lui nomme M.
de la Lettre, et en voilà assez. Nous partons, il se=
nomme M. Rigerbos, et j'vais chez Esther.
Elle me reçoit avec interêt; me faisant
voir tout. Je ne m'etois pas laissé voir la veille. Cela me flatte.
Elle étoit charmante. Je lui dis que je devois avoir grand
soin de ne pas la voir tous les jours, car ses yeux me bru=

loient l'ame. Après m'avoir dit qu'elle n'en croyoit rien, elle me demande si j'avois pensé au moyen de la convain= cre. Elle me dit que s'il étoit vrai que ma cabale fût une intelligence qui n'avoit rien de commun avec la sienne, je pouvois me faire dire par la cabale même quel moyen je pouvois employer pour la desabuser. Je fais semblant de trouver un expedient excellent, et je lui promets de lui en faire la question. [redacted] son père arriva de la bourse, et nous nous mimes à table. Nous étions au dessert lors= qu'un commis de la police vint me porter [redacted] de la part du magistrat 500 fl. dont je lui ai donné quitance. Après son depart j'ai con= té à [redacted] M. D. O. toute cette histoire, et la belle Esther me reprocha de lui avoir preferé mauvaise compagnie. Elle voulut que j'aille avec elle à une comedie hollan= daise, où je me suis ennuyé, car elle y tint avec la plus grande attention. De retour chez elle, elle me fit la narration de toute la piece, puis nous soupames, et il n'y a pas eu question de cabale. Je me suis engagé avec elle, et avec M. D. O. d'aller dîner tous les jours chez eux, afin de leur faire dire quand je ne pourois pas y aller.

Le lendemain à huit heures j'ai vu devant moi dans ma chambre le comte Piccolomini qui ne s'étant pas fait annoncer me donna des soupçons. J'ai vite sonné, et mon Espagnol monta. Il me pria de le renvoyer parce que nous devions parler en secret. Je lui ai dit qu'il ne comprenoit pas l'italien, et que j'avois des grandes raisons pour le faire rester; mais mon valet comprenoit tout.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B.N. Hyer vers midi, me dit il, deux hommes sont entrés chez moi accompagnés par l'aubergiste, car ne sachant pas parler français ils avoient besoin d'interprete. L'un d'eux me demanda si je voulois debourser ou non dans l'instant 600 florins que je vous devois en force d'une fausse lettre de change que je vous avois donnée, et qu'il tenoit entre ses mains ~~[illegible]~~. Il me dit que je devois repondre dans l'instant oui ou non sans raisonner, puisque ~~[illegible]~~ le tems étoit de cette façon j'ai pris le parti de payer; mais je fus tres surpris lorsque ce même homme me fit dire qu'il ne me rendra la lettre que lorsque j'aurois declaré de qui je l'avois reçue, puisqu'elle étoit fausse, et que le régime du commerce exigeoit qu'on decouvrît le faussaire. J'ai repondu que je ne connoissois pas la personne qui me l'avoit donnée. J'ai dit que m'amusant dans ma chambre à faire une petite bourse de plaisance un homme s'étoit introduit, s'étoit mis à jouer, et qu'il étoit parti après l'avoir perdue. J'ai vu après son départ qu'il avoit oublié sur cette lettre son portefeuille, et que personne de la société ne le connoissoit. L'on me fit dire que je devois faire des perquisitions pour decouvrir cet homme, car sans cela la justice m'attribueroit la falsification, et procederoit contre moi. Après m'avoir fait savoir cela ils partirent avec la lettre. Après diner chez le président de la police j'ai été pour lui faire des remontrances, et il l'ecouta après avoir fait venir un interprete. La reponse qu'il me donna fut que son devoir étoit de decouvrir le criminel de faux, que la justice l'exigeoit, et outre cela l'honneur de M. Casanova qui pouvoit être compromis pour ainsi dire par la

fausse lettre, et que le marchand même pourroit pro-
ceder contre moi pour tacher de decouvrir qui avoit con-
trefait ma signature. Vous voyez le cas dans lequel je
suis. Tout depend de vous: vous avez reçu votre argent,
tirez moi d'embarras. Vous avez des amis: sollicitez, et
on ne parlera plus de cette affaire. Je lui ai repondu que
je ne savois pas comment m'y prendre, et j'ai fini par
le conseiller de sacrifier le coquin qui lui avoit donné
la fausse lettre, ou de disparoitre. Il partit me disant
que je me repentirai.

Mon engagé me dit qu'il avoit entendu des ma-
rocs, et que je devois me tenir sur mes gardes;
mais je lui ai ordonné de se taire, je me suis habillé,
et je suis aller chez Esther: où je devois travailler
à la convaincre de la divinité de mon oracle.
Elle me presenta une question où elle defioit l'oracle
à reveler une chose qui ne pouvoit être connue que
d'elle seule.

Ce n'étoit pas le cas de hazarder. Me trouvant dans
un veritable embarras, je lui dirois que l'oracle pour-
roit ~~recevoir~~ reveler quelque secret qu'après elle pourroit
trouver desagreable que je l'eusse appris. Elle me re-
pondoit qu'elle n'avoit rien à craindre, et que je
cherchois en vain des excuses. Voila enfin l'idée heu-
reuse qui me vint dans l'esprit.

Esther avoit au milieu de la fossette qu'elle avoit au
bas du menton un joli signe noir fort petit, mais un

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BNF
251 fort soit peu relevé, qui étoit garni de quatre ou cinq fins
poils noirs fort courts. Ce petit signe, que nous autres ita=
liens appellons neo, ajoutoit un charme à la jolie figure. Sa=
chant que tous les signes de cette espece qu'on voit sur le
visage de quelqu'un, ou sur le cou, ou sur les mains, ou sur
les bras se repetent sur la partie du corps qui correspond à
la visible j'etois certain qu'Esther devoit avoir un signe pare=
faitement egal à celui qu'elle avoit sur le menton dans
un endroit qu'honnete comme elle étoit elle n'avoit pu lais=
ser voir à personne, et qu'il se pouvoit même qu'elle igno=
rat elle meme qu'elle l'avoit. Dans cette certitude je me
determine à l'etonner répondant à une question analogue
ce parodes precites. Belle, et loyale Esther, personne ne sait que
toi un signe parfaitement egal à celui que tu as au bas du
menton sur l'endroit le plus secret de ton corps uniquement re=
servé à l'amour.

Esther n'avoit pas besoin de la traduction, car elle lisoit les nom:
bres à mesure qu'ils sortoient de ma plume comme s'ils avoient
été des lettres. Elle me dit d'un air calme, et serein que n'ayant pas
besoin de savoir ce que cette reponse disoit, je lui ferois plaisir de lui lais=
ser ignorer — Volontiers. Je vous promets même de n'en être jamais curieux.
Il me suffit que vous soyez convaincue — J'en serai convaincue quand
je trouverai que ce qu'elle dit est vrai — Croyez vous que j'ignore ce
que cette reponse dit? — Je serai sûre que vous l'ignorez quand je trou=
verai que ce qu'elle dit est vrai; mais si c'est vrai, l'oracle aura raison.
La chose est si reservée qu'elle est ignorée de moi même. Il ne vous
importera pas de la savoir. C'est une bagatelle qui ne peut pas vous
interesser, mais suffisante à me convaincre que l'oracle est animé par
une intelligence qui n'a rien de commun avec celle de vôtre esprit.

Le sentiment j'emparant de la place de la stupeur m'attendit,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

et m'arracha des larmes qu'Esther ne put interpreter ~~interpreter~~ qui
à ma faveur. Elles venoient de mes remords. Je l'aimois, et malgré
cela je la trompois; mais me reconnoissant coupable je ne pouvois
que m'aimer moins, et c'est ce qui la vengeoit.

Je n'étois cependant pas bien sûr que ce que mon oracle avoit
dit à Esther la rendroit certaine de sa divinité. ~~[illegible]~~.
Elle devoit l'être dans le moment; mais elle pouvoit cesser de
l'être parvenant à savoir que la correspondance des signes sur le corps
humain étoit naturelle et necessaire, et pour lors non seulement sa
certitude devoit disparoitre, mais être remplacée par le mepris. Cette
crainte me dechiroit, car l'amour devient lache d'abord qu'il recon-
noit l'objet qu'il aime indigne de son estime. Je ne pouvois qu'es-
perer, et poursuivre. Il n'étoit plus temps de reculer.

Après dîner je l'ai quitée pour aller faire une visite à Rigerbos,
et le remercier de ce qu'il avoit fait pour moi avec le president
de la police. Pour ce qui regardoit la menace de Piccolomini, il me
conseilla de marcher avec des pistolets pour tout ce qui pouvoit m'
arriver, et de ne rien craindre en Hollande

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B24

Il me dit qu'il alloit partir pour Batavia sur un vaisseau en=
tierement chargé pour son compte, où il alloit mettre toute
sa fortune, que dans le debarrement où ses affaires étoient
il ne lui restoit que cette seule ressource. Il entreprenoit ce
voyage sans assurer pour gagner le double. S'il étoit pris,
ou s'il feroit naufrage, il perdoit aussi, ainsi il ne pouvoit
rien perdre. Il me disoit cela en riant; mais il ne pouvoit
raisonner ainsi que dans un état de desespoir. Ma chere an=
cienne amie Helene Mantis n'avoit pas mal contribué
à la ruine. Elle étoit à Londres, où elle faisoit, a ce qu'elle
nous écrivoit, de bonnes affaires: elle ne l'appelloit plus Mar=
ti, mais Cornelys. C'étoit le nom de Rigerbos, ce que j'i=
gnorois auparavant. Nous parlames une heure à écrire à
cette femme singuliere par occasion d'un homme qui alloit par=
tir pour Londres que Rigerbos lui recommandoit. Après cela
nous allames courir en traineaux sur l'Amstel gelé avec
la plus grande rapidité. Ce divertissement si cheri des Hollandois,
a fort ennuyeux à mon gout coutoit un ducat par heure.
Après cela nous allames manger des huitres, et ensuite nous
fumes courir les marchands sans aucune idée de debauche;
mais voici ce qui est arrivé. Il étoit decidé que toutes les
fois que j'aurois preferé quelques diversions à la société de
Mlle O. il m'arriveroit de quelque malheur.
En entrant dans un magasin Rigerbos par megarde m'ap=
pella par mon nom: j'ai vu dans le moment une des dro=
lesses qui se trouvent toujours dans ces sales boudels se met=
tre devant moi me regardant attentivement, et malgré
la sombre lumiere qui eclairoit la premiere chambre, j'ai
d'abord reconnu Lucie, que j'avois vu aussi dans un autre
endroit pareil une année auparavant, et qui ne m'avoit pas
reconnu. Je me mis en vain tourné d'un autre côté; elle m'ap=

procha, me parla tristement, se rappella à ma memoire, me disant qu'elle se rejouissoit de me revoir dans un etat si flo= rissant autant que je devois m'affliger de la voir telle que je la voyois. Je l'ai plainte, et j'ai appellé mon ami pour l'in= viter à monter avec moi dans une chambre où cette fille nous amuseroit en nous contant son histoire. Lucia n'étoit pas de= venue positivement Laide; mais quelque chose de pire. Depuis sept ans qu'elle j'étoient ecoulés après que je l'avois vue à Parean toutes sortes de debauches devoient l'avoir rendue telle. Elle nous conta en long une histoire fort courte. Le coureur l'Aigle l'avoit conduite faire ses couches à Trieste, où il étoit resté cinq ou six mois après vivant d'elle. Un capitaine de vaisseau étant devenu amoureux d'elle, il engagea le coureur qui passoit pour son mari à aller avec elle au Xante où il alloit prendre des marchandises. Le coureur au Xante s'é= toit fait soldat, et au bout de quatre ans il avoit deserté en La plantant là, où elle avoit vecu cinq à six ans encore tirant parti de ses charmes. Elle avoit quitté Xante avec une fille fort jolie, dont un officier de marine anglois étoit devenu amoureux, et elle étoit allée en Angleterre qu'elle avoit quittée deux ou trois ans après pour venir en Hollande où je La voyois. Elle parloit tant bien que mal outre sa lan= gue maternelle grec, anglois, françois, et hollandois. Elle vi= da deux bouteilles dans l'heure qu'elle passa à nous conter sa hi= stoire, elle nous dit qu'elle croyoit de ce que des jolies filles qu'elle tenoit chez elle gagnoient étant obligées de lui don= ner la moitié. Sa beauté étant disparue, sa seule ressource avoit été celle de devenir maq..... ; rien n'étoit plus dans l'ordre; mais la pauvre Lucie n'étoit agée que de trente trois ans; n'importe: elle en montroit cinquante, et les femmes n'ont autre age que celui qu'elles montrent.

Rigerbos lui demanda si les filles qui demeuroient chez elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

etoient à la salle du spectacle, et elle lui repondit qu'elles n'y étoient pas, et qu'elles n'y viendroient jamais, car c'étoient des filles de condition qui vivoient avec leur oncle, qui etoit gen= til homme venitien. A ce mot j'ai donné dans un grand éclat de rire. Lucie me dit qu'elle ne me diroit que ce qu'elles lui avoient dit, et que si nous voulions aller les voir elles n'étoient qu'à cinquante pas de là dans une maison qu'elle connoit; nous pouvions y aller en toute surete, puisque l'oncle couchoit dans un autre quartier de la ville. Il ne venoit qu'à dîner pour sa= voir quelles connoissances elles avoient faites, et pour se faire donner l'argent qu'elles avoient gagné. Rigerbos decida qu'il falloit aller les voir, et ayant grande curiosité de parler à des nobles venitiennes j'ai dit à Lucie de nous y conduire. Je savois fort bien que ce ne pouvoit être que des p.....s, que leur oncle ne pouvoit être qu'un grand coquin; mais il falloit y aller.

Je vois deux assez jolies filles. Lucie m'annonce pour venitien, Les voila hors d'elles mêmes d'étonnement, et enchantées de voir quelqu'un avec lequel elles pouvoient parler. Je m'apperçois dans l'instant à leur jargon qu'elles étoient de Padoue, je le leur dis, elles en conviennent, je leur demande le nom de leur on= cle, et elles me disent que par des bonnes raisons elles ne pou= voient pas me le dire. Rigerbos dit que nous pouvions nous passer de cette science, et s'empare de celle qui lui trouve plus de son gout. Lucie fait venir des huitres, du jambon, des bouteilles à foison, et se retire dans sa chambre. Je n'avois pas envie de faire le fou; mais Rigerbos veut vivre, il veut boucaner, elles veulent faire les reservées, il les met en ridicule, je suis son ton, elles prenant le parti de se conformer, et après les avoir mi= ses en état de nature nous faisons d'elles en croquant souvent tout ce que la Gastalité suggere à ceux qui ne vont dans ces endroits là que pour vivre. Au bout de trois ou quatre heures nous voyons, et nous sortons. Je donne à l'ecart six ducats à la

pauvre Lucie. Les filles eurent quatre ducats chacune qui en
Hollande est une paye fort honête. Nous partons, et nous al-
lons nous coucher chez nous.

Le lendemain je me reveille fort tard, et de mauvaise humeur
fort à cause de la debauche de la nuit, qui laisse toujours l'ame
triste affligit humo, comme à cause d'Esther qui devoit m'avoir
attendu. Je devois y aller dîner, c'étoit un pacte, les excuses
ne me marqueront pas; j'appelle pour m'habiller. Le duc
descend pour aller prendre mon caffé. Je vois entrer le Pe-
visine, et ce nomme Wiedau que j'avois vu chez Piccolomini,
qui se disoit ami du comte de S. Germain l'adepte. J'étois assis
sur le lit mettant mes bas. J'avois trois chambres basses, et
mais
bonnes, sur le derriere de la maison, où si j'avois fait du bruit on
ne m'auroit pas entendu; j'avois une ronnette près de la che-
minée qui etoit à l'autre bout de la chambre; le duc devoit
rester au moins un quart d'heure avant de remonter avec mon
caffé, je me mis en en danger de devoir me laisser assassiner. Ce
fut Wiedau qui debuta par me dire que le comte Piccolomini pour
le mettre hors d'embarras les avoient accusé de lui avoir donné la
lettre de change en question, et qu'il les avoit avertis. La pru-
dence veut que nous partions sur le champ, et nous n'avons pas
d'argent: nous sommes desesperés. Donnez nous d'abord pas d'
avantage que quatre cent florins, cela nous suffit, mais d'abord,
et sans replique. Autrement nous prendrons la fuite à pieds;
mes après avoir pris ce que nous voyons là, et voici le moyen de
vous persuader.

En disant cela les deux coleres tirent de leur poche deux pis-
tolets chacun. La violence, leur dis-je, n'est pas necessaire. Me-
nez, et je vous souhaite bon voyage. Je tire de la poche de
mes culottes un rouleau de cent ducats, je leur dis que je ne
me soucios pas s'il y avoit 100 florins de plus, et je les con-
seille de s'en aller avant que mon valet de chambre monte.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Wiedase le prend, et le met dans sa poche avec une main Brg
tremblante sans même l'ouvrir, et la Perine, toujours garçon,
s'approche de moi, et louant la noblesse de mon procedé m'
embrasse. Les coquins après cela prennent la porte et s'en vont.
Je me trouve fort heureux de m'être tiré de ce mauvais pas
à si bon marché. Je songe à regrimper non pas pour les faire
suivre; mais pour m'habiller à la hâte sans me soucier de
faire ma toilette, et sans informer de la chose Leduc, ni me
plaindre à l'Hôte de ce qui venoit de m'arriver dans son an-
M.D.O.
berge. Après avoir ordonné à Leduc d'aller chez [illegible] pour
faire mes excuses si je ne pouvois pas aller dîner avec lui, je vais
chez le president de la police que j'ai dû attendre jusqu'à
deux heures. Cet honnête homme, après avoir entendu tout
le fait, me dit qu'il alloit faire tout ce qu'il étoit possible pour
faire arrêter les voleurs; mais qu'il craignoit que ce fût trop
tard. Je lui dis que Piccolomini avoit été chez moi, et après lui
avoir rendu compte de tout ce qu'il prétendoit que je fisse et je lui
ai dit qu'il m'avoit menacé en regrettir de ma part. Il m'
assura qu'il y mettroit remede. Après cela je suis retourné chez
moi avec la tête fort émue pour faire ma toilette, et pour
me remettre en haleine. Une limonade sans sucre me fit
vomir beaucoup de bile. Je me suis rendu chez M. [illegible] D.O. sur
la heure, et j'ai trouvé Esther seule, et ayant l'air piqué;
mais elle changea de maintien en voyant l'air défait. Dites
moi vite vite, me dit elle, si vous avez été malade, et vous me
mettrez à mon aise — Oui, ma chere amie, et plus que ma-
lade; mais je me porte très bien actuellement; vous le
verrez à souper, car je suis à jeun depuis hier à dîner.
C'étoit vrai: je n'avois mangé que des huitres chez les ca-
BnF MSS
fés de Paduve. Esther charmante m'invita à l'embrasser, et
tout indigne que j'en étois, je l'ai assurée de ma tendresse.
La nouvelle que je peux vous donner, me dit elle, est que je suis sûre

que vous n'etes pas l'auteur de votre oracle, ou que dumoins vous ne l'êtes comme moi que lorsque vous voulez l'être. La reponse qu'il m'a donnée est exacte, et exacte à un point qu'elle est divine. Elle m'a dit une chose que personne ne pouvoit savoir, puisque je l'ignorois moi même. Vous ne pouvez croire quelle ait été ma surprise lorsque j'ai trouvé cette verité. Vous possedez un tresor: votre oracle est infaillible: mais s'il est infaillible, il ne doit jamais mentir en rien: il me dit que vous m'aimez, et j'en suis joyeuse, car vous etes l'homme de mon coeur; mais j'ai besoin que vous me donniez une marque de votre amour que s'il est vrai que vous m'aimiez vous ne pouvez pas me refuser. Tenez, lisez vous: La reponse; je suis sûre que vous l'ignorez. Après je vous dirai ce que vous devez faire pour rendre parfaitement heu: reuse Esther.

Je lis, faisant semblant de lire du nouveau. Je baise les mots de l'oracle qui disoient que je l'aimois, je me montre charmé que la reponse l'ait convaincue avec tant de simplicité, puis je lui demande pardon si je trouvois incroyable qu'une telle chose pust être ignorée d'elle même. Elle me regarde vou: giant un peu que cela ne me paroitroit pas impossible s'il lui etoit permis de me convaincre. Puis venant à l'epreuve qu'elle exigeoit pour l'assurer de mon amour, elle me dit que je devois lui communiquer mon secret. Vous m'aimez, me dit elle, et vous ne pouvez avoir aucune difficulté à rendre heureuse une fille, qui demandra d'abord votre femme, dont vous deviendrez le maitre. Mon pere y consentira. Quand je serai votre femme, je ferai tout ce que vous voudrez: nous irons même vivre ailleurs si cela vous fera plaisir; mais cela n'arrivera jamais que lorsque vous m'aurez appris à tirer la reponse sans que je me donne la peine de la composer au préalable dans ma cervelle.

J'ai pris ses belles mains, et les lui baisant, je lui ai dit qu'elle savoit que j'etois engagé à tenir ma parole à une fille à Paris, qui certaine:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

ment ne la voloit pas, mais que malgré cela je ne me trouvois pas moins obligé à la lui tenir. Helas! pouvois-je lui alleguer une meilleure excuse étant dans l'impossibilité de lui enseigner à consulter l'oracle d'une façon differente de celle qu'elle employoit?

Ce fut un ou deux jours après qu'on m'annonça un officier par un nom que je ne connoissois pas: je lui ai fait dire que j'étois occupé, et mon valet n'y étant pas je me suis enfermé. Après tout ce qui m'étoit arrivé, j'avois pris le parti de ne recevoir plus personne. On n'avoit pas pu rattraper les deux voleurs qui avoient voulu m'assassiner, et Piccolomini étoit disparu; mais il y avoit encore à Amsterdam des gens de leur clique.

Une heure après Leduc revint, et me remit une lettre écrite en mauvais italien qu'un officier qui attendoit la reponse lui avoit donnée. De la voici signée par le même nom que je ne connoissois pas. Il m'écrivoit que nous nous connoissions, mais qu'il ne pouvoit me dire son nom que tete à tete, et qu'il ne venoit me faire une visite que pour mon bien.

Je dis à Leduc de le faire entrer, et de rester dans ma chambre. Je vois un homme de ma taille de l'age de quarante ans, en uniforme militaire portant une physionomie patibulaire.

Il commence par me dire que nous nous étions connus à Venise, il y avoit alors seize à dix-sept ans. Je me souviens alors que je n'y étois descendu qu'un moment quand j'accompagnois le baile à Constantinople, et que ce devoit être un des deux malheureux auxquels j'avois fait l'aumone. Je lui demande si c'étoit lui qui m'avoit dit d'être le fils d'un comte Bocchini de Padoue, qui n'étoit pas comte, et il me fait compliment sur ma bonne memoire. Je lui demande ce qu'il avoit à me dire, et il me repond qu'il ne pouvoit pas me parler à la presence de mon domestique. Je lui dis de me parler italien, et je dis à Leduc de se tenir dans l'antichambre.

Il me dit alors qu'il avoit su que j'avois été chez ses nieces, que je les avois traitées comme des p....., et que partant

BBL
7.60

Il pretendoit que je lui donnasse satisfaction.
Las des tracasseries, je cours à mes pistolets, et lui en presen-
tant un je lui ordonne de s'en aller. Ledit accourt, et le
coquin s'en va disant qu'il me trouvera quelque part.
Ayant honte d'aller me plaindre au president de la jus-
tice auquel j'aurois dû conter toute l'histoire scandaleuse,
je n'ai fait autre chose qu'informer de l'affaire mon ami
Rigerbos me rapportant à lui. L'effet de ses demarches fut,
que la meme police envoya ordre à Lucie de renvoyer les
deux comteller. Lucie meme vint le lendemain me conter
les larmes aux yeux ce fait qui la replongeoit dans la mi-
sere. Je lui ai donné six sequins, et elle partit consolée.
Je l'ai priée de ne plus revenir chez moi. Tout ce que je
faisois loin d'elle me devenoit funeste.
Ce fust le partide major Sabi que trois jours après vint me
voir pour m'avertir de me tenir sur mes gardes, car un
officier venitien, qui pretendoit que je l'eusse deshonoré,
disoit par tout que m'ayant demandé en vain satisfaction,
il avoit le droit de m'assassiner. Il m'a dit qu'il étoit desespéré,
qu'il vouloit partir, et qu'il n'avoit pas d'argent.
Quand je pense aujourd'hui à tous les desagremens que j'ai
souffert à Amsterdam dans le court sejour que j'y ai fait la
seconde fois, ~~et que j'y aurois vecu avec tous les plaisirs de Lucie~~ tandis que j'aurois pu y vivre très heureux
je decide que nous sommes toujours la premiere cause de nos
malheurs. Je vous conseille, poursuivit à me dire Sabi, de don-
ner à ce malheureux une cinquantaine de florins, et de vous
delivrer ainsi d'un ennemi. J'y ai consenti, et je les lui ai
donnés à midi dans un caffé que le major me nomma. Le
Lecteur verra où je l'ai rencontré quatre mois après.
M. D. O. m'invita à souper avec lui à la Loge des Bourgue-

maître. C'étoit une faveur distinguée, car, contre toutes les BBB 260
regles ordinaires de la maçonnerie on n'y admettoit que les vingt quatre membres qui la composoient. C'étoient les plus riches millionaires de la bourse. Il me dit qu'il m'avoit annoncé, et qu'en grace de moi la loge seroit ouverte en françois. On fut il content de ma personne qu'on me declara surnumeraire pour tout le tems que je resterois à Amsterdam. M. O. O. me dit le lendemain que j'avois soupé avec une compagnie qui auroit pu disposer de trois cent millions.

Le lendemain M. D. O. me demanda le plaisir de tirer la reponse à une question à laquelle l'oracle de sa fille, qui étoit là presente avoit repondu trop obscurement. Esther m'y excita. Il demandoit à l'oracle Si l'homme qui vouloit le persuader avec toute la société à embrasser une affaire de grande consequence étoit vraiment l'ami du roi de France.

Je vois dans l'instant que cet homme ne pouvoit être que le comte de S. Germain. M. D. O. ne savoit pas que je le connoissois. Je devois me souvenir de ce que le comte d'Affri m'avoit dit. Voila le cas de faire briller mon oracle, et de donner de quoi penser à ma charmante Esther.

Après avoir mis la question en pyramide, et avoir marqué au dessus des quatre clefs les lettres O. S. A. D., tout pour lui en imposer d'avantage, je tire la reponse commençant par la quatrieme clef D. La voici.

L'ami desavoue. L'ordre est signé. On accorde. On refuse. Tout disparoit. Differe.

Je fais d'abord semblant de trouver ma reponse tres obscure: Esther surprise trouve qu'elle dit beaucoup dans un style extraordinaire: M. D. O. dit qu'elle étoit claire pour lui, et il appelle l'oracle divin. Le mot differe, dit il, me regarde. Vous etes labiles vous, et ma fille à tirer des oracles, mais pour

BnF MSS

l'interprétation mon habileté surpasse la votre. Je vais mettre obstacle à tout. Il s'agit de débourser cent millions sur le gage des diamans de la couronne de France. C'est une affaire que le roi veut finir sans que les ministres i en mêlent, et même sans qu'ils la pénètrent. Je vous prie donc de n'en parler à personne.

D'abord qu'Esther se vit seule avec moi, elle me dit qu'elle étoit pour le coup sûre que cette dernière réponse n'étoit pas de ma tête, et elle me conjura de me dire ce que les quatre lettres signifioient, et pourquoi je les négligeois ordinairement. Je lui ai répondu que je les négligeois parceque l'expérience m'avoit appris qu'elles n'étoient pas nécessaires; mais que cette inscription étant commandée dans la construction de la pyramide, je les mettois quand il me sembloit qu'il y eut urgence — Qu'indiquent ces quatre lettres? — Elles sont les initiales des noms ineffables des quatre intelligences cardinales de la terre. Il n'est pas permis de les prononcer; mais celui qui veut recevoir l'oracle doit les savoir — Ah! Mon cher ami; ne me trompez pas; car je crois tout; et ma bonne foi étant divine, c'est un meurtre d'en abuser. Tu devrois donc m'apprendre ces noms ineffables, si tu voulois m'enseigner la cabale? — Certainement. Et je ne peux les révéler qu'à celui que j'instituerai mon héritier. A la violation de ce précepte on a attaché la menace de l'oubli. Convenez belle Esther que cette menace doit me faire peur — J'en conviens. Malheureuse! Votre héritière sera votre Maron — Non. Elle n'a pas un esprit susceptible de ce talent — Vous devez cependant vous déterminer à quelqu'un, car vous êtes mortel. Mon père partagera avec vous la fortune sans vous obliger à l'éprouver — Hélas! Qu'avez vous dit? Comment la condition de vous éprouver dût me déplaire.

Trois ou quatre jours après, M. D. D., à dix heures du matin, entre à grands pas dans le cabinet d'Esther qui travailloit avec

moi pour apprendre à tirer l'oracle par toutes les quatre clefs, et à le dou=
bler, tripler, et quadrupler tant qu'on voudroit. Surpris de son transport,
nous nous levons, il nous entraine à reprises, il veut que nous nous
embrassions. Qu'est ce que tout cela? Mon adorable papa.

Il nous fait asseoir à ses côtés, et il nous lit une lettre qu'il venoit de re=
cevoir de M. Calcoin un des secretaires de L. H. P. La lettre disoit
en substance que l'ambassadeur de France avoit demandé au nom
du roi son maitre aux états generaux le roi disant comte de S.t
Germain, et qu'on lui avoit répondu qu'on rendroit à S. M. tres
chr: la personne ainsi nommée d'abord qu'on l'auroit trouvée.
En conséquence de cette promesse, poursuivoit à dire la lettre, ayant
su que l'inquis logeoit à l'étoile d'orient, on avoit envoyé à
minuit à cette auberge main forte pour s'emparer de la personne;
mais on ne l'a pas trouvée. L'hote dit que le meme comte etoit
parti au commencement de la nuit prenant la route de Nimegue.
On a envoyé après lui; mais on n'espere pas de le rejoindre.

On ne voit pas comment il ait pu pénétrer qu'on avoit donné cet ordre,
et qu'il ait pu ainsi se soustraire à ce malheur.

On ne le voit pas; dit M. d. O. en riant, mais tout le monde le voit.
M. Calcoin même doit faire savoir à cet ami du roi de France qui
on avoit le chemin à minuit, et qu'on s'emparoit de lui s'il se trou=
voit trouver. Il n'a pas été si fête. Le gouvernement répondra à
l'ambassadeur qu'il est bien fachè que Son Excellence ait trop tar=
dé à demander cette personne, et il ne sera pas surpris de cette ré=
ponse; car c'est l'ordinaire qu'on donne toujours en cas pareil.

Toutes les paroles de l'oracle se sont verifiées. Nous étions dans le
moment de lui compter 100 m fl: qui lui étoient necessaires d'abord.
Le gage étoit le plus beau diamant de la couronne qui nous est
resté; mais que nous lui rendrons d'abord qu'il se presentera pour
l'avoir, à moins que l'ambassadeur ne le reclame. Je n'ai ja=
mais vu une plus belle pierre. Vous voyez à present de quelle

B136 264

espece est la grande obligation que j'ai à votre oracle. Je vais d'abord à la bourse, où toute la compagnie m'expliquera la reconnoissance. Je vous prierai après dîner de demander, si nous devons declarer que nous tenons le beau diamant, ou si nous ferons mieux à garder le silence.

Après ce beau discours il nous embrassa de nouveau, et il nous quita. Voila le moment, me dit Cither, que tu peux me donner la plus grande marque d'amitié que tu puisses me donner, qui ne te coutera rien, et qui me comblera d'honneur, et de joye — Or ne me coutera rien? — Mon pere après dîner veut savoir, si on ne declarera le diamant, ou si la société fera mieux à s'en declarer depositaire avant qu'on la nomme. Dis lui qu'il s'adresse à moi pour savoir cela, et offres toi à demander aussi en cas que ma reponse soit obscure. Voici la demande dans ce moment, et je repondrai avec des mêmes paroles. Mon pere m'aimera toujours plus — Ah! ma chere Cither! Que ne puis-je faire bien d'avantage pour te rendre digne de mon amitié! Allons: faisons cela d'abord.

Je veux qu'elle fasse la question elle même, je veux qu'elle place de la propre main les quatre puissantes Lettres, et je lui fais commencer la reponse par la clef divine. Puis lui suggerant les additions, et les soustractions que je voulois, elle trouve toute étonnée cette reponse. La société fera mieux à se faire, puisque toute l'Europe se moqueroit d'elle. Le pretendu diamant n'est qu'une composition.

J'ai cru que la charmante fille alloit devenir folle de plaisir. Les eclats de rire l'étouffoient. Quelle reponse! me dit elle. Le diamant est faux. Quelle fêtive de s'en laisser imposer ainsi! Et c'est de mon oracle que mon cher pere va apprendre cela! Et c'est toi qui me fais ce present. On va d'abord verifier le fait, et trouvant que la pierre est fausse, la grave société va avoir à mon pere la plus grande obligation, car effectivement elle se deshonoreroit. Peut être me laisser

cette pyramide ? — Je le laisse très volontiers ; mais elle ne le
servira pas pour le faire devenir plus savante.

La scène devint comique l'après dîner quand l'honnête M. D. O. apprit de l'oracle de sa fille que la pierre étoit fausse. Il fit les hauts cris. La chose lui semblant incroyable, il me pria de faire la même question, et quand il vit sortir la même réponse quoique avec des paroles différentes, il partit pour aller faire mettre le diamant à toutes les épreuves, et pour recommander le silence après la découverte de la vérité. Mais cette recommandation du silence fut inutile. Tout le monde sut la chose, et on a dit, comme on devoit le dire quoique cela ne fut pas vrai, que la compagnie l'étoit laissée attraper ayant donné à l'imposteur les 100 fl. qu'il avoit demandés.

Elles en fut glorieuse ; mais l'envie de posséder la science de l'oracle, comme elle se trouvoit convaincue que je la possédois, devint excessive. On sut que S. Germain passa à Londres, puis en Angleterre. Je revien-drai à lui à sa place. Mais voici le corps de délit qui me tomba sur le corps le jour de Noël, et qui me fit quasi mourir.

J'ai reçu un gros paquet de Paris avec une lettre de Manon dont voici le contenu « Soyez sage, et recevez de sang froid la nouvelle que je vous donne. Ce paquet contient toutes vos lettres, et votre portrait. Renvoyez moi le mien, et il vous conservera mes lettres toutes les. Je compte sur votre honnêteté. Ne pensez plus à moi. De mon côté je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous oublier. Demain à cette même heure je serai la femme de M. Blondel architecte du roi, et membre de son académie. Vous m'obligerez beaucoup si à votre retour à Paris vous ferez semblant de ne pas me connoître pour tout ce que vous me rencontrerez. »

Cette lettre me laissa dans la consternation après m'avoir rendu stupide pendant deux bonnes heures. J'ai envoyé dire à M. D. O. que ne me portant pas bien je garderois ma chambre toute la journée. J'ouvre le paquet, et regardant mon portrait, je crois de voir un prodige. Ma figure qui étoit riante auparavant me semble dans ce moment là menaçante, et furieuse. Je me suis mis à écrire à l'infidèle déchirant toujours ma lettre après l'avoir

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BBt écrite. A dix heures j'ai mangé une soupe, puis je me suis mis au lit; mais je n'ai jamais pu dormir. Cent projets formés, et rejetés. J'ai décidé d'aller à Paris pour tuer ce Blondel que je ne connoissois pas, et qui avoit osé épouser une fille qui m'appartenoit, et qu'on croyoit ma femme. J'en voulois à son père, et à son frere qui ne m'écrivoit pas ce fait. Le lendemain j'ai envoyé dire à M. D. C. que j'etois encore malade. J'ai passé toute la journée à ecrire, et à relire les lettres de la partide. L'estomac vide m'envoyoit à la tete des vapeurs qui m'assoupissoient: quand j'en revenois je déraisonnois parlant tout seul dans des accès de colere qui me déchiroient l'ame

A trois heures M. D. C. vint me voir pour m'exciter à partir avec lui pour la Haye, où dans le jour suivant dedié à St Jean s'assembloient tous les francs maçons notables de la Hollande, mais il n'invita pas quand il vit l'état dans lequel j'etois. Qu'ait-il donc que cette maladie? —

Un grand chagrin: je vous prie de ne pas m'en parler.

Il partit fort affligé me priant d'aller voir sa fille. Je l'ai vue paroitre devant moi le lendemain matin avec sa gouvernante. Honteé de me voir défait, elle me demanda quel etoit ce chagrin que mon esprit ne pouvoit pas vaincre. Je l'ai priée de s'asseoir, et de ne pas vouloir que je lui en parle, l'assurant que la seule présence suffisoit pour empecher l'augmentation de ma peine. Mais que nous parlerions d'autre chose, ma chere amie, je ne penserai pas au malheur qui accable mon ame. Habillez vous, et venez passer la journée avec moi — Depuis la veille de Noël je n'ai vecu que de chocolat, et de quelques bouillons. Je suis tres foible

J'ai alors vu l'alarme sur la charmante figure.

Un moment après, elle écrivit quelques lignes qu'elle me donna à lire. Elle me disoit que si une grosse somme d'argent, outre celle que son pere me devoit pouvoit dissiper mon chagrin, elle pouvoit être mon medecin. Je lui ai repondu, après lui avoir baisé la main, que je ne manquois pas d'argent; mais d'un esprit assez fort pour prendre un parti. Elle me dit alors que je devois avoir recours à mon oracle, et je n'ai pu m'empecher de rire — Comment pouvez vous en rire? me dit elle raisonnant tres juste. Il me semble que le remede à votre malheur doit lui être parfaitement connu — J'ai ri, mon ange, à cause

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

de l'idée comique qui m'étoit venue de vous dire que c'étoit vous qui deviez consulter votre oracle. Je vous dirai que je ne le consulte pas parceque j'ai peur qu'il me suggere un remede qui me déplairoit plus encore que le mal qui m'afflige — Vous resterez toujours le maitre de ne pas l'employer — Je masquerois pour vous au respect que je dois à l'intelligence

A cette reponse je l'ai me penetrée. Elle me demanda ensuite si elle me feroit plaisir restant avec moi toute la journée. Je lui ai repondu que si elle restoit à diner, je ne le verrois, je ferois mettre trois couverts sur une petite table, et je mangerois certainement. Je l'ai vue contente, et riante; elle me dit qu'elle feroit le cabillaud sur la table comme je l'aimois, les coteletes, et les huitres; après quoi je dit à la gouvernante de renvoyer à la maison leur chaises à porteurs, elle alla à la chambre de l'hotesse pour ordonner un dinar liard, le vrechaud, et l'esprit de vin qui lui étoit necessaire pour faire les petits ragouts sur la table.

Nelle étoit Esther. C'étoit un tresor qui consentoit à m'appartenir; mais sous la condition que je lui donnerois le mien, que je ne pouvois pas lui donner. Me restant rejoui par l'idée que je passerois toute la journée avec elle je me mis trouvé sûr que je pourois commencer à oublier Manon. J'ai saisi ce tems pour sortir du lit. Elle fut enchantée en restant de me voir de bout. Elle me pria avec des graces en... de me faire peigner, et habiller comme si je devois aller au bal. Ce caprice m'a fait rire. Elle me dit que cela nous amuseroit. J'ai appellé Leduc, et je lui disant que je voulois aller au bal, je lui ai dit de tirer sous de la mâle un habit convenable, et lorsqu'il me demanda le quel Esther dit qu'elle choisit. Leduc lui ouvrit la mâle, et la choisit. Laissant faire il vint me raser, et me coeffer. Esther toute joyeuse de ce manege se fit aider par la gouvernante à me presenter sur le lit une chemise à dentelles, et celui d'autres mes habits

B4R qu'elle trouva le plus de son gout. J'ai pris un second bouillon dont je me suis senti besoin, et j'ai preveu que j'allois passer une agreable journée. Il me paroissoit non pas de hayr, mais de mepriser Manon: l'analyse de ce nouveau sentiment anima mon esperance, et me leva mon ancien courage.

J'étois devant le feu sous le peigne de Ledue, jouissant du plaisir qu'elle pouvoit avoir
sir qu'Esther trouvoit à s'occuper, lorsque je la vois devant moi triste, et douteuse tenant dans sa main la Lettre de Manon dans laquelle elle me faisoit mon congé. Suis-je coupable, me dit elle timidement, d'avoir découvert la cause de vôtre douleur! — Non ma chere. Plaignez moi, et n'en parlons pas — Je peux donc lire tout — Tout, si cela vous amuse. Vous me plaindrez toujours d'avantage.

Toutes les Lettres de l'infidele, et toutes les miennes étoient en ordre de dates sur la même table de nuit. Esther se mit à lire. D'abord que je fus tout habillé, et que nous restames seuls, car la gouvernante travailloit à une dentelle, et ne se mêloit jamais de nos propos, Esther me dit qu'aucune Lecture ne l'avoit jamais tant interessé que celle de ces Lettres. Ces maudites Lettres, lui répondis-je, me feront mourir. Vous m'aiderez après dîner à les brûler toutes, même celle qui m'ordonne de les brûler — Toutes n'en font pas un present: elles ne sortiront jamais de mes mains — Je vous les porterai demain.

Elles passoient le nombre de deux cents, et les plus courtes étoient de quatre pages. Toute enchantée de s'en voir maitresse, elle me dit qu'elle alloit les mettre ensemble d'abord pour les porter avec elle le soir. Elle me demanda si je lui renverrai son portrait, et je lui ai repondu que je ne savois pas ce que je devois faire — Renvoyez-le lui, me dit Esther avec un air d'indignation, je suis sûre que votre oracle vous donnera ce même conseil. Ouvrit il plus je le voir!

J'avois son portrait dans l'interieur d'une tabatiere d'or que je ne lui avois jamais montré de crainte qu'elle trouvant Manon peut être plus jolie qu'elle, elle ne pût s'imaginer que je ne lui ferois voir que le

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

par un sentiment de vanité qui ne pouvoit que me faire du tort. J'ai vite ouvert ma cassette, et j'ai mis entre ses mains la tabatiere. Une autre qu'Esther auroit trouvé Manon laide, ou du moins auroit eu de devoir faire semblant de la trouver telle; mais Esther m'en fit l'eloge, disant seulement que la vilaine ame de cette fille ne meritoit pas d'avoir une aussi jolie figure.

Elle voulut pour lors voir tous les portraits que j'avois, que ma= dame Manzoni m'avoit envoyé de Venise, comme le Lecteur peut s'en ressouvenir. Il y avoit des nudités; mais Esther ne fit pas la Legende. O-Morphi lui plut beaucoup, et elle trouva son histoire que je lui ai contée avec toutes ses circonstances, très curieuse. Le portrait de Mr M. en religieuse, et puis tout nu la fit beau= coup rire: elle vouloit en savoir l'histoire; mais je m'en suis dis= pensé. Nous nous mimes à table, et nous y passames deux heures. En passant très vite de la mort à la vie, j'ai dîné avec tout l'appetit possible; Esther se felicitoit à tout moment de ce qu'elle avoit su devenir mon medecin. Je lui ai promis avant de nous lever de table d'envoyer le portrait de Manon à son mari même le lendemain, et Esther applaudit sur le champ à ma pensée; mais une heure après elle fit une question à l'oracle ecrivant OSAD au dessus des dés, dans laquelle elle lui demandoit si je ferois bien à renvoyer à mon infidele son portrait. Elle calcula, elle suppputa, elle additionna, me disant toujours, quoiqu'en riant qu'elle ne comprenoit certainement pas la reponse, et elle fit sortir la sentence que je devois renvoyer le portrait; mais à elle même, et non pas commettre la noiseuse de l'envoyer à son mari. (BnF MSS)

Je l'ai applaudie, je l'ai embrassée à reprises, je lui ai dit que je suivrai la loi de l'oracle, et j'ai fini par lui faire compli= ment qu'elle n'avoit plus besoin que je lui apprisse la science puis= qu'elle en étoit deja en possession. Esther pour lors riot, et ayant peur que je ne la crusse tout de bon se croyoit engagée à m'assurer du contraire. C'est avec ces badinages que l'amour se plait, et devient geant en très peu de tems.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Savois-je trop curieuse, me dit elle, si je vous demandois où est votre portrait? Elle dit dans sa Lettre qu'elle vous le renvoye — Dans mon dépit je l'ai jetté je ne sais pas où. Vous sentez qu'un pareil meuble mepriséainsi ne peut pas me faire plaisir — Cherchons le, ma chere ami, je voudrois le voir.

Nous le trouvons d'abord près des livres que j'avois sur la comode. Elle étonnée dit que j'étois
Rien ~~étonnée~~ vivant; je crois pouvoir avec la lui offrir, le lui annonçant cependant comme indigne d'une reconnoissance extraordinaire. J'ai passé avec elle une de ces journées qu'on peut appeller heureuses d'abord qu'on fait consister le bonheur dans une satisfaction reciproque et tranquille sans aucune violence de passion en tumulte. Elle partit à dix heures après avoir reçu ma parole que j'irois passer toute la journée suivante avec elle.

Après avoir dormi neuf heures d'un sommeil qui au reveil etonne l'homme parcequ'il lui semble de n'avoir point du tout dormi je suis allé chez Sitter qui dormoit encore; mais que la gouvernante voulut à toute force reveiller. Elle me reçut toute riante se tenant sur son seant, et me montrant sur la table de nuit toute ma correspondence qui lui avoit fait passer la plus grande partie de la nuit. Elle me laissa baiser son teint de lis, et de roses defendant à mes mains de toucher son sein d'albatre dont un tiers m'ebloüissoit; mais n'empechant cependant pas mes yeux d'en admirer la beauté. Je me mis assis à côté de ses genoux louant ses charmes, et son esprit faits l'un et l'autre pour faire oublier mille Manon. Elle me demanda si elle étoit belle dans toute sa personne, et je lui ai repondu que n'étant pas encore devenu son mari je n'en savois rien, et elle rioit louant ma discretion. Mais malgré cela, lui dis-je, j'ai vu de sa nouvice, qu'elle étoit parfaitement bien faite, et que nulle tache n'interrompoit ni la blancheur, ni le poli de toutes ses parties secrettes. Vous devez avoir de moi, me dit Sitter une idée differente — Oui, mon ange, car l'oracle m'a mis à part d'un grand secret; mais cela n'empeche pas que je ne vous croye parfaitement belle par tout. Il me seroit facile devenant votre mari de m'abstenir de vous toucher là — Vous croyez donc, me dit elle en rougissant, et d'un ton vif, qu'en y touchant vous vous approcheriez de quelque chose qui pourroit diminuer vos desirs? — vous vous approcheriez de quelque chose qui pourroit diminuer vos desirs.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

A cette incartade qui me demasquoit entierement je me suis senti saisi d'une honte de la plus cruelle espece. Je lui ai demandé pardon, et par la force du sentiment j'ai versé des larmes sur ses belles mains qui exciterent les siennes. Brulant tous les deux du même feu le moment de nous livrer a nos desirs auroit été saisi, si la prudence nous l'eut permis. Nous n'eumes qu'une douce extase suivie d'une tranquillité qui nous fesoit reflechir aux douces jouissances que nous étions les maitres de nous procurer. Trois heures s'ecoulerent bien vite. Elle me dit d'aller dans son cabinet pour la laisser habiller. Nous dinames avec ce secretaire qu'elle n'aimait pas, et qui ne pouvoit etre que fort jaloux de mon bonheur.

Nous passames ensemble tout le reste de la journée dans ces propos de confiance qu'on se tient quand les premiers fondemens de l'amitié la plus intime sont jetés entre deux personnes de different sexe qui se croyent nées l'une pour l'autre. Nous finissions en: core, mais dans le cabinet d'Esther n'étoit pas si libre comme dans sa chambre à coucher. Je suis retourné chez moi tres content de mon sort. J'ai cru voir qu'elle pouvoit se determiner à devenir mafem: me sans exiger que je lui apprisse ce que je ne pouvois par lui apprendre. Je me repentois de n'avoir pas voulu lui laisser croire que sa mience étoit egale à la mienne, et il me semblait qu'il ne me seroit plus possible de lui demontrer que je l'a: vois trompée, et d'obtenir mon pardon. La seule Esther cependant étoit celle qui pouvoit me faire oublier Manon, qui commençoit deja à me paroitre indigne de tout ce que j'avois voulu ~~je voulois~~ faire pour elle.

M. D. O. etant deja de retour je suis allé dîner avec lui. Il avoit appris avec plaisir que sa fille m'avoit gue: ri pendant toute une journée avec moi. Il nous dit quand nous fumes seuls qu'il avoit vu à La Haye que le comte

de S. Germain avoit le secret de faire des diamans qui ne
différoient des vrais que dans le poid, ce qui n'empechoit pas
qu'il ne pût être fort riche moyennant ce seul talent. Je (1)
aurois bien fait vive si j'avois pu lui conter tout ce que
je savois de cet homme.

Le lendemain j'ai conduit Elle au concert. Elle me dit
que dans le jour suivant elle ne sortiroit pas de sa chambre,
et que nous pourions parler de notre mariage. C'étoit le
dernier jour de l'an 1759.

Bd VI

1760 1. Janv.

Chap. II

(Orig. chap. XI)

BnF MSS

p. 347-356
365-382

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Chapitre XI
Mon arrivée à Stutgard

a 1760
1 Janv: Ce rendez-vous devoit être de conséquence. Je l'avois reçu de l'Amour, et l'honneur devoit être de la partie. J'y fus allé déterminé à ne pas tromper cet ange, et sûr de ne pas manquer à mapo= sition. Je l'ai trouvée au lit. Elle me dit qu'elle y passeroit toute la journée, et que nous travaillerions. Sa gouvernante nous approcha une petite table, et elle mit devant moi plusieurs questions toutes tendantes à me convaincre qu'avant de de= venir son mari je devois lui communiquer ma science. Elles etoient toutes faites pour forcer l'intelligence à m'ordonner de la contenter, ou à me le defendre. Je ne pouvois faire ni l'un ni l'autre car une prohibition auroit pu lui déplaire au point de lui faire perdre toute l'inclination qu'elle a= voit à m'accorder ses faveurs. Je me mis tire d'affaire par des reponses equivoques jusqu'à ce que Mr D. Orient m'appellat à dîner. Il permit à sa fille de rester dans son lit, mais sous condition qu'elle passeroit le reste de la journée sans travailler, car l'application ne pouvoit qu'augmenter sa migraine. Elle le lui promit, et j'en fus bien aise.

Sortant de table je suis rentré chez elle, et je l'ai trouvée endormie. J'ai cru de devoir respecter son sommeil, mais à son reveil la lecture de l'heroïde d'Eloïse, et Abeilard nous mit en feu. ~~Après m'avoir dit ce que c'était que le mot~~ Le propos étant tombé sur le secret que l'oracle lui avoit revelé, et qui ne pouvoit être con= nu que d'elle, elle permit à ma main de le chercher, et quand elle me vit en douter parce qu'il n'étoit pas pal= pable, elle se détermina à me le rendre visible. Il n'étoit pas plus grand qu'un grain de millet. Elle me permit de le lui baiser à perte d'haleine.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Après avoir passé deux heures dans des folies amoureuses sans jamais venir au grand fait qui elle avoit raison de me défendre, je me mis déterminé à lui dire la vérité malgré que je visse qu'après deux fausses confidences avouées la troisième auroit pu la révolter.

Esther qui avoit infiniment d'esprit, et que je n'avois jamais pu tromper si elle en avoit eu moins, m'écouta sans s'étonner, sans m'interrompre, et sans la moindre om= bre de colère. Elle me répondit à la fin de ma confession qu'étant sûre que je l'aimois, et trouvant évidemment fausse cette dernière confidence, elle étoit convaincue que si je ne lui enseignois pas à faire la cabale la raison en étoit que la chose n'étoit pas en mon pouvoir, et que partant elle ne me presseroit plus de faire ce que je ne savois ou je ne pouvois pas faire.

Soyons donc, me dit elle, bons amis jusqu'à la mort, et ne parlons plus de cela. Je vous pardonne, et je vous plains si l'amour vous a eû le courage d'être sincere. Vous m'avez trop convaincu de votre science. Actuellement c'est fait. Vous ne pouviez jamais savoir une chose qui n'appartenoit qu'à moi, et qui étoit ignorée de moi même — Eh bien! Ma chere amie, tenez en frein votre raisonnement. Vous ne saurez pas d'avoir ce signe, et je savois que vous l'auriez — Vous le saviez!! Com= ment l'avez vous su? C'est incroyable — Je vais vous dire tout.

Je lui ai alors communiqué toute la théorie de la corresponden= ce des signes qui se trouvent sur le corps humain, finissant par l'étonner, et la convaincre quand je lui ai dit que j'étois certain que la gouvernante qui avoit une grosse mouche sur la joue droite devoit en avoir une pareille sur la fesse gauche. Je sou= ris cela me dit elle, mais je suis surprise que sur cent le seul au monde qui ait cette science — Cela est connu, ma charmante

mie par tous ceux qui savent d'anatomie, de physiologie, et
même d'astrologie science chimerique quand on la pouse jusqu'
à trouver dans les astres tous les principes de nos actions —
portes moi demain, demain, et pas plus tard, des livres, où je puisse
apprendre beaucoup de choses dans ce gout. Il me tarde de de-
venir savante, et maitresse d'etonner tous les ignorans moyen-
nant ma cabale numerique, car toute science sans charlata-
nerie n'arrive jamais à en imposer. Je veux me consacrer à
l'etude. Aimons nous mon cher ami jusqu'à la mort. Nous
n'avons pas besoin pour cela de nous marier.

Je suis retourné à mon auberge tres content, et me sen-
tant comme soulagé d'un grand fardeau. Je lui ai porté le
lendemain tous les livres que j'ai pu trouver, et qui ne pou-
voient que l'amuser. Il y en avoit de bons, et de mauvais,
mais je l'en ai avertie. Mon cousin lui plut parce qu'elle
y trouvoit le caractere de la verité. Voulant briller pour
l'oracle elle avoit besoin de devenir bonne physicienne, et je
l'ai mise sur le bon chemin. Je me mis alors determiné d'
aller faire un petit voyage en Allemagne avant de retour-
ner à Paris; et elle approuva mon idée, fort contente quand
je l'ai assurée de la revoir avant la fin de la même année.
Mais quoique je ne l'aie plus revue, je ne peux pas me
reprocher de l'avoir trompée, car tout ce qui m'est arrivé
m'a empeché de lui tenir parole.

J'ai ecrit à M. d'Affri le priant de m'envoyer un pas-
port dont j'avois besoin voulant aller faire un tour dans
l'empire, où les français, et toutes les puissances alors belli-
gerantes étoient en campagne. Il me repondit fort poli-
ment que je n'en avois pas besoin, mais que si je le vou-
lois absolument il me l'enverroit. Sa lettre me suffit.

B 50 276

Je l'ai mise dans mon portefeuille, et à Cologne elle me fit plus d'honneur qu'un passeport.

J'ai fait passer entre les mains de M. D. O. tout l'argent que j'avois entre celles de plusieurs banquiers. Il me donna une lettre de cre= dit circulaire tirée sur dix à douze des premières maisons de l'Allemagne. Je suis donc parti dans ma chaise de poste, que j'avois fait venir du Mordick, maître de disposer de presque cent mille florins de Hollande, ayant beaucoup de bijoux de prix, des bagues, et un très riche equipage. J'ai renvoyé à Paris un laquais suisse avec lequel j'étois parti, ne condui= sant avec moi que Leduc monté derrière.

C'est toute l'histoire de ce court séjour que j'ai fait en Hol= lande cette seconde fois, où je n'ai rien fait d'important pour ma fortune. J'y ai eu des chagrins; mais quand je m'en souviens je trouve que l'amour m'a dédommagé de tout.

Je ne me suis arrêté à Utrecht qu'un jour pour aller voir la terre appartenante aux Hermouties et le surlendemain je suis arrivé à Cologne à midi; mais une demi heure a= vant que j'y arrive cinq soldats déserteurs trois à droite, et deux à gauche me couchent en joue me demandant la bourse. Mon postillon menacé de mort par un pistolet que je tenois à la main pique des deux, et les autres déchargèrent leurs fusils contre moi; mais ils ne blessèrent que ma voiture. Ils n'eurent pas l'es= prit de tirer sur le postillon. Si j'avois eu deux bourses comme les ont les anglois, dont la légère est destinée aux voleurs har= dis je l'aurois jettée à ces malheureux; mais n'en ayant qu'une, et très bien garnie, j'ai risqué la vie pour la sauver. Mon espa= gnol étoit monté sur le coffre, dont il avoit entendu le sifflement à leur passage devant sa tête ne l'eussent pas touché.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

A Cologne les françois étoient en quartiers d'hiver. On m'a logé à l'enseigne du soleil. En entrant dans la sale j'ai vu le comte de Lastic neveu de madame d'Usté, qui après m'avoir fait tous les offrès d'usage me conduisit chez M. de Torci qui étoit comandant. Je lui ai montré au lieu du passeport la Lettre de M. d'Affri, et tout fut fait dit. Quand je lui ai conté ce qui venoit de m'arriver, il me fit compliment sur le bonheur que j'avois eu; mais il con: damna en clairs termes l'usage que j'avois fait de ma bravoure. Il me dit que si je n'étois pas pressé de partir je les verrois peut être perdus; mais je voulois partir le lendemain.

J'ai dû dîner avec M. de Lastic, et M. de Flavacour qui me pres: sadèrent à aller à la comedie. Par cette raison j'ai dû faire une toilette; car c'étoit tout simple qu'on m'auroit presenté à des dames, et je voulois briller.

Etant allé me mettre sur le théatre, et ayant vu une jolie femme m'adresser sa lorgnette, j'ai prié M. de Lastic de me présenter; et au premier entracte il me conduisit à sa loge, où il commença par dire qui j'étois à M. le comte de Kettler lieutenant general au service autrichien qui se tenoit à l'armée françoise, comme M. de Montalet françois se tenoit à l'autrichienne. D'abord après il me presenta à la dame qui m'a d'abord frappé. Elle me fit d'a: bord des questions sur Paris, puis sur Bruxelles, où elle avoit été élevée, sans avoir l'air d'ecouter mes réponses. Ses dentelles, ses brelogues, ses bagues la tenoient distraite. (BnF MSS)

Quittant rapidement un propos, elle me demanda, comme si elle s'étoit souvenue qu'elle devoit s'en montrer curieuse, si je m'arrête: rois quelques jours à Cologne, et elle joua la mortifiée quand je lui ai ai repondu que je comptois d'aller dîner le lendemain à Bonn. Le general Kettler alors se leva me disant qu'il étoit sûr que cette belle dame sauroit m'engager à differer mon depart; et il s'en alla avec Lastic me laissant seul avec l'intéressante Dame. C'étoit la femme du bourgmaitre X, que le comte Kettler ne quitoit jamais.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BSA 278 Se trompe-t-il
Se trompe-t-il, me dit elle d'un air engageant, étant sûr que j'ai ca pouvoir? — Je ne le crois pas; mais il pourroit se tromper s'il croyoit que vous voulussiez en faire usage — fort bien. Il faut donc l'attraper quand ce ne seroit que pour punir son indiscretion. Rester.

La nouveauté de ce langage me donna un air bête. J'eus besoin de me recueillir. Savoir. je m'attendre à Cologne à un garçon de ce calibre. Indiscretion me parut sublime, punition très juste, attraper délicieux; et l'idée de me faire servir à l'attrape me parut divine. Il y auroit eu de la bêtise à approfondir. Prenant un air soumis, et reconnoissant, je lui ai donné l'indice de ma resignation m'inclinant jusqu'à sa main, et la lui baisant — Vous resterez donc, et ce sera bonté de votre part, car partant demain il sembleroit que vous n'êtes venu ici que pour nous insulter. Le general donne demain un bal, et vous danserez avec nous — Oserai-je me flatter, madame, que je ne partagerai avec personne l'honneur de vous servir dans les contredances? — Je ne danserai avec un autre que quand vous serez las — C'est à dire que je tombai mort — Mais d'où avez vous cette pommade qui embaume l'air? Vous étiez sur le théatre, et je l'ai sentie — Elle est de Florence, et si elle vous en-tête je vais d'abord me faire peigner — Ah! bien! Ce seroit un meurtre. Une telle pommade feroit le bonheur de ma vie — Et vous feriez le bonheur de la mienne me permettant de vous en envoyer demain douze pots.

Le retour du General l'empecha de me repondre. Je me suis levé pour partir. Je suis sûr, me dit il, que votre depart est suspendu. Madame vous a engagé à venir demain souper, et dasser chez moi. N'est ce pas! — Elle m'a flatté que mon General accorderoit cet honneur, et que j'aurois celui de danser les contredanses avec elle. Comment partir après cela? — Vous avez raison. Je vous attendrai.

Je suis sorti de cette loge amoureux, et déjà heureux en imagination, et je suis retourné sur le théatre, où les exhalaisons de ma pommade m'attiroient des complimens de tous les jeunes officiers. C'étoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

un present d'Ether, et c'étoit le premier jour que je m'en servois. La boëte etoit de vingt quatre pots; j'en ai été douze, et je la lui ai envoyée le lendemain à neuf heures couverte de toile cirée et cachetée, et adressée à son nom comme si elle lui étoit expediée de quelque commissionaire.

J'ai passé la matinée allant voir avec un domestique de louage les merveilles de Cologne toutes heroïcomiques. J'ai vu voyant la figure du cheval Bayard, que l'Arioste a tant celebré, monté par les quatre fils Aimon. C'étoit le duc Amone pere de l'invincible Bradamante, et de l'heureux Ricciardetto.

Tous les conviues chez M. de Castries, ou j'ai dîné, furent surpris que le general Kettler m'eut lui même invité à son bal étant extreme: ment jaloux de sa dame, qui ne le souffroit que par vanité. Il étoit avancé en age, d'une figure desagreable, et rien moins que: dut d'esprit du coté de l'esprit pour pretendre d'être aimé. Il dut cepen: dant trouver bon que je fusse assis pres d'elle à son souper, et que je passasse toute la nuit causant, ou dansant avec elle. Je lui retournè chez moi si amoureux, que je n'ai plus pensé à partir. Dans un moment de chaleur j'ai osé lui dire que si elle me promettoit un tête à tete je m'engageois à pas: ser à Cologne tout le carnaval. Et si après vous l'avoir promis, me répondit elle, je vous manquois, que diriez vous? — Je me plaindrois tout-seul de mon sort, et je dirois que vous n'avez pas pu me tenir parole — Vous êtes bon. Restez donc avec nous.

Le lendemain du bal je lui ai fait la premiere visite, et elle me presenta son mari brave homme qui n'étoit ni jeune, ni beau, mais fort obligeant. Une heure après ayant en: tendu la voiture du General s'arreter à la porte, elle me dit que s'il me demandoit, si je pensois d'aller à Bonn au bal de l'electeur, je devois lui répondre que je n'y man: querois pas. Quatre ou cinq minutes après je me suis evadé.

Je ne savois rien de ce bal; mais je m'en suis d'abord in: formé. Toute la noblesse de Cologne y étoit invitée, et

B54 le bal etant
~~[illegible]~~ masqué tout le monde pouvoit y aller. J'ai decidé d'y
280. maj! inconnue
aller, ~~[illegible]~~ tant que je pouvois quand même le General ne
me feroit pas cette question. Il me semblait que Madame X, me donnait ceans,
m'avoit donné ~~[illegible]~~ l'ordre d'y aller. Je ne pouvois pas interpreter cette
commission autrement. J'etois certain qu'elle s'y trouveroit,
et j'apperois. L'esprit de cette femme etoit des plus rares. J'ai
cependant répondu à tous ceux qui me demanderent si
j'irai à ce bal, que j'avois des raisons pour ne pas y aller;
et au General même j'ai dit que je n'irois pas quand il
Madame etant presente il me demanda si je m'y trouverois; ~~[illegible]~~.
me demanda si je m'y trouverois; Je lui ai dit que ma santé ne me permettoit pas de me
procurer ce plaisir. Il me repondit qu'on devoit quitter
tous les plaisirs quand ils pouvoient prejudicier à la santé.
Le jour même qu'on donnoit le bal, je suis parti au commen-
cement de la nuit tout seul dans un chariot de poste avec
ma carrette, et deux domino vetu d'un habit que personne ne
m'avoit vu. A Bonn j'ai loué une chambre, où je me suis
masqué, et où j'ai laissé l'autre domino, et ma carrette. Je l'ai
fermée à la clef, et je suis allé à la cour dans une chaise à
porteurs. La cour de tout le monde, j'ai vu toutes les dames
de Cologne, et la belle X à visage decouvert assise à une banque
de Pharaon pontant au ducat. Je vois avec plaisir que le
banquier etoit le comte Verità Veronois qui m'avoit
connu en Baviere ~~[illegible]~~. Il etoit au service de l'electeur.
Sa petite banque ne consistoit qu'en cinq ou six cent du-
cats; et les ponter entr'hommes, et femmes etoient
dix à douze. Je me mets debout à coté de madame, et
le banquier me donne un livret, et me presente les
cartes pour que je coupe. Je m'en dispense, et Madame
X coupe elle même.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je commence à ponter à dix ducats sur une seule carte, elle perd quatre fois de suite, et il m'arrive la meme chose dans la taille suivante. A la troisieme taille per-sonne ne veut couper. Le banquier prie le General qui ne jouoit pas, et il coupe. L'augure me semble bon je mets cinquante ducats, et je trouve la paroli. A la taille sui-vante j'ai enlevé la banque. Tout le monde étoit en-vieux, je me suis en suivi; mais malgré cela j'ai eu l'adresse de m'evader. Je me suis fait porter à ma chambre ou j'ai changé de domino, et laissé mon argent; je suis retourné au bal, où j'ai vu un nouveau banquier, et beaucoup d'or; mais, ayant decidé de ne plus jouer, je n'avois pas d'argent. La curiosité de savoir qui étoit le masque qui avoit debanqué étoit generale. Je rode par tout; je vois madame X qui parle au comte Verità assis près d'elle, je m'ap-proche, et j'entens qu'ils parlent de moi: il lui disoit que l'elec-teur vouloit savoir qui étoit le masque qui l'avoit debanqué, et que le General Keffler lui avoit dit que ce pourroit être un veritien qui étoit arrivé depuis huit à dix jours à Cologne. Elle lui disoit que je lui avois dit que je ne me portois pas aller bien pour aller à ce bal. Le comte lui dit qu'il me connoissoit, que si j'étois à Bonne l'electeur le sauroit, et que je ne pou-vois pas avant qu'il me parle. Cependant tout cela j'ai preveu qu'on pourroit facilement me decouvrir après le bal; mais je le desirois à y parvenir tant que j'y resterois. Mais je me suis mal conduit. On rangeoit une contredance, il me vint en-vie de danser sans prevoir qu'on m'obligeroit à oter mon masque. Cela m'est arrivé quand je ne pouvois plus me retirer. Quand Madame X me vit, elle me dit qu'elle s'étoit trompée; et

qu'elle auroit parié que j'étois un masque qui avoit debarqué le comte
Verità. Je lui ai repondu que je ne faisois que d'arriver.

Mais à la fin de la contredanse quand le comte Verità me vit, il me
dit que puisque j'étois au bal il étoit sûr que j'étois le même qui l'a=
voit debarqué: je l'ai laissé dire toujours riant, et après avoir man=
gé quelque chose au buffet je poursuivis à danser. Deux heures après
le comte Verità me dit en riant que j'étois allé changer de domino,
et où étoit ma chambre. L'electeur me dit il a tout vu, et pour
vous punir de cette fripponerie, il m'ordonne de vous dire que vous
ne partirez pas demain — Me fera-t-il arreter? — Pourquoi
pas, si vous refusez de diner demain avec lui? — J'obéirai. Où
est il? Presentez moi d'abord — Il s'est retiré; mais demain venez
chez moi à midi.

Quand il me presenta, ce prince étoit debout entre cinq ou
six courtisans, et j'eus l'air bête, car ne l'ayant jamais vu je
cherchois des yeux un personage habillé en ecclesiastique, et
et je ne le trouvois pas. Ce fut lui même qui me tira d'em=
barras me disant en jargon viennien qu'il étoit vetu en grand
maître de l'ordre teutonique. Je lui ai fait alors tout de même
la petite genuflexion, et quand j'ai voulu lui baiser la main il me
la sera la retirant. Il me dit que quand il étoit à Venise j'étois
sous les plombs, que son neveu electeur de Baviere lui avoit dit
que me sauvant je m'étois arreté à Munick, et qu'il me m'auroit
pas laissé partir si au lieu de Munick je fusse allé à Cologne. Il
me dit qu'il esperoit qu'après diner je lui ferois la narration de
ma fuite, et que je resterois à souper, à une petite mascarade où
nous irions. Je me mis engagé de lui conter toute l'histoire
de ma fuite pourvu qu'il eut la patience de l'ecouter, car
la narration duroit deux heures; et je l'ai alors fait rire lui
rendant le court dialogue que j'avois eu à ce sujet avec Mon=
sieur le Duc de Choiseul.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Pendant le dîner ce prince me parla toujours vénitien : il me dit les choses les plus gracieuses. Il étoit gai, et avec l'air de santé qu'on lui voyoit personne n'auroit pu prévoir que sa vie seroit courte. Il mourut un an après.

D'abord qu'il se leva de table il me pria de nouer toute l'histoire de ma fuite, qui intéressa pendant deux heures toute la belle compagnie. Mon lecteur connoît cette histoire ; mais écrite elle n'est pas à beaucoup près si intéressante comme lorsque je la conte.

Le petit bal de l'électeur fut très agréable. Ce fut une mascarade. Nous nous étions tous habillés en paysans dans une garderobe particulière de ce prince, où les dames abordoient à la file dans une salle, tandis que les hommes s'habilloient dans une autre. L'électeur même habillé en payran auroit vraiment du ridicule celui qui n'auroit pas voulu se déguiser de la même façon. Le général Kettler paroissoit un vrai payran ; madame X étoit à croquer. On ne danse que des contredanses, et des ballets dans le goût de plusieurs provinces de l'Allemagne fort curieux. Il n'y avoit que trois ou quatre femmes de la noblesse connue, les autres plus ou moins jolies étoient des connoissances particulières de l'électeur qui fut toute sa vie grand ami du beau sexe. Deux de ces femmes dansoient la Furlane, et l'électeur eut un plaisir infini à me la faire danser. C'est une danse vénitienne, dont il n'y a pas en Europe la plus violente : on la danse tête à tête, et ces femmes étant deux elle me firent presque mourir. Au bout de douze à treize, tout à fait hors d'haleine j'ai demandé grâce. Dans je ne sais quelle danse on donnoit des baisers à la paisanne qu'on attrapoit : je n'ai pas eu de politique : j'attrapai toujours Madame X, et le paisan électeur disoit bravo bravo. Le pauvre Kettler enrageoit. Elle trouva le moment pour me dire que toutes les dames de Co=

logne partoient le lendemain à midi, et que je pouvois me faire hon:
neur les invitant toutes à dejeuner à Bryl leur envoyant deux
billets ou trois. ecrivant sur les billets les noms des hommes avec
lesquels elles étoient. Confier vous, me dit elle au comte Veritâ,
et il fera tout: dites lui seulement que vous voulez faire la même
chose que le prince de Deux Ponts fit il y a deux ans; mais ne
perdez pas de tems. Comptez sur vingt personnes, et marquez l'
heure. Faites sur tout que les billets soyent distribués à neuf heures
du matin. 2

Enchanté de l'empire que cette femme charmante croyoit pouvoir exercer sur
moi je me decide dans l'instant à l'obéir. Bryl, dejeuner, vingt
personnes, comme le duc des deux Ponts, billets, à une heure, le
comte Veritâ, je me trouverois informé comme si elle avoit em:
ployé une heure à me concerter.

Je vais d'abord habillé en paysan, je prie un page de me conduire
aux chambres du comte Veritâ. Il dit me voyant habillé ainsi, je
lui dis en peu de mots mon affaire, je me recommande à lui com:
me il s'étoit une affaire d'état de la plus grande consequence.

— Votre affaire, me dit il, est très facile. elle ne me coute autre
peine que celle d'écrire un billet à l'officier de l'office, et de le lui en:
voyer sur le champ. Dites moi seulement ce que vous voulez de:
penser. Plus qu'on peut, lui dis-je — C'est à dire moins — Non.
Plus, car je veux être magnifique — Il faut pourtant dire, car
je connois l'homme — Dites deux cent ducats — C'est aller.
Le duc de Deux ponts n'a pas donné d'avantage.

Il ecrit le billet, il l'envoye, m'assurant que tout seroit fait.
Je le laisse, prenant aux billets. Je parle à un page ita:
lien fort alerte. Je lui dis que je payerai un ducats à un va:
let de chambre qui me donneroit les noms des dames de
Cologne qui étoient venues à Bonne, et des cavaliers qui
les avoient accompagnées. Une demie heure après j'ai eu

la route exacte, et avant de quitter le bal j'ai dit à Madame x que tout étoit fait. J'ai écrit moi même avant de me coucher dix huit billets, et le lendemain matin je les ai tous cachetés envoyés à leurs adresses ~~cachetés~~ par un domestique de louage dont l'hôte m'a répondu.

A neuf heures je suis allé prendre congé du comte Veritá, qui me remit une boete d'or de la part de l'Electeur qui avoit par dessus son portrait en medaillon habillé en grand maitre de l'ordre Teutonique. Je fus fort sensible à cette grace; je voulois aller remercier S. A., mais le comte me dit que je pouvois differer jusqu'à mon passage par Bonne lorsque j'irois à Francfort.

L'heure du dejeuner etoit marquée à une heure, mais à midi j'etois deja à Bryl. C'est une maison de plaisance de l'Electeur, dont la beauté consiste dans le gout de l'ameublement. C'étoit une copie de Trianon. J'ai vu dans une grande sale une table couverte pour cinq-quatre personnes; les couverts de vermeil, les assiettes de porcelaine, et sur le buffet une grande quantité de vaisselle d'argent, et des grands plats de vermeil. Sur deux autres tables à l'autre bout de la sale j'ai vu des bouteilles remplies des vins les plus renommés de toute l'Europe, et des meilleurs de toutes les espèces. Lorsque j'ai dit à l'officier que j'étois celui qui feroit les honneurs du dejeuner, il me dit que je me trouverois content, et qu'il étoit là depuis six heures du matin. Il me dit que l'ambigu en maigre avoit vingt quatre plats; mais que j'aurois vingt quatre plats de vingt quatre plats; d'huitres d'Angleterre, et un dessert qui couvroit toute la table. Voyant une grande quantité de domestiques, je lui ai dit qu'ils n'étoient pas necessaires; mais il me dit qu'ils l'étoient parce que les domestiques des convives n'entroient pas. Il me dit

de ne pas m'en mettre en peine car ils le savoient.

J'ai reçu tout mon monde à la portiere des voitures n'ayant eu le compliment à faire que celui de demander pardon de l'effron-terie avec laquelle je m'étois trouvé cet honneur. A une heure on sonne, et j'ai vu la joye briller dans les beaux yeux de Mad! X lorqu'elle vit la même magnificence qu'avoit etalé l'Electeur. Elle n'ignoroit pas qu'on savoit que tout cela étoit fait pour elle; mais elle étoit charmée de voir que je ne la distinguois pas des autres. Il y avoit vingt quatre couverts, et malgré que je n'eusse distribué que dix huit billets les places étoient occupées. Il y avoit donc six personnes venues non invitées. Cela me fit plaisir. Je n'ai pas voulu m'ap-procher: j'ai servi les dames suivant l'une à l'autre mangeant de tout ce qu'elles me donnoient.

Les huitres d'Angleterre ne finirent qu'à la vingtieme bouteille de vin de Champagne. Le dejeuner commença que la compa-gnie etoit deja grise. Ce dejeuner qui comme de raison n'etoit com-posé que d'entrées fut un dîner des plus fins. On ne but pas une seule goutte d'eau, car le Rhin, et le Tokai n'en souffrent point. Avant de servir le dessert on mit sur la table un enorme plat de truffes en ragoust. On le vida suivant mon conseil d'y boire par dessus du marasquin. C'est comme de l'eau, disent les dames, et elles en boivent comme si ç'avoit été de l'eau. Le dessert fut magnifique. Mais les portraits des souverains de l'Eu-rope y étoient, on fit des complimens à l'officier qui étoit là, qui touché de vanité dit que tout cela revenoit aux poches, et pour lors on entama. Le general alors dit une grande bêtise qu'on siffla par une risée generale. Je vis bien, dit-il, que c'est un tour que l'Electeur nous a joué: S. A. a voulu garder l'incognito, et M. Casanova a très bien servi le prince. Après la grande risée, qui m'a donné le tems de penser. Si l'electeur, mon General, lui dis-je d'un air modeste, m'avoit donné un pareil ordre, je l'au-rois obéi; mais il m'auroit humilié. S. A. voulut me faire une grace beaucoup plus grande; et la voila.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

191 369 287 169

En disant cela j'ai mis entre ses mains la tabatiere qui fit deux, ou trois fois le tour de la table.

On se leva, et on fut étonné d'avoir passé à table trois heures. Après tous les compliments de saison la belle compagnie partit pour Cologne pour y arriver encore à tems d'aller à la comedie. Tres content de cette belle fete, j'ai laissé au bon traiteur vingt ducats pour les domestiques. Il me prie de marquer par lettre ma satisfaction au comte Veritas.

Je suis arrivé à Cologne à tems d'aller à la petite piece. N'ayant point de voiture je suis allé à la sale en chaise à porteurs. Voyant Mad: x avec M. de Lattic, je suis allé dans sa loge. Elle me dit d'abord d'un air triste que le General s'étoit trouvé si malade qu'il avoit dû aller se coucher. Un moment après M. de Lattic nous laissa seuls, et pour tout la charmante femme me fit des complimens qui valoient cent de mes dejeuner. Elle me dit que le general avoit trop bu du Tokai, et que c'étoit un vilain cochon qui avoit dit qu'on savoit qui j'étois, et qu'il ne me convenoit pas de me traiter en prince. Elle lui avoit repondu qu'au contraire je les avois traités comme des princes en tres honnete ecrivain. La dessus il l'avoit insultée — Envoyez le à tous les diables, lui dis-je — C'est trop tard. Une femme que vous ne connoissez pas s'en emparera; je dissimulerois; mais cela ne me feroit pas plaisir. — J'entens cela tres bien. Que ne suis-je un grand prince! En attendant je dois vous dire que je suis beaucoup plus malade que Kettler. Je suis à l'extremité — Vous badinez je crois — Je vous parle serieusement. Les bals au bal de l'electeur me firent gouter un nectar d'une etrange espece. Si vous n'avez pitié de moi je partirai d'ici malheureux pour tout le reste de mes jours — Differez votre depart. Laissez Stutgard. ~~Le contentement se satisfait tout fait que dans~~ ~~trois~~. Je pense à vous; et ce n'est pas ma faute. Croyez que je ne pense pas à vous tromper — Ce soir même ~~Actuellement~~ par exemple, si vous n'aviez pas la voiture du general, et si j'avois la mienne, je pourois

370 vous conduire chez vous en tout honneur — Mais vous vous n'avez pas la votre ? — Non — dans ce cas là, c'est moi qui dois vous reconduire ; mais, mon cher ami, cela doit venir très naturellement. Vous me donnerez le bras jusqu'à ma voiture, je vous demanderai où est la votre, et vous entendant dire que vous n'avez pas de voiture, je vous dirai de monter, et je vous descendrai à votre auberge. Ce ne sera que deux minutes ; mais en attendant mieux c'est quelque chose

Je me lui ai répondu que des yeux, car la joye m'étouffoit à l'arrivée. Après la comédie, voila le laquais qui vient dire que la voiture est à la porte. Nous descendons, elle me fait la question concertée, et quand elle apprend que je n'ai pas de voiture elle fait mieux. Elle me dit qu'elle va à l'hôtel du general pour voir comme il se porte, et que si je voulois y aller, elle pourroit après me conduire à mon auberge.

C'étoit un esprit divin. Il falloit traverser deux fois la ville mal pavée. C'étoit un carrosse coupé. Nous fîmes ce que nous pumes ; mais presque rien. La lune etoit vis à vis de nous, et l'impatience cocher tournoit de tems en tems la tête. J'ai trouvé cela horrible. La sentinele dit au cocher que S. E. etoit invisible à tout le monde. Elle lui ordonna d'aller à mon auberge, et pendant nous eumes la lune derriere. Nous avons fait un peu mieux, mais mal, tout mal. Le coquin n'étoit jamais de sa vie allé si vite. En descendant cependant je lui ai donné un ducat. Je suis allé me coucher amoureux à mourir, et d'une certaine façon plus à plaindre qu'auparavant. Madame x m'avoit convaincu qu'en me rendant heureux elle se rendoit heureuse. J'ai decidé de rester à Cologne jusqu'à ce que le general en fût parti.

Le lendemain à midi je suis allé à l'hôtel du General pour me faire ecrire ; mais il recevoit. On me fit entrer. Madame x

y étoit. J'adresse au General les compliments qui étoit dans l'ordre, et il ne me regarde qu'avec une froide inclination de tête. Il y avoit beaucoup d'officiers debout, ainsi quatre minutes après j'ai gagné la porte. Il garda la maison trois jours, et Madame x ne fut pas à mais au théâtre.

Le dernier jour de Carnaval le General invita beaucoup de monde à souper chez lui, et après le souper on devoit danser. Je vais comme de coutume faire la reverence à Mad: x dans sa loge, je reste seul elle me demande si le general m'avoit invité à souper, je lui dis que non, et elle reprend d'un ton absolu, et indigné que je devois y aller tout de même. Vous n'y penserez pas, lui dis-je avec douceur, je vous obéirai en tout excepté en celui — Je sais tout ce que vous pouvez me dire. Il faut y aller. Je me croirai deshonorée, il vous n'êtes pas de ce souper. Vous ne pouvez jamais me donner une plus grande marque de votre tendresse, et de votre estime — Arrêtez vous. J'ai, mais dites moi si vous sentez qu'à pas ce fatal ordre vous exposez ma vie, car je ne suis pas homme capable de dissimuler si ce fatal m'offense — Je sens tout cela: j'aime votre honneur pour le moins tout que votre vie. Il ne vous arrivera rien, je vous en réponds, j'prends tout sur moi. Vous devez y aller. Promettez le moi actuellement, car mon parti est pris. Si vous ne voulez pas y aller, je n'irai pas non plus; mais après cette aventure nous ne nous verrons plus —

J'irai. En voilà assez.

Monsieur de Castries entra dans ce moment, et je fus allé sur le théâtre. Prévoyant le plus grand de tous les affronts, qui devoit avoir une conséquence fatale, j'ai pensé deux heures in: volt à mes parents. Je me mis cependant dispose à une bonne conduite. Je vais chez le General d'abord après la comedie: il n'y a voit que cinq ou six personnes. Je m'approche une charmeuse, qui aimoit la poesie italienne, et notre entretien devient insta: vement: dans une demie heure la sale étoit pleine: la derniere arrivée fut Madame x avec le general. Occupé avec la dame

je ne bouge pas, et par consequent il ne me voit pas. Madame x
tres enjouée ne lui laissoit pas le tems d'examiner l'assemblée. Il
va ailleurs. Un quart d'heure après on annonce à la chanoinesse
qu'on avoit servi, elle se prend à mon bras, et me voila à table
assis près d'elle, et un moment après voila toutes les places
occupées. Mais un étranger qui devoit être invité reste de bout.
Le General dit en criant que cela ne pouvoit pas être, et en
attendant qu'on j'arrangeât pour faire mettre un couvert, le gene:
ral passe en revue son monde, et comme je ne le regardois pas
il me nomme, et il me dit Monsieur je ne vous ai pas invité.
Je lui reponds d'un ton tres respectueux, mais ferme. C'est vrai,
mon general, mais étant sûr que ce ne pouvoit être que par oubli,
je suis venu tout de même faire ma cour à Votre Excellence.
Après cette reponse j'ai suivi mon propos avec la chanoinesse
sans regarder personne. On me parla qu'après trois ou quatre
minutes du plus morne silence. La chanoinesse entama des
propos agreables, que je relevois en les envoyant de riche aux
autres convives, et la table tout d'un coup se monta en gayeté.
Le general boudoit, et cela ne m'étoit pas egal. Je voulois abso:
lument le derider, et j'en guettois le moment. Le moment ar:
riva au second service. Monsieur de Castries fit l'eloge de la Pus:
chine, on parla de son frere comte de Lusace, on parla de l'autre duc de
Courlande, on vint à Biron ci devant duc qui étoit en Siberie, et de ses
qualités personnelles. Un des convives dit que tout son merite consistoit
à avoir plu à l'imperatrice Anne; j'ai demandé pardon. Son grand
merite est celui d'avoir fidelement servi le dernier duc Kettler, qui
sans le courage de cet homme aujourd'hui malheureux auroit perdu
tous ses equipages à la guerre qui finissoit alors. Ce fut le duc Ket:
Her même qui par un trait heroïque, et digne de l'histoire l'envoya
à la cour de Petersbourg, et Biron ne sollicita jamais le duché. Il ne
voulut s'assurer que de la comté de Warkenberg, reconnoissant
les droits de la branche cadette de la maison Kettler, qui regnoit
aujourd'hui sous le caprice de la Catine, qui voulut absolument
faire son favori duc.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

193

que

Le

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

194

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

Je n'ai jamais trouvé personne mieux instruite, dit le
General, me regardant, et sans ce caprice là je regretois
aujourd'hui.

Après cette modeste explication il fit un eclat de rire, et il
m'envoya une bouteille de vin du Rhin qui avoit un ecriteau
sur le quel on lisoit 1748. Depuis ce moment il ne parla
plus qu'avec moi, et nous nous levames de table tous amis
On dansa toute la nuit; la chaconiere fut ma danse. Je
n'ai dansé avec madame x qu'un seul menuet. Vers la fin
du bal il me demanda si j'étois sur mon depart, demande qu'
on ne fait pas quand on a un peu d'esprit. Je lui ai respon-
du que je ne partirois qu'après la revue.

Je suis allé me coucher tres content d'avoir donné à Mad.
x une marque d'amour, dont il étoit difficile d'en imaginer
une plus forte; mais remerciant la fortune que la reparties
que mon bon Genie me suggera eut mis à la raison le brutal,
car Dieu sait ce que j'aurois fait s'il avoit osé me dire de
sortir de table. La premiere fois que nous nous sommes
revus, elle me dit qu'il lui prit un frisson quand elle l'en-
tendit me dire qu'il ne m'avoit pas invité. Il est certain,
me dit elle, qu'il vous auroit dit d'avantage, si votre fiere
excuse ne l'eut petrifié, et pour lors mon parti étoit deja
pris — Quel parti — Je me serois levée, et nous serions sortis
ensemble: M. de Castries m'a dit qu'il en auroit fait de
même, et je crois que toutes les dames que vous avez invitées
à Brühl auroient suivi notre exemple — Mais encore l'
affaire ne jaroit pas restée là, car j'aurois voulu une sa-
tisfaction — Je vois cela, et je vous prie d'oublier que je vous
ai exposé à ce risque; mais de mon coté je ne l'oublierai
jamais que quand je vous aurai entierement convaincu
de ma reconnoissance.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B74. 292.

Trois ou quatre jours après, ayant su qu'elle étoit malade je suis allé la voir à onze heures du matin pour ne pas y trouver le Général. Elle me reçut dans la chambre de son mari, qui me demanda d'abord si j'étois allé dîner avec eux en famille, et je lui ai dit qu'oui. J'ai eu plus de plaisir à ce dîner qu'au souper du Général deux jours après mon arrivée à Cologne. Le bourguemaître étoit un de ces hommes qui préferoit à tout la paix de la maison, et que sa femme devoit aimer, car il n'étoit pas du nombre de ceux qui disent Displiceat alibi, sic ego tutus ero.

Avant dîner elle me fit voir toute la maison. Voici notre chambre à coucher, et voici un cabinet, où quelque fois je couche toute seule quand la bienséance l'exige; et voici une eglise publique, que nous pouvons regarder comme notre chapelle, car de ces deux fenêtres grillées nous voyons la messe. Nous n'y allons que les jours de fête, descendant par ce petit escalier, au bas duquel il y a une porte, dont voici la clef.

C'étoit le second samedi de careme; nous mangeames très bien en maigre; mais le manger fut ce qui m'interessa le moin. Ce qui combloit de contentement mon ame amoureuse étoit cette charmante femme qui à l'âge de vingt cinq ans je voyois adorée de toute la famille. Elle avoit une belle sœur, et des enfans fils d'un frere de son mari, dont il étoit tuteur. Je me suis retiré de bonne heure pour aller écrire à Ditter, que cette nouvelle passion ne feroit negliger.

Le lendemain je suis allé en chenille entendre la messe à la petite eglise de madame X. C'étoit un dimanche. Je l'ai vue sortir de la petite porte située sous les fenêtres grillées. Elle étoit suivie de ses nieces ayant la belle tête enfermée dans le capuchon de son mantellet. Cette porte étoit si bien enclavée dans le parois qu'elle n'étoit pas visible. Le diable, qui, comme l'on sait, tente à l'eglise

beaucoup plus qu'ailleurs me fit enfanter dans ce moment là le beau projet d'aller passer des nuits entières entre ses bras mon: tant cher elle par cet heureux escalier.

Je lui communique mon projet le lendemain à la comedie. Elle rit. Elle me dit qu'elle y avoit pensé aussi, et qu'elle me donneroit un billet instructif enfermé dans la gazette tout au plus tot. Nous ne pouvions pas parler. Une dame d'Aix la Chapelle qui étoit venue passer quelques jours a Cologne l'occupoit entierement, et les visites remplissoient la loge.

Elle me donna publiquement cette gazette le lendemain me disant qu'elle n'y avoit trouvé rien d'interessant. Voici la copie de la lettre que j'ai trouvée inclue.

» Le beau projet conçu par l'amour n'est pas sujet à des difi:
» ficultés; mais bien à des incertitudes. La femme ne couche dans
» le cabinet que quand le mari la prie de consentir à cette repa=
» ration; et pour lors elle peut durer quatre ou cinq jours.
» elle croit que la raison de cette priere ne tardera pas à arriver,
» et une longue habitude fait qu'elle ne peut pas lui en im=
» poser. Il faut donc attendre. La femme amoureuse aura
» soin d'avertir l'amant. Il s'agit de se cacher dans l'eglise, et il
» ne faut pas penser un seul moment à corrompre l'homme
» qui ouvre, la ~~l'eglise~~. Quoique pauvre il est incorruptible
» par esprit de Létire. Il trahiroit le secret. Le seul moyen est de
» se cacher dans l'eglise, en de se faire enfermer. Il la ferme à
» midi dans les jours ouvriers, et le soir dans ceux de fête, et il ou=
» vre son eglise à l'aube tous les jours. Quand le cas arrivera la
» porte sera fermée de façon que l'amant n'aura besoin pour lou=
» vrir que de la pousser tres legerement. Le cabinet n'étant
» separé de la chambre que par une cloison tres mince, il est
» averti qu'il n'osera jamais se moucher, et qu'il ne lui est pas

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

B46 2914
" permis d'être enfermé, car le malheur seroit trop grand s'il lui
" arrivoit de tousser. L'évasion de l'amant ne souffrira aucune diffi-
" culté. Il descendra dans l'eglise, et il en sortira d'abord qu'il la verra
" ouverte. Le bedeau ne l'ayant pas vu quand il l'a fermée, ce n'est pas
" vraisemblable qu'il le voye quand il l'ouvrira

Cette lettre m'a elevé l'ame. Je l'ai baisée cent fois. Je suis allé le lendemain examiner tout l'interieur de cette eglise: c'étoit le principal. Il y avoit une chaire où l'homme ne m'auroit pas vu; mais l'escalier étoit dans la sacristie toujours fermée. Je me suis decidé pour un des deux confessionaux qui avoient par de-vant une demie porte. Me couchant là où le confesseur de-voit les pieds, je pouvois n'être pas vu; mais l'espace étoit si étroit qu'il me sembloit impossible qu'il put me contenir la demi-porte étant fermée. J'ai attendu jusque vers midi, et je m'y suis placé quand je n'ai plus vu personne dans l'eglise. J'y fesois; mais il mal qu'on m'auroit vu pour peu qu'on se fut ap-proché. Dans tous les manèges de cette espece on ne fait jamais rien, si on ne compte pas sur la fortune. Determiné de m'aban-donner à son empire, je suis retourné chez moi assez content. J'ai rendu compte de tout cela à ma adorée, j'ai mis ma nar-ration dans la même gazette, et la lui remettoit à la co-medie, où je la voyois tous les jours.

Huit ou dix jours après elle demanda au General à ma pre-sence s'il avoit quelque commission à donner à son mari, qui le lendemain à midi alloit partir pour Aix la Chapelle, et qui re-voit de retour dans trois jours.

Je n'avois pas besoin d'en savoir d'avantage. Un coup d'oeil qu'elle me donna me fit connoitre que je devois profiter de cet annonce. Quelle joye! Plus grande encore parceque j'étois un peu enfermé. Le lendemain étoit un jour de fête; il encore fait mieux: je me croyois caché dans le confessional que vers

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

le soir, et par là j'aurois evité la corvée de passer dans cette eglise toute la journée.

J'y suis allé à quatre heures, et je me suis agenouillé dans le confessionnal plus obscur me recomandant à Dieu. A cinq heures, l'homme aux clefs, après avoir fait un tour par l'eglise qui n'étoit que d'habitude, sortit, et ferma la porte. Je suis alors sorti de là, et me suis je assis sur un banc, où voyant son ombre à travers la grille je fus sur qu'elle m'avoit vu. Elle ferma le volet.

Un quart d'heure après, je suis allé à la porte, je l'ai poussée, elle s'ouvrit. Je l'ai fermée, et à tâton je me suis assis sur les derniers degrés de l'escalier. J'ai passé là cinq heures, qui dans l'attente de mon bonheur ne m'auroient pas été pénibles, si les rats qui alloient, et venoient près de moi ne m'eussent continuellement tourmenté l'esprit. Maudit animal que je n'ai jamais pu mépriser, ni vaincre l'insurmontable nausée qu'il me cause. Il n'est cependant qu'hideux, et puant.

A dix heures elle vint, une bougie à la main, me tirer de la demeure où je ne vivois que pour elle. On peut se figurer en gros les délices réciproques de cette heureuse nuit; mais non pas en deviner le détail. Elle me dit qu'elle m'avoit ménagé un petit souper; mais je ne sentois autre appetit que celui que m'excitoient les charmes, et d'ailleurs j'avois dîné à quatre heures. Nous passames sept heures dans l'ivresse ne les interrompant souvent que par des propos amoureux que pour nous renouveller des delices

Le bellezze d'Olimpia eran di quelle
Che son più rare; e non la fronte sola
Gli occhi, le guancie, e le chiome avea belle,
La bocca, il naso, gli omeri, e la gola;
Ma discendendo giù da le mammelle,
Le parti che celea copria la stola
Tutte di tanta eccellenza, che anteporre
A quante ne avea il mondo potean forse.

Vinceano di candor le nevi intatte,
Et eran più che avorio a toccar molli:
Le poppe ritondette parean latte
Che fuor de' giunchi allora allora tolti:
Spazio fra lor tal dicendea qual fatte
Eller vezgian fra piccolini colli
L'ombrose valli in una stagion amene
Che 'l verno abbia di neve allora piene.
I rilevati fianchi, e le bell'anche,
E netto più che specchio il ventre piano
Pareano fatte, e quelle corse bianche
Da Tidia a torno, o da più dotta mano.
Di quelle parti debbori di anche etc: etc:

Madame x avoit un mari qui n'avoit besoin que de son pre: pre tempérament, et de l'amitié qu'il avoit pour elle pour lui ren: dre les devoirs immanquablement toutes les nuits. Soit régime, soit scrupule, il suspendoit son droit dans les jours critiques de chaque lunaison, et pour le garantir de la tentation il devoit loin de lui sa chere moitié; mais dans l'heureuse nuit que nous parlames, elle n'étoit pas dans le cas du divorce. Nous dînames tous les deux notre bonheur imprevu à l'heu: reux voyage de ce brave homme. Je l'ai quitée equivié, mais non pas rassasié. Je l'ai attirée, la serrant entre mes bras, qu'elle me trouveroit le même empressement la pre: miere fois que nous nous reverions. Je suis allé me re: mettre dans le confessional, où la lumiere du jour naissant devoit moins difficilement me derober aux yeux de l'homme aux clefs. D'abord que j'ai vu la porte ouverte, je suis allé me coucher. Je ne suis sorti qu'à l'heure du theatre pour revoir l'objet charmant, dont l'amour m'avoit rendu posterieur.

Ce ne fut que quinze jours après que montant dans la voi: ture elle me dit qu'elle coucheroit dans le cabinet dans la

suit suivante. C'étoit un jour ouvrier. L'église n'étoit 379
ouverte que le matin, j'y suis allé a onze heures après avoir bien dejeuné. Je me suis placé dans le confessional aussi facilement que la premiere fois, et le bedau vers midi ferma son eglise.

La reflexion que je devois rester dix heures soit dans l'eglise, soit à l'obscur aux pieds de l'escalier en compagnie des rats n'etoit pas amusante, car je ne pouvois pas seulement prendre du tabac qui m'auroit mis dans la necessité de me moucher; mais l'amour rend chere l'attente à l'amant quand il est sûr qu'il ne manquera pas à la parole.

A une heure j'ai vu un papier tomber sur le pavé sous la fenetre grillée. Je vais le ramasser avec un grand battement de coeur, et je trouve ces paroles. » La porte est ouverte. Je crois que vous serez mieux là que dans l'eglise.

» Vous trouverez un petit dîné, une lampe de nuit, et des
» livres. Vous serez mal assis; mais je n'y ai pas trouvé de
» remede. Ces dix heures vous dureront moins que à moi;
» songez en sûr. J'ai dit au General que je suis malade. Imaginez vous s'il est possible que je sorte aujourd'hui. Dieu veuille vous preserver de la toux; surtout dans la nuit
» prochaine, car la masculine est tout à fait differente de
» la feminine.

Amour! Charmant dieu qui pense à tout! Je n'hesite pas un seul moment. J'entre, et je vois sur la moitié de trois degrés serviettes, couverts, petits plats ragoutans, bouteilles, verres, un rechaud, et une bouteille d'esprit de vin. Je vois du caffé en poudre, et des citrons, du sucre, et du rum, s'il me venoit envie de faire du punch. Avec ça des livres

B80 annuaire. Ce qui me surprend est que madame X ait pu faire tout cela sans qu'aucun de la famille s'en apperçoive.

Le merite de cet appareil consistoit en ce qu'il paroissoit fait plus pour amuser que pour nourrir quelqu'un. J'ai passé trois heures à lire, puis trois autres à manger, me faire du caffé, puis du punch. Après cela je me suis endormi, et l'ange est venu me reveiller à dix heures. Cette seconde nuit fut cependant moins vive que la premiere: moins de retours à cause de l'obscurité, et plus degene à cause du mari voisin que le moindre bruit auroit reveillé. Nous passames trois ou quatre heures entre les bras du sommeil.

Ce fut la derniere nuit que nous passames ensemble. Le General alla en Westphalie, et elle devoit aller à la campagne. Je lui ai promis de retourner à Cologne l'année suivante; mais plusieurs malheurs me l'ont empeché. J'ai pris congé de tout le monde, et je suis parti regretté.

Le sejour ~~que j'ai fait dans cette ville~~ de deux mois et demi que j'ai fait dans cette ville n'a pas diminué mon argent malgré que toutes les fois qu'on m'a fait jouer à un jeu de commerce j'aye perdu. La partie de Bone m'a defrayé avec surabondance. Le banquier Frank se plaignit que je n'avois pas pris de lui la moindre somme. Je n'aurois pas été voir si je n'eusse eu un tendre attachement qui me mettoit dans l'obligation de convaincre tous ceux qui le noient les yeux sur moi que je meritois d'être bien traité.

Je suis parti à la moitié du mois de Mars, et me suis arreté à Bone pour faire ma reverence à l'Electeur. Le prince n'y étoit pas. J'ai dîné avec le comte Verità, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (4)

l'abbé Scamyar qui étoit le favori du prince. Une lettre offi-
cieuse que le comte me donna pour une chanoinesse, dont il
me fit l'eloge, qui devoit être a Coblence, fut la cause que je
m'y suis arreté; mais au lieu de la chanoinesse, qui étoit allé
a Manheim, j'ai trouvé logée dans ma meme auberge une femme
de Théatre nommée Toscani, qui retournoit à Stutgard avec
sa fille tres jeune, et charmante. Elle venoit de Paris, où
elle avoit passé un an pour lui faire apprendre la danse sérieuse
du célèbre Vestris. Cette fille enchantée de me revoir, me pre-
senta d'abord un epagneul que je lui avoit donné, il y avoit
alors un an. Cette petite bête se roit ses delices. Cette fille,
qui étoit un vrai bijoux, m'engagea facilement à aller
faire un tour à Stutgard, où d'ailleurs je ne pouvois qu'avoir
tous les plaisirs imaginables. Sa mere etoit impatiente de voir
comment le duc trouveroit sa fille qu'elle avoit deja dès son
enfance destinée à la paillardise de ce prince, qui malgré qu'il
eut alors une maitresse en titre, vouloit avoir toutes les
figurantes dans ses ballets dans les quelles il trouvoit quelque
merite. La Toscani m'assura en voyant que sa petite étoit
toute neuve, et elle me jura que le duc ne l'auroit qu'après
avoir chassé la regnante, et lui avoir donné sa place. Cette
maitresse regnante étoit la danseuse Vardella, la même fille
du fameux venitien, dont j'ai parlé dans mon premier tome,
la même, femme de Michel Agata, que j'avois trouvée à
Munick fuyant de la prison des plombs.

La jeune Toscani, egalement que la mere ne furent pas fa-
chés de me voir curieux de la pureté du bijoux reservé au
duc de Wirtemberg, et leur vanité s'en mêla pour me voir
convaincu qu'elles ne mentoient pas. Ce fut un passe tems
qui m'occupa deux bonnes heures le lendemain matin avec

Ces deux adorables créatures, car la mere n'auroit pas voulu pour
tout au monde me laisser seul avec son tresor que par surprise
j'aurois pu lui croquer. Mais bien loin de me plaindre de sa
presence je lui ai fait voir qu'elle m'étoit chere. Elle vit, et ad=
mira ma loyauté en ce que j'ai éteint dans elle tout le feu
que sa fille alluroit dans mon ame avec ses charmes objets
continuels de mes yeux. Cette mere, quoiqu'encore jeune, ne pa=
roissoit pas fachè que je parusse avoir besoin de ce tableau pour
bien jouer avec elle le role d'amoureux. Il lui sembloit que
sa fille qu'elle adoroit étoit une partie d'elle même; mais
elle étoit ivre de jouer le role principal. Elle se trompoit, et je
ne demandois pas mieux. Sa fille n'auroit pas eu besoin de
la mere pour me tuer; mais celle ci sans la presence de l'
autre m'auroit trouvè de glace.

Je me mis donc determinè d'aller à Stutgard voir la Bi=
netti qui parloit toujours de moi contant des merveilles.
Cette Binetti étoit la fille du bavard venitien Ramon que
j'avois aussi aidèe à se mettre sur le grand trotoir l'année même
dans la quelle madame de Valmarana l'avoit mariée au
docteur françois Binet qui avoit italianisè son nom. Je devois
revoir à Stutgard la Gardela, Balletti le cadet que j'aimois
beaucoup, la jeune Vulcani qu'il avoit epousèe, et plusieurs
autres anciennes connoissances qui devoient me rendre un
vrai paradis le court sejour que je me sentois disposè à faire
dans cette ville. A la derniere poste je me suis separè de la chere
societè de la Toscani. Je suis allè me loger à l'Ours où le
postillon m'a conduit. Dans la tour suivant le lecteur verra
de quelle espece furent les malheurs qui me sont arrivès dans
cette ville.